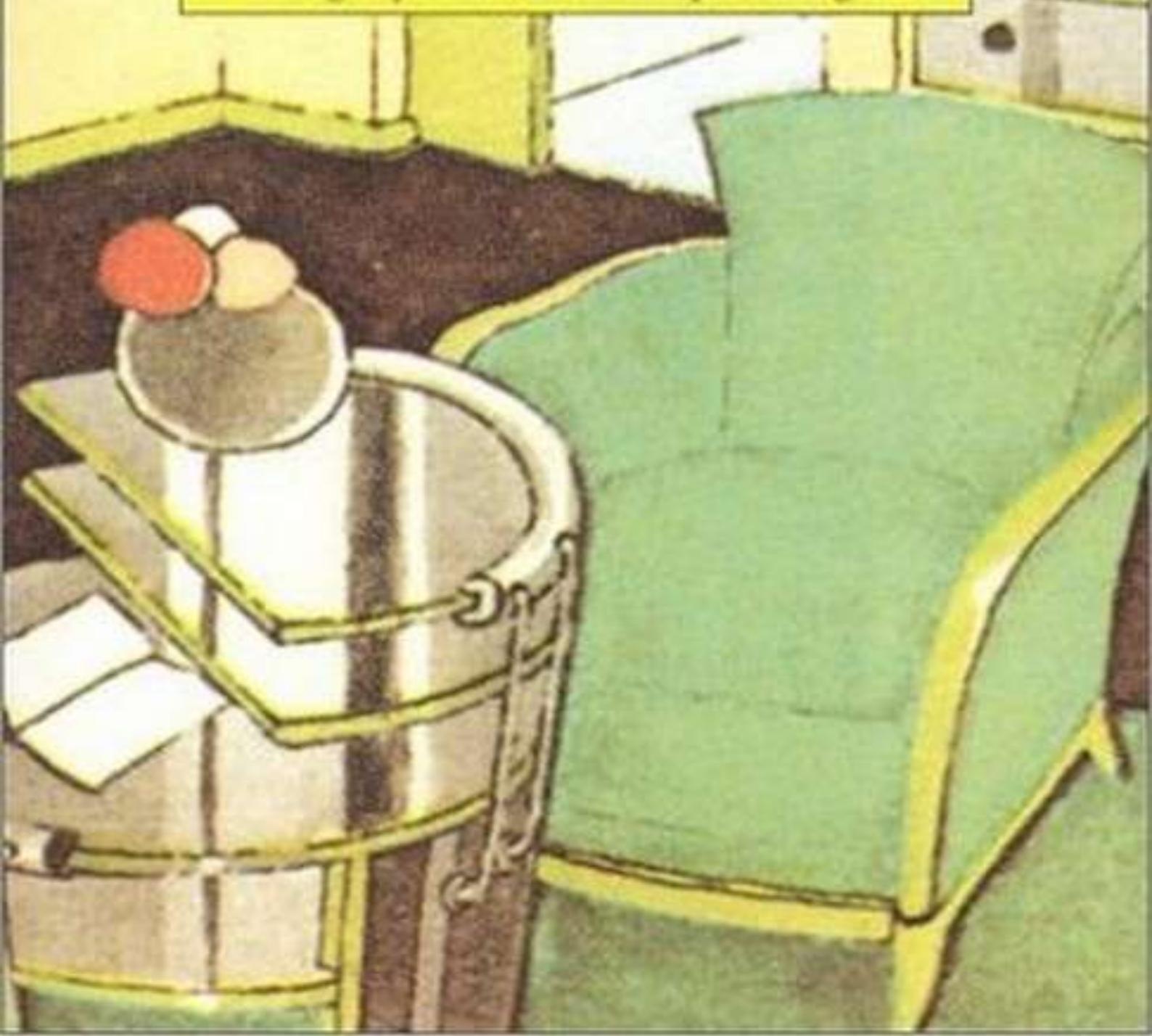


David Lodge

Changement de décor

Traduit de l'anglais
par Maurice et Yvonne Couturier

Rivages poche / Bibliothèque étrangère



David Lodge

Changement de décor

(*Changing Places*)

Traduit de l'anglais par Maurice et Yvonne Couturier



Rivages

*À Lenny et Priscilla, Stanley et Adrienne,
et à tous mes nombreux amis de la Côte Ouest.*

Bien que certains lieux et certains événements publics décrits dans ce roman aient une vague ressemblance avec des lieux et des événements réels, les personnages – en tant qu’individus ou membres d’institutions – sont totalement imaginaires. Rummidge et Euphoria sont des lieux sur la carte d’un monde burlesque peuplé d’êtres imaginaires, un monde qui ressemble à celui dans lequel nous nous trouvons, mais qui ne correspond pas toutefois rigoureusement à lui.

1

En vol

Haut, très haut au-dessus du pôle Nord, le premier jour de l'an 1969, deux professeurs de littérature anglaise s'approchaient l'un de l'autre à une vitesse cumulée de 1920 kilomètres à l'heure. Ils étaient protégés de l'air froid et raréfié par les cabines pressurisées de deux Boeings 707, et à l'abri de tout risque de collision grâce au sage dispositif des couloirs aériens internationaux. Bien qu'ils ne se fussent jamais rencontrés, les deux hommes se connaissaient de nom. Ils s'apprêtaient en fait à échanger leurs postes pour les six mois à venir ; autrefois, au temps où les moyens de transport étaient plus lents, la rencontre de leurs itinéraires respectifs aurait sans doute été marquée par quelque geste humain digne d'intérêt : ils auraient pu par exemple se saluer d'un geste de la main du pont de leurs deux paquebots qui se croisaient au beau milieu de l'Atlantique, et s'entrevoir par miracle dans la lorgnette de leurs deux télescopes qu'ils tenaient chacun braqués l'un vers l'autre de l'autre main au même moment ; ou, plus vraisemblablement encore, ils auraient pu se jouer une petite scène muette où ils se seraient toisés mutuellement à travers les fenêtres de deux wagons de chemin de fer immobilisés côte à côte dans la même gare quelque part dans le Hampshire ou le Middlewest, le plus géné des deux enfin soulagé de sentir qu'il partait puis découvrant brusquement que c'était le train de l'autre qui démarrait le premier... Cependant, les choses ne devaient pas se passer ainsi. Comme les deux hommes voyageaient en avion, que l'un s'ennuyait tandis que l'autre avait peur de regarder par le hublot – comme, de toute façon, les avions étaient trop éloignés l'un de l'autre pour qu'ils puissent se voir à l'œil nu, la rencontre de leurs trajectoires au-dessus du point fixe de notre toupie terrestre passa inaperçue sauf pour le narrateur de cette chronique en duplex.

Le mot *duplex*, qui signifie *double* en règle générale, s'applique également, dans le jargon de la télégraphie électrique, aux « systèmes de télécommunication qui permettent d'assurer simultanément l'envoi et la réception de messages » (*Oxford English Dictionary*). Imaginez, si vous le

voulez bien, que chacun de ces deux professeurs de littérature anglaise (ayant tous les deux, comme par hasard, quarante ans) reste lié à son pays d'origine, à son lieu de travail et à son foyer par un cordon ombilical infiniment élastique, un cordon fait d'émotions, d'attitudes et de valeurs, qui s'étire et s'étire jusqu'à devenir presque invisible, sans jamais atteindre toutefois son point de rupture, et tout cela alors qu'il se trouve lui-même propulsé à travers les airs à une vitesse de 960 kilomètres à l'heure. Imaginez encore qu'au moment où tous les deux se croisent au-dessus de la calotte polaire, les pilotes de leurs deux Boeings, défiant tout règlement et toute logique technique, se mettent à exécuter une série de joyeuses acrobaties aériennes – entrecroisant leurs trajectoires, partant en piqué, en chandelle ou en looping, tels deux oiseaux bleus se livrant à une parade amoureuse – et finissent par embrouiller totalement les cordons ombilicaux susmentionnés, avant de poursuivre sagement leur trajet conformément aux règlements. Il en résulte que lorsque chacun des deux hommes débarquera sur le territoire de l'autre et vaquera à ses tâches et à ses plaisirs ordinaires, toutes les vibrations retransmises par l'un à son habitat originel seront ressenties par l'autre, et vice versa, et elles seront ainsi renvoyées à l'émetteur initial subtilement modulées par la réaction de l'autre – et ces vibrations pourront même lui être renvoyées par l'intermédiaire du cordon de son homologue, lequel a son point d'ancrage, après tout, dans le lieu même où il vient d'arriver ; si bien qu'avant peu tout le système ne sera plus qu'un réseau bourdonnant de vibrations allant et venant entre le Prof A et le Prof B, empruntant tantôt une ligne, tantôt l'autre, commençant parfois sur l'une pour se terminer sur l'autre. Il ne serait pas surprenant, en d'autres termes, de constater que ces deux hommes qui prennent la place l'un de l'autre pour six mois finissent par exercer une influence réciproque sur leurs destins respectifs et même par reproduire l'expérience l'un de l'autre à certains égards, malgré toutes les différences qui existent entre l'environnement et le tempérament des deux hommes et aussi entre leurs façons respectives d'envisager toute cette entreprise.

De l'altitude narrative privilégiée (plus élevée que celle de n'importe quel jet) qui est la nôtre, nous pouvons identifier l'une de ces différences au premier coup d'œil. Il est évident, à en juger par sa raideur et sa crispation sur son siège, ainsi que par les remerciements excessifs qu'il adresse à l'hôtesse en train de lui servir un jus d'orange, que Philip Swallow, volant vers l'ouest, n'est pas habitué à voyager en avion ; il est évident, en revanche, que pour Morris Zapp, actuellement avachi dans le siège de son avion en route vers l'est, et qui mâchonne un cigare éteint (une hôtesse lui a demandé de l'éteindre) et regarde de travers le malheureux glaçon qui fond dans son gobelet de bourbon en plastique, l'expérience des vols aériens long courrier est affreusement banale.

En fait, Philip Swallow a déjà pris l'avion, mais si rarement, et à intervalles si éloignés, qu'à chaque fois il fait la même expérience traumatisante : il se sent parcouru par des mouvements alternatifs d'angoisse et d'apaisement qui tendent et détendent son système à un rythme soutenu et épuisant. Tant qu'il est sur le plancher des vaches et se prépare au voyage, il envisage son vol avec jubilation – il se voit montant très haut dans l'empyrée céruleen, niché dans des avions qui semblent, à distance, tellement à l'aise dans cet élément qu'on les dirait sculptés dans le ciel même. Cette confiance commence à s'émuover quelque peu lorsqu'il arrive à l'aéroport et que le bruit strident des réacteurs le fait tressaillir de douleur. Dans le ciel, les avions paraissent très petits. Sur les pistes, ils ont l'air très gros. De près, ils devraient bien sûr sembler encore plus gros, mais ce n'est pas le cas. Son avion, par exemple, de l'autre côté des vitres de la salle d'embarquement, ne paraît pas assez gros pour contenir tous les gens qui vont embarquer. Cette impression se confirme lorsqu'il emprunte le tunnel et pénètre dans la cabine de l'avion, un tube étroit, grouillant de membres convulsés. Mais une fois que lui et les autres passagers sont bien assis, la sensation de bien-être revient. Les sièges sont si merveilleusement confortables qu'on ne demande qu'à rester tranquille, même s'il est rassurant de constater que l'allée demeure libre au cas où l'on voudrait se déplacer. On se laisse

bercer par une musique douce. L'éclairage est apaisant. Une hôtesse lui propose le journal du matin. Ses bagages sont en sécurité quelque part dans l'avion, et s'ils n'y sont pas, ce n'est pas de sa faute, ce qui est le principal. L'avion est, après tout, le seul moyen de voyager.

Mais tandis que l'avion s'engage vers la piste, il commet l'erreur de regarder par le hublot et voit les ailes qui se balancent doucement. Les panneaux et les rivets sont si apparents que c'est presque insupportable, la peinture des inscriptions a été altérée par le temps, et il y a des traînées de fumée sur le capot des moteurs. Tout cela lui fait prendre conscience qu'il est en train de confier sa vie, après tout, à une machine, une machine sortie de la main des hommes, et donc faillible et sujette à l'usure. Et même après que l'avion s'est élevé sans encombre dans les airs, ça ne s'arrête pas : c'est une suite sans fin de moments d'abandon et de bien-être, entrecoupés d'accès de panique et de paralysie.

Le sang-froid de ses voisins de cabine est pour lui une source constante d'émerveillement ; il observe attentivement leur comportement. Pour Philip Swallow, voyager en avion est avant tout une représentation dramatique, et il aborde cette expérience avec le courage d'un acteur amateur, fermement décidé à faire bonne figure au côté des professionnels qui, eux, connaissent leur rôle sur le bout des doigts. À vrai dire, il affronte presque tous les défis de la vie dans le même esprit. C'est un homme mimétique : peu sûr de lui, toujours prêt à faire plaisir et infiniment impressionnable.

On aurait tout naturellement tendance à croire, bien à tort d'ailleurs, que Morris Zapp n'a éprouvé aucune de ces angoisses pendant son vol. Vieil habitué des lignes intérieures, ayant déjà survolé dans sa vie presque tous les États de l'Union pour se rendre à des congrès, à des conférences ou à des rendez-vous, il n'ignore pas qu'il arrive aux avions de s'écraser parfois. Entretenant par nature une grande méfiance à l'égard de l'univers et de son esprit tutélaire qu'il aime à appeler l'Improvidence (« Comment pouvez-vous attribuer ça, se plaît-il à demander, en montrant la nuit étoilée au-dessus du Pacifique,

à quelque chose nommé Providence ? Regardez tout ce *vide* »), il pénètre rarement dans un avion sans se demander, dans un repli de son cerveau toujours en éveil, s'il ne va pas figurer dans le Désastre Aérien de la Semaine sur les chaînes de télévision de la nation. Normalement, ces pensées morbides ne lui viennent qu'au début et à la fin d'un vol, car il a lu quelque part que quatre-vingts pour cent de tous les accidents d'avions se produisent au décollage ou à l'atterrissement – statistique qui ne l'a pas surpris car il lui est souvent arrivé d'avoir à attendre une heure ou plus au-dessus de l'aéroport d'Esseph, avec cinquante autres avions tournant en l'air tandis que cinquante autres décollaient à quatre-vingt-dix secondes d'intervalle ; toute cette jonglerie étant contrôlée par ordinateur, il suffisait qu'un fusible saute pour que la concurrence à laquelle se livraient les lignes aériennes ne se transforme en guerre ouverte en plein ciel, les compagnies louant les services de pilotes kamikazes en retraite pour détruire la quincaillerie de leurs concurrents dans le ciel, les Boeings de la TWA éperonnant ceux de la Pan Am, les DC 8 d'American Airlines détruisant ceux de United et les expulsant des Cieux Amicaux tant vantés par leurs publicités (haha !), des navettes rivales se heurtant de plein fouet et les nuages déversant une pluie d'ailes, de fuselages, de moteurs, de passagers, de W. - C. chimiques, d'hôtesses, de menus et de couverts en plastique (Morris Zapp avait une imagination apocalyptique par moments, mais n'est-ce pas le cas de tout le monde en Amérique par les temps qui courrent ?) en un acte ultime de pollution industrielle.

En choisissant ce vol circumpolaire sans escale jusqu'à Londres, pour éviter de faire deux étapes et de passer par New York, Zapp considère qu'il a réduit de cinquante pour cent ses risques d'être pris dans une lutte suprême. Mais cette pensée réconfortante se trouve contrecarrée par le fait qu'il voyage en charter, et que les avions charters (comme il l'a également lu) ont beaucoup plus de risques de s'écraser que les avions des vols réguliers, car ce sont, suppose-t-il, des engins qui ne sont plus très jeunes, achetés d'occasion aux grosses compagnies aériennes par des opérateurs un peu charlatans et puis vendus et revendus à des opérateurs encore plus charlatans (cet avion,

par exemple, appartient à une compagnie nommée Orbis ; ce nom faussement latin ne lui inspire aucune confiance et il serait prêt à parier qu'une photographie aux ultra-violets révélerait, sous la peinture fraîche, un palimpseste de quatorze logos de compagnies différentes), et pilotés par des pilotes déjà plus très jeunes, des alcooliques, des schizoïdes à la main peu sûre, qui avaient déjà subi des atterrissages en catastrophe, des tempêtes de glace et des détournements par des Arabes fous ou des Cubains nostalgiques brandissant des bâtons de dynamite et des pistolets de quatre sous. De plus, c'est son premier vol au-dessus de l'eau (eh oui, Morris Zapp n'a encore jamais quitté la masse rassurante du continent nord-américain, exploit unique parmi tous les collègues de son université) et il ne sait pas nager. Tout ce rituel étrange au début du vol pour montrer aux passagers le mode d'emploi des gilets de sauvetage gonflables le perturba quelque peu. Ce truc en toile et en caoutchouc était une invention de fétichiste, mais, en cas d'urgence, il n'avait pas plus de chance de pouvoir l'enfiler que de rentrer dans la gaine de l'hôtesse qui faisait la démonstration. De plus, il avait cherché à tâtons le gilet de sauvetage sous son siège, là où il devait être, mais n'avait pu le trouver. Et s'il n'avait pas craint de se trouver dans une posture ridicule devant cette blonde avec ses énormes lunettes assise à côté de lui, il se serait mis à quatre pattes pour effectuer une vérification en règle. Il se contenta de laisser pendre ses longs bras de gorille par-dessus le rebord de son siège, passant discrètement les doigts en dessous comme quelqu'un qui cherche à se débarrasser de son chewing-gum ou de ses crottes de nez. À force de tendre le bras, il finit par trouver quelque chose qui semblait prometteur, mais se rendit compte soudain que c'était une des jambes de sa voisine, laquelle se retira aussitôt, indignée. Il se tourna vers la blonde, non pas pour s'excuser (Morris Zapp ne s'excusait jamais) mais pour la mitrailler de son regard légendaire qui avait la réputation de clouer sur place tout être humain, les présidents d'universités comme les Panthères Noires, dans un rayon de vingt mètres, mais il se trouva confronté à un rideau impénétrable de cheveux blonds.

Finalement, il abandonne la quête du gilet de sauvetage ; d'ailleurs, en ce moment, la mer sous ses fesses est gelée, ce qui n'est pas fait non plus pour le rassurer. Décidément, ce n'est pas le plus heureux des vols pour Morris J. Zapp (« Jéhovah », murmurait-il immanquablement du coin des lèvres chaque fois que des filles lui demandaient ce que représentait l'initiale du milieu ; toutes les femmes meurent d'envie de se faire sauter par un dieu, c'est la source de toute religion – « Voyez tous les mythes, Léda et le Cygne, Isis et Osiris, Marie et le Saint-Esprit » – ainsi parlait Zapp dans son séminaire de maîtrise, clouant sur leur chaise, de son célèbre regard, un couple de nonnes fébriles). Il y a quelque chose de bizarre, se dit-il, dans cet avion – pas seulement l'invraisemblable nom latin de la compagnie, ni l'absence de gilet de sauvetage, ni les milliards de tonnes de glace en dessous de lui, ni non plus le minuscule glaçon qui fond sous ses yeux dans son bourbon – mais quelque chose d'autre, quelque chose qu'il n'arrive pas à situer. Tandis que Morris Zapp creuse ce problème, nous allons prendre un peu congé de nos deux personnages pour évoquer les circonstances qui les ont conduits dans les cieux polaires à la même heure indéterminée (car, en ce moment, aucune montre n'indique la bonne heure).

Entre l'Université d'État d'Euphoria (appelée familièrement Euphoric State) et l'université de Rummidge, il existe depuis longtemps déjà une convention destinée à permettre à des professeurs d'échanger leur poste pendant le second semestre de chaque année universitaire. Comment se fait-il que deux universités aussi différentes par leur profil et aussi éloignées dans l'espace soient jumelées ainsi ? La raison en est simple. Le hasard avait fait que les architectes des deux campus avaient eu, chacun de leur côté, l'idée géniale de bâtir leur projet autour d'un motif principal, une réplique de la tour penchée de Pise – en pierre blanche et deux fois plus grande que le modèle à Euphoric State, en brique rouge et à l'échelle à Rummidge, mais, dans les deux cas, ramenée à la verticale. Le programme d'échange avait été mis en place pour célébrer cette coïncidence.

Au terme de la convention, chaque visiteur devait percevoir le salaire auquel il avait droit de par son grade et son ancienneté

dans l'institution d'accueil, mais comme aucun Américain ne pouvait survivre plus de quelques jours avec le traitement mensuel versé par Rummidge, Euphoric State compensait la différence pour son propre professeur, tout en offrant à ses visiteurs britanniques un salaire qui dépassait leurs rêves les plus fous et en leur conférant sans distinction le titre de professeur associé. L'arrangement tendait à favoriser les participants britanniques à bien d'autres égards encore. Euphoria, cet État très petit mais très peuplé de la Côte Ouest de l'Amérique, coincé entre la Californie du Nord et la Californie du Sud, avec ses montagnes, ses lacs et ses rivières, ses forêts de séquoias, ses blondes plages et sa Baie incomparable de l'autre côté de laquelle l'Université d'État de Plotinus se dresse face à la scintillante et fascinante ville d'Esseph – Euphoria est considéré par de nombreux experts cosmopolites comme l'un des sites les plus agréables du monde. Les pères fondateurs de Rummidge n'auraient jamais, quant à eux, la prétention d'en dire autant de leur propre ville, cette immense cité industrielle dépourvue de charme qui s'étale à l'infini au cœur des Midlands anglais à l'intersection de trois autoroutes, de vingt-six lignes de chemin de fer et d'une demi-douzaine de canaux stagnants.

Par ailleurs, Euphoric State, tirant impitoyablement profit de sa richesse, était parvenue à se classer parmi les plus grandes universités américaines, achetant les professeurs les plus éminents qu'elle pouvait trouver et s'assurant de leurs loyaux services en leur fournissant généreusement des laboratoires, des bibliothèques, des bourses de recherche et de jolies secrétaires aux longues jambes. En cette année 1969, Euphoric State avait peut-être atteint son apogée en tant que centre intellectuel et se trouvait déjà sur le déclin – déclin dû en partie aux manœuvres de déstabilisation auxquelles se livraient de plus en plus fréquemment les militants étudiants, ainsi qu'aux pressions contraires qu'exerçait le Gouverneur conservateur de l'État, Ronald Duck, ancien acteur de cinéma. Mais la qualité de ses professeurs titulaires et l'ampleur de ses ressources cumulées étaient telles qu'il lui restait encore de belles années avant que son prestige fût sérieusement entamé. Bref, Euphoric State demeurait un nom prestigieux dont on parlait dans les salles de

professeurs du monde entier. Rummidge, de son côté, n'avait jamais été, de par sa taille et de par sa réputation, qu'une institution de renommée moyenne, et elle avait récemment subi le destin humiliant de la plupart des universités anglaises de ce type, les universités de brique prolétarienne : après s'être battue avec acharnement pendant cinquante ans contre deux universités dont la distinction principale était l'ancienneté, et alors qu'elle s'apprêtait à les rattraper, elle avait été brutalement dépassée en popularité et en prestige par une clique d'universités dont la distinction principale était la jeunesse. L'humeur y était donc à la grogne et au découragement, comme d'ailleurs partout dans les classes moyennes de cette société qui n'avait jamais connu de révolution bourgeoise et était passée sans transition d'un pouvoir aristocratique à un pouvoir prolétarien.

C'est pour toutes ces raisons entre autres que les enseignants titulaires les plus chevronnés se battaient farouchement pour avoir l'honneur de représenter Rummidge à Euphoric State, alors que, de son côté, Euphoric State avait parfois bien de la peine à persuader ses propres enseignants d'aller à Rummidge, il faut bien le reconnaître. Les membres du corps professoral de Euphoric State, ce corps d'élite, qui collectionnaient bourses et subventions comme d'autres se baissent pour ramasser leur chapeau, n'avaient nullement l'intention d'enseigner lorsqu'ils venaient en Europe, et surtout pas d'enseigner à Rummidge dont très peu avaient entendu parler. C'est pourquoi les visiteurs américains qui débarquaient à Rummidge avaient tendance à être jeunes et/ou sans prestige, des anglophiles invétérés qui ne trouvaient pas d'autre moyen de venir en Angleterre ou, plus rarement encore, des spécialistes de quelques disciplines ésotériques dans lesquelles Rummidge, grâce à l'appui financier de l'industrie locale, s'était acquis une suprématie incontestable : technologie des appareils ménagers, technique des pneumatiques et biochimie de la graine de cacao.

L'échange entre Philip Swallow et Morris Zapp avait cependant bouleversé le scénario habituel. Zapp était un professeur prestigieux et Swallow, lui, ne l'était pas. Zapp publiait déjà des articles dans le *P.M.L.A.* à l'époque où il

préparait son doctorat ; lorsqu'il s'était vu offrir miraculeusement son premier poste par Euphoric State, il n'avait pas hésité à exiger le double du salaire normal et on le lui avait donné ; enfin, il avait publié cinq livres bougrement intelligents (dont quatre sur Jane Austen) avant d'avoir trente ans et avait obtenu une chaire à ce même âge précoce. Swallow, lui, était à peine connu en dehors de son département ; il n'avait rien publié hormis un tout petit nombre d'articles et de recensions, avait grimpé lentement l'échelle des salaires jusqu'au grade de Professeur et se trouvait maintenant bloqué à l'échelon supérieur avec des chances bien maigres de promotion. Philip Swallow ne manquait certes pas d'intelligence ni de capacité, mais il lui manquait la volonté et l'ambition, cet instinct de tueur professionnel dont Zapp, lui, était abondamment pourvu.

À cet égard, les deux hommes étaient les parfaits produits des systèmes éducatifs par lesquels ils étaient passés. En Amérique, il est relativement aisé d'obtenir une licence. L'étudiant est presque totalement livré à lui-même, il accumule les unités de valeur nécessaires en prenant tout son temps, la triche est facile, et il n'y a pas tellement de suspense ni d'angoisse quant au résultat final. Il (ou elle) est donc libre de s'adonner totalement aux distractions normales de la post-adolescence : le sport, l'alcool, les loisirs et le sexe opposé. C'est après la licence que la pression commence réellement à se faire sentir, que l'étudiant, soumis à toute une série de cours éreintants et de contrôles des connaissances rigoureux, est trempé et fourbi jusqu'au jour où il est jugé digne de recevoir l'accolade du doctorat. Parvenu à ce stade, il a investi tellement de temps et d'argent pour parcourir ce trajet que toute carrière en dehors de la carrière universitaire est devenue impensable, et que l'idée que celle-ci ne pût être couronnée de succès est totalement insupportable. Il est donc bien rodé, en somme, pour entrer dans cette profession où l'esprit de libre entreprise règne autant qu'à Wall Street et où chaque enseignant-chercheur passe un contrat individuel avec son employeur et demeure libre de vendre ses services au plus offrant.

Dans le système britannique, en revanche, la compétition commence et se termine bien plus tôt. À quatre reprises, conformément à nos règlements éducatifs, le jeu de cartes humain est brassé et coupé – à onze ans, à seize ans, à dix-huit ans et à vingt ans – et heureux celui qui se retrouve au-dessus du paquet à chaque opération, surtout à la dernière qui a pour nom Examen Final ; le nom lui-même implique qu'après cela rien de vraiment important ne peut arriver. Après la licence, l'étudiant britannique erre seul comme une âme en peine, ne sachant plus très bien ce qu'il fait, ni à qui il cherche à faire plaisir – on le reconnaît, dans les salons de thé près de la Bodleian et du British Museum, à ses yeux vitreux qui rappellent le regard fixe et vide des anciens combattants sonnés par les obus et qui ne vivent plus dans le réel depuis la Grande Offensive. Du moment qu'il arrive à trouver son premier poste, cela n'est pas un gros handicap à court terme puisque la titularisation est pratiquement automatique dans les universités britanniques et que le barème des rémunérations est le même pour tout le monde. Mais à un certain âge, à l'âge où les promotions et les directions de départements commencent à agiter les esprits, il lui arrive parfois de regarder en arrière et de songer avec nostalgie et regrets aux jours heureux où sa pensée était alerte et claire, tendue vers un but unique et positif.

C'est précisément ainsi que Philip Swallow avait été fait et défait par le système. Il aimait les examens, et s'en tirait toujours très bien. L'examen final avait été, à bien des égards, le moment suprême de sa vie. Il rêvait souvent la nuit qu'il repassait les examens, et c'étaient toujours des rêves heureux. À l'état de veille, il n'avait aucune peine à se rappeler les questions qu'il avait choisi de traiter dans chaque épreuve en ce lointain jour de juin si étouffant. Les mois précédents, il s'était préparé avec un soin minutieux, se remplissant la tête de connaissances distillées goutte à goutte, à tel point que la veille du premier devoir (texte imposé de vieil anglais) sa tête débordait presque. Chaque matin, pendant les dix jours suivants, il avait transporté son précieux récipient jusqu'aux salles d'examen et déversé la quantité requise du contenu sur les feuilles format A4 de papier rayé. Jour après jour le niveau avait baissé, jusqu'à ce que le

dixième jour le récipient fût vide, la coupe à sec, le placard dégarni. Pendant les années qui suivirent, il avait entrepris de refaire le plein de son esprit, mais ça n'avait jamais été pareil. Le cœur n'y était plus – il n'y avait plus cette grande Épreuve pour laquelle il aurait pu engranger des connaissances, si bien que son savoir avait tendance à se volatiliser aussi rapidement qu'il l'avait acquis.

Philip Swallow était quelqu'un qui avait une réelle passion pour la littérature sous toutes ses formes. Il était aussi à l'aise avec Beowulf qu'avec Virginia Woolf, avec *En attendant Godot* qu'avec *L'Aiguille de commère Gurton*, et, à ses moments perdus, lorsqu'il ne pouvait mettre la main sur quelque spécimen plus noble de la chose écrite, il lisait attentivement les inscriptions au dos des paquets de cornflakes, déchiffrait les mots en petits caractères sur les tickets de chemin de fer ou encore les messages publicitaires sur les carnets de timbres. Pourtant, cet enthousiasme éclectique l'empêcha de sélectionner « un terrain de recherche » qu'il eût été le seul à cultiver. Son premier travail de recherche avait porté sur Jane Austen, mais depuis lors il s'était laissé absorber par des sujets aussi variés que les sermons du Moyen Âge, les séries de sonnets élisabéthains, la tragédie héroïque de la Restauration, les canards du XVIII^e siècle, les romans de William Godwin, la poésie d'Elizabeth Barrett Browning et les signes avant-coureurs du Théâtre de l'Absurde dans les pièces de George Bernard Shaw. Aucun de ces projets n'avait abouti. À peine était-il parvenu une fois ou deux à établir une bibliographie préliminaire que déjà son attention s'était laissé distraire par quelque centre d'intérêt nouveau ou plus ancien dans un domaine totalement différent. Il allait et venait entre les rayons de la littérature anglaise, fébrile comme un enfant dans une boutique de jouets ; il répugnait tant à choisir un objet de recherche plutôt qu'un autre qu'il se retrouva les mains vides au bout du compte.

Il y avait bien un domaine où Philip passait pour une autorité, à l'intérieur de son département du moins. C'était un excellent correcteur pour les étudiants de premier cycle : scrupuleux, minutieux, sévère mais juste. Personne ne pouvait donner une

note aussi affinée qu'un 12+/12,25/12,5 avec une telle assurance, ni la justifier avec tant de force et de conviction. Dans les réunions de département où l'on discutait des intitulés de devoirs, ses collègues le redoutaient pour sa perspicacité à détecter les rubriques ambiguës, les questions déjà posées les années précédentes, la petite imprécision qui allait permettre aux candidats d'utiliser les mêmes réponses dans deux questions différentes. Ses propres sujets d'examens étaient de vraies œuvres d'art sur lesquels il travaillait avec amour pendant des heures, les pomponnant, les polissant, pesant chacun des mots, manipulant avec dextérité les *soit/soit*, équilibrant judicieusement les questions difficiles sur des auteurs populaires par des questions faciles sur des auteurs obscurs, amenant les candidats à examiner, illustrer, commenter, analyser, répondre à, porter des jugements critiques sur ou (en dernier recours) discuter de brillantes épigrammes de son invention qu'il déguisait en citations tirées de critiques anonymes.

Un jour, un collègue avait déclaré que Philip devrait publier ses sujets d'examen. La suggestion se voulait ironique, mais Philip Swallow avait été plutôt séduit par l'idée : pris de vertige pendant quelques heures, il avait vu là une solution providentielle pour échapper à la stérilité de sa vie professionnelle. Il imagina un ouvrage critique, totalement révolutionnaire dans sa forme, un panorama concis et complet de la littérature anglaise fait uniquement de questions, joliment imprimées et séparées par d'immenses plages de papier blanc, des questions qui seraient des prodiges de condensation, d'éloquence et de réflexion, des questions faites pour être lues et relues, des questions à méditer, aussi pleines de sens et aussi énigmatiques que des haïkus, aussi mémorables que des proverbes ; des questions qui porteraient en elles, pour ainsi dire, l'embryon fantomatique, subtilement suggéré, de leurs propres réponses. *Recueil de questions littéraires*, par Philip Swallow. Un livre digne d'être comparé aux *Pensées* de Pascal ou aux *Investigations philosophiques* de Wittgenstein...

Mais ce projet avait subi le même sort que les autres projets plus orthodoxes, et d'ailleurs, pendant ce temps, les étudiants

de Rummidge avaient commencé à s'agiter pour obtenir l'abolition des examens traditionnels, si bien que ce savoir-faire original risquait de devenir périmé. Récemment, il lui était même parfois arrivé de se demander s'il était vraiment fait pour cette carrière dans laquelle il s'était engagé une quinzaine d'années plus tôt, moins par choix personnel que sous la formidable impulsion que lui avait donnée sa mention Très Bien.

On lui avait accordé automatiquement une bourse de maîtrise et, son directeur de recherche lui ayant suggéré d'écrire son mémoire sur les œuvres de jeunesse de Jane Austen, il avait accepté. Au bout de deux ans ou presque, son travail était encore loin d'être terminé ; alors, pensant qu'un changement d'air pourrait lui être utile, il avait, dans un moment de désœuvrement, posé sa candidature à une bourse de recherche en Amérique en même temps qu'à un poste d'assistant à l'université de Rummidge. À sa grande surprise, ses deux requêtes avaient été exaucées (toujours cette fameuse mention Très Bien) et Rummidge avait généreusement offert de différer d'une année sa nomination pour qu'il n'eût pas à choisir entre les deux postes. Mais il ne tenait plus vraiment à partir en Amérique car, entre-temps, il s'était attaché sentimentalement à une étudiante de premier cycle nommée Hilary Broome qui travaillait sur la poésie pastorale de la période de la reine Anne ; pourtant, il avait l'intuition que cette bourse était une chance qu'il pouvait difficilement laisser passer.

Il partit donc pour Harvard où il fut très malheureux pendant plusieurs mois. Comme il travaillait seul pour essayer de finir son mémoire, il ne se fit que peu d'amis ; et, n'ayant pas de voiture et ne sachant de toute façon pas conduire, il se trouva très limité dans ses déplacements. La couardise, en même temps qu'une fidélité vague et mal définie envers Hilary Broome, l'empêchèrent de flirter avec les filles plutôt intimidantes de Radcliffe. Il prit l'habitude de faire des marches en solitaire à travers les rues de Cambridge et des environs, filé par des policiers en voiture pour qui ces balades sans but avaient l'air affreusement suspectes. Les plombages qu'il avait prudemment pris soin de faire mettre à ses dents avant de

quitter le giron de la Sécurité Sociale tombèrent tous les uns après les autres, et un dentiste de Boston l'informa d'un air méprisant qu'il avait tout de suite besoin de mille dollars de soins dentaires. Cette somme représentant près du tiers de sa bourse totale, il estima qu'il avait trouvé là l'excuse parfaite pour abandonner ce programme et rentrer en Angleterre sans perdre la face. Cependant, l'organisme finançant la bourse offrit promptement de couvrir la totalité des frais en puisant dans ses fonds illimités ; alors, changeant d'avis, il se décida à écrire à Hilary Broome pour lui demander de l'épouser. Hilary, qui commençait à se lasser de la poésie pastorale de la période de la reine Anne, rendit ses livres à la bibliothèque, s'acheta une robe de mariée toute faite chez C & A, et sauta dans le premier avion disponible pour venir le rejoindre. Un pasteur épiscopalien les maria à Boston trois semaines exactement après que Philip eut fait sa demande en mariage.

L'une des clauses de sa bourse stipulait que le boursier devait voyager beaucoup à travers les États-Unis ; et, à cette fin, l'on mettait généreusement à sa disposition une voiture de location. Profitant de leur lune de miel pour échapper aux rigueurs de l'hiver de la Nouvelle Angleterre, le jeune couple décida de commencer son périple sur-le-champ. Hilary se mit au volant de l'énorme Chevrolet Impala toute neuve, et ils mirent le cap vers le sud en direction de la Floride, quittant parfois la grande route pour faire l'amour avec ferveur sur la banquette arrière incroyablement vaste de la voiture. De Floride, et par petites étapes, ils traversèrent sans se presser les États du Sud et finirent par arriver en Euphoria où ils s'installèrent pour l'été dans un appartement mansardé au sommet d'une colline, dans la ville d'Esseph. De leur grand lit, ils apercevaient, de l'autre côté de la Baie, les pentes verdoyantes de Plotinus où se trouvait le campus de Euphoric State.

Ce fut cette longue lune de miel qui permit à Philip Swallow de s'ouvrir à l'expérience américaine. Il se découvrit un appétit insoupçonné, et longtemps refoulé, pour les plaisirs des sens, appétit qu'il assouvit non seulement en faisant l'amour dans le grand lit avec Hilary, mais aussi en profitant des mille petits luxes de la vie américaine : douches, bières glacées,

supermarchés, piscines en plein air chauffées et glaces aux multiples parfums. Le soleil brillait. Philip se sentait détendu, confiant, heureux. Il apprit à conduire et, au volant de l'imposante Impala, monta et dévala les côtes d'Esseph en montagnes russes avec une assurance innée, la radio tournée à fond. Il fréquenta les caves et les cafés-théâtres du South Strand où, à l'époque, les Beatniks donnaient leurs récitals de jazz et de poésie, et se sentit merveilleusement en harmonie avec le *Zeitgeist*. Il trouva même le moyen de finir son mémoire de maîtrise, sans trop de peine. Ce fut là le dernier projet important qu'il devait mener à bien.

Hilary était enceinte de quatre mois quand, en septembre, ils prirent le bateau pour rentrer en Angleterre. Il pleuvait à verse le matin où ils accostèrent à Southampton, et Philip attrapa un rhume qui dura pratiquement toute l'année. Pendant les six premiers mois, ils louèrent à Rummidge un appartement meublé, humide et plein de courants d'air, et après la naissance du bébé, ils prirent une petite maison de quartier, humide et pleine de courants d'air, d'où ils déménagèrent, trois ans plus tard, après la naissance d'un autre enfant et alors qu'un troisième était en préparation, pour aller s'installer dans une grande villa victorienne humide et pleine de courants d'air. À cause des enfants, il n'était plus possible à Hilary de travailler, et le salaire de Philip était bien maigre. Leur vie fut donc une succession de privations sordides. Mais c'était là le sort de la plupart des gens à cette époque, et Philip ne se serait peut-être pas plaint s'il n'avait déjà goûté à une existence plus aisée. Parfois, il retrouvait des photos prises en Euphoria où Hilary et lui étaient tout bronzés, sûrs d'eux et heureux ; passant la main dans ses cheveux qui déjà s'éclaircissaient, il contemplait alors ces silhouettes avec envie et émerveillement, comme s'il s'agissait de riches parents éloignés qu'il n'aurait jamais vus en chair et en os.

Voilà pourquoi les yeux de Philip Swallow brillent d'un tel éclat tandis que, bien assis dans le Boeing de la BOAC, il sirote son jus d'orange ; voilà aussi pourquoi, malgré les vibrations et les terrifiantes embardées de l'avion qui traverse, comme vient de l'annoncer la voix rassurante du capitaine dans les haut-

parleurs, « une zone de turbulences modérées », il ne souhaiterait, pour rien au monde, être ailleurs. Bien qu'il ait suivi l'histoire récente des États-Unis à travers les journaux, bien qu'il soit parfaitement conscient, dans sa tête, que le pays est devenu plus que jamais un pays violent et mélodramatique, déchiré par de profonds clivages raciaux et idéologiques, traumatisé par des assassinats politiques, par la révolte sur les campus, par la paralysie des villes, par la pollution et la désertification des campagnes – dans son cœur, ce pays demeure malgré tout une sorte de paradis, le lieu où il a été heureux et libre autrefois, et où, qui sait, il peut l'être encore. Comme un gosse, il rêve déjà au soleil, aux glaçons dans ses *drinks*, aux *drinks* justement, aux soirées, au tabac tellement bon marché et à l'infinie variété des crèmes glacées ; il se dit déjà avec bonheur qu'on va l'appeler « professeur », que des standardistes anonymes vont le féliciter pour son accent, qu'il va être un objet d'intérêt simplement parce qu'il est britannique, qu'il va pouvoir démontrer sa maîtrise de l'idiome américain, un peu rouillé depuis tant d'années qu'il ne s'en sert plus.

Après son année comme boursier, Philip avait vu les américanismes récemment appris se flétrir rapidement sur ses lèvres en remarquant les regards intrigués et même carrément désapprobateurs des étudiants et de ses collègues de Rummidge. Une décennie plus tard, un usage discret de tournures américaines (à la fois savantes et vulgaires) était devenu acceptable – et même de bon ton – dans les cercles universitaires britanniques, mais alors (et c'était là toute l'histoire de sa vie) il était trop tard pour lui pour changer son style d'universitaire anglais traditionnel, jaloux de sa langue. Pourtant, l'idiome américain gardait pour lui un charme secret et subtil. Était-ce parce qu'il avait vécu son enfance pendant la guerre ? Les films d'Hollywood et les exemplaires en piteux état du *Saturday Evening Post* avaient peut-être réussi à établir pendant ces années cruciales un lien psychique profond entre la langue américaine et toutes les bonnes choses dont il était privé à cause du rationnement. Mais il y trouvait aussi un charme purement esthétique, plus difficile à analyser, une musique

subtile d'accents déplacés, de contractions drôles, de redondances bizarres et de tropes colorés, un charme qu'il retrouve maintenant tandis que les rivages de la Grande-Bretagne s'éloignent et que ceux de l'Amérique foncent vers lui. Comme une vieille fille encore vierge qui, venant d'hériter d'une fortune quelque peu conséquente et totalement inattendue, met le cap vers le sud en direction de Paris, et qui, penchée en avant, dans un compartiment du Golden Arrow, retrouve dans sa mémoire et récite fébrilement les quelques expressions françaises qu'elle a apprises à l'école, lues sur les menus de restaurants ou entendues il y a longtemps lors de ses excursions d'un jour à Boulogne, ainsi Philip Swallow, toujours attaché au siège du Boeing (à cause des turbulences), marmonnant entre ses lèvres des sons inaudibles dans le ronronnement des réacteurs, teste sur sa langue certaines intonations et certaines expressions à demi oubliées : « cigarettes... primarily... Swiss on Rye to go... have it checked out... that's the way the cookie crumbles... »

Mais Philip Swallow n'est pas une vieille fille vierge, il est père de trois enfants, il a une femme, bien que dans la circonstance il voyage seul. Et cette absence de toute personne à charge est un rare bonheur – un bonheur qui, bien qu'il ait honte de l'admettre, lui rendrait le cœur léger si sa destination finale était la Mongolie septentrionale. En ce moment, par exemple, l'hôtesse pose devant lui un repas au nom indécidable (ça peut être aussi bien le déjeuner que le dîner, mais comment le savoir et qu'est-ce que ça peut faire à 6500 mètres au-dessus du globe tournant) et qui n'en est pas moins appétissant : saumon fumé, poulet au riz, parfait à la pêche, le tout disposé avec soin dans les compartiments d'un plateau en plastique, le fromage et les biscuits dans leur enveloppe de cellophane, des couverts jetables, une salière et un poivrier individuels qu'on verrait bien dans une maison de poupée. Il mange lentement et avec délectation, accepte une seconde tasse de café et ouvre un paquet de cigarettes d'une longueur opulente qu'il a acheté hors taxe. Rien ne trouble ce bonheur. Personne ne vient lui demander de découper le poulet de qui que ce soit, ou de garantir que le saumon fumé est comestible ; pas de plateaux ici

ou là qui volent en l'air ou qui s'écrasent bruyamment par terre ; personne pour lui arracher sa tasse à café des lèvres et lui en faire renverser le contenu brûlant entre ses jambes ; son costume ne collectionne pas les vestiges du repas, les miettes de biscuits beurrés, les taches de parfait à la pêche ou les traînées de mayonnaise. Voilà, se dit-il, ce qu'on doit ressentir en état d'apesanteur dans l'espace, ou en état de semi-pesanteur quand on marche sur la lune – une sensation rare de légèreté et de liberté, une brusque diminution de cet effort que toute tâche physique exige généralement de nous. Et ce bonheur n'est pas seulement celui d'un jour, mais il va durer six bons mois. Philip étreint cette pensée contre son cœur avec une joie coupable. Coupable, parce qu'il ne peut pas totalement se pardonner d'avoir abandonné Hilary qui, en ce moment peut-être, préside tristement au rituel du repas et supporte les manières déplorables des trois jeunes Swallow à table.

Il est cependant réconfortant pour lui de se dire, dans la circonstance, que ce n'était pas lui qui avait cherché à l'abandonner.

En fait, Philip Swallow n'avait jamais demandé à participer au programme d'échange entre Rummidge et Euphoria, en partie parce que sa modestie, bien compréhensible, lui interdisait de telles prétentions, et aussi parce qu'il se considérait depuis longtemps infiniment trop submergé et ligoté par ses responsabilités domestiques pour envisager de telles aventures. C'est ce qu'il avait répondu à Gordon Masters, le directeur du département, lorsque celui-ci lui avait demandé s'il n'avait jamais songé à poser sa candidature pour l'échange avec Euphoria :

« Pas vraiment, Gordon. Tu comprends, ce ne serait pas juste de perturber les études des enfants en ce moment – Robert passe l'examen d'entrée en sixième l'année prochaine, et Amanda va devoir bientôt affronter l'examen d'entrée en terminale.

— Hummmmmmm tout seul ? » avait répondu Masters. Sa manie de manger la première partie de ses phrases et ce petit clin d'œil qu'il avait lorsqu'il vous regardait, comme s'il vous tenait en joue avec le canon d'un fusil, rendaient toute

communication avec lui plutôt éprouvante. C'était en fait un fin chasseur, et les murs de son bureau, décorés d'animaux empaillés et muets qui montraient leurs dents, portaient le témoignage de son adresse au tir. Cette manie de manger le début de ses phrases devait venir, se disait Philip, de ses années de service dans l'Armée où, dans la plupart des cas, seul compte le mot de commandement final. Avec l'habitude, Philip était devenu capable de suivre assez bien le fil de son discours, si bien qu'il put répondre avec assurance :

« Oh, non, je ne pourrais pas abandonner Hilary et la laisser se débrouiller toute seule. Pas pour six mois.

— Hummmmmmmmgine que non », avait marmonné Masters, se balançant nerveusement d'un pied sur l'autre en signe de déception ou de frustration. « Hummmmmmmmcasion, pourtant. »

Mobilisant toutes les cellules nerveuses de son cerveau, Philip réussit peu à peu à comprendre que le candidat à l'échange pour cette année s'était retiré au dernier moment parce qu'on lui avait offert une chaire en Australie. Apparemment, la commission compétente cherchait de toute urgence quelqu'un pour le remplacer, et Masters (qui était président de ladite commission) était disposé à appuyer la candidature de Philip si celui-ci était intéressé : « Hummmmmmmchir un peu », conclut-il.

Philip y avait réfléchi. Toute la journée. Avec une fausse désinvolture, il en avait parlé avec Hilary pendant qu'ils faisaient la vaisselle après le dîner.

« Tu devrais sauter sur l'occasion, avait-elle dit après un moment de réflexion. Tu as besoin de changer d'air, de te changer les idées. Tu t'encroûtes ici. »

Philip ne pouvait le nier. « Oui, mais il y a les enfants ! Robert passe son examen d'entrée en sixième, ne l'oublie pas ! » avait-il dit, s'accrochant comme à un dernier espoir à l'assiette dégoulinante qu'il serrait entre ses mains.

Hilary réfléchit cette fois un peu plus longtemps avant de lui répondre. « Vas-y tout seul, avait-elle fini par dire. Je resterai ici avec les enfants.

— Non, ce ne serait pas juste, avait-il protesté. Pour moi, il n'en est absolument pas question.

— Je m'en tirerai, avait-elle dit en prenant l'assiette. De toute façon, on a si peu de temps pour se préparer qu'il est totalement exclu qu'on y aille tous ensemble. Qu'est-ce qu'on ferait de la maison, par exemple ? On ne peut pas la laisser inoccupée en hiver. Et puis, il y a les frais de voyage...

— Il faut bien reconnaître, avait dit Philip, en ajoutant de l'eau froide et en faisant mousser l'eau de vaisselle avec enthousiasme, que si j'y allais tout seul je ferais sans doute de grosses économies. Assez pour payer le chauffage central, à mon avis. »

Pour les Swallow, l'installation du chauffage central dans leur immense maison froide et humide était depuis longtemps un rêve, mais un rêve irréalisable. « Vas-y, mon chéri, avait dit Hilary, avec un petit sourire courageux. Il ne faut pas laisser passer l'occasion. Gordon ne sera peut-être plus jamais président de cette commission.

— J'avoue que c'est bien sympa de sa part d'avoir pensé à moi.

— Tu te plains toujours qu'il n'a aucune estime pour toi.

— Je sais. J'ai peut-être été un peu injuste à son égard. »

En fait, si Gordon Masters avait décidé d'appuyer la candidature de Philip pour l'échange avec Euphoria, c'était parce qu'il avait l'intention d'accorder un poste de professeur à un membre infiniment plus jeune du département, un linguiste très productif qui était sur le point d'accepter les offres que lui faisaient les nouvelles universités ; il lui serait moins difficile de promouvoir ce collègue en l'absence de Philip. Philip n'était pas censé le savoir, bien sûr, mais un stratège moins naïf que lui aurait pu deviner la vérité.

« Tu es sûre que ça ne te fait rien ? » avait-il demandé à Hilary ; il avait reposé la même question au moins une fois par jour jusqu'à son départ. Et c'est cette même question qu'il lui reposa encore lorsqu'elle vint le conduire à la gare de Rummidge : « Tu es bien sûre que ça ne te fait rien ?

— Tu vas me répéter ça combien de fois, mon chéri ? Naturellement, tu vas nous manquer beaucoup... Et on va te

manquer aussi, j'espère ? avait-elle dit en le taquinant gentiment.

— Oh ! oui, bien sûr. »

En fait, c'était pour cela qu'il se sentait coupable. Sincèrement, il ne pensait pas qu'ils allaient lui manquer. Il n'avait aucune animosité envers ses enfants, mais il pensait qu'il s'en tirerait très bien sans eux pendant six mois, merci. Et quant à Hilary, eh bien, il avait de la peine, après toutes ces années, à la considérer comme ontologiquement distincte de ses rejetons. Elle n'existedait, dans son esprit, qu'en tant qu'émetteur d'informations, d'avertissements, de requêtes et d'ordres se rapportant à Amanda, Robert et Matthew. Si, en revanche, c'avait été elle qui était partie en Amérique et lui qui était resté s'occuper des enfants, elle lui aurait beaucoup manqué, évidemment. En fait, s'il n'y avait pas les enfants, il ne saurait dire à quoi lui sert une femme.

Certes, il y avait le sexe, mais ces dernières années le sexe jouait un rôle de moins en moins important dans le mariage des Swallow. Ça n'avait plus été pareil (est-ce que quoi que ce soit avait été pareil ?) après leur longue lune de miel américaine. En Amérique, par exemple, Hilary avait eu tendance à émettre, au moment de l'orgasme, un cri aigu que Philip trouvait profondément excitant, mais, le premier soir à Rummidge, tandis qu'ils faisaient leur lit dans l'appartement qu'ils avaient loué dans une vieille maison curieusement partagée, ils avaient entendu quelqu'un tousser, d'une petite toux légère mais parfaitement audible, dans la pièce à côté ; à partir de ce moment-là, et même lorsqu'ils étaient allés s'installer plus tard dans un logement mieux isolé, les orgasmes de Hilary – si orgasmes il y avait – ne furent plus accompagnés que par un petit soupir sibilant, très peu dramatique, qui rappelait un peu le bruit que fait l'air en s'échappant d'un matelas pneumatique.

Pendant leur vie conjugale à Rummidge, Hilary n'avait jamais repoussé ses avances, mais jamais non plus elle ne les avait vraiment sollicitées. Elle acceptait son étreinte avec la même gentillesse paisible et quelque peu distraite qu'elle mettait à lui préparer son petit déjeuner ou à repasser ses chemises. Peu à peu, au fil des années, l'intérêt que Philip portait

personnellement à l'aspect physique du mariage avait diminué, mais il avait fini par se convaincre que tout cela était normal.

L'explosion soudaine de la Révolution Sexuelle en plein milieu des années soixante l'avait, il est vrai, quelque peu ébranlé. Le journal du dimanche qu'il prenait depuis qu'il était entré à l'université, un journal sérieux, imprimé en petits caractères et plein de recensions de livres et d'extraits de mémoires d'hommes d'État, contracta soudain la maladie, et l'on vit fleurir sur ses pages des seins et des photographies en couleurs de déshabillés post-coïtaux ; les filles, dans ses groupes de tutorat, se mirent brusquement à s'habiller comme des prostituées, avec des jupes si courtes qu'il était capable de les distinguer les unes des autres, lorsque leurs noms lui échappaient, par la couleur de leurs petites culottes ; il devint gênant de lire des romans récents à la maison par crainte de voir un enfant venir lire par-dessus votre épaule. Le cinéma et la télévision diffusaient aussi le même message : les autres avaient une vie sexuelle plus intense et plus variée que lui.

Mais était-ce bien vrai ? C'était une chose bien connue : il y avait toujours eu plus d'adultères dans les romans que dans la réalité, et cela devait être vrai aussi des orgasmes, probablement. En examinant le visage de ses collègues autour de lui dans la salle des professeurs, il se sentait rassuré : on n'y percevait pas le moindre « Linéament de Désir Assouvi ». Bien sûr, il y avait les étudiants – tout le monde savait qu'ils faisaient beaucoup l'amour. En tant que professeur, il en voyait surtout les inconvénients : ça les fatiguait et les distrayait de leur travail ; les filles tombaient enceintes et rataient leurs examens, ou encore elles se mettaient à prendre la pilule, avec tous les effets secondaires que cela entraînait. Mais il les enviait de vivre ainsi dans ce monde excitant où tout était possible, un monde où bras et jambes s'affichaient nus, où l'on trouvait des manuels d'éducation sexuelle dans les kiosques de gare, où s'exhibaient des bustes nus sur la scène ou à l'écran, et tout cela sur un fond de musique érotique. Par comparaison, sa propre adolescence paraissait bien étriquée : il avait dû, pour satisfaire sa curiosité et son désir, se contenter des Classiques Penguin les plus osés ou de la dernière valse aux boums de fac au cours de laquelle,

quand les lumières baissaient, on pouvait serrer sa partenaire, engoncée dans des mètres de taffetas glissant, la serrer si fort qu'on sentait le bas-relief des jarretelles contre ses cuisses.

Voilà bien ce qu'il enviait aux jeunes – leur façon de danser, mais il ne l'avait bien sûr jamais dit à personne. Sous prétexte de ne pas frustrer ses enfants, il regardait *Top of the Pops* et autres programmes de télévision du même genre, s'efforçant d'afficher un mépris amusé alors qu'au fond il était déchiré entre le plaisir et le regret. C'était si fascinant, toutes ces cuisses éblouissantes et ces petits derrières qui se trémoussaient, ces têtes qui dodelinaient et ces seins qui ballottaient ; quelle merveilleuse insouciance, quelle libération ! Et que les danses de sa jeunesse, ces fox-trot et ces danses raides et saccadées qui vous donnaient des airs de robots et pour lesquelles il avait été si peu doué, paraissaient tristes rétrospectivement ! Cette nouvelle façon de danser semblait si facile : finie l'angoisse de faire un faux pas, d'écraser les pieds de sa partenaire ou de la jeter comme une auto-tamponneuse contre un autre couple de robots. Ça semblait si facile ! Il sentait au fond de lui-même qu'il était capable de le faire, mais, naturellement, c'était trop tard maintenant, comme il était trop tard pour lui de se coiffer en avant ou porter des chemises impression cachemire ou encore d'essayer de convaincre Hilary d'expérimenter de nouvelles positions sexuelles.

En bref, si Philip Swallow se sentait sensuellement sous-développé, c'était dans un sens purement élégiaque. Jamais il ne lui serait venu à l'idée qu'il pût être encore temps d'aller rejoindre la horde dionysiaque. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de tromper Hilary avec l'une de ces jeunes femmes nubiles qui grouillaient dans les couloirs du département d'anglais de Rummidge. Pour tout dire, de telles pensées n'effleureraient même pas, consciemment du moins, son moi britannique. Mais son inconscient voyait peut-être les choses autrement ; au plus profond de lui-même, l'espoir de quelque aventure sexuelle explique peut-être sa jubilation présente. Si c'est le cas, cependant, l'ego de Philip n'en a pas encore eu vent. Pour lors, le projet le plus osé qu'il ait à l'esprit c'est de passer le dimanche

qui vient au lit, à fumer, à lire les journaux et à regarder la télévision.

La béatitude ! Plus besoin de se lever pour déjeuner en famille, de laver la voiture, de tondre la pelouse ou d'accomplir les autres tâches du sabbat séculier des Britanniques. Plus besoin, surtout, de sortir en promenade le dimanche après-midi. Aucune obligation pour lui de s'extirper de son fauteuil, l'estomac lourd après le repas dominical, d'aider Hilary à rassembler et à habiller leurs rejetons récalcitrants, de se creuser la tête pour trouver une nouvelle destination, sans intérêt de toute façon, pour la promenade en voiture, ou de se traîner jusqu'à l'un des parcs de la ville où d'autres petits groupes de gens flânent nonchalamment comme des âmes en enfer, malmenés par un vent poussiéreux, au milieu de tourbillons de papiers gras et de feuilles mortes, et de passer devant des balançoires qui grincent, des terrains de football déserts, des étangs stagnants et des lacs artificiels où des barques sont enchaînées, par décret sabbatique, comme pour bien signifier l'impossibilité de toute fuite. *La nausée*, style Rummidge. Allons, fini tout cela, pendant six mois.

Philip écrase sa cigarette et en allume une autre. La pipe n'est pas autorisée dans les avions.

Il jette un coup d'œil à sa montre. Reste à peine la moitié du trajet. Soudain, dans la cabine, il y a une sorte de remue-ménage collectif. Craignant de laisser passer quelque chose, il regarde attentivement autour de lui. Les passagers sont en train de mettre les petits écouteurs en plastique qui se trouvaient dans des sacs transparents sur chaque siège lorsqu'ils sont arrivés dans l'avion. À l'avant de la cabine touristique, une hôtesse manipule une sorte d'appareil tubulaire. Oh merveille, ils vont avoir droit à un film, ou plutôt à un *movie* comme on dit là-bas. Il y a un supplément à payer : Philip ne demande pas mieux que de le payer. Une vieille femme toute ridée de l'autre côté de l'allée lui montre où brancher son écouteur qui diffuse déjà, comme il a le plaisir de le découvrir, un programme sonore sur trois canaux : Bartok, musique d'ambiance et divertissement pour enfants. Culturellement conditionné à choisir Bartok, il ne tarde pas, au bout de quelques minutes, à passer à la musique

d'ambiance, une transcription sympathique et gaie de, de quoi au juste, « These Foolish Things »... ?

Pendant ce temps-là, dans l'autre Boeing, Morris Zapp vient de comprendre ce qui l'intriguait dans ce vol. C'est seulement après avoir traversé tout l'avion pour se rendre aux toilettes que le mystère se dissipe ; le choc l'atteint là, comme un gag à retardement dans un film comique, tandis qu'il achève ce qu'il était venu faire. En retournant à sa place, il vérifie ses doutes, inspectant d'un regard discret toutes les rangées de sièges jusqu'à sa place à l'avant de l'avion. Il se laisse tomber lourdement sur son siège, croise les jambes et se met à exécuter sur la semelle de sa chaussure droite un savant solo de percussion comme il a l'habitude de le faire lorsqu'il réfléchit profondément.

Tous les passagers de l'avion, sauf lui, sont des femmes.

Comment doit-il interpréter cela ? Les probabilités d'atteindre un tel rapport par simple coïncidence doivent être astronomiques. Voilà que l'Improvidence fait des siennes une fois de plus. Quelles sont ses chances de s'en tirer en cas d'accident – les femmes et les enfants d'abord, et lui le cent cinquante-sixième dans la file d'attente pour monter dans les canots de sauvetage ?

« Excusez-moi. »

C'est la blonde à lunettes sur le siège à côté. Elle a un magazine ouvert sur ses genoux, l'index appuyé sur la page comme pour marquer l'endroit.

« Puis-je vous demander votre avis sur une question d'étiquette ? »

Il sourit en lorgnant le magazine. « Ne me dites pas que *Ramparts* tient maintenant une rubrique consacrée à l'étiquette ?

— Si une dame remarque qu'un homme a la braguette ouverte, doit-elle l'en avertir ?

— Absolument.

— Votre braguette est ouverte, cher monsieur », dit la fille, et elle retourne à sa lecture, relevant son numéro de *Ramparts*

pour se cacher le visage tandis que Morris s'empresse de rectifier sa tenue.

« Dites-moi, poursuit-il sur le ton banal de la conversation (car Morris Zapp ne permet jamais qu'un froid vienne se glisser et s'installer dans une situation sociale désagréable), dites-moi, vous n'avez rien remarqué de bizarre dans cet avion ?

— Bizarre ?

— Au sujet des passagers. »

Le magazine retombe, les lunettes bombées se tournent lentement vers lui. « Il y a vous, j'imagine.

— Ah ! vous l'avez remarqué, vous aussi ! s'exclame-t-il. Ça vient de me sauter aux yeux. Pendant que j'étais aux chiottes... C'est pour ça que... Merci quand même de m'avoir prévenu. Il fait un petit geste vers sa braguette.

— Je vous en prie, dit la fille. Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous vous trouviez sur ce charter ?

— Une de mes étudiantes m'a revendu son billet.

— Ah ! je comprends maintenant, dit la fille. Je ne voyais pas comment vous pouviez avoir besoin de vous faire avorter. »

BINNNNNNNNNNNNNNGGGGGGGGGGG ! Ça fait tilt et boum tout à coup dans la tête de Morris Zapp. Il jette un coup d'œil par-dessus son siège. Cent cinquante-cinq femmes rangées les unes derrière les autres – certaines dorment, d'autres tricotent, d'autres encore regardent par les hublots, toutes (et c'est maintenant qu'il le remarque) anormalement silencieuses, absorbées, déprimées. Quelques regards croisent le sien, mais il ne peut soutenir leur éclat meurtrier. Il se retourne, gêné, vers la blonde, et, pointant le pouce d'un geste gauche par-dessus son épaule, il murmure d'une voix rauque : « Vous voulez dire que toutes ces femmes... ? »

Elle hoche la tête.

« Sacré nom de Dieu ! » (Dans les moments de tension extrême, Zapp a tendance à se rabattre sur ce genre de jurons bizarrement acceptables en société, son stock de blasphèmes et d'insanités s'étant appauvri à l'usage.)

« Excusez-moi de vous poser la question, dit la blonde, mais je suis curieuse. Vous avez pris l'aller-retour et tous les suppléments, les honoraires du chirurgien, les cinq jours de

convalescence dans une clinique et l'excursion à Stratford-upon-Avon ?

— Que vient faire Stratford-upon-Avon dans tout ça, sacré nom de nom ?

— Ça vous redonne le moral après, paraît-il. Ils vous font voir une pièce.

— *Tout est bien qui finit bien ?* » répond-il du tac au tac. La plaisanterie cache cependant un profond malaise. Bien sûr, il a entendu parler de ces voyages organisés à partir des États-Unis où il est difficile d'avorter légalement alors que les choses sont si faciles en Grande-Bretagne avec les nouvelles lois permissives. Normalement, dans la conversation, il aurait traité l'affaire cavalièrement en disant que c'était là une illustration classique de la loi de l'offre et de la demande, et il aurait peut-être ajouté avec une pointe d'ironie que les Anglaises trouvent toujours le moyen d'équilibrer leur balance commerciale. Pas prude ni réactionnaire pour un sou, Morris Zapp. Il s'est prononcé dans maints scrutins en faveur de l'abolition des lois contre l'avortement en Euphoria (et de toutes celles qui condamnent la fornication, la masturbation, l'adultère, la sodomie, la fellation, le cunnilingus et la position sexuelle où la femme prend la place de l'homme : l'Euphoria avait d'abord été colonisée par une secte de puritains à l'esprit particulièrement étroit dont les tabous subsistaient à l'état de fossiles dans le code pénal de l'État, un code qui, s'il avait été appliqué dans toute sa rigueur, aurait entraîné l'incarcération de quatre-vingt-dix pour cent des citoyens actuels). Mais c'est une autre histoire quand on se retrouve emprisonné dans un avion avec cent cinquante-cinq femmes en train de payer le salaire du péché. En songeant à ces cent cinquante-cinq passagers clandestins condamnés à mort, il sent des ondes glacées monter et descendre le long de son dos voûté, et une soudaine vibration de l'avion qui entre maintenant dans une zone de turbulence, celle-là même que vient de traverser Philip Swallow, le laisse pantelant de peur.

Car Morris Zapp est la réplique parfaite, en ce XX^e siècle, du Chrétien Nominal imaginé par Swift – l'Athée Nominal. Sous la carapace épaisse de ce Juif libre penseur (exactement le genre dont T. S. Eliot estimait qu'une communauté organique pouvait

aisément se passer), gît une vieille crainte de Dieu, résidu d'une culture judéo-chrétienne. Si les astronautes de la mission Apollo avaient rapporté la nouvelle qu'ils avaient trouvé le message suivant, gravé en lettres gigantesques sur la face cachée de la lune : « La nouvelle de Ma mort est dépourvue de fondements », Morris Zapp n'en aurait pas été surpris outre mesure ; ça n'aurait fait que confirmer ses craintes les plus profondes. Pour l'instant, il se sent totalement à la merci de la colère divine. Il ne veut pas croire que l'Improvidence – ce bon vieux Pèresonne – va se contenter de trôner placidement dans le ciel tandis que les navettes de l'I.V.G. défilent sous son nez, polluant la stratosphère et donnant des crampes à la main de l'Ange qui tient les comptes, non monsieur, un de ces jours, il va balayer de son ciel un de ces avions, et pourquoi pas celui-ci ?

Zapp se met à s'apitoyer sur son sort. Pourquoi subirait-il le même sort que toutes ces femmes imprudentes et sans cœur ? Certes, il a bien engrossé une fille une fois dans sa vie, mais il avait sauvé son honneur en l'épousant (elle avait demandé le divorce trois ans plus tard, mais ça, c'est une autre histoire – un seul plaidoyer à la fois, par pitié). C'est un coup monté. Une machination de cette petite salope qui lui a vendu son billet, à moins de la moitié de sa valeur, une offre qu'il n'avait pu refuser bien qu'il se soit demandé ce qui lui valait une telle générosité alors qu'une semaine seulement auparavant il n'avait pas voulu monter sa note finale de 10 à 12. Elle avait dû louper ses règles un mois et se précipiter pour réserver une place sur l'I.V.G. Express, puis, le test de grossesse s'avérant négatif, elle s'était dit, je sais ce que je vais faire, le professeur Zapp part pour l'Europe, je vais lui revendre mon billet, et l'avion sera peut-être abattu par la foudre. Belle récompense, lui qui cherchait à maintenir le niveau d'excellence de l'université.

Il se rend compte que la fille sur le siège à côté est en train de l'examiner avec curiosité. « Vous êtes prof d'université ? demande-t-elle.

— Ouais, à Euphoric State.

— Vraiment ! Qu'est-ce que vous enseignez ? Moi, je fais des études d'anthropologie au collège d'Euphoria.

— Le collège d'Euphoria ? Ce n'est pas le collège catholique d'Esseph ?

— C'est bien ça.

— Alors, qu'est-ce que vous faites dans cet avion ? » marmonne-t-il entre ses dents, toute son indignation morale et sa peur superstitieuse brusquement liguées contre cette blonde sophistiquée. Si maintenant, se dit-il, les catholiques se joignent au troupeau et se font avorter, quel espoir reste-t-il pour la race humaine ?

« Je suis une catholique marginale, dit-elle très sérieusement. Je ne suis pas une obsédée du dogme. Loin de là. »

Derrière les énormes lunettes, ses yeux sont limpides et sereins. Morris Zapp sent monter en lui un accès de prosélytisme. Il va faire une bonne action, montrer à cette jeune innocente la différence qu'il y a entre le bien et le mal, la dissuader d'accomplir son projet funeste. Un seul tison arraché aux flammes, et il avait peut-être toutes ses chances d'atterrir en douceur. Il se penche en avant d'un air grave.

« Écoutez-moi, mon enfant, permettez-moi de vous donner un conseil paternel. Ne faites pas ça. Vous ne vous le pardonnerez jamais. Gardez le bébé. Laissez-le à un service d'adoption – ce n'est pas un drame, les services d'adoption en réclament sans arrêt. Peut-être que le père va vouloir vous épouser quand il verra le gosse – ça arrive souvent, vous savez.

— Il ne peut pas.

— Il est déjà marié, c'est ça ? » Morris Zapp hoche la tête et se dit que son sexe est décidément bien dépravé.

« Non, c'est un prêtre. »

Zapp baisse la tête et s'enfouit le visage dans les mains.

« Ça ne va pas ?

— Ce n'est qu'une petite nausée matinale, gémit-il entre ses doigts. Il relève la tête : Ce prêtre, il vous paie le voyage en piochant dans les fonds de sa paroisse ? Est-ce qu'il a fait une quête spéciale ou je ne sais quoi ?

— Il ne sait rien de tout cela.

— Vous ne lui avez pas dit que vous étiez enceinte ?

— Je ne veux pas qu'il ait à choisir entre moi et ses vœux.

— Qu'est-ce qu'il peut bien lui rester comme vœux ?

— La pauvreté, la chasteté et l'obéissance, récite la fille d'un air songeur. Enfin, j'imagine qu'il est toujours pauvre.

— Alors qui paie votre voyage ?

— Je travaille la nuit sur le South Strand.

— Dans un de ces bars topless ?

— Non, dans un magasin de disques. Pour tout vous dire, j'ai payé mes études au collège la première année en travaillant comme danseuse topless. Mais je me suis bien vite rendu compte que c'était de l'exploitation, alors je suis partie.

— Ils font payer si cher que ça dans ces boîtes ?

— Non, je veux dire qu'ils m'exploitaient, moi, pas les clients, réplique la fille avec un brin de mépris. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'intéresser au Mouvement de Libération des Femmes.

— Le Mouvement de Libération des Femmes ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Morris Zapp à qui ce nom ne dit rien de bon. Je n'en ai jamais entendu parler. (Peu de gens en ont encore entendu parler en ce premier jour de 1969.)

— Rassurez-vous, professeur, ça va venir », dit la fille.

Pendant ce temps-là, Philip Swallow a entamé une conversation lui aussi avec un autre passager.

Le film terminé (c'était un western dont la bande sonore était si bruyante qu'il a attrapé un mal de tête ; il s'est même branché sur la musique d'ambiance pour regarder la fusillade finale), il se rend compte que sa *joie de vivre*¹ s'est quelque peu dissipée. Il commence à en avoir assez d'être assis, il s'agitte sur son siège à la recherche d'une nouvelle position pour ses bras et ses jambes, le vacarme sourd des réacteurs commence à lui porter sur les nerfs, et il a encore le vertige quand il regarde par le hublot. Il essaie de lire un numéro du *Time* distribué gratuitement, mais ne parvient pas à se concentrer. Ce qu'il lui faut, en fait, c'est une bonne tasse de thé – à sa montre, c'est le milieu de l'après-midi – mais lorsque, prenant son courage à deux mains, il fait part de sa requête à une hôtesse qui passe, celle-ci lui réplique sèchement qu'on va leur servir le petit

¹ En français dans le texte. (N.d.T.)

déjeuner dans une heure. Il a déjà pris un petit déjeuner aujourd’hui et n’en désire pas vraiment un autre ; c’est bien sûr à cause du décalage horaire. En Euphoria, il est maintenant sept ou huit heures plus tôt qu’à Londres, c’est bien cela, ou bien serait-ce plus tard ? On ajoute ou on soustrait ? Est-ce qu’on est encore le même jour que celui où il est parti, ou déjà le lendemain ? À moins que ce soit la veille ? Voyons voir, le soleil se lève à l'est... Il se concentre très fort sur le problème, mais ses calculs n'aboutissent à rien.

« Eh bien, si je m'y attendais ! »

Philip lève la tête, cligne des yeux vers le jeune homme qui vient de s’arrêter dans l’allée. Il a une telle allure qu’il ne peut pas passer inaperçu. Il porte un pantalon en daim très large en bas et, enfilée par-dessus une chemise en pékiné rose et jaune, une sorte de vaste tunique rustique à franges qui lui arrive aux genoux. Ses cheveux roux lui tombent en vagues sur les épaules et il a une moustache de bandit d'un roux légèrement plus foncé. Sur sa tunique, il y a une bonne douzaine de badges de couleurs psychédéliques soigneusement disposés sur trois rangées comme des médailles militaires.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, monsieur Swallow ?

— Eh bien... » Philip fouille sa mémoire. Le personnage lui dit vaguement quelque chose, mais... Soudain, l’œil gauche du jeune homme chavire brusquement d’un air bizarre, comme s’il venait de s’apercevoir qu’un moteur se détachait d’une aile, et aussitôt Philip se souvient.

« Boon ! Grand Dieu, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez, hum, changé. »

Boon glousse d'un air ravi. « Formidable ! Ne me dites pas que vous vous rendez à Euphoric State ?

— Eh bien, si, justement.

— Sensas ! Moi aussi.

— Vous ?

— Vous m’avez fait une lettre de recommandation, vous ne vous rappelez pas ?

— Plusieurs, même, Boon.

— Ouais, enfin, c'est comme avec ces vieilles machines à sous, vous savez, il faut tirer plusieurs fois sur le manche. Surtout ne

jamais se laisser abattre. Et puis, tout à coup, le gros lot ! Il n'y a personne à côté de vous ? Non ? J'reviens tout de suite. Faut que j'aille pisser. Ne vous échappez pas. »

Boon repart vers les toilettes, manque de bousculer une hôtesse qui arrive en sens inverse. Il la rattrape des deux mains d'un geste ferme. Philip l'entend dire : « Pardon, chérie », et l'hôtesse lui fait un grand sourire plein d'indulgence. Toujours le même, ce bon vieux Boon !

En temps normal, cette rencontre inopinée avec Charles Boon n'aurait sûrement pas réjoui le cœur de Philip Swallow. Le jeune homme avait passé sa licence quelques années plus tôt, au terme d'une carrière étudiante très contestataire et mouvementée à Rummidge. Il appartenait à cette catégorie d'étudiants que Philip appelait en privé (trahissant ainsi son âge) « les Teddy-Boys du département ». C'étaient tous des jeunes gens intelligents d'origine plébéienne qui, contrairement aux boursiers traditionnels (comme Philip lui-même) ne manifestaient aucun respect envers les valeurs sociales et culturelles de l'institution dans laquelle ils avaient été admis ; ils affichaient dans leur tenue, leur comportement et leur langage une sorte de grossièreté ostentatoire jusqu'au jour où ils passaient leur licence. Ils arrivaient en retard aux cours, pas lavés, pas rasés, avec sur le dos les vêtements dans lesquels ils avaient manifestement dormi ; avachis sur leurs sièges, ils roulaient leurs cigarettes et les écrasaient sur les tables et les chaises ; ils se moquaient de l'enthousiasme efféminé de leurs camarades d'études citadins, répondraient aux questions qu'on leur posait par un dialecte monosyllabique, et rendaient des dissertations déroutantes de subtilité, pleines d'idées généralement dévastatrices dans le style de F. R. Leavis. Pour contrebalancer peut-être leurs préjugés, les enseignants de Rummidge acceptaient tous les ans trois ou quatre de ces étudiants qui créaient chaque fois des problèmes de discipline. Pendant sa mémorable carrière d'étudiant, Charles Boon avait impliqué le journal des étudiants, *Rumble*, dont il était le rédacteur en chef, dans un coûteux procès en diffamation intenté par le maire de Rummidge ; il avait provoqué le départ anticipé à la retraite de la concierge de la Cité brusquement

atteinte de maladie nerveuse, maladie dont elle ne s'était d'ailleurs jamais remise ; il avait participé au « Jeu Inter-Universités » alors qu'il était ivre ; il avait fait campagne (sans succès) pour que l'on distribue gratuitement des contraceptifs à la fin du Bal des Bizuts, et avait défendu son cas (avec succès) devant une cour de justice lorsque la librairie de l'université l'avait accusé de vol à l'étalage.

En tant que responsable pédagogique de Boon en troisième année, Philip avait joué un rôle mineur mais néanmoins éprouvant dans certains de ces drames. Au terme d'une réunion de jury qui avait duré dix heures, dont neuf consacrées à discuter les devoirs de Boon, celui-ci s'était vu attribuer une petite mention « Assez Bien » – compromis consenti à contrecœur par ceux qui voulaient le recaler et par ceux qui voulaient lui accorder une mention Très Bien. Philip avait serré la main de Boon le jour des résultats, espérant bien ne plus jamais rien avoir à faire avec lui, mais son espoir devait être déçu. Boon, qui n'avait pas réussi à obtenir une bourse de recherche, avait continué à hanter les couloirs de la Faculté des Arts et Lettres pendant quelques mois, et fait croire aux autres étudiants qu'il travaillait comme assistant de recherche, espérant ainsi mettre le département dans l'embarras et le contraindre à lui accorder ce poste.

La tactique ayant échoué, Boon disparut enfin de Rummidge, mais il fut malheureusement impossible pour Philip de le rayer de sa vie. Il ne se passait pratiquement pas une semaine sans qu'on lui demandât une appréciation confidentielle sur le caractère, l'intelligence et l'aptitude de M. Charles Boon pour tel ou tel poste dans le vaste monde. Au début, c'était généralement pour des postes d'enseignement ou des bourses de recherche en Angleterre ou à l'étranger. Plus tard, Boon s'était mis à poser sa candidature à des postes plus fantaisistes et plus extravagants, comme ces joueurs qui jettent le dé machinalement, sans se préoccuper de leur score. Parfois, il visait si haut que c'en était absurde, ou alors si bas que c'en était grotesque. Un jour il aspirait à devenir Attaché Culturel dans le Corps Diplomatique, ou encore Directeur Général du Planning des Programmes pour la Télévision Ghanéenne, et le lendemain il voulait bien

travailler comme simple contremaître en usine pour la Compagnie Walsall Screw ou devenir Monsieur Pipi à la Southport Corporation. Si Boon avait réussi à se faire nommer à l'un ou l'autre de ces postes, il n'y était manifestement pas resté très longtemps, car le flot des enquêtes ne tarissait pas. Au début, Philip avait répondu en toute honnêteté ; au bout d'un moment, il avait fini par comprendre qu'il était en train de se condamner à une correspondance à vie, alors il s'était mis à passer sous silence certains des traits les moins flatteurs du caractère et du dossier de son ancien étudiant. Il en arriva à répondre à chaque demande de recommandation par un panégyrique éhonté et passe-partout qu'il gardait en archive au bureau du département ; cette attestation avait finalement dû valoir à Boon quelque bourse de recherche à Euphoric State. Et voilà maintenant que le parjure avait rattrapé Philip, comme ça arrive toujours avec ce genre de péché. Quelle affreuse déveine, tout de même ! Dire qu'ils allaient se retrouver tous les deux à Euphoric State au même moment – il souhaitait de tout son cœur que personne ne sût jamais qu'il était le vrai sponsor de Boon. Et il fallait à tout prix empêcher Boon de s'inscrire à ses cours.

Malgré toutes ces appréhensions, Philip n'est pas totalement mécontent de se retrouver dans le même avion que Charles Boon. Il attend même son retour avec une certaine impatience. C'est sans doute, se dit-il en lui-même, parce qu'il est déjà fatigué de ce voyage et heureux d'avoir de la compagnie pendant les dernières longues heures de cet interminable voyage ; mais, en fait, c'est parce qu'il veut faire de l'épate. Son aventure prestigieuse a besoin, après tout, d'un réflecteur, de quelqu'un qui soit capable de noter la transformation entre l'obscur maître assistant de Rummidge et le professeur associé Philip Swallow, membre de la jet set académique, qui, le temps d'acheter un billet d'avion, est prêt à aller porter la culture anglaise jusqu'aux confins du globe. Et, pour une fois, il va avoir l'avantage sur Boon car il a déjà l'expérience de l'Amérique. Boon va avoir besoin de conseils, de renseignements : ne jamais oublier de regarder à gauche, par exemple, avant de traverser la rue ; une « public school » est publique et non privée en Amérique ; et,

attention, « knock up » veut dire « engrosser » en américain. Il va aussi lui parler du haut niveau des programmes de recherche en Amérique pour lui faire un peu peur. Oui, il a un tas de choses à dire à Charles Boon.

« Bon, alors, dit Boon en s'installant sur le siège à côté de Philip, faut que je vous mette au courant de tout ce qui se passe en Euphoria. »

Philip le regarde bouche bée. « Comment, vous y êtes déjà allé ? »

Boon paraît surpris. « Bien sûr, c'est ma seconde année. J'ai fait un saut chez moi pour Noël.

— Oh ! » dit Philip.

« J'imagine que vous êtes souvent allé en Angleterre, professeur Zapp, dit la blonde, qui s'appelle Mary Makepeace.

— Jamais.

— Vraiment ? Vous devez être tout excité alors. Toutes ces années à enseigner la littérature anglaise, et voilà que vous allez enfin voir où tout ça s'est passé.

— C'est justement ce qui me fait peur, dit Morris Zapp.

— Si j'ai le temps, je vais aller sur la tombe de mon arrière-grand-mère qui se trouve dans un cimetière de village du Comté de Durham. Ça a un petit air idyllique, vous ne trouvez pas ?

— Et vous allez enterrer le fœtus là-bas ? »

Mary Makepeace détourne la tête et regarde par le hublot. Le mot « Pardon » vient aux lèvres de Morris, mais il se retient de le dire. « Vous refusez de voir la réalité en face, n'est-ce pas ? Vous essayez de vous persuader que c'est comme si vous alliez chez le dentiste. Pour vous faire arracher une dent.

— Ça ne m'est encore jamais arrivé de me faire arracher une dent », dit-elle, et il veut bien la croire. Elle continue à regarder par le hublot, bien qu'il n'y ait rien à voir mis à part ce tapis de nuages qui s'étend à l'infini comme un rouleau de laine de verre.

« Je vous demande pardon », dit-il, lui-même surpris de ses paroles.

Mary Makepeace se retourne vers lui. « Qu'est-ce qui vous turlupine, professeur Zapp ? Vous ne voulez pas aller en Angleterre ?

- Vous avez deviné.
- Pourquoi ? Où est-ce que vous allez ?
- Dans un trou perdu, à Rummidge. Et n'allez pas me dire que vous en avez entendu parler !
- Pourquoi y allez-vous ?
- C'est une longue histoire. »

C'était, en effet, une bien longue histoire, et la question que venait de poser Mary Makepeace avait abondamment nourri les bavardages des professeurs lorsqu'on avait appris que c'était Morris Zapp qui avait été retenu pour l'échange entre Rummidge et Euphoria cette année. Pourquoi donc fallait-il que Morris Zapp, lui qui s'était toujours vanté d'être devenu une autorité sur la littérature de l'Angleterre parce que, précisément, il n'avait jamais mis les pieds dans le pays, pourquoi fallait-il que ce soit lui, justement, qui se joigne soudain à la migration annuelle vers l'Europe ? Et, question plus troublante encore, pourquoi cet homme qui n'avait qu'à lever le petit doigt pour obtenir une bourse Guggenheim et aller passer une année agréable à lire à Oxford, à Londres ou sur la Côte d'Azur si ça lui chantait, pourquoi s'était-il condamné à six mois de travaux forcés à Rummidge ? Rummidge. Où était-ce exactement ? À quoi ça ressemblait ? Ceux qui savaient frissonnaient et grimaçaient. Ceux qui ne savaient pas rentraient chez eux pour consulter encyclopédies ou atlas et revenaient, déconcertés, conférer avec leurs collègues. S'il s'agissait d'un complot ourdi par Morris pour promouvoir sa carrière, personne ne pouvait expliquer de manière satisfaisante comment cela pouvait se faire. L'explication la plus plausible était qu'il en avait finalement assez de la Révolution des Étudiants, avec ses grèves, ses mouvements de protestation, ses débats, ses ultimatums, et qu'il était prêt à fuir n'importe où, même à Rummidge, pour avoir un peu de paix et de tranquillité. Personne n'avait réellement osé vérifier cette hypothèse auprès de l'individu lui-même, car sa résistance face aux intimidations des étudiants était aussi légendaire que son sarcasme. Puis la nouvelle se répandit que Morris partait en Angleterre tout seul, alors tout devint limpide : les Zapp se séparaient. Les rumeurs

s'apaisèrent ; il n'y avait là rien d'extraordinaire, finalement. Un divorce de plus, voilà tout.

En fait, c'était plus compliqué que ça. Désirée, la seconde femme de Morris, souhaitait divorcer, mais Morris, lui, ne le voulait pas. Il voulait bien se séparer de Désirée mais pas des enfants, Elizabeth et Darcy, qui faisaient fondre son cœur, par ailleurs peu sentimental. Désirée était assurée d'obtenir la garde des enfants – aucun juge, aussi impartial fût-il, ne consentirait à séparer des jumeaux – et il allait devoir se contenter de les emmener au parc ou au cinéma une fois par mois. Il avait déjà connu tout cela avec la fille qu'il avait eue de sa première femme ; en fin de compte, elle avait eu pour lui en grandissant aussi peu de respect que pour l'agent d'assurances auquel il devait ressembler à ses yeux d'enfant lorsqu'il apparaissait à la porte à intervalles réguliers avec son sourire timide et doucereux, les poches pleines de bonbons pour l'amadouer. Cette fois, chaque visite allait lui coûter trois cents dollars en frais de voyage car Désirée avait l'intention d'aller s'installer à New York. Morris était né et avait été élevé à New York, mais il n'avait nullement l'intention d'y retourner ; et si c'était pour revoir ce qu'il avait vu lors de sa dernière visite, il préférait ne plus jamais y mettre les pieds : les détritus dans les rues menaçaient d'atteindre bientôt le dernier étage des immeubles et toute la population allait mourir étouffée, ce n'était plus qu'une question de temps.

Non, il ne voulait pas affronter les tracas d'un nouveau divorce. Il avait supplié Désirée de donner une seconde chance à leur couple, rien que pour les enfants. Elle était restée inflexible : il avait, dit-elle, une mauvaise influence sur les enfants, et elle ne serait jamais quelqu'un d'épanoui tant qu'elle resterait sa femme.

« Qu'est-ce que j'ai fait ? avait-il demandé pour la forme, en agitant les bras dans tous les sens.

— Tu me suces.

— Je croyais que tu aimais ça !

— Tu as toujours les idées mal placées ; non, je voulais dire psychologiquement. Quand on est ta femme, on a l'impression de se faire avaler lentement comme par un python. Je ne suis

qu'une grosse boulette mal digérée par ton ego. Je veux en sortir. Je veux être libre. Je veux être moi-même de nouveau.

— Écoute, avait-il dit, laissons tomber tout ce jargon de dynamique de groupe. C'est à cause de cette étudiante avec qui tu m'as trouvé l'été dernier, c'est ça ?

— Non, mais ça suffira pour obtenir le divorce. Me laisser tomber comme tu l'as fait à la réception du Doyen et rentrer à la maison pour sauter la baby-sitter, ça devrait faire grosse impression sur le juge.

— Je t'ai déjà dit qu'elle était retournée dans l'Est ; je ne connais même pas son adresse.

— Je ne veux pas le savoir. Je t'ai déjà dit des centaines de fois que je m'en fiche de savoir où tu la fourres, ta grosse queue circoncise ! Tu peux te taper tous les soirs toutes les filles de l'équipe de hockey, je m'en balance ! On n'en est plus là.

— Écoute, discutons-en sans nous exciter », avait-il dit ; et, pour bien montrer qu'il prenait les choses au sérieux, il avait éteint la télé où il regardait d'un œil un match de football américain depuis le début de cette dispute.

Après une heure de discussion épuisante, Désirée avait consenti à un compromis : elle voulait bien attendre six mois avant d'engager la procédure de divorce à condition qu'il quitte la maison.

« Pour aller où ? avait-il dit en ronchonnant.

— Tu peux trouver une chambre quelque part. Ou te maquer avec une de tes étudiantes ; je suis sûre que tu ne vas pas manquer de propositions. »

Morris Zapp avait froncé les sourcils, imaginant déjà l'image honteuse qu'il allait donner de lui à l'intérieur et à l'extérieur de l'université – le pauvre homme chassé de chez lui, obligé de laver ses chemises à la laverie du campus et de dîner tout seul au Club des Professeurs.

« Je vais partir, avait-il dit. Je vais prendre un congé de six mois à la fin du trimestre. Laisse-moi jusqu'à Noël.

— Où vas-tu aller ?

— Quelque part. L'inspiration lui vint soudain et il ajouta : En Europe, peut-être.

— *En Europe ? Toi ?* »

Il l'observait sournoisement du coin de l'œil. Ça faisait des années que Désirée le suppliait de l'emmener en Europe, et il avait toujours refusé. Car Morris Zapp était une de ces bêtes rares parmi les professeurs de lettres américains, il était rebelle à toute aliénation. Il aimait l'Amérique, l'Euphoria en particulier. Il avait des besoins simples : un climat tempéré, une bonne bibliothèque, tout un tas de petits culs alléchants autour de lui, et aussi assez d'argent pour s'entretenir en cigarettes et en alcool, pour avoir une maison moderne et confortable et deux voitures. Les trois premiers articles étaient, pour ainsi dire, les ressources naturelles de l'Euphoria, et quant au quatrième, l'argent, il était parvenu à se le procurer au bout de quelques années de travail acharné. Il ne voyait pas en quoi les voyages pouvaient améliorer son sort, surtout s'il fallait traîner derrière lui en Europe Désirée et les gosses. Zapp avait un proverbe bien à lui : « Les voyages vous ramollissent l'esprit. » Enfin, maintenant qu'il était au pied du mur, il voulait bien faire une entorse à ce principe dans l'intérêt de l'harmonie familiale.

« Pourquoi n'irions-nous pas tous ensemble ? » dit-il.

Il observa le visage de Désirée travaillé par des sentiments contradictoires : son désir de se rendre en Europe se trouvait en conflit avec son dégoût pour lui. Le dégoût l'emporta par K.O.

« Va te faire foutre », dit-elle en quittant la pièce.

Morris s'était versé une boisson forte, avait mis un disque d'Aretha Franklin sur la chaîne hi-fi et s'était assis pour réfléchir. Il était dans un drôle de pétrin. Pour ne pas perdre la face, il était obligé de partir en Europe. Mais ça n'allait pas être facile de tout arranger en si peu de temps. Il ne pouvait se permettre d'y aller à ses frais ; certes, son salaire était très confortable, mais il fallait faire face aux frais d'entretien de la maison et surtout au train de vie dispendieux auquel était habituée Désirée, sans parler en plus de la pension alimentaire qu'il versait à Martha. Il ne pouvait pas réclamer un congé de recherche rémunéré car il venait d'avoir deux trimestres sabbatiques. Il était trop tard pour poser sa candidature à une Guggie ou à une Fulbright, et il avait l'impression que les universités européennes ne nommaient pas de professeurs associés aussi facilement que les universités américaines.

Le lendemain matin, il téléphona au Doyen de la faculté.

« Bill ? Écoute, je veux aller en Europe pendant six mois, juste après Noël si possible. Faudrait que je me trouve quelque chose. Qu'as-tu à proposer ?

— Où, en Europe, Morris ?

— N'importe où, Bill.

— En Angleterre ?

— Oui, même en Angleterre.

— Ah ! Morris, quel dommage que tu ne me l'aies pas demandé plus tôt ! Il y avait une occasion superbe à Paris, avec l'UNESCO ; je l'ai refilée, à Ed Waring du département de sociologie il y a moins d'une semaine.

— Épargne-moi toutes les bonnes occasions que j'ai laissé passer, Bill ; qu'est-ce que tu as à m'offrir ? »

Il entendit un froissement de papier. « Il y a bien l'échange avec Rummidge, mais ça ne peut pas t'intéresser, Morris.

— Dis toujours. »

Bill lui donna tous les renseignements, puis il conclut : « Tu vois, ce n'est pas pour toi, Morris.

— Je le prends. »

Bill avait essayé de le dissuader pendant quelques instants, puis il finit par avouer que le poste de Rummidge avait déjà été attribué à un jeune assistant en métallurgie.

« Dis-lui que ça ne marche finalement pas. Dis-lui que tu t'es trompé.

— Je ne peux pas faire ça, Morris. Sois raisonnable.

— Fais-le passer maître assistant un peu plus vite. Il ne discutera pas.

— Hum... Bill Moser eut un instant d'hésitation puis soupira : Je vais voir ce que je peux faire, Morris.

— Formidable, Bill, je te revaudrai ça. »

La voix de Bill devint plus grave et prit un ton plus confidentiel. « Pourquoi ce brusque besoin de l'Europe, Morris ? Les étudiants te tapent sur le système ?

— Tu plaisantes, Bill. Non, je pense que j'ai besoin de changer d'air, de changer d'horizon. D'être confronté à une autre culture. »

Bill Moser partit d'un gros rire.

Morris Zapp ne fut pas surpris de constater que Bill Moser demeurait incrédule. Et pourtant il y avait dans sa réponse un brin de vérité qu'il n'aurait jamais songé à admettre sauf à le camoufler sous un mensonge manifeste.

Depuis des années, Morris Zapp avait, comme ces gens qui ont le bonheur de jouir d'une bonne santé, une confiance en lui à toute épreuve, et il considérait les crises d'identité à répétition de ses collègues comme le symptôme d'une hypocondrie maladive. Mais, récemment, eh oui, il s'était surpris à réfléchir sur le sens de sa vie. C'était en partie la conséquence de son propre succès. Il était professeur titulaire dans une des universités les plus prestigieuses d'Amérique, située dans un des cadres les plus enviés, et avait déjà exercé les fonctions de directeur du département pendant trois ans, selon le système de rotation en vigueur à Euphoric State ; c'était un érudit respecté qui avait à son actif une liste impressionnante de publications. Ses seules chances d'améliorer sensiblement son salaire, c'était de déménager vers quelque trou infâme du Texas ou du Middlewest, là où personne, à moins d'être fou, n'accepterait d'aller même si on le payait mille dollars par jour, ou encore de se recycler dans l'administration, de trouver un poste de président d'université quelque part, ce qui équivalait, dans l'état actuel des campus du pays, à prendre un billet direct pour le cimetière. En somme, Morris Zapp, avec ses quarante ans, ne voyait rien à accomplir qu'il n'eût déjà accompli, et cela le déprimait.

Il lui restait toujours sa recherche, bien sûr, mais son ardeur s'était quelque peu émoussée depuis que celle-ci ne constituait plus un moyen pour atteindre un but. Il ne pouvait plus améliorer sa réputation, il ne pouvait que la ternir en ajoutant de nouveaux éléments à sa bibliographie, et cette prise de conscience le freinait, le rendait prudent. Il y a quelques années, il s'était lancé avec beaucoup d'enthousiasme dans un projet critique ambitieux : une série de commentaires sur Jane Austen qui prendrait en compte toute la littérature sur le sujet, examinant chaque roman l'un après l'autre et disant absolument tout ce qu'on pouvait en dire. Le principe de base consistait à être complètement exhaustif, à étudier les romans

sous tous les angles concevables, l'angle historique, biographique, rhétorique, mythique, freudien, jungien, existentialiste, marxiste, structuraliste, allégorique dans la tradition chrétienne, éthique, exponentiel, linguistique, phénoménologique, archétypal et tout le reste ; de sorte que, une fois le commentaire rédigé, il n'y aurait absolument plus rien à dire sur le roman en question. Le but de l'exercice, comme il l'avait souvent expliqué avec toute la patience dont il était capable, était non pas d'aider le lecteur à mieux aimer et à mieux comprendre Jane Austen, encore moins de célébrer la gloire de la romancière elle-même, mais de mettre un terme une fois pour toutes au tas de conneries que l'on pourrait être tenté d'écrire sur le sujet. Les commentaires ne seraient pas destinés au grand public mais au spécialiste qui, en consultant Zapp, se rendrait compte que le sujet qu'il envisageait d'étudier avait déjà été traité, et que le livre, l'article ou la thèse qu'il voulait écrire devenait par là même superflu. Après Zapp, tout ne serait plus que silence. Cette pensée lui procurait un plaisir intense. Dans ses moments d'exaltation faustienne, il rêvait, après avoir réglé son compte à Jane Austen, de poursuivre sa tâche et de refaire la même chose avec tous les autres grands romanciers anglais, et, ensuite, de s'attaquer aux poètes et aux dramaturges, en utilisant au besoin des ordinateurs et des équipes de jeunes étudiants-chercheurs bien formés, réduisant ainsi inexorablement les espaces encore ouverts aux commentateurs dans le domaine de la littérature anglaise, semant la stupeur dans toute l'industrie, mettant en chômage plusieurs dizaines de ses collègues : les revues se tairaient, les départements d'anglais les plus célèbres seraient désertés comme des villes fantômes...

Comme on l'aura peut-être compris, Morris Zapp ne tenait pas en très haute estime les travailleurs qui œuvraient avec lui dans les vignes de la littérature. À ses yeux, ce n'étaient que des êtres inconsistants, velléitaires et irresponsables qui se vautraient dans le relativisme comme des hippopotames dans la boue, et dont le museau émergeait à peine dans les couches supérieures du sens commun. Ils voulaient bien admettre l'existence d'opinions contraires aux leurs – et même, Dieu leur pardonne, il leur arrivait de changer d'avis. Leurs piteux efforts

pour paraître profonds étaient rendus totalement dérisoires par leurs tâtonnements et leurs précautions oratoires. Ils aimait commencer leurs communications par des formules comme : « J'aimerais soulever quelques questions à propos de... » et le simple fait d'avoir soulevé ces questions leur donnait l'impression d'avoir accompli leur devoir intellectuel. Cette stratégie mettait Morris Zapp hors de lui. N'importe quel imbécile, prétendait-il, pouvait concocter des questions ; c'étaient les *réponses* qui distinguaient l'homme de l'enfant. Si vous ne parvenez pas à répondre à vos propres questions, c'est soit parce que vous ne les avez pas suffisamment creusées, soit parce que ce ne sont pas de vraies questions. Dans les deux cas, vous n'avez qu'à la fermer. Depuis quelque temps, on ne pouvait faire un pas dans les études anglaises sans buter sur des questions sans réponse que quelque sombre idiot avait négligemment laissé traîner – c'est comme quand vous essayez de réparer une fuite dans une mansarde encombrée de meubles poussiéreux et délabrés. Eh bien, son commentaire allait mettre un terme à tout ça, du moins en ce qui concerne Jane Austen.

Mais la tâche ne progressait que très lentement ; il n'en était même pas à la moitié de *Raison et Sentiment* et déjà il était évident que chaque commentaire allait couvrir plusieurs volumes. À part quelques articles ici ou là, il n'avait rien publié depuis des années. Parfois, en s'attaquant à un problème, il se souvenait brusquement, après des heures de cogitation, qu'il l'avait résolu lui-même de manière tout à fait satisfaisante plusieurs années auparavant. Au cours de cette période – était-ce la cause ou le résultat ? il se le demandait – il avait commencé à se sentir mal dans sa peau. Il avait tendance à mal digérer après des repas trop copieux au restaurant, avait besoin généralement, avant d'aller se coucher, de prendre une pilule pour dormir, commençait à avoir de la bedaine, et, chaque fois qu'il faisait l'amour, il avait de plus en plus de mal à avoir plus d'un orgasme – c'était du moins ce dont il se plaignait devant ses copains en buvant une bière. La vérité, c'était que maintenant il n'était même pas sûr d'avoir un orgasme, et l'indignation de Désirée, dans cette histoire de baby-sitter, l'été dernier, était moins justifiée qu'elle ne s'imaginait. Les choses

n'allait plus aussi bien qu'autrefois dans les reins de Zapp – dure vérité qu'il avait bien du mal à admettre en lui-même, encore plus en face de quelqu'un d'autre.

Il ne voulait pas le reconnaître publiquement non plus, mais il avait de la peine à capter l'attention de ses étudiants dans ce climat de plus en plus hostile aux valeurs académiques traditionnelles qui régnait sur le campus. Sa façon d'enseigner visait à choquer les étudiants qui avaient reçu une éducation conventionnelle, à leur enlever toute attitude trop révérencieuse envers la littérature pour les former à plus de rigueur et de froideur sur le plan intellectuel. Mais elle avait peu de prise sur les étudiants qui se moquaient ouvertement de la discipline et de ses propres compétences. Ses jeux de mots acérés venaient se briser contre le cocon protecteur de cette douce aphasia très à la mode et si répandue que même ses étudiants de maîtrise les plus brillants, et d'un professionnalisme si exigeant dans leur recherche par ailleurs, se sentaient contraints de s'y conformer, marmonnant pendant les séminaires : « Eh bien, c'est comme James, heu, enfin quoi le type tient à être moderne à tout prix, je veux dire qu'il utilise le symbolisme, des trucs comme Dieu est mort et tout le bataclan, mais il semble encore faire confiance à l'intelligence, comme s'il croyait vraiment que ça veut dire quelque chose, bon Dieu – vous pigez ? » Jane Austen n'était manifestement pas l'auteur qui pouvait gagner les cœurs de la nouvelle génération. Parfois, Morris faisait des cauchemars d'où il se réveillait en sueur : il voyait des étudiants défiler autour du campus en brandissant des pancartes qui clamaient KNIGHTLEY SUCE ET FANNY PRICE EST UNE ORDURE. Peut-être qu'il s'encroûtait ; peut-être, après tout, que ça lui ferait du bien de changer de décor.

C'était ainsi que Morris Zapp avait rationalisé la décision qui lui avait été imposée par l'ultimatum de Désirée. Mais maintenant qu'il se trouvait dans l'avion à côté de cette fille enceinte, toutes ces raisons semblaient bien peu convaincantes. S'il avait vraiment besoin de changer d'air, ce n'était sûrement pas l'Angleterre qu'il lui fallait. Il n'éprouvait ni affection ni respect pour les Britanniques. Ceux qu'il avait rencontrés, des expatriés et des professeurs associés, avaient pour la plupart des

comportements de pédés, même si par la suite ils prouvaient qu'ils n'en étaient pas – expérience toujours très déconcertante. Dans les soirées, ils s'empiffraient goulûment de canapés et éclusaient votre gin comme s'ils sortaient de prison, et, avec leurs petites voix pointues et gazouillantes, ils n'arrêtaient pas de parler des différences entre les systèmes universitaires anglais et américain, laissant entendre clairement qu'ils considéraient ce dernier comme une escroquerie énorme et plutôt drôle dont ils comptaient personnellement profiter au maximum pendant le peu de temps qu'ils étaient là. Leurs publications étaient fumeuses et peu professionnelles, insuffisamment documentées, mal argumentées et criblées de tant d'erreurs, de citations tronquées, de références inexactes et de dates incorrectes qu'on se demandait comment ils avaient bien pu écrire leur nom correctement sur la page de titre. Malgré tout cela, ils avaient encore le culot de traiter tous les chercheurs américains, Zapp y compris, avec une condescendance sarcastique dans leurs revues minables.

Au fond de lui-même, il sentait qu'il n'allait pas apprécier l'Angleterre : il allait être seul et s'ennuyer à mourir, d'autant qu'il s'était un peu juré, à titre provisoire, de rester fidèle à Désirée, juste pour l'embêter ; et c'était le pire des endroits pour poursuivre sa recherche. Une fois qu'il allait être plongé dans l'ignoble bourbier des us et coutumes anglais, il n'allait plus être en mesure de maintenir dans tout leur éclat et leur netteté les archétypes mythiques, les réseaux d'images, les schémas psychologiques qu'il avait si présents à l'esprit. Jane Austen risquait même de devenir pour lui aussi *réaliste* qu'elle l'était pour de nombreux autres lecteurs, avec toutes les conséquences déplorables que cela avait déjà entraînées dans toute la littérature qui lui était consacrée.

Aux yeux de Morris Zapp, toute erreur de critique provenait d'une confusion naïve entre la littérature et la vie. La vie était transparente, la littérature opaque. La vie était un système ouvert, la littérature un système fermé. La vie était composée de choses, la littérature de mots. Avec la vie, il fallait s'en tenir aux apparences : si vous aviez peur de voir votre avion s'écraser, c'était à cause de la mort, si vous essayiez d'attirer une fille dans

vous lit, c'était à cause du sexe. Avec la littérature, il ne fallait jamais s'en tenir aux apparences, même si, dans le cas du roman, il vous fallait une dose considérable d'ingéniosité et de perspicacité pour faire éclater le code de l'illusion réaliste ; c'était d'ailleurs pour cette raison qu'il avait été attiré professionnellement par ce genre (même les critiques les plus stupides comprenaient que *Hamlet* n'était pas seulement l'histoire d'un type qui cherche à tuer son oncle, ou encore que *La Ballade du vieux marin* traitait d'autre chose que de la cruauté envers les animaux, mais il était surprenant de voir le nombre de gens pour qui les romans de Jane Austen n'étaient que de simples guides pour trouver l'Homme Parfait). Cette incapacité à maintenir la vie et la littérature dans deux catégories distinctes conduisait à toutes sortes d'hérésies et d'absurdités : à dire que l'on puisse « aimer » ou « ne pas aimer » certains livres, par exemple, ou à déclarer que l'on préfère tel auteur plutôt que tel autre et toutes ces fariboles qui, comme il ne cessait de le rappeler à ses étudiants, ne présentaient absolument aucun intérêt pour personne, sauf pour eux (parfois, il les scandalisait en déclarant qu'à ce niveau élémentaire et subjectif, il trouvait personnellement Jane Austen totalement chiante). Il éprouvait un besoin particulièrement pressant de fustiger les théories réalistes naïves parce qu'elles menaçaient son œuvre magistrale : de toute évidence, si vous appliquez un système ouvert (la vie) à un système fermé (la littérature), les permutations possibles sont infinies et le commentaire définitif devient par là même une impossibilité. Tout ce qu'il savait de l'Angleterre lui laissait pressentir que cette hérésie faisait fureur là-bas, encouragée sans doute par les innombrables repères concrets qui foisonnaient dans le pays et qui constituaient autant de preuves historiques de l'existence des grands auteurs : les registres de baptêmes, les plaques commémoratives sur les maisons, les faux lits, les cabinets de travail reconstitués, les pierres tombales gravées et tout ce genre de niaiseries. Il y avait au moins une chose qu'il n'allait pas faire pendant qu'il était en Angleterre, c'était aller sur la tombe de Jane Austen.

Il a dû exprimer cette pensée à haute voix, car Mary Makepeace lui demande soudain si Jane Austen est le nom de son arrière-grand-mère. Il dit que c'est peu probable.

Pendant ce temps, Philip Swallow, au comble du désespoir, se demande quand va enfin se terminer ce vol. Charles Boon le baratine depuis des heures semble-t-il, et il ne se laisse pas interrompre facilement. Tout y passe, la situation politique en Euphoria en général et sur le campus de Euphoric State en particulier. Les factions, les revendications, les confrontations ; le gouverneur Duck, le chancelier Binde, le maire Holmes, le shérif O'Keene ; le Tiers Monde, les Hippies, les Panthères Noires, les Ultras de la faculté ; la marie-jeanne, les études afro-américaines, la liberté sexuelle, l'éologie, la liberté d'expression, la violence policière, les ghettos, le droit au logement, les transferts d'élèves d'une école à l'autre, le Vietnam ; les grèves, les incendies criminels, les marches de protestation, les occupations de locaux, les cours marathon, les nuits d'amour en groupe, les *happenings*. Il y a longtemps que Philip a cessé de suivre ce que dit Boon dans le détail, mais le fil général de son discours semble être résumé de manière concise par ses badges :

LÉGALISEZ LA MARIE-JEANNE
VOTEZ POUR NORMAN O. BROWN
SAUVONS LA BAIE : ON VEUT DE L'EAU ET PAS LA GUERRE
LES LIVRETS MILITAIRES AU FEU
IL Y A QUELQUE CHOSE DE DÉTRAQUÉ DANS NOTRE MONDE – TOUT VA BIENTOT REVENIR À LA NORMALE
LE BONHEUR EST (c'est tout)
CHASSONS DIEU DE L'AMÉRIQUE
BOYCOTTONS LE RAISIN
GARDONS KROOP
LE SALUT PAR LA BAISE
BOYCOTTONS LES TRUFFES
D*CK EST UN ENCULÉ !

Philip ne peut s'empêcher de trouver certains de ces slogans assez drôles. C'est manifestement un nouveau genre littéraire, le badge, quelque chose à mi-chemin entre l'épigramme classique et la poésie imagiste. D'ici peu, un jeune étudiant-chercheur va se mettre à écrire une thèse sur le sujet, ça ne fait aucun doute. C'est peut-être d'ailleurs ce que Charles Boon est déjà en train de faire.

« Quel est votre sujet de recherche, Boon ? » demande-t-il, interrompant avec fermeté un savant plaidoyer en faveur d'un groupe persécuté, nommé « les 99 d'Euphoria ».

« Hein ? Boon paraît surpris.

— Votre doctorat – ou bien s'agit-il d'une maîtrise ?

— Ah, ouais, je suis encore en train de faire ma maîtrise. Ce sont surtout des cours. Juste un petit mémoire de rien du tout.

— Sur quoi ?

— Eh ben, j'ai pas encore décidé. À vrai dire, Phil, il ne me reste pas tellement de temps pour le travail – le travail universitaire, je veux dire. »

À un certain point de la conversation, Boon s'est mis à appeler Philip par son prénom, se permettant même d'utiliser le diminutif que celui-ci a toujours détesté. Philip ne supporte pas cette familiarité mais ne voit pas comment remédier à la situation ; pourtant il a refusé l'offre que Boon lui faisait de l'appeler « Charles ».

« Que faites-vous comme travail autrement ? demande-t-il d'un air ironique.

— Eh ben, voyez-vous, j'ai ce show radiophonique...

— Le Charles Boon Show ? demande Philip en riant de bon cœur.

— Tout juste, vous en avez entendu parler ? »

Boon ne rit plus. Toujours le même, ce bon vieux Boon, un menteur éhonté, un tisseur de boniments. « Non, dit Philip, racontez-moi.

— Oh, ce n'est qu'un programme téléphonique tard le soir. Les gens m'appellent, vous comprenez, et ils causent de leurs soucis et posent des questions. Parfois, j'ai un invité. Hé, il faut que vous veniez à mon programme un soir !

— On me paiera ?

— Ben non, désolé. On vous donnera un enregistrement gratuit du programme et une photo en couleurs de nous deux devant le micro.

— Hum... » Philip est décontenancé par cette histoire décidément bien étrange. Se peut-il que tout cela soit vrai ? Une radio de campus, peut-être ? Il demande à Boon : « Vous l'avez déjà fait plusieurs fois, ce programme ?

— Tous les soirs, ou plutôt tous les matins, depuis un an. De minuit à deux heures.

— Tous les soirs ! Ça ne m'étonne pas que vos études en pâtissent.

— À vrai dire, Phil, mes études ne m'inquiètent pas trop. Ça m'arrange d'être inscrit à Euphoric State – ça me permet de rester dans le pays et de ne pas avoir à faire mon service militaire. Mais je n'ai pas vraiment besoin d'autres diplômes. J'ai décidé que mon avenir était dans les médias.

— Le Charles Boon Show ?

— Ce n'est qu'un début. Je suis en pourparlers actuellement avec une chaîne de télé pour lancer un programme expérimental sur les arts – en fait, ce sont eux qui m'ont payé le voyage pour que j'aille voir quelques programmes européens. Et puis, il y a le *Euphoric Times*...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le journal des marginaux. Je tiens une rubrique hebdomadaire pour eux, et maintenant ils veulent que je devienne rédacteur en chef.

— Rédacteur en chef ?

— En fait, j'envisage de lancer un journal concurrent à la place. »

Philip jette un regard soupçonneux à ce brave Boon dont l'œil gauche chavire brusquement à bâbord. Philip se détend : tout cela n'est qu'un tas de mensonges, après tout. Il n'y a ni programme de radio, ni programme de télé, ni budget pour les déplacements, ni rubrique journalistique. Ce ne sont que des fantasmes dépourvus de réalité, comme ce prétendu poste d'assistant de recherche à Rummidge et cette carrière dans le service diplomatique. Certes, Boon a beaucoup changé – pas seulement de visage et de tenue vestimentaire : il est plus sûr de

lui, plus détendu, et, quand il parle, on n'entend presque plus les voyelles et les coups de glotte de son accent cockney ; on dirait presque David Frost. Philip a toujours prétendu mépriser David Frost mais force lui est de constater, à son grand regret, qu'il doit bigrement avoir du respect pour David Frost s'il a pu se dire, ne serait-ce que l'espace d'un moment, un odieux moment, que Charles Boon pouvait s'être lancé avec succès dans une telle carrière. Sacré Boon, il vous ferait gober n'importe quoi, et on avait beau l'avoir fréquenté de près pendant des années, il pouvait encore vous embobiner, mais c'était son œil baladeur qui le trahissait. Bref, ça allait lui fournir un bon sujet pour sa première lettre à la maison. *Devine un peu qui j'ai rencontré dans l'avion ? Cet incorrigible Charles Boon – tu te souviens de lui, j'en suis sûr, le bouffon du département d'anglais qui a passé sa licence il y a quelques années. Il était sapé comme pas un avec des fringues dernier cri, il avait les cheveux qui lui descendaient jusqu'aux épaules, et, comme toujours, il avait tout un tas d'histoires invraisemblables à raconter. Il m'a pris de très haut, évidemment ! Mais il est si transparent qu'on ne peut lui en vouloir.*

Le fil de ses pensées et le monologue continual de Boon sont soudain interrompus par la voix du capitaine qui annonce qu'on va atterrir dans une vingtaine de minutes, et espère qu'ils ont fait un bon voyage. Le signal indiquant qu'il faut attacher sa ceinture est allumé à l'avant de la cabine.

« Bon, Phil, je ferais mieux de regagner mon siège, dit Boon.

— Oui, eh bien, j'ai été content de vous revoir.

— S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous, Phil, appelez-moi. Mon numéro est dans l'annuaire.

— Oui, mais je suis déjà venu en Amérique, vous savez. Merci de l'offre, quand même. »

Boon s'excuse d'un petit geste de la main. « À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. J'ai un répondeur. »

Et, au grand étonnement de Philip, Charles Boon se lève et le quitte, passe à côté d'une hôtesse impassible et franchit sans encombre le rideau qui isole les premières classes.

« Je suppose que nous devons être maintenant au-dessus de l'Angleterre, dit Mary Makepeace qui regarde par le hublot.

— Est-ce qu'il pleut ? demande Zapp.

— Non, le ciel est bien dégagé. On voit tout un tas de petits champs, c'est comme un dessus-de-lit en patchwork.

— Ça ne peut pas être l'Angleterre s'il ne pleut pas. Nous avons dû être détournés de notre route.

— Il y a une grande tache sombre là-bas. Ce doit être une grosse ville.

— Probablement Rummidge. Une grande tache sombre, ça ne peut être que Rummidge. »

Et maintenant, le silence s'installe simultanément dans les deux Boeings, ce silence bien particulier qui précède l'atterrissement d'un avion. Les moteurs sont presque coupés, et, par mimétisme pour ainsi dire, les conversations se font plus calfeutrées. Les avions commencent à perdre de l'altitude — maladroitement, semble-t-il, en une série d'embardées, de cabrioles et de secousses, comme s'ils dégringolaient lourdement un gigantesque escalier. Les passagers avalent leur salive pour soulager la pression sur leurs tympans, ils ferment les yeux, tripotent leur passeport et les sacs en papier prévus en cas de nausée. Le temps s'écoule très lentement. Chacun est pour un temps seul avec lui-même, perdu dans ses pensées. Mais il n'est pas facile d'avoir des idées cohérentes quand on est ainsi bousculé et ballotté entre ciel et terre. Philip repense au sourire courageux d'Hilary et à l'air dépité des enfants lui faisant au revoir à la gare de Rummidge tandis que son train démarrait ; il repense à une dissertation qu'il a oublié de rendre à un étudiant, au prix que va sans doute lui coûter le taxi entre l'aéroport et Plotinus. L'avenir semble affreusement vide et il éprouve un soudain accès de nostalgie ; puis il se demande si l'avion ne va pas s'écraser et quel effet ça doit faire de mourir et si Dieu existe et où il a mis le ticket pour ses bagages. Morris Zapp se demande s'il devrait rester à Londres quelques jours ou s'il ne ferait pas mieux d'aller tout droit à Rummidge et affronter le pire tout de suite. Il pense aux jumeaux qui jouaient en cachette dans un coin du jardin et qui avaient dû

interrompre leur jeu à contrecœur pour lui dire au revoir, et aussi à Désirée qui a refusé de faire l'amour la nuit avant son départ – c'eût été la première fois depuis des mois – et il se souvient de la première fille avec qui il a couché, Rose Finkelpearl, la fille du poissonnier du quartier, et il se rappelle combien il avait été surpris de retrouver ce même relent de poisson sur la deuxième fille avec qui il avait couché, et il se demande combien de gens à l'aéroport sauront ce que ce charter est venu faire en Angleterre.

Les deux avions font des embardées et s'inclinent sur le côté. Une muraille de banlieues se dresse soudain derrière la tête de Mary Makepeace et se rabaisse de nouveau. Les nuages tourbillonnent autour de l'avion de Philip Swallow et les hublots se balafrer de gouttes de pluie. Puis, les maisons, les collines, les arbres, les hangars et les camions défilent à une échelle reconnaissable, tels de vieux amis que l'on revoit après une longue séparation.

Boum !

Boum !

Les deux avions touchent le sol au même moment exactement, mais à dix mille kilomètres de distance.

2

L'Installation

Philip Swallow trouva à louer un appartement à l'étage d'une maison située tout en haut de l'avenue Pythagore, une de ces nombreuses avenues résidentielles, aux noms classiques mais aux parcours romantiques, qui montaient en colimaçon autour des verdoyantes collines de Plotinus, Euph. Le loyer était modeste pour l'Euphoria parce que la maison était située dans une zone dite de Glissements. En fait, elle avait déjà glissé de quatre mètres par rapport à sa position initiale en direction de la Baie d'Esseph – ce qui avait amené le propriétaire à l'abandonner précipitamment et à la louer à des locataires trop pauvres ou qui tenaient trop peu à la vie pour se plaindre. Philip n'appartenait ni à l'une ni à l'autre de ces catégories, mais il n'apprit toute l'histoire du 1037 avenue Pythagore qu'après avoir signé le bail pour six mois. Cette histoire lui fut racontée le premier soir de son installation par Melanie Byrd, la plus jolie et la plus rondelette des trois filles qui partageaient l'appartement du rez-de-chaussée tandis qu'elle lui expliquait le fonctionnement de la machine à laver commune au sous-sol. Au début, il estima qu'il s'était fait avoir, mais au bout d'un certain temps il s'accommoda de la situation. Bien que l'appartement ne fût pas *scandaleusement* bon marché, il était néanmoins peu cher ; et, comme le lui fit remarquer Melanie Byrd, aucun endroit n'était totalement sûr à habiter dans l'État d'Euphoria, dont le paysage unique et pittoresque était dû à l'énorme faille géologique qui traversait tout l'État. Cette faille avait d'ailleurs provoqué un sérieux tremblement de terre au XIX^e siècle, et les sismologues et les sectes millénaristes locales prévoyaient très sérieusement un désastre analogue avant la fin du XX^e siècle – cas rare et impressionnant où la science et la superstition tombaient d'accord.

Lorsqu'il tirait les rideaux de sa salle de séjour tous les matins, le panorama remplissait tout le cadre de sa baie vitrée comme par l'un de ces *tours de force*² que réservait le Cinérama à ses débuts. Au premier plan, à sa droite et à sa gauche, les

² En français dans le texte. (N.d.T.)

maisons et les jardins des professeurs les plus riches d'Euphoria s'accrochaient avec pittoresque aux flancs des collines de Plotinus. Juste en dessous de lui, là où les collines plus basses descendaient en gradins jusqu'aux rives de la Baie, s'étalait le campus avec ses bâtiments blancs et ses allées boisées, son campanile et sa plaza, ses amphithéâtres, ses stades et ses laboratoires, bordé tout autour par les rues rectilignes du centre ville de Plotinus. La Baie remplissait le panorama au milieu, s'étendant à perte de vue de chaque côté ; l'œil était entraîné naturellement dans un mouvement semi-circulaire qui balayait tout le paysage : il suivait l'Autoroute de la Côte toujours très encombrée, s'écartait et traversait la Baie en suivant le long Pont d'Esseph (seize kilomètres d'un péage à l'autre), avant d'atteindre la masse impressionnante de la ville, avec la ligne sombre des gratte-ciel du centre ville qui se détachaient contre les collines résidentielles toutes blanches, et de là il franchissait la Porte du Pacifique, épousant les courbes gracieuses du pont suspendu de l'Arche d'Argent, pour retomber sur les pentes vertes du Comté de Miranda, célèbre pour ses forêts de séquoias et sa côte spectaculaire.

Même très tôt le matin, ce vaste panorama était sillonné par tous les moyens de transports connus – bateaux, yachts, voitures, camions, trains, avions, hélicoptères et hovercrafts – qui se déplaçaient tous en même temps, ce qui rappelait à Philip la couverture somptueusement illustrée d'un livre, *Les Merveilles du transport moderne à l'usage des petits garçons*, qu'il avait reçu pour son dixième anniversaire. On retrouvait dans ce panorama, se disait-il, le mariage parfait de la Nature et de la Civilisation, et l'on pouvait contempler d'un seul coup d'œil toutes les réussites les plus achevées du savoir technique de l'homme et toutes les plus merveilleuses splendeurs du monde naturel. L'harmonie qu'il percevait dans ce spectacle était illusoire, il le savait. Juste en dehors de son champ de vision, à gauche, une chape de fumée était suspendue au-dessus de l'immense port militaire et industriel d'Ashland, et à droite les raffineries de pétrole de St. Gabriel crachaient leurs fumées dans l'air limpide. Selon Charles Boon et plusieurs autres sources d'information, la Baie, qui scintillait si joliment sous le

soleil du matin, était empoisonnée par les déchets industriels et les effluents non traités, et elle se rétrécissait constamment à force de recevoir les détritus et déblais qu'on y déversait sans scrupules.

Malgré tout, se disait Philip avec un brin de culpabilité, elle était bien jolie cette vue qu'il contemplait ainsi de loin, encadrée dans la fenêtre de sa salle de séjour !

Morris Zapp était, quant à lui, infiniment moins séduit par sa vue – une longue enfilade de jardinets humides, de cabanes pourrissantes, de linge dégoulinant, d'énormes arbres disgracieux, de toits crasseux, de cheminées d'usines et de flèches d'églises – mais il avait très vite abandonné ce critère lorsqu'il s'était mis à chercher un meublé à Rummidge. On pouvait s'estimer heureux, comme il l'avait très vite compris, si on réussissait à trouver un logement qui voulût bien se maintenir à une température adaptée à l'organisme humain, qui offrit tous les comforts les plus élémentaires de la vie civilisée, et qui ne vous donnât pas envie de vomir au premier coup d'œil avec les couleurs et les motifs bigarrés de la tapisserie. Il avait envisagé un moment de vivre à l'hôtel, mais les hôtels autour du campus étaient encore pires, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, que les maisons privées. Finalement, il avait pris un appartement au dernier étage d'une immense maison ancienne qui appartenait à un médecin irlandais et à sa nombreuse famille. Le Dr O'Shea avait aménagé lui-même le grenier pour y loger sa vieille mère, et c'était à cause du récent décès de celle-ci, comme l'expliqua le médecin, que Morris avait la chance de trouver libre un logement aussi enviable. Morris ne considérait pas cela comme un argument de vente, mais O'Shea semblait estimer que ces arguments sentimentaux valaient au moins cinq dollars de plus par semaine pour un Américain arraché au giron de sa propre famille. Il montra du doigt le fauteuil dans lequel sa mère avait eu sa dernière crise et, tandis qu'il sautait sur le matelas pour en démontrer la souplesse, il trouva le moyen de dire, en poussant un soupir de tristesse, qu'il y avait à peine un mois que sa chère mère s'était éteinte dans ce lit et s'en était allée recevoir sa récompense éternelle.

Morris avait pris l'appartement parce que c'était le premier qu'il avait trouvé équipé du chauffage central, privilège rarissime dans ce pays. Mais il découvrit en fait que le système de chauffage était constitué par des radiateurs électriques programmés vicieusement, et de manière définitive, pour fonctionner à plein régime quand on dormait et s'éteindre dès qu'on se levait ; à partir de ce moment-là, ils laissaient filtrer un courant d'air tiède de plus en plus faible dans l'atmosphère glaciale jusqu'à ce qu'on retourne se coucher. Comme l'expliqua le Dr O'Shea, le système était extrêmement économique parce qu'il fonctionnait avec de l'électricité à demi-tarif, mais cela paraissait néanmoins une façon coûteuse d'attraper une suée au lit, aux yeux de Morris. Heureusement, l'appartement était amplement pourvu en radiateurs à gaz datant de l'antiquité ; en les faisant marcher à plein régime toute la journée, il réussit à maintenir dans toutes les pièces une température tolérable, bien qu'excessive, de toute évidence, aux yeux de O'Shea qui, quand il entrait dans l'appartement de Morris, portait les mains à son visage pour se protéger, comme quelqu'un qui pénètre dans une maison en flammes.

Le principal souci de Morris Zapp, pendant ses quelques premiers jours à Rummidge, fut simplement de se maintenir bien au chaud. Le premier matin, dans la chambre sépulcrale de l'hôtel où il était descendu après être venu directement en voiture de l'aéroport de Londres, il avait vu de la buée sortir de sa bouche en se réveillant. Cela ne lui était encore jamais arrivé à l'intérieur d'une maison auparavant et la première chose qui lui vint à l'esprit fut qu'il brûlait. Lorsqu'il eut transporté ses bagages dans la maison de O'Shea, il remplit le mini réfrigérateur de plats préparés, ferma sa porte à clé, alluma tous les radiateurs et passa quelques jours à se réchauffer. Ce n'est qu'alors qu'il se sentit prêt à explorer le campus de Rummidge et à se présenter au département d'anglais.

Philip Swallow était infiniment plus impatient de visiter son lieu de travail. Le tout premier matin, il sortit, après un délicieux petit déjeuner – jus d'orange, bacon, crêpes chaudes et sirop d'érable (du sirop d'érable ! quel délice de retrouver ces

sensations oubliées) – et partit à la recherche du bâtiment Dealer, siège du département d'anglais. Il pleuvait, tout comme la veille. Cette pluie avait d'abord été plutôt une déception pour Philip – dans son souvenir, l'Euphoria était perpétuellement baignée de soleil, et il avait oublié (peut-être ne l'avait-il jamais su) qu'elle connaissait une saison pluvieuse pendant les mois d'hiver. C'était cependant une pluie fine et douce, et l'air était chaud et suave. L'herbe était verte, les arbres et les arbustes avaient toutes leurs feuilles et certains portaient même des fleurs et des fruits. L'Euphoria ne connaissait pas vraiment d'hiver – l'automne tendait la main au printemps et à l'été, et, tous les trois, ils dansaient une gigue ensemble qui durait toute l'année, pour le plus grand bonheur et la plus grande confusion du monde végétal. Philip sentit son pouls s'accélérer et se mettre au rythme enivrant de cette gigue.

Il n'eut aucune peine à trouver son chemin jusqu'au bâtiment Dealer, un grand bâtiment carré de style néoclassique. Un cordon de policiers du campus l'empêcha cependant d'entrer. Une foule d'étudiants et d'enseignants était là en train d'attendre, et un jeune homme aux cheveux longs portant le badge GARDONS KROOP sur le revers de sa veste en daim informa Philip que l'on fouillait le bâtiment parce que quelqu'un prétendait y avoir caché une bombe pendant la nuit. L'inspection, à ce qu'il crut comprendre, risquait de durer plusieurs heures ; mais comme il repartait, une petite explosion sourde et des bruits de verre cassé dans les étages supérieurs vinrent y mettre fin.

Comme il devait l'apprendre beaucoup plus tard, Morris Zapp fit mauvaise impression la première fois qu'il se montra au département d'anglais de Rummidge. La secrétaire, la jeune Alice Slade, qui revenait de sa pause café avec son amie Mlle Mackintosh du département d'égyptologie, l'aperçut complètement plié en deux, devant le panneau d'affichage du département, qui toussait, haletait et faisait voler la cendre de son cigare partout sur le sol. Mlle Slade s'était demandé s'il ne s'agissait pas de quelque étudiant adulte en train d'avoir une crise cardiaque, et elle avait demandé à Mlle Mackintosh de

courir chercher l'appariteur, mais Mlle Mackintosh avait suggéré qu'il était peut-être tout simplement en train de rire, ce qui était le cas, en effet. Le panneau d'affichage avait vaguement rappelé à Morris les premières œuvres de Robert Rauschenberg : un montage savant fait de bouts de papiers de toutes espèces fixés par des punaises – papier à lettres à en-tête, feuilles de bloc-notes, cartes de visite, pages arrachées à des cahiers d'étudiants, enveloppes retournées, factures payées, et même des lambeaux de papier d'emballage avec des bouts de scotch encore collés dessus – le tout couvert de messages cryptiques adressés aux étudiants par les enseignants pour fixer cours et rendez-vous, pour indiquer les devoirs à faire, les livres à lire, messages à peine déchiffrables gribouillés au crayon, à l'encre et au Bic couleur. La fin de l'ère Gutenberg n'était manifestement pas un problème ici : on en était encore à l'ère du manuscrit. Morris eut le sentiment de comprendre infiniment mieux ce que voulait dire McLuhan. Ce panneau d'affichage exerçait un attrait tactile ; on avait envie de le toucher et d'effleurer de la main cette surface rugueuse et irrégulière. Il y avait des années qu'il n'avait pas vu un système aussi drôle de transmission de l'information.

Morris riait encore intérieurement tandis que la secrétaire en minijupe le conduisait le long du couloir jusqu'à son bureau ; il remarqua qu'elle regardait nerveusement par-dessus son épaule de temps en temps. Quand on arpentait les couloirs du bâtiment Dealer, on avait l'impression de traverser la Galerie du Souvenir de quelque Association des Langues Modernes, mais, ici, il ne reconnaissait aucun nom sur les plaques à part celui qui s'affichait sur la porte devant laquelle Mlle Slade avait fini par s'arrêter : M. P. H. SWALLOW. Ce nom lui disait vaguement quelque chose ; mais, se rappela-t-il soudain, tandis que la jeune fille essayait de rentrer la clé dans la serrure (elle avait l'air nerveuse, cette nana), ce n'était pas dans une publication qu'il avait rencontré ce nom mais tout simplement dans sa correspondance concernant ce voyage. Swallow était bien sûr le type qui échangeait son poste avec lui. Il revoyait Luke Hogan, l'actuel président du département d'anglais d'Euphoria, qui tenait dans sa grosse paluche une lettre de Swallow (une lettre

manuscrite, là encore, se rappela-t-il soudain) et qui se lamentait avec son accent tramant de cowboy du Montana : « Bon Dieu, Morris, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de ce sacré Swallow ? Il prétend ne pas avoir de spécialité à lui. » Morris avait suggéré qu'on fasse faire à Philip le cours d'anglais 99, un cours d'initiation aux genres littéraires et à la méthode critique destiné à ceux qui allaient se spécialiser en anglais, ainsi que le cours 305 sur la création romanesque. Étant donné que le romancier de service à Euphoric State, Garth Robinson, était en fait rarement là, tournant en orbite autour de l'université en un cycle quasi ininterrompu de subventions, de bourses de recherche, d'autorisations d'absence et de cures de désintoxication, le cours d'anglais 305 revenait généralement à quelque enseignant permanent sans compétence particulière qui détestait cela. Comme disait Morris : « S'il se plante avec le cours 305, personne ne le remarquera. Et n'importe quel clown titulaire d'un doctorat devrait être en mesure de faire le cours 99.

— Il n'a pas de doctorat, avait dit Hogan.

— Quoi ?

— Ils ont un système différent en Angleterre, Morris. Le doctorat n'est pas aussi important.

— Ne me dis pas que les postes sont héréditaires ? »

En songeant à cette conversation, Morris se rappela qu'il n'avait jamais pu obtenir de Rummidge la moindre information concernant son propre service d'enseignement avant de quitter l'Euphoria.

La jeune fille réussit enfin à ouvrir la porte et il entra. Il fut agréablement surpris : c'était une pièce vaste, confortable, bien meublée, avec un bureau, une table, des chaises et des bibliothèques, le tout en bois vernis, un fauteuil et un tapis assez joli. Mais surtout, il y faisait chaud. Bien des fois pendant ses premières semaines à Rummidge, Morris Zapp devait connaître ce même sentiment de surprise face à ce paradoxe. L'abondance publique, et la misère privée, comme il aimait à dire. Le niveau de vie des professeurs de Rummidge, chez eux, était infiniment plus bas que celui de leurs homologues de Euphoric State, mais même le plus jeune enseignant ici avait

droit à un vaste bureau pour lui tout seul, et la salle des professeurs était un vrai Hilton, éclipsant totalement le Club des Professeurs de Euphoric State. Même le bâtiment dans lequel était situé le bureau de Morris avait son salon, un salon très spacieux et confortable, réservé aux professeurs, où l'on pouvait se faire servir, par deux femmes très maternelles, un vrai café ou un vrai thé dans des tasses et des soucoupes en vraie porcelaine, tandis que le bâtiment Dealer, lui, n'avait en tout et pour tout qu'une petite salle jonchée de gobelets en carton et de mégots où l'on devait se faire soi-même son petit Nescafé, lequel avait toujours un sale goût de désinfectant chaud. La formule « abondance publique » était peut-être trop flatteuse pour Rummidge. Cette situation ne devait pas seulement être due au socialisme dont il avait tant entendu parler. C'était plutôt comme une bande étroite de priviléges qui venait se glisser dans la grisaille et la misère ambiantes. Le professeur d'université britannique n'avait peut-être rien d'autre, mais au moins il avait un bureau à lui, un endroit fort convenable où s'asseoir pour lire le journal, et, en plus, des toilettes interdites aux étudiants. Tel semblait être le principe fondamental. Cependant, ces pensées ne se matérialisèrent pas avec une telle cohérence dans l'esprit de Morris Zapp la première fois qu'il inspecta le bureau de Philip Swallow. Il se trouvait encore sous le coup du choc culturel, et il eut une sorte d'étourdissement lorsqu'il regarda par la fenêtre et vit le campanile de Euphoric State qui lui était familier, mais d'un rouge agressif et réduit à la moitié de sa taille normale, comme un pénis détumescents.

« Ça sent un peu le renfermé ici, je trouve », dit la secrétaire en faisant le geste d'ouvrir la fenêtre. Morris, qui déjà se prélassait dans la chaleur du radiateur, bondit et se précipita pour l'en empêcher, alors elle recula, toute tremblante, comme s'il avait essayé de passer la main sous sa jupe – ce qui, vu les dimensions réduites de celle-ci, n'aurait pas été bien difficile et aurait même pu arriver accidentellement rien qu'en serrant la main de la fille. Il essaya de l'amadouer en engageant la conversation.

« Pas l'air d'y avoir beaucoup de gens sur le campus aujourd'hui. »

Elle le regarda comme s'il venait de débarquer d'une autre galaxie. « Ce sont les vacances, dit-elle.

— Ahah ! Est-ce que le professeur Masters est dans les parages ?

— Non, il est en Hongrie. Il ne sera pas de retour avant le début du trimestre.

— À un congrès ?

— Non, il paraît qu'il chasse le sanglier. »

Morris se demanda s'il avait bien entendu, mais fit comme si de rien n'était. « Et les autres professeurs ?

— Il est le seul professeur.

— Je voulais dire les autres enseignants.

— Ce sont les vacances, répéta-t-elle, parlant posément comme si elle s'adressait à un enfant qui ne comprend pas très vite. Il leur arrive bien de passer de temps en temps, ajouta-t-elle, mais je n'ai vu personne ce matin.

— À qui devrais-je m'adresser pour mon service d'enseignement ?

— Le Dr Busby a évoqué le problème l'autre jour...

— Et alors ? dit Morris au bout d'un moment, l'invitant à poursuivre.

— J'ai oublié, maintenant, dit la jeune fille, l'air abattu. Je pars cet été pour me marier, ajouta-t-elle comme si elle avait brusquement inventé cet alibi pour se sortir d'une situation désespérée.

— Félicitations. Il n'y aurait pas un dossier sur moi quelque part ?

— C'est bien possible. Je peux jeter un coup d'œil », dit la jeune fille, manifestement ravie de pouvoir s'échapper. Elle quitta la pièce et laissa Morris tout seul.

Il s'assit au bureau et ouvrit les tiroirs. Dans le premier tiroir en haut à droite, il y avait une enveloppe qui lui était adressée. Elle contenait une longue lettre manuscrite de Philip Swallow.

Cher Professeur Zapp,

J'imagine que vous allez utiliser mon bureau pendant que vous êtes ici. Malheureusement, j'ai perdu la clé du classeur ; si vous avez quelque chose de vraiment confidentiel, vous feriez

bien de le garder sous le tapis, en tout cas c'est ce que je fais. N'hésitez pas à utiliser mes livres, mais je vous saurais gré de ne pas les prêter aux étudiants qui écrivent toujours dessus.

D'après ce que m'a dit Busby, vous allez sans doute prendre mes groupes de tutorat. Les groupes de seconde année sont assez pénibles, surtout les quelques étudiants qui suivent un double cursus, mais le groupe de première année est très vivant, et je pense que vous trouverez les deux groupes de dernière année très intéressants. Il y a quelques détails qu'il serait intéressant pour vous de connaître. Brenda Archer souffre de troubles prémenstruels très aigus, alors ne vous étonnez pas si elle fait une crise de larmes de temps en temps. L'autre groupe de troisième année est assez ingrat parce que Robin Kenworth a été le petit ami d'Alice Murphy mais sort depuis quelque temps avec Miranda Watkins, et comme tous les trois se retrouvent dans le même groupe, vous risquez de trouver l'atmosphère quelque peu tendue...

La lettre se poursuivait dans cette même veine sur plusieurs pages, décrivant ainsi dans le menu détail les particularités émotionnelles, psychologiques et physiologiques des étudiants. Morris lut toute la lettre, absolument stupéfait. Quel était donc cet homme qui semblait mieux connaître ses étudiants que ne sauraient les connaître leurs propres mères ? Et qui se souciait aussi davantage d'eux, à en juger par cette lettre.

Il ouvrit les autres tiroirs du bureau, dans l'espoir de découvrir d'autres indices sur ce personnage excentrique, mais ils étaient tous vides à l'exception de l'un d'eux qui contenait un bout de craie, un stylobille vide, deux cure-pipes incurvés et une petite boîte vide qui avait autrefois contenu une once de tabac à pipe, du Three Nuns Empire Blend. Sherlock Holmes aurait pu tirer quelque chose de tous ces indices... Morris alla ensuite explorer les placards et les rayons de la bibliothèque. Les livres ne faisaient que confirmer ce qu'avait avoué Swallow quant à son absence de spécialisation : c'était un salmigondis de littérature anglaise où figuraient quelques rares spécimens de critique moderne, mais pas celle de Morris. Il constata que les placards étaient vides, sauf un qui se trouvait au-dessus des

rayons de la bibliothèque et qui était trop haut pour qu'il puisse l'atteindre. Mais c'était justement parce qu'il était inaccessible, se dit Morris, qu'il devait contenir ce qu'il cherchait – une douzaine de bouteilles de gin vides, par exemple, ou une collection de dessous de femmes – alors Morris grimpa sur une chaise pour atteindre le mentonnet de la porte coulissante. Il était coincé, alors il tira de toutes ses forces et toute la bibliothèque se mit à tanguer dangereusement. La fermeture finit brusquement par céder et cent cinquante-sept boîtes de tabac vides, des boîtes de Three Nuns Empire Blend, lui tombèrent sur la tête.

« On vous a attribué le bureau 426, dit Mabel Lee, la petite secrétaire asiatique. C'est celui du professeur Zapp.

— Très bien, dit Philip. Il va utiliser le mien à Rummidge. »

Mabel Lee lui adressa un sourire aimable mais de pure politesse comme savent en faire les hôtesses de l'air à qui elle faisait penser, d'ailleurs, avec son corsage blanc empesé et sa robe chasuble rouge. Le bureau du département était envahi de gens qu'on venait juste de laisser entrer dans le bâtiment ; ils discutaient bruyamment de la bombe qui venait d'exploser dans les toilettes des hommes au troisième étage. Les avis semblaient être partagés assez équitablement : les uns accusaient l'organisation des Étudiants du Tiers Monde lesquels menaçaient de faire grève au cours du prochain trimestre, les autres soupçonnaient des provocateurs de la police de vouloir discréditer les Étudiants du Tiers Monde ainsi que leur grève. Bien que le débat fût très passionné, Philip ne perçut, à sa grande surprise, ni peur ni indignation.

« Est-ce que, heu, ce genre de chose... arrive souvent ? demanda-t-il.

— Hein ? Oh, ouais. Enfin, je crois que c'est la première bombe que nous ayons eue dans le bâtiment Dealer. » Après avoir fait ce commentaire assez peu rassurant, Mabel Lee entreprit de lui remettre les clés de son bureau et toute une pile de formulaires et de brochures qu'elle lui présenta d'un ton expéditif en les étalant sur le comptoir qui partageait la pièce en deux : « Carte d'identité – n'oubliez pas de la signer –, demande

d'autorisation de parking, brochures pour l'assurance médicale – vous pouvez choisir le type d'assurance que vous voulez –, demande de location de machine à écrire – électrique ou manuelle –, catalogue des cours, formulaire d'exemption d'impôts, clé de l'ascenseur de ce bâtiment, clé de la salle de photocopie – n'oubliez pas d'inscrire votre nom sur le registre chaque fois que vous utilisez la machine... Je vais prévenir le professeur Hogan que vous êtes arrivé, conclut-elle. Il est avec le capitaine des pompiers en ce moment. Je suis sûre qu'il va vous appeler. »

Philip trouva son bureau au troisième étage. Un jeune homme au teint jaunâtre et à la tignasse crépue était accroupi dans le couloir, en train de fumer une cigarette. Il portait une espèce de veste léopard et semblait être le genre de type à poser une bombe quelque part, se dit Philip malgré lui. Il se releva lorsque Philip glissa la clé dans la serrure Yale. Un badge fluorescent GARDONS KROOP brillait au revers de sa veste.

« Professeur Swallow ?

— Oui ?

— Est-ce que je peux vous voir un moment ?

— Comment, tout de suite ?

— Oui, tout de suite, si c'est possible.

— Écoutez, je viens juste d'arriver...

— Il faut que vous donnez deux tours de clé. »

Il avait raison. La porte s'ouvrit brusquement et Philip laissa tomber quelques-uns des papiers qu'il portait. Le jeune homme s'empressa de les ramasser et en profita pour le suivre à l'intérieur. La pièce sentait le renfermé et puait le cigare. Philip releva la vitre et fut heureux de constater qu'elle donnait sur un petit balcon.

« Jolie vue », dit le jeune homme qui s'était glissé sans bruit derrière lui. Philip sursauta.

« Que puis-je faire pour vous, monsieur, heu... ?

— Smith. Wily Smith.

— Willy ?

— Willy. »

Wily alla s'asseoir sur le seul coin du bureau qui n'était pas envahi de livres et de paquets. Philip se dit dans un premier

temps que ce Zapp était bien négligent de laisser son bureau dans un tel désordre. Puis il remarqua que la plupart des paquets n'étaient pas encore déballés et qu'ils lui étaient adressés. « Bonté divine, dit-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas, professeur Swallow ?

— Ces paquets... D'où peuvent-ils bien venir ?

— Des éditeurs. Ils veulent que vous choisissiez leurs livres pour vos cours.

— Et si je ne le fais pas ?

— Vous les gardez de toute façon. À moins que vous ne préfériez les vendre. Je connais un type qui vous les achètera à cinquante pour cent de leur prix officiel...

— Non, non », protesta Philip, en déchirant avec cupidité les emballages d'où il sortit des anthologies énormes et pesantes et des livres de poche à la couverture glacée et aguichante. Un spécimen gratuit était une aubaine si rare en Angleterre qu'en découvrant cette manne tombée du ciel, il se sentit presque euphorique. Il aurait bien aimé que Wily Smith le quittât et lui permit de goûter ce plaisir en solitaire.

« Pourquoi vouliez-vous me voir, monsieur Smith ?

— Vous enseignez le cours d'anglais 305 ce trimestre, c'est vrai ?

— Je n'ai encore absolument aucune idée de ce que je vais enseigner. Qu'est-ce que c'est que ce cours 305 ?

— La création romanesque. »

Philip se mit à rire. « Oh ! alors ce n'est sûrement pas moi. Je serais incapable d'écrire un roman, même si ma vie en dépendait. »

Wily Smith fronça les sourcils et, plongeant la main à l'intérieur de sa veste de combat, sortit – non, pas une bombe, comme Philip le craignit un instant, mais un catalogue des cours. « Anglais 305 », lut-il, « cours supérieur : écriture de longs textes narratifs. Nombre de places limité. Trimestre d'hiver : professeur Philip Swallow. »

Philip lui prit le catalogue des mains et vérifia lui-même l'information. « Bonté divine, dit-il à voix basse. Il faut que j'arrête ça tout de suite. »

Avec l'aide de Wily Smith, il téléphona au directeur du département.

« Professeur Hogan, je suis désolé de vous déranger déjà, mais...

— Monsieur Swallow ! La voix de Hogan retentit dans l'écouteur. Je suis drôlement content de savoir que vous êtes arrivé. Votre vol s'est bien passé ?

— Pas trop mal, merci. Je...

— Parfait ! Où logez-vous, monsieur Swallow ?

— Au Club des Professeurs pour le moment, en attendant de trouver...

— Bien, parfait, monsieur Swallow. Il faut qu'on déjeune ensemble très bientôt tous les deux.

— Oui, ce serait très bien, mais ce qui me...

— Parfait. Et, pendant que j'y pense, madame Hogan et moi avons invité quelques personnes à prendre un verre dimanche, vers cinq heures, vous pouvez venir ?

— Eh bien, oui, merci beaucoup. Et pour mes cours...

— Parfait. C'est parfait comme ça. Et comment vous adaptez-vous, monsieur Swallow ?

— Oh ! parfait, merci, dit Philip machinalement. Enfin, non, je veux dire que... » Mais c'était trop tard. Hogan avait dit « Parfait » une dernière fois et raccroché.

« Alors, je peux m'inscrire à ce cours ? dit Wily Smith.

— Je vous le déconseille vivement, dit Philip. Pourquoi y tenez-vous tant, d'ailleurs ?

— J'ai un roman que je voudrais écrire. Sur un gosse noir élevé dans le ghetto...

— Ça ne va pas être un peu difficile ? demanda Philip. Je veux dire, à moins d'être soi-même... »

Philip hésita. Charles Boon l'avait prévenu que c'était le mot « noir » qu'il fallait utiliser ces temps-ci, mais il se sentait incapable de prononcer un tel mot qui, à Rummidge, dénotait toujours le racisme le plus primitif. « À moins d'avoir eu vous-même l'expérience, dit-il, rectifiant sa phrase.

— Évidemment. Cette histoire est autobiographique, bien sûr. Ce qui me manque, c'est la technique.

— Autobiographique ? » Philip scruta le visage du jeune homme, les yeux plissés, la tête penchée sur le côté. Le teint de Wily Smith ressemblait à celui de Philip quand, une semaine après ses vacances d'été, son bronzage commençait à disparaître et à jaunir. « Vous êtes sûr ?

— Bien sûr, j'en suis sûr. » Wily Smith semblait blessé, pour ne pas dire insulté.

Philip s'empressa de changer de sujet : « Dites-moi, ce badge que vous portez – qui c'est donc, ce Kroop ? »

Kroop était en fait le nom d'un assistant du département d'anglais que l'on avait récemment refusé de titulariser. « Mais il y a un mouvement général de contestation pour le garder, expliqua Wily. Faut dire que c'est un prof absolument génial et ses cours sont très populaires. Les autres profs prétendent qu'il n'a pas publié assez, mais en fait ils crèvent de jalouse de voir comme on l'encense dans le *Bulletin des cours*. »

Qu'est-ce que c'était encore que ça ? Apparemment, c'était une sorte de guide sur les professeurs et les cours à l'usage des consommateurs ; il était réalisé à partir des questionnaires distribués aux étudiants pendant le trimestre précédent. Wily sortit le dernier numéro d'une de ses poches, décidément pleines de ressources.

« Vous n'y figurez pas, professeur Swallow. Mais vous y serez le trimestre prochain.

— Vraiment ? » Philip ouvrit le livret au hasard.

Anglais 142. La poésie pastorale de l'époque de la reine Anne. Howard Ringbaum, assistant. Cours de troisième et de quatrième années. Nombre de places limité.

Ringbaum, selon la plupart des rapports, fait peu d'efforts pour rendre le sujet intéressant aux étudiants. Voici un commentaire : « Il semble très bien connaître son sujet, mais ne supporte pas les questions et les discussions sous prétexte qu'elles lui font perdre le fil de ses pensées. » Autre commentaire : « Barbant, barbant, barbant. » Ringbaum est un correcteur très sévère, et, selon un autre rapport, « adore donner des petits tests vicelards ».

« Eh bien, dit Philip avec un petit sourire nerveux. Ils ne mâchent pas leurs mots, ceux-là ! » Il feuilleta encore quelques pages sur les cours d'anglais.

Anglais 213. La mort du livre ? Communication et crise dans la culture contemporaine. Karl Kroop, assistant. Nombre de places limité.

Levez-vous de bonne heure le jour des inscriptions pour aller vous inscrire à ce trip cérébral, pluridisciplinaire et multimédia, à juste titre très populaire. « Fait paraître McLuhan ennuyeux par comparaison », disait un commentaire, et un autre de s'extasier : « le cours le plus passionnant que j'aie jamais eu. » Beaucoup de choses à lire, mais système de contrôle flexible. Kroop s'intéresse à ses étudiants, il est toujours disponible.

« Qui compile ces rapports ? s'informa Philip.

— Moi, dit Wily Smith. Est-ce que je peux suivre votre cours ?

— Je vais y réfléchir », dit Philip. Il continua à feuilleter le livret.

Anglais 350. Jane Austen et la théorie du roman. Morris J. Zapp, professeur. Séminaire de maîtrise. Nombre de places limité.

Échos favorables pour la plupart sur ce cours. On dit Zapp orgueilleux, sarcastique et peu généreux dans ses notes, mais on le dit aussi brillant et stimulant. « Il rend Jane Austen absolument passionnante », selon un commentaire. Seuls les meilleurs peuvent poser leur candidature.

Mlle Slade était sur le point de frapper à la porte de Morris Zapp pour informer celui-ci qu'il n'y avait rien dans les dossiers sur son service d'enseignement lorsqu'elle entendit le vacarme fait par les cent cinquante-sept boîtes à tabac qui dégringolaient du placard. Zapp s'immobilisa et entendit les talons hauts s'éloigner le long du couloir. Elle ne revint pas. Personne d'autre non plus n'osa violer son intimité.

Morris vint à l'université presque tous les jours pour travailler à son commentaire sur *Raison et Sentiment* et, au début, il apprécia cette paix et cette tranquillité ; mais, au bout de quelque temps, il commença à trouver cette discréction excessive et oppressante. En Euphoria, il était constamment harcelé par des étudiants, des collègues, des administrateurs, des secrétaires. Il s'attendait, évidemment, à être moins occupé à Rummidge, du moins au début ; mais il avait vaguement espéré que les enseignants se présenteraient à lui, lui feraient visiter les lieux, l'accueilleraient comme il se doit et lui prodigueraien des conseils. En toute modestie, Morris s'était imaginé qu'il devait être le plus gros poisson qui soit jamais venu se perdre dans les eaux de ce trou académique, et il s'était attendu à être reçu avec une curiosité et un empressement presque excessifs (si cela se pouvait). Mais, lorsqu'il ne vit personne se présenter, il ne sut que faire. Il avait perdu ce talent qu'il avait autrefois cultivé pendant sa jeunesse de faire savoir aux gens qu'il existait. Il avait maintenant pris l'habitude de laisser les choses venir à lui. Mais les choses ne venaient pas.

Au fur et à mesure qu'approchait le début du trimestre, le couloir du département perdit peu à peu son silence sépulcral, ses allures de désert humain. Les professeurs commencèrent à revenir un à un à leur poste. Assis à son bureau, il les entendit passer dans le couloir, se saluer, rire, ouvrir et fermer leur porte. Mais lorsqu'il se risquait lui-même dans le couloir, ils semblaient l'éviter, rentrant précipitamment dans leur bureau juste au moment où il sortait du sien, ou encore ils le regardaient sans le voir comme s'il était le type qui entretenait le chauffage central. À peine venait-il de décider qu'il ferait mieux de prendre l'initiative et de tendre une embuscade à ses collègues britanniques au moment où ceux-ci passeraient devant sa porte à l'heure du café, et de les attirer dans son bureau, qu'ils commencèrent à accepter sa présence et à se comporter comme s'il y avait entre eux et lui une familiarité ancienne bien que très superficielle, lui faisant un sourire poli en passant, ou un signe de tête, sans pour autant ralentir le pas ni interrompre leurs conversations. Ce nouveau comportement indiquait qu'ils savaient tous parfaitement qui il était, ce qui

rendait superflu tout effort de sa part pour se présenter et lui interdisait en même temps d'établir des relations suivies. Morris commença à se demander s'il n'allait pas passer comme un poisson fantôme dans le département d'anglais de Rummidge sans que jamais personne ne lui parle vraiment. Ils allaient le tenir à l'écart pendant ces six mois avec leurs petits sourires et leurs hochements de tête et puis les eaux allaient se refermer sur lui comme s'il n'était jamais venu troubler la surface de cette mare.

Morris sentit qu'il n'allait pas tenir le coup à ce régime. Faute de ne plus se servir de ses organes vocaux, ceux-ci commencèrent à se détériorer – dans les rares occasions où il parlait, sa voix sonnait rauque et bizarre à ses oreilles. Il faisait les cent pas dans son bureau comme un prisonnier dans sa cellule, se demandant ce qu'il avait bien pu faire pour mériter ce mauvais traitement. Avait-il mauvaise haleine ? Le soupçonnait-on de travailler pour la CIA ?

Pour se consoler de cet isolement et de cette solitude, Morris se tourna instinctivement vers les médias. En temps normal, il était un fana de radio et de télévision : il avait la radio constamment allumée dans son bureau à Euphoric State, toujours branchée sur sa station FM préférée qui ne diffusait que des ballades rock-soul ; et il avait une télé couleur dans son bureau à la maison, en plus de celle du salon, parce que ça l'a aidait à travailler de regarder des programmes de sport en même temps. (Le baseball avait le don de déclencher chez lui un flot de mots, mais le football américain, le hockey et le basketball pouvaient également faire l'affaire.) Il loua une télé couleur peu de temps après s'être installé dans son appartement de Rummidge, mais les programmes étaient décevants : c'étaient surtout des dramatiques basées sur des livres qu'il avait déjà lus ou de vieilles séries américaines qu'il avait déjà vues. Bien sûr, il n'y avait ni baseball, ni football américain, ni hockey, ni basketball. Certes, il y avait le football européen auquel, se disait-il, il pourrait à la longue finir par s'intéresser – il retrouvait là ce mélange de hargne et d'adresse, d'audace et de grâce qui caractérise tout spectacle sportif authentique – mais la durée qu'on lui consacrait à l'écran était ridicule. Il y avait bien

ce programme du samedi après-midi, ces quatre heures de sport qu'il s'était mis à regarder et dont il attendait beaucoup, mais ce n'était apparemment qu'une vaste conspiration pour attirer la population vers les stades de football ou les supermarchés. Qui pouvait bien s'intéresser à une compétition féminine de tir à l'arc, à des championnats régionaux de natation, à un concours de pêche à la ligne ou encore à un tournoi de ping-pong ? Et le tout défilant à un rythme ahurissant. Il passa sur l'autre chaîne où, pour autant qu'on pouvait en juger à travers le givre, se déroulait un cross-country en fauteuils roulants.

Il connut avec Radio N°1 une brève lune de miel qui se transforma en une sorte de mariage sadomasochiste. À l'hôtel de Rummidge, le fameux matin où son haleine s'était transformée en buée, il avait allumé son transistor dès son réveil et écouté un programme qu'il avait pris d'abord pour une parodie très drôle de la pire des radios AM américaines, programme dont le principe de base, simple et efficace, était de faire de la publicité non publicitaire. Au lieu de faire de la réclame pour des produits, le disc-jockey faisait de la pub pour lui-même – il se répandait en un flot de banalités tendant généralement à démontrer combien il était gai, drôle et adorable – et aussi pour le compte de ses auditeurs dont il tenait apparemment à débiter tous les noms et toutes les adresses à l'antenne, ainsi que leurs dates de naissance, dans certains cas, et leurs numéros d'immatriculation. De temps en temps, il passait des ritournelles musicales pour célébrer ses propres gloires ou annonçait, avec son imperturbable entrain, un carambolage sur l'autoroute. Il ne restait pour ainsi dire plus de temps pour passer des disques. C'était une vaste rigolade. Morris se dit que c'était peut-être un peu tôt pour un programme satirique, mais il écouta, ravi. Puis, lorsque le programme prit fin et qu'un autre du même acabit lui succéda, il commença à s'inquiéter. Les Britanniques, se dit-il, doivent être friands de satire ; même les bulletins météorologiques semblaient être une énorme plaisanterie : ils annonçaient toutes les combinaisons possibles de temps pour les vingt-quatre heures à venir sans jamais se prononcer sur rien en particulier, même pas sur le temps qu'il faisait en ce moment. Ce ne fut

qu'après avoir écouté quatre programmes successifs, tous basés sur le même principe, pratiquement – le boniment narcissique du disc-jockey, les listes de noms et d'adresses, les fausses ritournelles sans queue ni tête – que la terrible vérité s'imposa à lui : *Radio N°1 était toujours comme ça.*

La seule personne avec laquelle Morris eut des contacts pendant ces jours de solitude fut le Dr O'Shea, qui vint chez lui pour regarder sa télé couleur et boire son whisky, et aussi sans doute pour échapper une heure ou deux aux joies de la vie de famille, car il frappait doucement à la porte et entrait dans la pièce sur la pointe des pieds, faisant des clins d'œil insistants et levant un doigt pour attirer l'attention de Morris et lui demander de garder le silence tant qu'il n'aurait pas refermé la porte sur les gémissements de Mme O'Shea et de ses bébés qui parvenaient jusque-là par la cage de l'escalier. O'Shea intriguaït Morris. Il ne ressemblait pas à un médecin, pas en tout cas à ces médecins prospères et onctueux que connaissait Morris et qui possédaient tous les plus grosses voitures et les maisons les plus luxueuses dans tous les quartiers où il avait habité. Le costume de O'Shea était élimé et déformé de partout, ses chemises étaient usées, il avait une petite voiture qui avait fait son temps, il semblait manquer de sommeil, d'argent, de plaisirs, de tout, sauf de soucis. Par le fait même, les quelques biens, pourtant modestes, que possédait Morris semblaient inspirer au médecin un sentiment de jalousie mêlée d'effroi, comme si ses yeux n'avaient jamais contemplé pareille opulence. Il examina le magnétophone japonais à cassettes avec cette curiosité mi-craintive, mi-envieuse qu'avait le bon sauvage du XIX^e siècle lorsqu'il manipulait la boîte d'amadou du missionnaire ; il semblait ahuri qu'on puisse posséder tant de chemises et se permettre d'en envoyer une demi-douzaine à la laverie d'un coup ; et, lorsqu'on lui disait de se verser un verre, il semblait presque (mais pas totalement) incapable de choisir entre les trois espèces de whisky : il grognait et marmonnait dans sa barbe tout en manipulant les bouteilles et en lisant les étiquettes : « Doux Jésus, qu'est-ce que je vois là, Old Grandad Genuine Kentucky Bourbon, et regardez-moi le petit vieux, il a l'air encore tout gaillard, c'est incroyable... »

Le jour où l'on avait installé la télé couleur, le Dr O'Shea était devenu complètement fou. Il avait suivi les livreurs dans l'escalier et avait tourné autour d'eux dans la pièce sans voir qu'il les gênait, puis il était resté plusieurs heures en extase devant la mire après leur départ, se relevant de temps en temps pour poser la main avec vénération sur le meuble comme si, rien qu'en le touchant, il comptait obtenir une grâce spéciale. « Si je n'avais pas vu ça de mes propres yeux, je ne l'aurais jamais cru, avait-il dit en soupirant. Vous êtes un homme comblé, monsieur Zapp.

— Mais je l'ai simplement louée, protesta Morris abasourdi. C'est à la portée de tout le monde. Ça ne coûte que quelques dollars par semaine.

— C'est facile à dire, monsieur Zapp ; pour quelqu'un comme vous, ce n'est pas un problème. Plus facile à dire qu'à faire, monsieur Zapp.

— Eh bien, s'il y a quelque chose que vous voulez voir, vous n'avez qu'à monter...

— C'est très gentil à vous, monsieur Zapp, très délicat. Je retiens votre généreuse proposition. » Et c'est ce qu'il fit. Malheureusement, les goûts de O'Shea en matière de télévision se limitaient aux comédies de mœurs et aux feuilletons sentimentaux devant lesquels il réagissait avec la plus naïve crédulité, se tordant et faisant des bonds sur son siège, tapant sur l'accoudoir de son fauteuil et donnant de grands coups de coudes dans les côtes de Morris, tout en maintenant un flot de commentaires hautement personnels sur l'action : « Ahah ! Bien fait pour toi, mon gars, tu ne t'y attendais pas... Oh ! Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que c'est que ça, sale petite drôlesse ? Ah, ça va mieux comme ça, ça va mieux... NON, NE FAIS PAS ÇA ! NE FAIS PAS ÇA ! Doux Jésus, ce gosse va me tuer... » et ainsi de suite. Heureusement, le Dr O'Shea s'endormait généralement en plein milieu du programme, totalement épuisé par la tension qu'avait nécessitée sa participation active ainsi que par les soucis et la fatigue de la journée ; alors Morris baissait le son et prenait un livre. On faisait mieux comme compagnie.

Philip Swallow fut bien obligé d'admettre, à sa grande humiliation, que son meilleur atout social à Euphoric State venait du fait qu'il connaissait Charles Boon. Au cours de sa conversation avec Wily Smith, il avait eu le malheur de l'avouer, et, en quelques heures, la nouvelle avait apparemment fait le tour du campus. Son bureau se trouva aussitôt envahi de gens désireux de faire sa connaissance afin d'obtenir de lui quelque anecdote sur la vie antérieure de Charles Boon ; l'après-midi n'était pas terminé que déjà la femme du directeur, Mme Hogan, le suppliait par téléphone d'intercéder auprès de Boon pour qu'il assistât à son cocktail. C'était difficile à croire, mais le Charles Boon Show faisait fureur à Euphoric State. Philip l'écouta dès qu'il en eut l'occasion et, par quelque réflexe sadomasochiste, l'écouta ensuite presque toutes les fois qu'il le put.

Le principe de base du programme – une ligne directe sur laquelle les auditeurs pouvaient appeler pour discuter de différents sujets avec l'animateur et discuter aussi entre eux – était bien connu. Mais le Charles Boon Show était différent du programme téléphonique ordinaire à bien des égards. Pour commencer, il était produit par le réseau non commercial QXYZ qui était financé par les souscriptions des auditeurs et les subventions des fondations, et échappait ainsi à toute pression économique ou politique. Alors que les animateurs de la plupart des programmes téléphoniques américains étaient des individus affables, évasifs, très modérés, qui, d'un air conciliant, laissaient s'exprimer tous les points de vue possibles – toujours patients, toujours courtois, mais finalement dépourvus de convictions – Charles Boon avait des opinions arrêtées sur tout et les exprimait avec violence et obstination. Là où les autres animateurs donnaient l'impression rassurante d'être des substituts du père ou de l'oncle, lui, Boon, donnait l'image provocante du fils délinquant. Il affichait des opinions extrêmes sur des sujets tels que la marie-jeanne, le sexe, le racisme, le Vietnam, et il avait des discussions enflammées – et souvent grossières – avec ses correspondants qui n'étaient pas d'accord avec lui, profitant parfois du fait qu'il contrôlait la ligne téléphonique pour les interrompre au beau milieu d'une phrase.

Le bruit courait qu'il notait les numéros de téléphone des filles qui lui paraissaient accessibles afin de les rappeler après le programme pour prendre rendez-vous. Il commençait parfois son programme en citant un passage de Wittgenstein ou de Camus, ou en lisant un poème de sa composition, et à partir de là il engageait un dialogue avec ses auditeurs. Les auditeurs qui se branchaient fidèlement sur QXYZ à minuit constituaient une faune hétéroclite – étudiants, professeurs, hippies, fugueurs, insomniaques, drogués et Hells Angels. Ou encore des femmes qui attendaient leur mari en retard et confiaient leurs problèmes matrimoniaux au Charles Boon Show ; des chauffeurs de camions qui, ballottés dans leur cabine, écoutaient le programme et qui, ne pouvant réprimer plus longtemps leur colère contre Boon ou Camus, quittaient l'autoroute pour téléphoner, à partir de bornes d'appel d'urgence, et venir apporter leurs contributions incohérentes. Un folklore inouï entourait déjà le Charles Boon Show, et Philip eut si souvent droit au récit des moments les plus célèbres des anciennes émissions qu'il en vint à se demander s'il ne les avait pas entendus lui-même : la fois, par exemple, où Boon avait tenu le crachoir à une femme en couches totalement affolée pendant ses premières contractions, celle où il avait dissuadé un prêtre homosexuel de se suicider, celle encore où il avait sollicité – et obtenu – les confidences de plusieurs couples qui, après avoir fait l'amour, avaient appelé de leur lit, des quatre coins de la Baie, pour parler de la Révolution Sexuelle. Bien sûr, il n'y avait pas de publicités dans le programme, mais, rien que pour taquiner les réseaux concurrents, Boon faisait de la réclame gratuitement et de son propre chef pour tel restaurant local, tel film, ou encore pour des soldes de chemises, quelque chose enfin qui avait piqué sa fantaisie. Pour Philip, il semblait évident que, sous toute cette culture, toutes ces excentricités et ces préoccupations humanitaires, c'était le cœur même du show-business qui battait, mais, pour la communauté locale, le programme était de toute évidence novateur, osé et authentique.

« Monsieur Boon n'est pas avec vous ? » Telle fut la première question de son hôtesse lorsqu'il se présenta au domicile des

Hogan, une sorte de ranch somptueux, pour leur cocktail. Mme Hogan l'examina de la tête aux pieds comme si elle le soupçonnait d'avoir caché Boon quelque part sur lui. Tandis que Philip assurait son hôtesse qu'il avait bien transmis l'invitation, Hogan en personne se planta devant lui et Ici écrasa les doigts dans son énorme main calleuse.

« Salut, monsieur Swallow, heureux de vous voir. » Il fit entrer Philip dans le vaste salon où plus d'une quarantaine de personnes étaient déjà rassemblées, et il lui servit un énorme gin-tonic. « Bon, alors, qui souhaitez-vous rencontrer ? Presque tout le département d'anglais est ici, je crois. »

Un seul nom vint à l'esprit de Philip. « Je n'ai pas encore rencontré Kroop. »

Le visage de Hogan changea de couleur. « Kroop ?

— J'ai tellement vu son nom partout sur des badges », dit Philip en plaisantant pour faire oublier ce qui était manifestement un *faux pas*³.

« Ah ouais ? Bien sûr. Ahahah ! Je doute fort que vous rencontriez Karl à beaucoup de cocktails – Howard ! » L'énorme paluche de Hogan s'abattit sur l'épaule d'un jeune homme pâle à lunettes qui passait par là, les lèvres crispées sur son verre de whisky. Il chancela un peu mais parvint adroïtement à ne pas faire tomber une seule goutte de son verre. Philip fut présenté à Howard Ringbaum. « J'étais en train de dire à monsieur Swallow, dit Hogan, qu'on ne voit pas souvent Karl Kroop aux soirées organisées par les professeurs.

— J'ai entendu dire, dit Ringbaum, que Karl a totalement revu son cours sur « La mort du livre ? » Il va enlever le point d'interrogation ce trimestre. »

Hogan pouffa de rire et donna une grosse tape à Ringbaum entre les deux omoplates avant de s'éloigner. Ringbaum chancela sous le coup mais garda son équilibre et sauva son verre.

« Sur quoi travaillez-vous ? demanda-t-il à Philip.

— Oh ! j'essaie seulement de savoir ce que je vais enseigner. »

³ En français dans le texte. (N.d.T.)

Ringbaum hocha la tête avec impatience. « Quelle est votre spécialité ?

— La vôtre, c'est la poésie pastorale de l'époque de la reine Anne, je crois », répondit Philip d'un air évasif.

Ringbaum eut l'air flatté. « Tout juste. Comment le savez-vous ? Vous avez lu mon article dans *College English* ?

— Je feuilletais le Bulletin des Cours l'autre jour... »

Le visage de Ringbaum se rembrunit. « Il ne faut pas croire tout ce que vous lisez là-dedans.

— Oh, non, bien sûr... Que pensez-vous alors de ce type, Kroop ? demanda Philip.

— Bien peu de choses. J'attends moi-même ma titularisation ce trimestre, et, si ça ne marche pas, personne ici ne va se mettre à porter des badges GARDONS RINGBAUM.

— Cette histoire de titularisation a l'air de créer pas mal de problèmes.

— Vous devez avoir la même chose en Angleterre ?

— Oh, non. La période probatoire est une pure formalité. En pratique, une fois que vous avez été nommé, ils ne peuvent plus se débarrasser de vous — sauf si vous séduisez une de vos étudiantes, ou si vous faites quelque chose d'un peu scandaleux. » Philip se mit à rire.

« Vous pouvez sauter toutes les étudiantes que vous voulez ici, dit Ringbaum sans le moindre sourire. Mais si vos publications ne sont pas suffisantes... » Il passa un doigt d'un geste éloquent contre sa gorge.

« Salut, Howard ! »

Un homme jeune qui portait une chemise noire en soie sauvage et un foulard rouge noué autour du cou accosta l'interlocuteur de Philip. Il traînait derrière lui une blonde exquise vêtue d'un pyjama de soirée rose. « Salut, Howard, quelqu'un vient de me dire qu'il y a un idiot d'Anglais à cette soirée qui a demandé à Hogan de le présenter à Karl Kroop. J'aurais bien voulu voir la tête que faisait le vieux.

— Demande-le à l'intéressé », dit Ringbaum, en faisant un geste de la tête en direction de Philip.

Philip rougit et eut un rire gêné.

« Oh ! seigneur, n'allez pas me dire que vous êtes l'Anglais en question !

— Tu as encore gaffé, Sy, mon chéri, dit la femme.

— Je suis vraiment désolé, dit l'homme. Je m'appelle Sy Gootblatt. Et voici Bella. Vous pourriez supposer, en voyant la façon dont elle est habillée, qu'elle vient de sortir du lit, et vous n'auriez pas entièrement tort.

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit, monsieur Swallow, dit Bella. Vous vous plaisez en Euphoria ? »

Des deux questions que lui posèrent tous ceux qu'il rencontra à ce cocktail, c'était celle-là qu'il préférait. L'autre était : "Sur quoi travaillez-vous ?"

« Sur quoi travaillez-vous, monsieur Swallow ? lui demanda Luke Hogan lorsqu'ils se croisèrent de nouveau.

— Luke, dit Mme Hogan qui, en appelant son mari, évita à Philip d'avoir à imaginer une réponse. Je crois bien que Charles Boon est enfin arrivé. »

Il y eut tout un remue-ménage dans le vestibule, et toutes les têtes se retournèrent dans la pièce. Boon venait en effet d'arriver : il portait une tenue provocante, un gilet de corps et un jean, et était escorté par une Panthère Noire belle et hautaine qui allait participer à son programme plus tard dans la soirée. Ils s'assirent dans un coin de la pièce, se mirent à boire des Bloody Mary et attirèrent autour d'eux la foule délivrante des professeurs et de leurs femmes qui tendaient le cou pour les voir. La Panthère resta de marbre et se contenta de passer froidement en revue le riche mobilier des Hogan, se demandant apparemment si tout cela brûlerait facilement, mais Boon n'eut aucune peine à faire oublier l'air taciturne de sa compagne. Philip, qui avait secrètement espéré être lui-même le pôle d'attraction de cette soirée, se trouva rejeté en marge de cette petite cour. Agacé, il traversa le salon et sortit sur la terrasse. Une femme se trouvait là toute seule, appuyée contre la balustrade ; d'un air maussade, elle contemplait le spectacle grandiose de la Baie sur laquelle le soleil se couchait : le globe orange semblait se balancer sur les câbles de suspension du pont de l'Arche d'Argent. Philip vint se planter à quelques mètres de la femme. « Quelle délicieuse soirée », dit-il.

Elle le toisa du regard, puis se remit à contempler le coucher de soleil. « Ouais », finit-elle par dire.

Philip sirota son gin nerveusement. La présence silencieuse de cette femme songeuse le mettait mal à l'aise, l'empêchait de jouir de la vue. Il décida de retourner dans le salon.

« Si vous rentrez... dit la femme.

— Oui ?

— Vous pouvez me mettre quelque chose de frais ?

— Bien sûr, dit Philip en prenant son verre. Vous voulez des glaçons ?

— Des glaçons et de la vodka. N'ajoutez pas de tonic. Et prenez bien la bouteille de Smirnoff cachée sous le bar. Ne faites pas attention à la grosse bouteille de bibine qui traîne sur le bar. »

Philip trouva la bouteille de Smirnoff là où elle avait dit et remplit le verre de l'inconnue, mais, n'ayant pas l'habitude de servir des alcools, il sous-estima quelque peu l'espace pour la glace qu'il ajouta à la fin. Boon palabrait toujours au fond de la pièce, exposant ses projets de programme artistique à la télévision : « Quelque chose d'entièrement différent... l'art en action... on braque une caméra sur un sculpteur en action pendant un mois ou deux, puis on fait passer le film à environ cinquante mille images seconde, pour voir la sculpture prendre forme... ou encore on met un objet devant deux peintres, on les laisse travailler, en utilisant deux caméras et un écran divisé en deux... le contraste... et on vend les tableaux aux enchères à la fin du programme... » Philip se resservit un grand verre de gin-tonic et sortit sur la terrasse avec les deux verres.

« Merci, dit la femme. Est-ce que ce petit merdeux continue à débiter ses âneries là-bas ?

— Oui, en effet.

— Vous n'êtes pas un fan ?

— Absolument pas.

— Alors, arrosions ça. »

C'est ce qu'ils firent.

« Eh ben, dit la femme. Vous n'avez pas lésiné sur l'alcool.

— Je n'ai fait que suivre vos instructions.

— À plein, même, dit la femme. Je ne crois pas qu'on se connaisse ? Vous êtes en visite ici ?

— Oui, je m'appelle Philip Swallow – j'ai fait un échange avec le professeur Zapp.

— Vous avez bien dit Zapp ?

— Vous le connaissez ?

— Très bien. C'est mon mari. »

Philip faillit s'étouffer en buvant. « Vous êtes madame Zapp ?

— Ça vous surprend tant que ça ? Vous trouvez que je suis trop vieille ? Ou trop jeune ?

— Oh, non, dit Philip.

— Oh non, quoi ? » Ses petits yeux verts brillaient d'un air moqueur. C'était une rousse très typée mais pas vraiment jolie ni très soignée. Il estima qu'elle devait avoir autour de trente-cinq ans.

« J'ai simplement été surpris, dit Philip. Je m'étais imaginé que vous deviez être partie à Rummidge avec votre mari.

— Votre femme est avec vous ?

— Non. » Elle fit alors un geste qui impliquait clairement que ses suppositions étaient dénuées de tout fondement. « J'aurais bien voulu l'emmener, dit-il. Mais ma visite a été organisée pratiquement à la dernière minute. Et puis, nous avons des enfants, et ça faisait de gros problèmes pour leurs études et tout le reste. Et puis, il y avait aussi la maison... » Il eut l'impression de parler ainsi pendant des heures, comme quelqu'un qui répond à une accusation en règle devant un tribunal. Il se sentait de plus en plus stupide, mais Mme Zapp l'obligeait en quelque sorte, par son silence et son regard moqueur, à continuer de parler et à s'enfoncer de plus en plus dans une sorte de culpabilité implicite. « Avez-vous des enfants vous aussi ? conclut-il, au comble du désespoir.

— Deux. Des jumeaux. Un garçon et une fille. Ils ont neuf ans.

— Ah ! alors vous comprenez ces problèmes.

— Je doute que nous ayons les mêmes problèmes, monsieur Sparrow⁴.

— Swallow⁵.

⁴ Moineau. (N.d.T.)

— Monsieur Swallow. Excusez-moi. C'est un oiseau bien plus charmant. » Elle se détourna pour contempler le soleil qui s'enfonçait maintenant dans la mer derrière l'Arche d'Argent, et elle but une longue gorgée, d'un air pensif. « Moins volage, par exemple, ajouta-t-elle. Comment votre femme réagit-elle à tout ça, monsieur Swallow, enfin, est-ce qu'elle est d'accord avec vous au sujet des gosses, des écoles, de la maison, de tout et tout ? Ça ne lui faisait rien de rester ?

— Eh bien, nous en avons discuté très sérieusement, bien sûr... C'était une décision difficile à prendre. Je m'en suis remis à elle, en définitive... (Il sentit de nouveau qu'il sombrait dans l'autojustification.) Après tout, c'est elle qui a la plus mauvaise part dans cette affaire...

— Quelle affaire ? dit la femme sèchement.

— Simple façon de parler. Je veux dire que, pour moi, c'est une chance merveilleuse, des vacances rémunérées, si vous voulez. Mais pour elle, c'est la même vie qu'avant, en plus solitaire seulement. Enfin, vous devez savoir vous-même ce que c'est.

— Parce que Morris est en Angleterre ? C'est sensas, sensas. »

Philip fit semblant poliment de ne pas avoir entendu cette remarque.

« Pouvoir prendre mes aises toute seule dans mon lit – elle fit le geste approprié, et laissa voir une touffe rousse sous son aisselle – sans rencontrer un autre corps humain qui m'envoie des vapeurs de whisky en pleine figure et me tripote les fesses...

— Je crois que je ferais mieux de retourner à l'intérieur, dit Philip.

— Je vous ai mis mal à l'aise, monsieur Sparrow – Swallow ? Excusez-moi. Parlons d'autre chose. De cette vue. Vous ne trouvez pas que c'est une vue magnifique ? Nous avons cette vue, nous aussi, vous savez. Cette même vue. Tout le monde à Plotinus a la même vue, sauf les Noirs et les pauvres Blancs qui vivent au pied des collines. Ce n'est pas la peine de vivre à Plotinus si on ne peut pas profiter de la vue. C'est la première chose que les gens vous demandent quand vous achetez une

⁵ Hirondelle. (N.d.T.)

maison. Elle a une vue ? Toujours la même vue, bien sûr. Il n'y a qu'une vue. Chaque fois que vous allez à un dîner ou à une soirée, la maison est différente, les tentures aux fenêtres sont différentes, mais c'est toujours la même putain de vue. Ça me donne envie de hurler parfois.

— Je crains de ne pas être d'accord avec vous, dit Philip d'un ton sec. Jamais je ne m'en lasserais.

— Mais vous, il n'y a pas dix ans que vous vivez avec. Attendez un peu. La nausée ne vous vient pas tout de suite, vous savez.

— Oui, mais j'ai bien peur qu'après Rummidge...

— De quoi parlez-vous ?

— De l'endroit d'où je viens. Et où votre mari est parti.

— Ah, ouais... Comment ça s'appelle, Rubbish⁶ ?

— Rummidge.

— J'ai cru que vous disiez Rubbish. » Elle partit d'un grand éclat de rire et fit tomber de la vodka sur sa jupe. « Merde. À quoi ça ressemble, votre Rummidge ? Morris a essayé de me faire croire que c'était le paradis, mais tout le monde dit que c'est le pot de chambre de l'Angleterre.

— Une exagération dans les deux cas, dit Philip. C'est une grande ville industrielle, avec les avantages et les inconvénients que cela suppose.

— Quels sont les avantages ? »

Philip eut beau se creuser la cervelle, il ne put en trouver un seul. « Je crois que je ferais mieux de retourner à l'intérieur, dit-il. Je n'ai pratiquement rencontré personne...

— Ne vous en faites pas, monsieur Sparrow. Vous aurez tout le temps de les rencontrer. Ce sont toujours les mêmes gens que vous voyez à toutes les soirées ici. Parlez-moi encore de Rubbish. Non, réflexion faite, parlez-moi plutôt de votre famille. »

Philip choisit de répondre à la première question. « Eh bien, elle n'est pas si moche qu'on veut bien le dire, dit-il.

— Votre famille ?

— Rummidge. Enfin, elle a un musée d'art très correct, un orchestre symphonique, un théâtre municipal et tout ce qu'il

⁶ Détritus. (N.d.T.)

faut. Et on peut très facilement se promener à la campagne. » Et comme Mme Zapp se taisait, il recommença à s'écouter parler, remarquant combien il manquait de sincérité. Il détestait les concerts, se rendait rarement au musée d'art et allait au théâtre municipal de la ville peut-être une fois par an. Et quant aux « promenades », ce n'était rien d'autre que ces atroces pérégrinations du dimanche après-midi ! Et d'ailleurs, à quoi ça rime de vanter les charmes d'une ville si c'est pour dire qu'il est facile d'en sortir ? Il ajouta : « Les écoles sont assez bonnes. Enfin, une ou deux...

— Les écoles ? Vous avez l'air d'être obsédé par les écoles.

— Vous ne trouvez, pas que l'éducation c'est terriblement important ?

— Non. Je pense que la fixation qu'a faite notre culture sur l'éducation ne mène à rien.

— Ah ?

— Chaque génération s'instruit pour gagner assez d'argent pour instruire la génération suivante, et personne en définitive ne se sert véritablement de son éducation. Vous vous crevez le derrière pour donner de l'instruction à vos enfants et eux à leur tour vont se crever pour en donner aux leurs. À quoi ça sert, tout ça ?

— Eh bien, vous pourriez dire la même chose sur tout ce qui se rapporte au mariage et à la famille.

— *Précisément* ! s'écria Mme Zapp. Je n'arrête pas de le dire ! » Tout à coup, elle regarda sa montre : « Mon Dieu, il faut que je parte », dit-elle, s'arrangeant curieusement pour lui faire comprendre que c'était lui qui l'avait retenue.

Philip, qui ne tenait pas à imiter Noël Coward et à faire une entrée remarquée par la porte-fenêtre en compagnie de Mme Zapp, lui dit bonsoir et s'attarda un peu sur la terrasse. Dès qu'il serait sûr qu'elle avait quitté les lieux, il retournerait se mêler à la foule et essaierait de trouver quelque personne sympathique qui voulût bien le reconduire chez lui et l'inviter même à dîner. Mais, juste à ce moment-là, il remarqua que la foule était devenue étrangement silencieuse. Inquiet, il entra précipitamment par la porte-fenêtre et découvrit que le salon était complètement vide, mis à part une femme de couleur, ou

plutôt une Noire, qui vidait les cendriers. Ils se dévisagèrent quelques instants.

« Hé, où est passé tout le monde ? bredouilla Philip.

— Tout le monde est parti, dit la femme.

— Oh, seigneur. Est-ce que le professeur Hogan est par là ?

Ou Mme Hogan ?

— Tout le monde est rentré à la maison.

— Mais c'est ici leur maison, protesta Philip. Je voulais seulement dire au revoir.

— Y sont partis dîner quelque part, j'crois », dit la femme en haussant les épaules et en reprenant nonchalamment la tournée des cendriers.

« Et merde », dit Philip. Il entendit une voiture démarrer dehors, se précipita vers la porte d'entrée et arriva juste à temps pour voir partir Mme Zapp au volant d'un gros break blanc.

Morris Zapp, debout à la fenêtre de son bureau de Rummidge, fumait un cigare (un des derniers du stock qu'il avait apporté avec lui dans le pays) et écoutait les gens qui passaient bien vite devant sa porte. L'heure du thé était arrivée, et Morris se demanda s'il n'avait pas intérêt à aller chercher une tasse de thé et revenir la boire dans son bureau plutôt que de rester la boire dans la salle des professeurs où les autres allaient sans nul doute se réfugier à l'autre bout de la pièce pour bavarder, ou encore lui jeter des regards en coin par-dessus leurs journaux. Il contempla d'un air songeur la cour centrale du campus avec sa pelouse maintenant recouverte d'une mince couche de neige. Depuis plusieurs jours, la température avait oscillé autour de zéro, et il était difficile de dire si les particules suspendues dans l'atmosphère étaient de la pluie, du givre ou du « smog ». À travers ce brouillard, l'œil rouge et terne du soleil qui avait eu de la peine à se hisser au-dessus des toits pendant la journée sombrait tristement à l'horizon, répandant une pellicule de rouille sur toutes les surfaces enneigées. Temps idéal pour susciter des réflexes animistes, se dit Morris. Juste à ce moment-là, quelqu'un frappa à sa porte.

Il tressaillit et se retourna. *On frappait à sa porte ! Ça devait être une erreur. Ou alors ses oreilles lui jouaient des tours.*

L'obscurité de la pièce – il n'avait pas encore allumé la lumière – rendait cette supposition plus plausible. Mais non – on frappa de nouveau. « Entrez », dit-il, d'une voix fluette et cassée, puis, s'éclaircissant la voix : « Entrez ! » Il se précipita vers la porte pour accueillir le visiteur et allumer la lumière en même temps, mais il se cogna contre une chaise et laissa tomber son cigare qui roula sous la table. Il plongea en dessous au moment même où la porte s'ouvrait. Un faisceau de lumière provenant du couloir éclaira le plancher, sans révéler pour autant où se nichait le cigare. Une petite voix de femme dit d'un ton mal assuré : « Professeur Zapp ?

— Ouais, entrez. Vous voulez bien allumer la lumière ? »

La pièce s'éclaira et il entendit la femme dire, le souffle coupé. « Où êtes-vous ?

— Ici, sous la table. » Il se retrouva nez à nez avec une paire de grosses bottes fourrées et le bas d'un manteau de fourrure à longs poils. Le tableau fut complété, un instant plus tard, par un visage de femme à l'envers – nez rouge, regard craintif – enveloppé dans un foulard. « J'arrive, dit-il. J'ai fait tomber mon cigare quelque part là-dessous.

— Oh ! dit la femme, en écarquillant les yeux.

— Ce n'est pas le cigare qui m'inquiète, expliqua Morris, qui rampait toujours à quatre pattes sous la table. C'est le tapis... bon dieu ! »

Il venait de ressentir au creux de la main une atroce douleur qui lui remontait jusqu'en haut du bras. Il se releva de dessous la table et, dans sa hâte, se cogna la tête contre le rebord. Il fit le tour de la pièce en titubant et en jurant dans sa barbe, serrant sa main droite sous son aisselle gauche et pressant sa main gauche sur sa tempe droite. D'un œil, il se rendit compte vaguement que la femme en manteau de fourrure s'écartait de lui et lui demandait ce qui n'allait pas. Il s'effondra dans son fauteuil en poussant des petits gémissements.

« Je reviendrai une autre fois, dit la femme.

— Non, ne me laissez pas, dit Morris avec insistance. Je vais peut-être avoir besoin de soins. »

Le manteau de fourrure se profilait devant lui, et il sentit qu'on enlevait sa main de son front avec fermeté. « Vous allez

avoir une bosse ici, dit-elle. Mais la peau n'est pas écorchée. Vous devriez mettre de la teinture d'hamamélis dessus.

— Qui c'est Hamamélis ? »

La femme eut un petit rire nerveux. « Ça ne doit pas aller si mal que ça, dit-elle. Qu'est-ce qui vous est arrivé à la main ?

— Je me suis brûlé avec mon cigare. Il retira sa main blessée de dessous son bras et l'ouvrit délicatement.

— Je ne vois rien, dit la femme en regardant bien.

— Là ! Et il montra la petite boursouflure à la base du pouce.

— Oh, ce n'est rien ; il vaut mieux, je crois, laisser ces petites brûlures guérir toutes seules. »

Morris la regarda d'un air de reproche et se releva. Il se rendit au bureau pour prendre un autre cigare. Tandis qu'il l'allumait, les doigts tremblants, il concocta mentalement une petite plaisanterie sur l'art de retrouver son calme après un accident de fumeur, mais, lorsqu'il se retourna pour lancer son jeu de mots, la femme avait disparu. Il haussa les épaules et alla refermer la porte, mais en chemin il trébucha sur une paire de bottes qui dépassaient de dessous la table.

« Qu'est-ce que vous faites ? dit-il.

— Je cherche votre cigare.

— Ne vous inquiétez pas pour le cigare.

— Facile à dire, répondit la petite voix étouffée. Mais ce tapis n'est pas à vous.

— Eh bien, à vous non plus, en tout cas.

— Il est à mon mari.

— À votre mari ? »

La femme, qui ressemblait à un ours brun à la fin de sa période d'hibernation, sortit à reculons de dessous la table et se releva. Elle tenait, entre le pouce et l'index de sa main gantée, un mégot écrasé et mouillé. « Je n'ai pas eu le temps de me présenter, dit-elle. Je suis Hilary Swallow. La femme de Philip.

— Oh ! Morris Zapp. » Il sourit et tendit la main. Mme Swallow y déposa le mégot.

« Je ne crois pas qu'il y ait de dégâts, dit-elle. C'est un assez bon tapis, vous comprenez. Il est indien. Il appartenait à la grand-mère de Philip. Comment allez-vous ? » ajouta-t-elle brusquement, enlevant un gant et lui tendant la main. Morris se

débarrassa du bout de cigare juste à temps pour lui serrer la main.

« Heureux de faire votre connaissance, madame Swallow. Vous ne voulez pas enlever votre manteau ?

— Non, merci, je ne peux pas rester. Je suis désolée de vous prendre à l'improviste comme ça, mais mon mari m'a écrit pour me demander un de ses livres. Il veut que je le lui envoie. Il m'a dit qu'il était sûrement ici quelque part. Ça ne vous fait rien si... » Elle fit un geste en direction des bibliothèques.

« Allez-y. Je peux vous aider. Quel est le titre du livre ? »

Elle rougit légèrement. « Il dit que ça s'appelle *Écrivons un roman*. Je ne vois pas très bien ce qu'il veut en faire. »

Morris sourit puis fronça les sourcils. « Peut-être a-t-il l'intention d'écrire un roman », dit-il, tout en se disant intérieurement : « Que Dieu protège les étudiants du cours 305. »

Mme Swallow, qui inspectait les rayons, poussa un petit grognement sceptique. Morris l'examinait avec curiosité en tirant sur son cigare. Il était difficile de dire quel genre de femme se cachait sous le foulard en laine, l'immense manteau de fourrure qui pendait de tous les côtés et les grosses bottes à fermeture éclair. Tout ce qu'on voyait, c'était un visage rond très ordinaire, des joues roses, un bout de nez rouge et un léger double menton. Le nez rouge était manifestement dû à un rhume, car elle n'arrêtait pas de le frotter avec un Kleenex et de renifler discrètement. Il se dirigea vers les bibliothèques. « Comme ça, vous n'êtes pas allée en Euphoria avec votre mari ?

— Non.

— Pourquoi cela ? »

Le regard qu'elle lui lança n'aurait pas été plus hostile s'il lui avait demandé quelle marque de serviettes périodiques elle utilisait. « Pour tout un tas de bonnes raisons », dit-elle.

Ouais, et je parie que tu étais l'une d'elle, ma jolie, dit Zapp, mais seulement en son for intérieur. Il dit tout haut : « Quel est le nom de l'auteur ?

— Il ne s'en souvenait pas. C'est un livre qu'il a acheté d'occasion pour quatre sous il y a des années chez un bouquiniste. Il croit se souvenir que la couverture est verte.

— Une couverture verte... Morris effleura de son index les rangées de livres. Madame Swallow, puis-je vous poser une question personnelle à propos de votre mari ? »

Elle le regarda d'un air inquiet. « Je ne sais pas. Ça dépend.

— Vous voyez ce placard au-dessus de votre tête ? Dans ce placard, il y a cent cinquante-sept boîtes à tabac. Toutes de la même marque. Je sais combien il y en a parce que je les ai comptées. Elles me sont tombées sur la tête un jour.

— Elles vous sont tombées sur la tête ? Comment cela ?

— J'ai simplement ouvert le placard et elles me sont tombées sur la tête. »

Un vague sourire se dessina sur les lèvres de Mme Swallow. « J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal ?

— Non, elles étaient vides. Mais je suis curieux de savoir pourquoi votre mari les collectionne.

— Oh, je ne pense pas qu'il les collectionne. J'imagine qu'il ne se résigne pas à les jeter. Il est comme ça avec les objets. C'est tout ce que voulez savoir ?

— Ouais, c'est à peu près tout. » Il se demandait bien aussi pourquoi un homme qui consommait tant de tabac l'achetait dans des boîtes aussi petites au lieu de prendre de grosses boîtes en fer blanc d'une livre comme celles que Luke Hogan avait sur son bureau, mais il pensa que c'était une question trop personnelle à poser à Mme Swallow.

« Le livre ne semble pas être ici, dit-elle en soupirant. Et il faut que je m'en aille, de toute façon.

— Je le chercherai.

— Oh ! je vous en prie, ce n'est pas la peine. Je ne crois pas que ce soit si important que ça. Je suis désolée de vous avoir importuné de la sorte.

— Ne vous excusez surtout pas. Je ne reçois pas tellement de visiteurs, à vrai dire.

— Eh bien, j'ai été ravie de faire votre connaissance, professeur Zapp. J'espère que vous allez passer un bon séjour à Rummidge. Si Philip était là, je serais ravie de vous inviter à dîner un soir, mais vu les circonstances... Vous comprenez... » Elle lui adressa un sourire plein de regrets.

« Mais si votre mari était ici, moi, je n'y serais pas », fit remarquer Morris.

Mme Swallow eut l'air déconcerté. Elle ouvrit la bouche plusieurs fois, mais il n'en sortit aucune parole. Elle finit par dire : « Eh bien, je ne veux pas vous faire perdre votre temps plus longtemps ». Et, brusquement, elle partit en fermant la porte derrière elle.

« Coincée, cette bonne femme », marmonna Morris. Ce n'était pas qu'il désirait tant que ça sa compagnie, mais il avait très envie d'un bon repas familial. Il se fatiguait déjà des plats tout préparés et des restaurants asiatiques – c'était apparemment tout ce que Rummidge avait à offrir à un homme seul.

Il trouva *Écrivons un roman* cinq minutes plus tard. Le livre avait perdu sa couverture, c'est pourquoi ils n'avaient pas pu le localiser plus tôt. Il avait été publié en 1927, et faisait partie d'une collection comprenant *Tissons un tapis*, *Allons à la pêche* et *La photographie, un jeu d'enfants*. « Tout roman doit raconter une histoire », disait la première phrase. « Oh, certes, oui », commenta Morris d'un ton sardonique.

Et il y a trois types d'histoires, l'histoire qui finit bien, l'histoire qui finit mal, et l'histoire qui ne finit ni bien ni mal, ou, en d'autres termes, qui ne finit pas vraiment.

Vive Aristote ! Malgré tout, Morris était intrigué. Il revint à la page de titre pour vérifier le nom de l'auteur. « A. J. Beamish, auteur de *Une beauté de glace*, *Mystère diabolique*, *Glynis dans la vallée*, etc., etc. » Il poursuivit sa lecture :

Le meilleur genre d'histoire, c'est l'histoire qui finit bien ; tout de suite après vient celle qui finit mal, et la pire de toutes, c'est l'histoire qui ne finit pas vraiment. Le novice fera bien de commencer par le premier type d'histoire. D'ailleurs, si vous n'êtes pas habité par le Génie, vous feriez bien de ne jamais vous essayer aux autres genres.

« Là, tu n'as pas tort, Beamish », murmura Morris. Peut-être que ces conseils élémentaires ne feront pas de mal aux étudiants du cours 305 après tout, des petits merdeux paresseux et prétentieux, pour la plupart, qui pensent qu'il leur suffit de taper à la machine leurs confessions intimes en changeant les noms pour écrire le Grand Roman Américain. Il mit le livre de côté pour le lire plus tard, se disant qu'un soir, à l'heure du souper, il irait le porter à Mme Swallow et attendrait sur le pas de la porte en salivant ostensiblement. Morris avait l'impression qu'elle devait être bonne cuisinière, et il se vantait de pouvoir repérer une bonne cuisinière dans une foule aussi vite qu'une bonne baiseuse (c'était rarement la même personne). De la bonne bouffe toute simple, il le jurerait ; rien de compliqué, mais les rations seraient copieuses à n'en point douter.

On frappa à sa porte. « Entrez », dit-il bien fort, espérant que Mme Swallow s'était ravisée et revenait pour l'inviter à manger un poulet. Mais ce fut un homme qui entra en trombe dans la pièce, un petit homme énergique, d'âge mûr, à la moustache touffue et aux yeux brillants et globuleux. Il portait une veste en tweed, curieusement tachée, et s'avança dans la pièce en tendant les deux mains. « Hummmmmmmmmmmme, mmmmmmmmmmmme », dit-il en bêlant. « Hummmmmmmmmme mmmmmmmmmmmme Masters. » Il saisit les deux mains de Morris et les secoua énergiquement. « Hummmmmmmmmme Zapp ? Hummmmmmmmmme bien cela ? Hummmmmmmmmmmme tasse de thé ? Hummmmmmmmmme parfait. » Il s'arrêta de bêler, pencha la tête d'un côté et ferma un œil. Morris en déduisit qu'il était en présence du directeur du département d'anglais de Rummidge, rentré de sa chasse au sanglier en Hongrie, et qu'on l'invitait à prendre quelque chose dans la salle des professeurs.

De toute évidence, le retour du professeur Masters était le signal qu'attendaient tous les autres. C'était comme si quelque obscur tabou les avait empêchés de se présenter à lui et qu'ils attendaient un geste officiel du chef pour l'introduire dans leur tribu. Cette fois-ci, dans la salle des professeurs, ils se précipitèrent et se regroupèrent tous autour du fauteuil de Morris, souriant et bavardant, lui offrant avec insistance des

tasses de thé et des biscuits au chocolat, lui demandant des nouvelles de son voyage, de sa santé, de ses travaux en cours, lui prodiguant un peu tard des conseils pour se loger et interprétant pour lui discrètement les bredouillements étranglés de Gordon Masters.

« Comment arrivez-vous à savoir ce que dit le vieux ? » demanda Morris à Bob Busby, un type barbu un peu bourru qui portait un blazer croisé et avec lequel il se rendit jusqu'au parking – au pas de course, d'ailleurs : Busby déambulait à une allure si rapide que Morris, avec ses courtes pattes, avait de la peine à suivre.

« On y est habitué, j'imagine.

— Qu'est-ce qu'il a comme ça, le palais fendu ? Ou bien c'est sa moustache qui se glisse entre ses dents quand il parle ? »

Busby sortit et accéléra le pas. « C'est un type remarquable, en fait, vous savez, dit-il, d'un petit ton de reproche.

— C'est vrai ? dit Morris, essoufflé.

— Enfin, il l'était autrefois. C'est ce qu'on m'a dit. Un jeune chercheur brillant avant la guerre. Il a été capturé à Dunkerque, vous savez. Il faut tenir compte de tout ça...

— Qu'est-ce qu'il a publié ?

— Rien.

— Rien ?

— Personne n'a jamais pu trouver quoi que ce soit. On a eu un étudiant, autrefois – il s'appelait Boon –, il a organisé un concours bibliographique pour retrouver ce qu'avait pu publier Gordon. Il a envoyé les étudiants fouiller dans tous les coins de la Bibliothèque, mais ils sont rentrés bredouilles. Boon a gardé le prix. (Busby eut un petit rire canin.) Ce sacré Boon, il était culotté. Je me demande bien ce qu'il est devenu. »

Morris était sur les rotules, mais la curiosité le poussait à coller aux semelles de Busby. « Comment ça se fait alors, dit-il, en reprenant son souffle, que Masters soit directeur de votre département ?

— C'était avant la guerre. Gordon était extrêmement jeune, bien sûr, pour obtenir ce poste. Mais le président de l'époque était un fana de chasse et de pêche lui aussi. Un jour, il a invité tous les candidats dans sa maison du Yorkshire à venir chasser

le coq de bruyère. Naturellement, Gordon a fait grosse impression. On prétend que le candidat le plus qualifié a été abattu d'un coup de fusil. Ou que c'est Gordon qui lui a tiré dessus. J'ai de la peine à le croire, personnellement. »

Morris ne pouvait plus tenir le rythme. « Il faudra que vous me racontiez la suite une autre fois », cria-t-il à Busby dont la silhouette se perdait déjà dans l'obscurité du parking mal éclairé.

« D'accord, bonsoir, bonsoir. » À entendre le bruit de ses pas sur le gravier, il avait dû partir au pas de course. Morris resta tout seul dans le noir. L'étincelle de sociabilité qu'avait allumée le retour de Masters semblait s'être éteinte aussi vite qu'elle avait jailli.

Mais ce jour-là, il n'était pas au bout de ses surprises. Le soir même, il fit la connaissance d'un membre de la famille O'Shea que, jusque-là, on s'était bien gardé de lui présenter. À l'heure habituelle, le médecin frappa à sa porte et entra dans la pièce en poussant devant lui une adolescente un peu souillon mais non dépourvue de sex-appeal, une gamine aux cheveux très noirs et aux joues creuses, qui resta plantée timidement au milieu de la pièce, se tordant les mains et regardant furtivement Morris à travers ses longs cils noirs.

« Je vous présente Bernadette, monsieur Zapp, dit O'Shea d'un air sinistre. Vous l'avez sans doute vue traîner dans la maison.

— Non. Salut, Bernadette, dit Morris.

— Dis bonsoir au monsieur, Bernadette », dit O'Shea, en donnant à la gamine un coup de coude qui l'envoya valser à l'autre bout de la pièce.

« Bonsoir, monsieur, dit Bernadette, faisant une petite révérence maladroite.

— Ses manières ne sont pas encore très raffinées, monsieur Zapp, dit O'Shea en un murmure très audible. Mais il faut lui pardonner. Il y a un mois, elle était encore en train de traire les vaches à Sligo. Dans la famille de ma femme, vous comprenez. Ils ont une ferme là-bas. »

Morris crut comprendre que Bernadette était venue vivre chez les O'Shea comme esclave domestique, comme jeune fille

« au poire », se plaisait à dire O'Shea. Exceptionnellement, ce soir-là, le médecin l'avait emmenée regarder la télé couleur. « Si ça ne vous dérange pas, monsieur Zapp ?

— Bien sûr que non. Que veux-tu regarder, Bernadette, *Top of the Pops* ?

— Heu, non, pas exactement, monsieur Zapp, dit O'Shea. La deuxième chaîne passe un documentaire sur les Petites Sœurs de la Miséricorde, et Bernadette a une tante dans cet Ordre. On ne reçoit pas la deuxième chaîne en bas, vous comprenez. »

Ce n'était pas exactement l'idée que Morris se faisait d'une bonne soirée de détente ; il alluma la télé et se retira dans sa chambre avec un exemplaire de *Playboy* que la poste avait fait suivre jusqu'ici. Allongé sur le lit que Mme O'Shea mère avait quitté juste avant de mourir, il admira d'un œil expert les doudounes de Mlle Janvier et se mit à lire un reportage illustré sur les nouvelles voitures de sport, y compris la Lotus Europa qu'il venait de commander. L'un des rares plaisirs que Morris s'était promis pendant son séjour en Angleterre, c'était l'achat d'une voiture de sport neuve pour remplacer la Chevrolet Corvair qu'il avait achetée en 1965 trois jours exactement avant que Ralph Nader ne sorte son fameux *Dangereuse à n'importe quelle vitesse*, ce qui, du jour au lendemain, avait fait perdre à la voiture près de quinze cents dollars et privé Morris de tout le plaisir qu'il aurait pu goûter avec elle. Il avait laissé des instructions à Désirée pour qu'elle vende la Corvair à n'importe quel prix : il n'en tirerait pas grand-chose, mais il allait économiser beaucoup en prenant livraison de la Lotus en Angleterre et en l'expédiant lui-même en Euphoria. *Playboy*, constata-t-il avec plaisir, pensait le plus grand bien de la Lotus.

En retournant dans la salle de séjour pour prendre un cigare, il trouva O'Shea endormi et Bernadette qui avait l'air de s'ennuyer ferme devant la télé. Sur l'écran, une ribambelle de nonnes, photographiées de dos, chantaient des hymnes.

« Tu as vu ta tante ? » demanda-t-il.

Bernadette fit non de la tête. On frappa et l'un des enfants de O'Shea passa la tête dans l'entrebattement de la porte.

« S'il vous plaît, m'sieur, vous voulez bien dire à Papa que monsieur Reilly a téléphoné et que madame Reilly a encore une crise. »

De tels appels étaient très fréquents dans la vie du Dr O'Shea ; il semblait passer un temps incroyable sur les routes – en comparaison, en tout cas, des médecins américains qui, d'après ce que savait Morris, n'acceptaient de venir à votre domicile que lorsque vous aviez déjà rendu l'âme. Tiré de son sommeil, O'Shea s'en alla en grognant et en marmonnant à voix basse. Il proposa d'emmener Bernadette, mais Morris dit qu'elle pouvait rester jusqu'à la fin du programme. Il retourna dans sa chambre et, au bout de quelques minutes, il entendit soudain le rythme endiablé d'un des tubes des Jackson Five à la place de la mélodie grégorienne. Allons, il ne fallait pas désespérer de l'Irlande.

Quelques instants plus tard, il entendit des pas monter bruyamment dans l'escalier, et la télévision repassa au grégorien. Morris pénétra dans la salle de séjour juste au moment où O'Shea entrait brusquement par la porte d'en face. Bernadette se fit toute petite sur son siège, regardant les deux hommes à tour de rôle comme si elle se demandait lequel allait la frapper le premier.

« Monsieur Zapp, dit O'Shea en haletant, le diable m'emporte, je n'arrive pas à démarrer ma voiture. Auriez-vous l'amabilité de venir me pousser un peu sur la route ? Madame O'Shea pourrait le faire, mais elle est en train de nourrir le bébé en ce moment.

— Vous voulez prendre ma voiture ? » dit Morris en tendant les clés.

O'Shea en resta bouche bée. « Dieu vous bénisse, monsieur Zapp, vous êtes un homme généreux, mais je ne voudrais pas prendre ce risque.

— Allez-y. C'est une voiture de location.

— Oui, mais il y a l'assurance ! » O'Shea s'étendit tellement sur cette question d'assurance que Morris se mit à trembler pour la vie de Mme Reilly ; il interrompit alors la discussion et proposa d'aller conduire O'Shea. Le médecin le remercia avec effusion et descendit l'escalier à toute vitesse en criant à

Bernadette par-dessus son épaule qu'il fallait qu'elle quitte l'appartement de Morris. « Surtout, prends ton temps », dit Morris en s'adressant à la fille, et il sortit derrière O'Shea.

Tout en guidant Morris à travers les ruelles mal éclairées, O'Shea ne tarit pas d'éloges à propos de la voiture, une Austin très ordinaire et peu puissante qu'il avait louée à l'aéroport de Londres. Morris essaya d'imaginer quelle allait être alors la réaction de O'Shea lorsqu'il le verrait débarquer dans sa Lotus orange foncé, avec ses sièges baquets en cuir noir, son spot télécommandé, ses phares escamotables, ses rétroviseurs extérieurs aérodynamiques et sa chaîne stéréo à huit pistes. Sainte Mère de Dieu, il risquait d'avoir un infarctus sur-le-champ.

« Tenez, là-bas à votre gauche, dit le Dr O'Shea. Monsieur Reilly est sur le pas de sa porte, à nous attendre. Dieu vous bénisse, monsieur Zapp. C'est extrêmement gentil de votre part de sortir par une nuit pareille.

— Je vous en prie », dit Morris, qui se gara devant la maison et dut se défendre du mieux qu'il put contre les assauts de M. Reilly, qui, manifestement perturbé, croyait que Morris était le médecin et voulait le sortir de force de sa voiture.

C'était en effet très gentil de sa part – une telle gentillesse était inhabituelle chez Morris Zapp. Il en devint de plus en plus convaincu, d'ailleurs, tandis qu'il attendait dans le petit salon lugubre et glacial des Reilly que O'Shea eût fini d'administrer ses soins, et aussi tandis qu'il ramenait ce dernier à travers les rues sombres, écoutant d'une oreille distraite l'évocation haute en couleur des symptômes de Mme Reilly. Il passa sa journée en revue – il avait aidé Mme Swallow à chercher le livre de son mari, permis à la petite Irlandaise de regarder sa télévision, conduit O'Shea chez sa patiente – et se demanda ce qui lui arrivait. Aurait-il donc attrapé cet affreux virus britannique, le virus de la gentillesse ? Il allait devoir se surveiller.

Philip se dit qu'il n'y avait pas une telle distance entre la maison des Hogan et chez lui et décida de rentrer à pied, mais il regretta de ne pas avoir appelé un taxi lorsqu'il commença à pleuvoir. Cette fois, il allait bien être obligé de s'acheter une

voiture, une corvée qu'il avait repoussée par crainte d'avoir à traiter avec les marchands de voitures d'occasion américains qui, sans nul doute, devaient être plus intimidants, plus cupides et plus perfides que leurs homologues britanniques. En arrivant chez lui, avenue Pythagore, il se rendit compte qu'il avait oublié la clé de la porte principale – il ne manquait plus que ça, après cette soirée déjà totalement gâchée par Charles Boon et Mme Zapp ! Heureusement, il y avait quelqu'un dans la maison car on entendait un bruit de musique étouffé à l'intérieur ; il dut cependant sonner plusieurs fois avant que la porte, retenue par une chaîne de sécurité, s'ouvrit de quelques centimètres et qu'apparût timidement dans l'entrebattement le visage inquiet de Melanie Byrd. Le visage s'illumina.

« Oh, salut ! C'est vous.

— Je suis désolé – j'ai oublié ma clé. »

Elle ouvrit la porte et cria par-dessus son épaule : « Tout va bien, c'est seulement le professeur Swallow. » Elle expliqua alors en gloussant : « On croyait que c'étaient les flics. On fumait.

— Vous fumiez ? » C'est alors que ses narines perçurent dans l'air une odeur âcre et doucereuse et qu'un déclic se fit dans sa tête. « Ah, oui, bien sûr. » Le « bien sûr » se voulait urbain mais ne parvint pas à masquer la gêne, bien réelle, qu'il éprouvait.

« Vous voulez vous joindre à nous ?

— Merci, mais je ne fume pas. Pas, en tout cas... »

Philip bafouilla. Melanie rit. « Venez prendre un café, alors. La marie-jeanne est facultative.

— Merci beaucoup, mais je ferais mieux d'aller me faire quelque chose à manger. » Il ne put s'empêcher de remarquer que Melanie paraissait bien séduisante ce soir avec sa longue robe blanche paysanne qui laissait voir ses pieds nus, ses longs cheveux châtain qui retombaient sur ses épaules et ses yeux brillants et dilatés. Il ajouta : « Il faut que je dîne, d'abord.

— Il reste un peu de pizza du dîner. Si vous aimez la pizza. »

Oh, oui, affirma-t-il, il adorait la pizza. Il suivit Melanie, traversa le vestibule et pénétra dans la salle de séjour du rez-de-chaussée qui baignait dans la lumière blafarde d'un gros globe en papier orange suspendu à une cinquantaine de centimètres

au-dessus du plancher, et qui était meublée de tables basses, de matelas, de coussins, d'un fauteuil gonflable, de bibliothèques faites de briques et de planches et d'un équipement stéréo complexe, apparemment très coûteux, qui diffusait une mélopée indienne. Les murs étaient couverts d'affiches psychédéliques et le plancher était jonché de cendriers, d'assiettes, de tasses, de verres, de revues et de pochettes de disques. Il y avait trois jeunes types dans la pièce et les deux jeunes filles, Carol et Deirdre, qui partageaient l'appartement de Melanie. Philip les avait déjà rencontrées. Melanie le présenta en passant aux trois garçons dont il oublia bien vite les noms, les identifiant à leurs déguisements variés – l'un portait l'uniforme d'un Confédéré de la guerre de Sécession, l'autre des bottes de cow-boy et un grand manteau en daim tout déchiré qui lui descendait jusqu'aux chevilles, et le troisième une tenue noire de judo très ample – ce dernier, qui était lui-même noir, avait des lunettes de soleil à monture noire pour bien montrer quelles étaient ses positions sur le problème racial, au cas où le doute subsisterait encore.

Philip prit place sur l'un des matelas, et, en s'asseyant, il sentit les épaulettes de son costume anglais se relever et venir lui chatouiller les oreilles. Il enleva sa veste et desserra sa cravate pour se conformer tant bien que mal au style vestimentaire de cette petite société. Melanie lui apporta un gros morceau de pizza sur une assiette et Carol lui versa, avec une bonne recouverte d'osier, un verre de vin rouge râpeux. Tandis qu'il mangeait, les autres faisaient circuler entre eux ce qu'il supposait être un « joint ». La pizza terminée, il s'empressa d'allumer sa pipe, trouvant là une excellente excuse pour ne pas partager la drogue. Tout en tirant sur sa pipe comme un pompier, il raconta, en un récit plein d'humour qui sembla plaire à la compagnie, comment il s'était retrouvé tout seul chez les Hogan.

« Vous vouliez draguer cette femme ? demanda le lutteur noir.

— Non, non, j'ai été pris au piège. En fait, c'est la femme du type que je remplace ici. Le professeur Zapp. »

Melanie parut surprise. « Je ne savais pas ça.

— Vous le connaissez ? demanda Philip.

— Un peu.

— C'est un fasciste, dit le soldat Confédéré. C'est un des fascistes notoires du campus. Tout le monde connaît Zapp.

— J'ai suivi un cours avec Zapp une fois, dit le cow-boy. Il m'a collé juste la moyenne pour un devoir qui m'avait valu un 16 la dernière fois que je l'avais utilisé. Je le lui ai même dit.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Que j'aille me faire foutre.

— Le mec ! Le lutteur noir se répandit en gloussements.

— Ce n'est pas comme Kroop, hein ? dit le soldat Confédéré.

Koop laisse ses étudiants noter eux-mêmes leurs devoirs.

— Tu nous racontes des blagues, dit Deirdre.

— C'est vrai, je te jure.

— Tout le monde doit se donner des 16, alors ? fit remarquer le lutteur noir.

— Bizarrement, non. Il y a même une nana qui s'est arrangée pour se faire coller.

— Tu veux rire !

— Je ne déconne pas. Kroop a essayé de la faire changer d'avis, il lui a dit que son devoir valait au moins la moyenne, mais non, elle a insisté pour être collée. »

Philip demanda à Melanie si elle était étudiante à Euphoric State.

« Je l'ai été. J'ai plus ou moins laissé tomber.

— Pour de bon ?

— Non. Je ne sais pas. Peut-être. »

Tous, apparemment, étaient ou avaient été étudiants à l'université, mais, comme Melanie, ils restaient vagues et évasifs quant à leurs antécédents et à leurs projets. Ils semblaient vivre totalement au présent. Philip ne pouvait comprendre ces jeunes, lui qui lorgnait toujours avec angoisse vers le futur et son lot d'incertitudes, et qui jetait par-dessus son épaule des regards inquiets en direction du passé. Mais ils l'intriguaient. Et ils étaient gentils.

Il leur montra un jeu qu'il avait inventé quand il était lui-même jeune étudiant : chaque joueur devait penser à un livre très connu qu'il n'avait pas lu et marquait un point chaque fois que quelqu'un disait l'avoir lu. Le soldat Confédéré et Carol

l'emportèrent ex-æquo, marquant quatre points sur cinq, avec *Steppenwolf* pour l'un et *Histoire d'O* pour l'autre, le point manquant revenant dans les deux cas à Philip. Le livre qu'il avait choisi, *Oliver Twist* – qui généralement faisait un bon score – était inconnu.

« Comment appelez-vous ce jeu ? demanda Melanie à Philip.

— Humiliation.

— C'est un excellent nom. *Humiliation*...

— Pour gagner, ou pour empêcher les autres de gagner, il faut s'humilier, vous comprenez. C'est un peu comme le système de notation de Kroop. »

Un autre joint circulait, et cette fois Philip tira quelques bouffées. Rien d'extraordinaire ne parut se produire, mais avec tout le vin rouge qu'il n'avait cessé d'ingurgiter, il n'avait eu aucune peine à se laisser gagner par l'atmosphère de plus en plus chaleureuse de la soirée – puisqu'il s'agissait d'une soirée, paraît-il, ou plutôt d'un groupe de thérapie. Cette expression était totalement nouvelle pour Philip, et les jeunes gens s'efforcèrent de la lui expliquer.

« C'est une façon en somme de se libérer de ses inhibitions.

— De vaincre la solitude. De vaincre la peur d'aimer.

— De redécouvrir son corps.

— De comprendre exactement ce qui vous tracasse. »

Ils échangèrent des anecdotes.

« Le pire, c'est au début, dit Carol. Quand on se sent à côté de la plaque et un peu coincé, et qu'on regrette d'être venu.

— À celui où je suis allé, dit le soldat Confédéré, on ne savait même pas qui était l'animateur ; il ne s'est jamais fait connaître, exprès apparemment, et on est restés là une heure, une bonne heure, à ne rien dire du tout.

— Ça me rappelle mes séminaires », dit Philip. Mais ils étaient trop pris par leur sujet pour réagir à sa petite plaisanterie.

Carol dit : « Notre animateur a eu une idée géniale pour briser la glace. Il nous a demandé de vider nos sacs à main et nos portefeuilles sur la table. Le principe consistait à se mettre complètement à nu, vous comprenez, à se retourner comme un gant, à livrer au regard des autres ce qu'on cache

habitulement. Des trucs comme les capotes, les tampax, les vieilles lettres d'amour, les médailles pieuses, les photos cochonnes, enfin tout. Ç'a été une drôle de révélation, je vous le dis. Il y avait un type, par exemple, il avait une photo d'un homme sur une plage qui n'avait rien sur lui, à part un revolver dans son étui. C'était en fait le père du type. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Génial, dit le soldat Confédéré.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? » dit Philip, jetant son portefeuille au milieu du cercle.

Carol en vida le contenu sur le plancher. « Rien d'intéressant, dit-elle. Rien que des choses qu'on s'attendait à trouver. Infiniment trop ennuyeux et trop moral.

— C'est moi tout craché, soupira Philip. À qui le tour ? Mais personne n'avait de portefeuille ou de sac à présenter.

— De toute façon, c'est de la merde, tout ça, dit le cow-boy. Dans mon groupe à moi, on essaie d'apprendre le langage corporel...

— Ce sont vos enfants ? demanda Melanie, en examinant ses photos. Ils sont mignons, mais ils ont l'air un peu triste.

— C'est parce que je suis trop coincé avec eux, dit Philip.

— Et ça, c'est votre femme ?

— Elle est un peu coincée, elle aussi, dit-il. Ce nouveau mot lui paraissait très expressif. Nous sommes une famille très coincée.

— Elle a du charme.

— La photo a été prise il y a longtemps, dit Philip. Même moi j'avais du charme à l'époque.

— Je trouve que vous en avez toujours », dit Melanie. Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la bouche.

Philip éprouva alors une sensation physique qu'il n'avait pas ressentie depuis plus de vingt ans, un frisson de chaleur irrésistible qui partait d'un centre vital au creux de son corps et se diffusait tout doucement pour atteindre peu à peu ses extrémités. Il retrouva, dans ce seul baiser, la folle ivresse érotique de l'adolescence – et toute la gêne aussi. Il n'osait plus regarder Melanie et avait les yeux cloués sur ses chaussures,

tout penaillé, frappé de mutisme, les oreilles en feu. Imbécile ! Froussard !

« Regardez, je vais vous montrer », dit le cow-boy, enlevant son manteau en daim. Il se leva et repoussa du pied la vaisselle sale qui traînait sur le plancher. Melanie entassa les assiettes et alla les porter dans la cuisine. Philip se précipita pour lui ouvrir les portes, dans l'espoir d'avoir un petit tête-à-tête avec elle devant l'évier. La vaisselle était davantage son terrain de manœuvre que le langage corporel.

« Vous voulez que je lave ou que j'essuie ? » demanda-t-il, mais, comme elle semblait ne pas comprendre, il ajouta : « Puis-je vous aider à faire la vaisselle ?

— Oh ! je vais tout laisser tremper.

— J'aime bien faire la vaisselle, vous savez, dit-il d'un air enjôleur. J'adore ça, même. »

Melanie se mit à rire et découvrit ainsi deux rangées de dents blanches. L'une des incisives du haut était de travers : c'était la seule petite imperfection qu'il lui trouvait en ce moment. Elle était jolie comme un poster avec sa longue robe blanche serrée sous la poitrine qui retombait tout droit sur ses pieds nus.

« Laissons tout cela ici. »

Il la suivit jusqu'à la salle de séjour. Le cow-boy était debout au milieu de la pièce, le dos appuyé contre celui de Carol. « Ce qu'il faut arriver à faire, c'est communiquer en vous frottant l'un contre l'autre, expliqua-t-il, joignant le geste à la parole. À travers votre colonne vertébrale, vos omoplates...

— Votre cul...

— C'est ça, votre cul. La plupart des gens ont le dos mort, totalement mort, parce qu'ils ne s'en servent jamais, vous pigez ? » Le cow-boy céda sa place au soldat Confédéré, et se mit à faire voir à Deirdre et au lutteur noir comment faire.

« Vous voulez essayer ? demanda Melanie.

— D'accord. »

Le dos de Melanie était droit et souple contre son dos voûté d'intellectuel, et ses petites fesses se frottaient avec fermeté et délice contre ses jambes fluettes ; ses longs cheveux ondulés, rejetés en arrière, venaient le caresser sur sa poitrine. Il était aux anges. Elle riait tout ce qu'elle savait.

« Hé, Philip, qu'est-ce que vous essayez de me dire avec vos omoplates ? »

Quelqu'un baissa les lumières et mit à fond la musique de sitar. Ils se balançait, se serraient et se trémoussaient les uns contre les autres dans la pénombre orange, enfumée et nasillarde ; c'était une sorte de danse, ils étaient tous en train de danser, et lui aussi, il dansait – enfin ! C'était la danse dionysiaque improvisée et déchaînée dont il rêvait si ardemment depuis toujours. Et il la dansait.

Les yeux de Melanie fixaient les siens mais restaient vides. Son corps écoutait la musique. Ses paupières écoutaient, le bout de ses seins écoutait, ses petits orteils écoutaient. La musique était devenue plus douce, mais on l'entendait encore. Elle se balançait, il se balançait, tous se balançait, dodelinant de la tête imperceptiblement, en mesure, se laissant guider par les brusques variations de rythme des doigts sur les cordes, par le battement léger du tambour, par les écarts et les modulations du timbre et du ton. Puis le tempo se fit plus rapide, la musique de sitar devint plus forte, plus forte et plus stridente, et, épousant le rythme fou de la musique, ils se déchaînèrent brusquement, se tortillèrent, se trémoussèrent, tapèrent du pied, levèrent les bras, claquèrent des doigts et frappèrent dans leurs mains. La chevelure de Melanie traînait par terre et voltigeait presque jusqu'au plafond, attrapant des éclats orange dans ses millions de filaments très fins chaque fois que son buste se penchait ou se redressait. Les yeux roulaient dans les orbites, la sueur luisait, les seins rebondissaient, la chair claquait contre la chair ; des cris aigus et extatiques déchiraient l'air enfumé. Puis, soudain, la musique s'arrêta. Ils s'effondrèrent tous sur les coussins, essoufflés, en sueur, radieux.

Ensuite, le cow-boy leur fit faire des massages avec les pieds. Philip s'allongea à plat ventre sur le plancher tandis que les pieds nus de Melanie lui massaient le dos. L'expérience vous procurait un mélange exquis de plaisir et de douleur. Bien qu'il eût le visage plaqué sur le sol dur, le cou tordu, les poumons vidés d'air, les omoplates presque rentrées dans la poitrine et la colonne vertébrale qui craquait comme une vieille charnière

rouillée, il aurait pu avoir un orgasme sans difficulté – pas étonnant, à bien y réfléchir, que des hommes soient prêts à payer n'importe quoi dans des bordels pour ce genre de traitement. Il gémit doucement en sentant Melanie se trémousser sur ses fesses. Elle sauta à terre.

« Est-ce que je vous ai fait mal ?

— Non, non, c'est très bien. Continuez.

— C'est mon tour. »

Non, protesta-t-il, il était bien trop lourd, trop maladroit, il lui briserait le dos. Mais elle insista, s'étendit de tout son long devant lui dans sa robe blanche comme une vierge qui se sacrifie. Les bordels à côté de ça... Du coin de l'œil, il aperçut Carol qui faisait des bonds sur la masse volumineuse du lutteur noir ; « plus fort, baby, plus fort », disait-il en grognant ; et, dans un coin obscur, le cow-boy et le soldat Confédéré étaient lancés avec Deirdre dans une figure très particulière et très compliquée qui impliquait des grognements et des respirations profondes.

« Allez-y, Philip », l'encouragea Melanie.

Il enleva ses chaussures et ses chaussettes, monta avec précaution sur le dos de Melanie et se mit à se balancer, les bras étendus, tandis que la chair et les os cédaient sous son poids. Oh, seigneur, c'était un plaisir atroce de pétrir le corps de cette fille douce avec ses pieds calleux – un peu comme quand on foule le raisin, sans doute. Il éprouva une joie obscure, une joie à la D. H. Lawrence, à dominer ainsi cette fille prostrée, même s'il se faisait du souci pour cette délicieuse poitrine écrasée et aplatie contre le sol dur, sans même la protection, s'il ne faisait erreur, d'aucun sous-vêtement.

« Je vous fais mal ?

— Non, non, c'est super, ça me fait drôlement du bien aux vertèbres, je le sens. »

Il cala l'un de ses pieds au creux du dos de Melanie et, tout en se balançant, fit des petits mouvements circulaires avec son autre pied sur chacune des fesses à tour de rôle. Décidément, se dit-il, le pied est une zone érogène absolument sous-estimée. Puis il perdit l'équilibre, posa le pied en arrière et écrasa une tasse à café et une soucoupe qui se brisèrent en mille morceaux.

« Ah zut, dit Melanie en se relevant. Vous ne vous êtes pas coupé le pied ?

— Non, mais je ferais mieux d'aller jeter ces morceaux. » Il enfila ses chaussures et se dirigea d'un pas traînant vers la cuisine en portant les morceaux de vaisselle cassée. Au moment où il les jetait dans la poubelle, le cow-boy entra précipitamment dans la cuisine et se mit à ouvrir tous les placards et tous les tiroirs. Il n'avait sur lui qu'un caleçon.

« T'as pas vu l'huile à salade quelque part, Philip ?

— Ils ont encore faim ?

— Non, non. On va tous se mettre à poil et se masser avec de l'huile. Tu l'as jamais fait ? C'est sensas. Ah ! » Il attrapa dans un placard une grosse bouteille d'huile de maïs et la lança en l'air en un geste triomphal.

« Tu ne veux pas aussi le poivre et le sel ? » plaisanta Philip bêtement, mais déjà le cow-boy quittait la pièce. « Ramène-toi ! lança-t-il par-dessus son épaule. La partie ne fait que commencer. »

Philip relacha ses chaussures lentement, hésitant à se décider. Puis il se rendit dans le vestibule. Des rires, des exclamations sortaient de la salle de séjour sombre, et la musique de sitar avait repris. La porte était entrebâillée. Il hésita sur le seuil, puis il s'en alla, quitta l'appartement et remonta l'escalier pour regagner ses pièces désertes ; il y avait en lui une petite voix qui disait tristement : « Tu es trop vieux pour ce genre de sport, Swallow, tu vas te sentir gêné et te ridiculiser, et puis, tu as pensé à Hilary ? » tandis qu'une autre petite voix lui disait : « Merde ! (un mot qu'il fut surpris de s'entendre utiliser, même mentalement). Merde, Swallow, est-ce que tu t'es senti un jour assez jeune pour faire ce genre de truc ? Tu as peur, tout simplement, peur de toi-même et peur de ta femme, imagine un peu ce que tu viens de rater, tu aurais pu masser Melanie Byrd avec de l'huile de salade, tu te rends compte ! » À cette pensée, il fit volte-face devant sa porte, se demandant s'il devait retourner, mais à sa grande surprise il vit que Melanie l'avait suivi et montait l'escalier dans un frou-frou de robe. Elle lui murmura : « Ça ne vous fait rien que j'aille pioncer chez vous ce

soir ? Je sais qu'un des types en bas a eu la chaude-pisse il n'y a pas longtemps.

— Je vous en prie », murmura-t-il à voix basse, et il la fit rentrer dans l'appartement, soudain dégrisé, le cœur battant et les intestins en marmelade, se demandant en lui-même : je rêve ou quoi ? — après douze ans de monogamie, il allait donc faire l'amour avec une autre femme ? Aussi facilement que ça ? Sans préliminaires, sans négociations ? Il alluma la lumière dans l'appartement, et tous les deux clignèrent des yeux, soudain éblouis. Melanie elle-même semblait un peu intimidée.

« Où suggérez-vous que je dorme ? dit-elle.

— Je ne sais pas, où aimeriez-vous dormir ? » Il la conduisit devant lui dans le vestibule, ouvrant les portes les unes après les autres comme un portier d'hôtel. « Voici la chambre principale », dit-il, allumant la lumière et montrant le grand lit qui lui semblait aussi vaste qu'un terrain de jeu lorsqu'il s'étendait dessus le soir. « Si vous préférez, j'ai aussi cette pièce qui me sert de bureau et où il y a aussi un lit. » Il entra dans le bureau et débarrassa le divan des quelques papiers et livres qui traînaient dessus. « Il est très confortable, en fait, dit-il, en appuyant sur le matelas des deux mains. À vous de choisir.

— Eh bien, tout dépend si vous avez envie de baiser ou pas. »

Philip grimaça. « Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'aimerais autant pas, pour tout vous dire, Philip. Je n'ai rien contre vous, mais je suis absolument crevée. » Elle bâilla et s'étira comme un chat.

« Dans ce cas, prenez mon lit, et moi je vais dormir ici.

— Oh, non, je prends le divan. Elle s'assit dessus d'un air décidé. C'est parfait, en fait.

— Eh bien, si vous insistez... la salle de bains est au bout du vestibule.

— Merci. C'est vraiment très gentil de votre part...

— Je vous en prie », dit Philip, lui faisant un grand salut et quittant la pièce. Il ne savait pas s'il devait se sentir heureux ou malheureux d'avoir été ainsi congédié, et le doute le maintint éveillé ; il se tourna et se retourna dans son grand lit, tout agité. Il alluma le radioréveil et mit le son très bas, espérant que ça l'aiderait à s'endormir. Il était branché sur la même station que

la veille au soir, sur le Charles Boon Show. La Panthère Noire était en train d'expliquer à quelqu'un qui avait appelé comment la théorie révolutionnaire marxiste-léniniste s'appliquait à la situation des minorités raciales opprimées en cette période de capitalisme industriel avancé. Philip éteignit la radio. Au bout d'un moment, il alla dans la salle de bains pour prendre une aspirine. La porte de son bureau était entrouverte, et instinctivement il obliqua et entra. Melanie dormait paisiblement : son souffle était profond et régulier. Il s'assit à son bureau et alluma la lampe. L'ampoule encapuchonnée ne projetait qu'une faible lueur sur la jeune fille endormie, sur ses longs cheveux étalés d'un air romantique sur l'oreiller, sur son bras nu qui pendait jusqu'au plancher. Il resta assis là en pyjama et la regarda longuement jusqu'à ce qu'il sentît un de ses pieds s'engourdir. Tandis qu'il le frottait et essayait d'y rétablir la circulation, Melanie ouvrit les yeux, le regarda d'un air absent puis craintif, et le reconnut enfin au milieu de sa torpeur.

« Je cherchais un livre, dit-il, continuant à se frotter le pied. Je n'arrive pas à dormir. Il eut un petit rire nerveux. Trop excité... en pensant à vous ici. »

Melanie souleva sans rien dire le coin de la couverture en un geste d'invitation.

« C'est très gentil à vous, vous êtes sûre que ça ne vous embête pas ? » murmura-t-il, comme quelqu'un pour qui on se serre dans un compartiment où il n'y a plus de place. Il n'y avait plus de place dans le lit non plus lorsqu'il y entra, et il dut s'accrocher à Melanie pour ne pas tomber. Elle était chaude et nue et c'était délicieux de s'accrocher à elle. « Oh, dit-il, puis : Ah. » Mais ce n'étaient pas des exclamations de contentement seulement. Elle était encore à moitié endormie et lui à moitié en transe tant la situation était nouvelle pour lui. Il éjacula trop tôt et lui donna peu de plaisir. Plus tard, quand elle se fut rendormie, elle serra les bras autour du cou de Philip et poussa un petit gémississement : « Papa ». Il se dégagea doucement de son étreinte et retourna d'un pas furtif jusqu'à son grand lit. Il ne se coucha pas : il s'agenouilla, comme si ce lit était le catafalque où reposait le corps d'Hilary qu'on venait

d'assassiner, et il se cacha le visage dans les mains. Oh, seigneur, comme il se sentait coupable, coupable !

Et Morris Zapp éprouvait lui aussi quelques pincements de culpabilité tandis qu'il écoutait, tapi derrière sa porte, les gémissements de Bernadette et les imprécations du Dr O'Shea qui administrait une correction à la pauvre fille avec le bout de sa ceinture ; il l'avait surprise en train de lire un livre dégoûtant, et, pire, en train de s'adonner au vice en le lisant – un acte qui (hurlait O'Shea), non seulement constituait un péché mortel, mais la conduirait tout droit en enfer si elle venait à rendre l'âme avant d'atteindre le confessionnal (et, à en juger par les cris de la fille, ça risquait d'arriver), un acte qui, en plus, provoquait fatallement une dégénérescence physique et mentale, conduisant à la cécité, à la stérilité, au cancer du col de l'utérus, à la schizophrénie, à la nymphomanie et à la paralysie générale des fous... Morris se sentait coupable parce que le livre dégoûtant en question était l'exemplaire de *Playboy* qu'il avait fini de lire plus tôt dans la soirée et qu'il avait lui-même donné à Bernadette une heure auparavant après avoir découvert, en rentrant de conduire O'Shea chez Mme Reilly, qu'elle le lisait à la lumière tremblante de la télévision ; elle était tellement absorbée par sa lecture qu'elle avait réagi une fraction de seconde trop tard pour fermer la revue et la glisser sous la chaise. Rouge de confusion et sur la défensive, elle avait bredouillé des excuses tout en se dirigeant à reculons vers la porte.

« Tu aimes *Playboy* ? » avait dit Morris d'un ton rassurant. Méfiante, elle avait fait non de la tête. « Tiens, je te le prête », avait-il dit, et il lui avait lancé la revue : elle était tombée à ses pieds sur le plancher et s'était ouverte, comme par hasard, sur la page dépliante où Miss Janvier présentait à la caméra son popotin provocant. Bernadette lui avait fait un petit sourire édenté assez déconcertant.

« Merci, m'sieur », avait-elle dit ; et, ramassant la revue, elle avait disparu.

Maintenant, les cris s'étaient apaisés et avaient fait place à des sanglots étouffés ; Zapp, entendant approcher les pas du

paterfamilias indigné, se précipita vers son fauteuil et alluma la télévision.

« Monsieur Zapp ! » dit O’Shea, entrant précipitamment dans la pièce et se campant entre Morris et la télévision.

« Entrez, dit Morris.

— Monsieur Zapp, ce que vous lisez ne me regarde pas...

— Ça ne vous fait rien de lever le bras droit un tout petit peu ? dit Morris. Vous me cachez un coin de l’écran. »

O’Shea leva le bras gentiment, comme quelqu’un qui prête serment devant un tribunal. Une publicité très colorée pour la crème fouettée Strawberry Whip s’enfla comme une cloque obscène sous son aisselle. « Mais je vous prierai de ne pas apporter de pornographie dans cette maison.

— De la pornographie ? Moi ? Je n’ai même pas de pornographone », dit Morris en plaisantant, se disant que l’astuce serait sûrement inédite pour O’Shea.

« Je veux parler d’une revue répugnante que Bernadette a prise dans votre chambre. À votre insu, je suppose. »

Morris préféra ne pas répondre à cette question indirecte qui impliquait que la courageuse petite Bernadette n’avait pas mouchardé. « Feriez-vous allusion à mon exemplaire de *Playboy* par hasard ? Mais c’est ridicule, *Playboy* n’est pas *pornographique*, grand Dieu non ! Allons donc, les ecclésiastiques le lisent. Ils y écrivent même des articles !

— Les pasteurs protestants, peut-être, dit O’Shea en faisant la moue.

— Est-ce que je peux la récupérer, je vous prie ? dit Morris. La revue.

— Je l’ai détruite, monsieur Zapp », déclara O’Shea sévèrement. Morris ne voulait pas le croire. Dans moins d’une demi-heure, O’Shea allait se planquer dans un coin, se branler et baver de plaisir devant les photos de *Playboy*. Pas devant les filles, bien sûr, mais devant les pubs aguichantes pour le whisky et le matériel hi-fi...

Les publicités avaient cessé à la télé, et la bande de présentation d’une des séries favorites de O’Shea apparut à l’écran avec son thème musical bien connu. Le médecin se mit à

bigler, tandis qu'il demeurait figé dans sa dignité d'homme offensé.

« Vous feriez mieux de vous asseoir et de regarder ! » dit Morris.

O'Shea se laissa lentement tomber dans son fauteuil habituel.

« Je n'ai rien contre vous, vous comprenez, monsieur Zapp, marmonna-t-il piteusement. Mais madame O'Shea m'en voudrait à mort si elle trouvait la gamine en train de lire ce genre de littérature. Bernadette est sa nièce, alors elle se sent responsable de la moralité de cette fille.

— C'est bien naturel, dit Morris d'un air conciliant. Whisky ou bourbon ?

— Je prendrais bien volontiers une petite goutte de whisky, monsieur Zapp. Je vous prie de m'excuser pour ce coup d'éclat.

— N'en parlons plus.

— Nous connaissons la vie, vous et moi, bien sûr. Mais une jeune fille qui arrive tout droit de Sligo... Je crois qu'on aurait l'esprit plus tranquille si vous vouliez bien garder sous clé cette littérature incendiaire.

— Vous avez peur qu'elle s'introduise ici ?

— Elle vient faire le ménage de votre appartement pendant la journée, vous comprenez...

— Ah, vous m'en direz tant ! »

Morris payait trente shillings supplémentaires par semaine pour ce petit service, et il se demanda si Bernadette en voyait bien la couleur. En la croisant dans l'escalier le lendemain matin, Morris lui glissa un billet d'une livre. « J'ai cru comprendre que tu avais fait le ménage de mon appartement, dit-il. Tu as fait du très bon travail. » Elle lui fit son large sourire édenté et le regarda droit dans les yeux d'un air languissant.

« Vous voulez que j'aille vous voir ce soir ?

— Non, non. (Il secoua la tête, soudain inquiet.) Tu ne m'as pas compris. » Mais elle venait d'entendre le pas lourd de Mme O'Shea sur le palier et poursuivit son chemin. En d'autres temps, Morris aurait sauté sur l'occasion, bouche édentée ou pas, mais maintenant — était-ce l'âge ou le climat ? il ne savait pas — il n'en avait pas envie et ne se sentait pas de force à affronter les éventuelles complications. Il imaginait très bien ce

qui risquait d'arriver si les O'Shea le surprenaient au lit avec Bernadette, ou le trouvaient tout simplement derrière une porte et entendaient Bernadette le supplier, de l'autre côté, de la laisser entrer. C'était cher payer s'il lui fallait chercher ensuite un nouveau logement à Rummidge en plein hiver. Pour éviter tout accident et s'accorder un répit bien mérité, Morris décida d'aller faire un tour à Londres et d'y passer la nuit.

Philip se réveilla en sueur : il venait de rêver qu'il était en train de faire la vaisselle dans la cuisine chez lui. Les assiettes tombaient les unes après les autres de ses doigts inertes et se brisaient sur le carrelage sous l'évier. Melanie, qui l'aidait apparemment, contemplait épouvantée la faïence cassée qui s'accumulait. Il poussa un grognement et se frotta les yeux. Au début, il ne ressentit que des troubles physiques : mal à l'estomac, mal à la tête et un goût de soufre dans la bouche. En se rendant à la salle de bains, il aperçut, à travers le voile de ses yeux vitreux, la porte ouverte de son bureau et les draps en désordre sur le divan, et il se rappela. Il cria son nom d'une voix rauque : « Melanie ? » Pas de réponse. La salle de bains était vide. La cuisine aussi. Il tira les rideaux de la salle de séjour et grimaça sous l'effet de la lumière du jour qui inonda la pièce. Personne. Elle était partie.

Et maintenant que faire ?

Son âme était maintenant, comme son estomac, toute chamboulée. La compréhension désinvolte avec laquelle Melanie avait accepté sa lubricité inexperte d'homme fatigué semblait, rétrospectivement, choquante, émouvante, excitante, déconcertante. Il n'avait aucune idée de la signification qu'elle pouvait attacher à l'événement ; et il ignorait donc comment il allait devoir se comporter la prochaine fois qu'ils se rencontreraient. Mais, essaya-t-il de se persuader, se tenant la tête dans les mains, les tempes bourdonnantes, les problèmes d'étiquette étaient secondaires par rapport aux problèmes d'éthique. La question fondamentale était la suivante : est-ce qu'il avait l'intention de recommencer ? Ou plutôt (question stupide, car qui ne souhaiterait pas recommencer ?) était-il disposé à le refaire si l'occasion se représentait ? Ce n'était pas

pour rien qu'il s'était installé dans une zone de glissement, se dit-il d'un air lugubre en regardant la vue qui s'étalait devant sa fenêtre.

Il passa beaucoup de temps à regarder par la fenêtre ce jour-là, n'osant s'aventurer hors de son appartement tant qu'il n'aurait pas décidé ce qu'il allait faire de Melanie – allait-il cultiver cette relation, ou faire comme si rien ne s'était passé ? Il pensa un instant téléphoner en longue distance à Hilary pour voir si le son de sa voix agirait comme une sorte d'électrochoc sur son esprit confus, mais au dernier moment il n'en eut pas le courage et demanda à l'opératrice de lui passer plutôt *Interflora*. Le soleil se coucha qu'il n'était toujours pas décidé. Il alla au lit très tôt et, au milieu de la nuit, il fut réveillé par une pollution nocturne. De toute évidence, il était en train de retomber en pleine adolescence. Il alluma la radio et le premier mot qu'il entendit fut « pollution ». Charles Boon parlait de la fin du monde. Apparemment, l'armée américaine avait enfoui des containers de gaz neuroplégiques – assez pour tuer toute la population du globe – au fond de grottes souterraines dans des caissons en béton, mais, malheureusement, l'armée américaine n'avait pas tenu compte du fait que ces grottes se trouvaient sur la même faille géologique qui traversait tout l'État d'Euphoria.

Il n'y avait qu'une chose à faire, se dit Philip : aller voir Melanie et s'expliquer franchement avec elle. S'il déballait ses sentiments devant elle, elle pourrait peut-être y mettre de l'ordre pour lui. Ce qu'il avait vaguement en tête, c'était une relation adulte, détendue, amicale qui n'impliquerait pas nécessairement qu'ils couchent ensemble de nouveau, mais n'en exclurait pas non plus totalement la possibilité. Oui, demain, il irait voir Melanie. Il se rendormit et rêva cette fois qu'il était le dernier homme à avoir pu quitter Esseph au moment du second et ultime tremblement de terre. Il était seul dans un avion qui décollait de l'aéroport d'Esseph ; tandis que l'appareil s'élançait sur la piste d'envol, il vit par le hublot la piste se crevasser et se transformer en une sorte de damier irrégulier. L'avion décolla juste au moment où le sol allait, semblait-il, s'ouvrir et l'engloutir. Il prit rapidement de l'altitude, s'inclina sur le côté, et Philip put contempler alors par le hublot le spectacle

hallucinant que présentait la ville d'Esseph, avec ses palaces, ses dômes, ses gratte-ciel couronnés de nuages qui brûlaient, s'effondraient et glissaient jusqu'à la mer.

Le lendemain matin, la Baie et la ville étaient toujours là, radieuses sous le soleil, attendant toujours le coup de boutoir fatal qui les anéantirait ; Melanie, elle, demeurait introuvable – il ne la vit ni ce jour-là, ni le lendemain, ni le surlendemain. Philip sortit et rentra à n'importe quelle heure, trouva tous les prétextes pour s'attarder dans le vestibule et sifflota bien fort en montant l'escalier, mais peine perdue. Il vit Carol et Deirdre assez souvent et se décida enfin un jour à leur demander si Melanie n'était pas par là. Non, dirent-elles, elle était partie pour quelques jours. Y avait-il quelque chose qu'elles pouvaient faire pour lui ? Il les remercia : non.

Dans l'après-midi du même jour, il trébucha sur une paire de bottes dans le couloir du bâtiment Dealer : c'était le cow-boy ; il était accroupi devant la porte de Howard Ringbaum, attendant d'être reçu.

« Salut ! dit le cow-boy, avec un coup d'œil polisson. Comment va Melanie ?

— Je n'en sais rien, dit Philip. Je ne l'ai pas vue ces jours-ci. Et vous ? »

Le cow-boy fit non de la tête.

On entendait la voix fluette et nasillarde de Ringbaum jusque dans le couloir : « Vous semblez confondre les mots *satire* et *satyre* dans votre devoir, mademoiselle Lennox. Une satire est une sorte de poème ; un *satyre* une créature lubrique, moitié homme, moitié chèvre, qui passe son temps à poursuivre les nymphes. »

« Il faut que je m'en aille, dit Philip.

— Ciao, dit le cow-boy. T'en fais pas trop. »

Plus facile à dire qu'à faire. Il sentit qu'il sombrait doucement dans l'obsession. Ce soir-là, il entendit Melanie – il était sûr que c'était elle – qui discutait avec Charles Boon à la radio. Malheureusement, la conversation touchait à sa fin quand il alluma le poste. « Ne pensez-vous pas, disait Melanie, que nous devons tendre vers une conception entièrement nouvelle des relations interpersonnelles, une conception fondée sur le

partage plutôt que sur la propriété ? Un socialisme des émotions, en quelque sorte...

— Très juste !

— Et un socialisme des sensations, et...

— Ouais ?

— Eh bien, c'est tout, je pense.

— Eh bien, merci quand même, c'était sensas.

— Enfin, c'est comme ça que je vois les choses, Charles. Bonne nuit.

— Bonne nuit, et rappelle-moi. Quand tu veux », ajouta Boon en insistant lourdement. La fille – était-ce Melanie ? – éclata de rire et raccrocha.

« Cu Iks I-grec Zed, Radio Parallèle, entonna Charles Boon. Vous êtes à l'écoute du Charles Boon Show, le show que le gouverneur Duck a essayé de faire interdire. Appelez le 024-9898 et dites-nous tout ce qui vous passe par la tête. »

Philip sauta de son lit, passa sa robe de chambre et descendit en courant à l'appartement du rez-de-chaussée. Il sonna. Au bout d'un assez long moment, Deirdre vint à la porte et demanda.

« Qui est là ?

— C'est moi, Philip Swallow. Je veux parler à Melanie. »

Deirdre ouvrit la porte. « Elle n'est pas là.

— Je viens de l'entendre parler à la radio. Elle a téléphoné au Charles Boon show.

— En tout cas, elle n'a pas téléphoné d'ici.

— Vous êtes sûre ? »

Deirdre ouvrit la porte toute grande. « Vous voulez fouiller l'appartement ? demanda-t-elle d'un ton ironique.

— Je suis absolument désolé », dit Philip.

Il faut que je me sorte de cette affaire, se dit-il en lui-même en remontant l'escalier. Que je souffle, que je me change un peu les idées. Il profita de son premier jour de congé pour sortir ; il prit le bus, traversa le long pont à deux étages et arriva au centre d'Esseph. Il descendit du bus au moment exact (bien que sept heures plus tôt à la pendule) où Morris Zapp, attablé confortablement dans le grill du *Hilton* de Londres, attaquait à

belles dents le premier steak digne de ce nom qu'il eût vu depuis son arrivée en Angleterre.

Le *Hilton* était un hôtel sacrément cher, mais Morris estimait qu'il pouvait bien s'accorder ce petit plaisir après trois semaines passées à Rummidge ; et il faisait aussi de son mieux pour rentabiliser sa chambre chaude, insonorisée et confortablement meublée, au quinzième étage. Depuis son arrivée le matin, il avait déjà pris deux douches, s'était promené tout nu sur la moquette, le corps baigné dans un souffle d'air chaud continu, était retourné au lit pour regarder la télévision et se faire servir le déjeuner par le garçon d'étage – un gros sandwich avec des frites, précédé d'un grand Manhattan et suivi d'une tarte aux pommes *à la mode*⁷. Toutes ces petites gâteries de tous les jours qui font l'ordinaire de la vie américaine – comme elles paraissaient exquises en exil !

Il était peut-être temps, cependant, qu'il franchisse cette porte tournante et aille mettre le nez dehors pour voir le Gai Londres, se persuada-t-il intérieurement tandis que, l'estomac bien plein, il quittait le grill en se dandinant et allait se choisir un Panatella de luxe chez le marchand de cigares dans le hall d'entrée. Il passa un manteau, des gants et une toque à la Khrouchtchev en fourrure synthétique noire qu'il avait achetée dans un grand magasin de Rummidge, et sortit affronter la nuit glacée de Londres. Il marcha le long de la rue Piccadilly jusqu'à Piccadilly Circus, puis, remontant l'avenue Shaftesbury, il se retrouva en plein Soho. Des rabatteurs grelottants, qui traînaient à l'entrée des strip-teases, l'accostèrent tous les quatre ou cinq mètres.

Bien que Morris Zapp eût vécu pendant des années à la porte d'un des plus grands centres mondiaux de l'industrie du strip-tease, le célèbre South Strand d'Esseph, il n'avait encore jamais expérimenté ce genre de distraction. Les films pornos, oui. Les livres cochons, évidemment. La pornographie était un divertissement bien admis par l'intelligentsia d'Esseph. Mais le

⁷ En français dans le texte. (N.d.T.)

strip-tease, avec toutes ses variations particulières qui fleurissaient à Esseph...

C'est cela même que découvre en ce moment Philip Swallow pour la première fois : après être descendu à pied jusqu'au South Strand dans l'espoir de retrouver ses lieux favoris, il regarde bouche bée, incrédule, les boîtes de strip-tease qui se succèdent le long de l'avenue Cortez : salles de ping-pong, de roulette et de catch, boutiques pour se faire cirer les chaussures, barbecue, dancing, le tout peuplé de filles en monokini ou à poil ; là où il y avait autrefois des bars respectables, des cafétérias, des magasins d'artisanat, des galeries d'art, des cafés-théâtres et des caves de poètes, on ne voit plus aujourd'hui que les mots FILLES ! FILLES ! FILLES ! ou encore STRIP-STRIP-STRIP-STRIP qui se détachent en grosses lettres au néon contre le soleil (car ce n'est encore que l'après-midi en Euphoria) et qui cherchent à attirer les hommes oisifs dans la pénombre fuligineuse où, derrière les rideaux en velours, résonnent et grondent des musiques rock et où les filles, que l'on voit sur les photos à l'extérieur avec leurs énormes seins qui luisent comme des ogives de missiles, « DANSENT DEVANT VOUS TOTALEMENT NUÉS SANS RIEN CACHER DU TOUT... »

... c'était strictement réservé aux péquenots, aux touristes et aux hommes d'affaires. Morris Zapp, qui passait pour un homme raffiné, aurait vu sa réputation anéantie sur-le-champ si quelque collègue ou quelque étudiant l'avait surpris dans un des strip-bars du South Strand. « Quoi ? Morris Zapp fréquente des bars topless ? Morris Zapp paie pour voir des nichons ? Qu'est-ce qui se passe, Morris, tu n'as plus ton compte ces temps-ci ? » Et patati et patata, ils n'auraient pas arrêté de le taquiner. C'est pourquoi Morris n'avait jamais franchi le seuil d'aucun strip-tease du South Strand, bien qu'il eût souvent été pris par des accès de curiosité vulgaire en se rendant au restaurant ou au cinéma ; mais maintenant qu'il est là en plein Soho exotique et pornographique, à dix mille kilomètres de chez lui, avec pour seuls témoins quelques rares étrangers (car la nuit est humide et glacée), il se dit : « Pourquoi pas ? » et s'engouffre dans la

première boîte de strip-tease qu'il trouve, sous les yeux d'un Indien tout triste à la porte.

Et « Pourquoi pas ? » se dit Philip Swallow. « C'est quelque chose que je n'ai jamais vu et que j'ai toujours voulu voir ; et quel mal y a-t-il à ça, et qui va l'apprendre ? D'ailleurs, c'est un phénomène intéressant d'un point de vue culturel et sociologique. Je me demande bien ce que ça peut coûter. » Il fit les cent pas le long de l'avenue pour repérer les établissements qui étaient déjà ouverts à cette heure de la journée et il finit par choisir un petit bar nommé le *Pussycat Go-go* qui vous promettait des danseuses à moitié ou totalement nues et où il n'y avait pas de service ni de supplément à payer. Il prit sa respiration et plongea dans l'obscurité.

« Bonsoir, Monsieur, dit l'Indien, avec un sourire radieux. Une livre, s'il vous plaît, Monsieur. Le spectacle est sur le point de commencer, Monsieur. »

Morris donna une livre et franchit un rideau en reps et une porte battante. Il se retrouva dans une petite pièce peu éclairée où trois rangées de fauteuils en bois étaient disposés devant une petite scène basse. Un projecteur faisait une flaque de lumière violette au milieu de la scène, et un vieil ampli asthmatique diffusait une laborieuse musique pop. La salle était très froide et complètement déserte, à part Morris. Il alla s'asseoir au milieu de la première rangée de chaises et attendit. Au bout de quelques minutes, il retourna à l'entrée.

« Hé, dit-il à l'Indien.

— Vous voulez boire quelque chose, Monsieur ? Une bière, Monsieur ?

— Je veux voir du strip-tease.

— Bien sûr, Monsieur. Un petit instant, Monsieur. Si vous voulez bien patienter un peu. La fille va bientôt arriver, monsieur.

— Il n'y en a qu'une ?

— Une seule à la fois, Monsieur.

— Et il fait un froid de canard là-dedans.

— J'apporte un radiateur, Monsieur. »

Morris retourna à sa place et l'Indien le suivit, traînant un petit radiateur électrique muni d'un long fil – mais pas assez long cependant pour arriver jusqu'à Morris. Le radiateur rougeoyait faiblement dans la pénombre violette à quelques mètres de son fauteuil. Morris mit son chapeau et ses gants, boutonna son manteau jusqu'au cou et alluma tristement son nouveau cigare, fermement décidé à tenir jusqu'au bout. Il avait fait une grossière erreur, mais il ne voulait surtout pas le reconnaître. Il resta donc collé à son fauteuil, à fumer et à regarder la scène vide, frictionnant ses membres glacés de temps en temps pour maintenir la circulation.

Tandis que Philip Swallow, qui s'attendait à être déçu, volé, frustré, et pensait finalement s'ennuyer à mourir (la sagesse populaire ne disait-elle pas que le commerce du sexe était une duperie mortellement ennuyeuse ?), découvrit qu'il ne s'ennuyait pas du tout mais qu'au contraire il était totalement captivé et enchanté, sirotant son gin-tonic (cher payé à un dollar et demi, mais il est vrai qu'il n'y avait pas de frais supplémentaires), tandis qu'une des trois jolies filles dansait toute nue sous ses yeux à moins de trois mètres. Et non seulement elles étaient jolies, mais bizarrement elles pétillaient de santé et d'intelligence, alors qu'il s'attendait à trouver des filles un peu masculines, empâtées et blasées. Elles donnaient presque l'impression de faire ça par gentillesse et non pour l'argent, comme si, tout heureuses de faire quelques pas chassés ou de se tortiller les hanches au son de la musique pop, elles se disaient que, pendant qu'elles y étaient, elles feraient aussi bien d'enlever leurs habits et de donner un peu de plaisir inoffensif aux autres par la même occasion. Elles étaient trois, et, pendant que l'une dansait, une autre servait les boissons et la troisième se reposait. Elles portaient des slips et des petites chemises qui ressemblaient à des sous-vêtements d'enfants, et elles enlevaient et remettaient ces vêtements simples avec modestie mais sans aucune gêne au nez et à la barbe des clients du bar, car il n'y avait pas de salon d'habillage dans cet établissement exigu ; si strip-tease veut dire taquinerie sexuelle, alors ce n'était pas du tout ça : elles se donnaient des petites tapes

amicales sur l'épaule lorsqu'elles se remplaçaient, avec cet air de franche camaraderie qui existe entre les membres d'une équipe de relais féminin dans une école de bonnes sœurs. Rien n'aurait pu être aussi peu sordide.

Morris avait presque fumé la moitié de son cigare lorsqu'il entendit s'élever la voix d'une fille – qui s'excusait ou protestait, il n'en était pas très sûr, car elle souffrait d'un rhume de cerveau – de l'autre côté du rideau en reps. Finalement, l'Indien l'escorta derrière un paravent grossier dans un coin de la pièce. Lorsqu'elle passa tout près de lui en tramant ses bottes – on aurait dit celles de Mme Swallow –, avec son foulard et son petit sac en plastique à fermeture éclair, elle avait presque l'air aussi sexy que la Miss Plan Quinquennal de Sibérie. Manifestement, l'Indien semblait estimer que sa réputation était sauve. Il n'arrêtait pas de sourire. Prenant un micro portatif et fixant les yeux sur Morris qui était toujours le seul client, il dit d'une voix tonnante :

« BONSOIR MESDAMES ET MESSIEURS ! Notre première artiste ce soir est Fifi, la soubrette française. Merci. »

L'Indien manipula les boutons du magnétophone : la musique s'enfla et une blonde, vêtue d'un minuscule tablier en dentelle par-dessus des sous-vêtements et des bas noirs, vint se planter avec son plumeau sous le projecteur.

« Eh bien, si je m'y attendais », dit Morris à haute voix.

Mary Makepeace (car c'était bien elle) fit un pas en avant, portant la main devant ses yeux pour se protéger de la lumière.
« Qui est-ce ? Je connais cette voix.

— Comment était-ce à Stratford-upon-Avon ?

— Hé, professeur Zapp ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'allais vous poser la même question. »

L'Indien accourut. « S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Les clients n'ont pas le droit de parler avec les artistes. Je vous prierai de poursuivre le spectacle, Fifi.

— Ouais, poursuivez, Fifi, dit Morris.

— Écoutez, cet homme n'est pas un client, c'est quelqu'un que je connais, dit Mary Makepeace. Ne comptez pas que je me

déshabille devant *lui*. Surtout qu'il n'y a personne d'autre dans la salle. C'est indécent.

— Mais le strip-tease est indécent. Il est fait pour ça, dit Morris.

— Je vous en prie, Fifi ! supplia l'Indien. Si vous commencez, peut-être que d'autres clients vont venir.

— Non, dit Mary.

— Vous êtes virée, dit l'Indien.

— D'accord, dit Mary.

— Venez boire un coup, dit Morris.

— Où ?

— Au Hilton ?

— Si c'est vous qui m'invitez, dit Mary. Je vais chercher mon manteau. »

Morris s'empressa de sortir chercher un taxi. La soirée était miraculeusement sauvée. Il comptait bien faire plus ample connaissance avec Mary Makepeace dans sa chambre douillette au Hilton. Lorsque le taxi quitta le rebord du trottoir, il passa le bras autour de ses épaules.

« Comment une gentille fille comme vous peut-elle venir se perdre dans une boîte pareille ? dit-il. Si vous me permettez ce cliché.

— J'espère qu'on se comprend, professeur Zapp ? Je vais juste boire un verre avec vous, un point c'est tout.

— Bien sûr, dit-il d'un air narquois. Qu'imaginez-vous d'autre ?

— D'ailleurs, je suis toujours enceinte. Je n'ai pas eu le courage de me faire avorter.

— Je suis bien content de l'apprendre, dit Morris platement, retirant son bras.

— J'étais sûre que ça vous ferait plaisir. Mais il n'y avait rien de moral dans ma décision, comprenez-moi bien ! Je maintiens que la femme doit avoir le droit de décider de son destin biologique.

— Vraiment ?

— Mais je me suis dégonflée au dernier moment. C'était la clinique. Toutes ces filles qui traînaient en chaussettes dans les

couloirs, les joues ruisselantes de larmes. Les cuvettes de W. - C. pleines de sang... »

Morris eut un frisson dans le dos. « Épargnez-moi les détails, la supplia-t-il. Mais ce truc de strip-tease ? Ce n'est pas de l'exploitation ?

— Bien sûr que si, mais j'ai absolument besoin de fric. C'est au moins un boulot qu'on peut faire sans permis de travail.

— Pourquoi tenez-vous tant à rester dans ce pays pourri ?

— Pour avoir mon bébé ici. Je veux qu'il ait la double nationalité pour qu'il n'ait pas à faire son service quand il sera grand.

— Comment savez-vous que ce sera un garçon ?

— Quel que soit le cas, je n'ai rien à perdre. Dans ce pays, on ne paie pas pour accoucher.

— Mais pendant combien de temps encore allez-vous pouvoir continuer à faire ce genre de travail ? Vous pensez peut-être changer de numéro et faire Fifi-la-soubrette-enceinte ?

— Je constate que votre sens de l'humour, lui, n'a pas changé, professeur Zapp.

— Je fais de mon mieux », dit-il.

Quant à Philip, qui maintenant sirotait son quatrième gin-tonic et venait de passer deux bonnes heures à examiner l'anatomie des trois filles du *Pussycat Go-go*, il sentait qu'il était parvenu à mieux comprendre les conflits de générations : c'était une question d'âge. Les jeunes étaient plus jeunes. Donc plus beaux. Leur peau respirait la santé, ils avaient encore toutes leurs dents, leurs ventres étaient plats, leurs seins (ah !) étaient fermes, leurs cuisses (ah ! ah !) n'étaient pas marbrées comme du bleu danois. Mais comment résoudre ce conflit ? Par l'amour, bien sûr. Grâce à des filles comme Melanie qui offraient généreusement leur jeune chair ferme à de vieux types tout décrépits comme lui, pour leur redonner une sève nouvelle. Melanie ! Comme son geste paraissait simple et délicat à la lumière de cette illumination soudaine. Pourquoi avait-il fallu qu'il complique tout avec ses émotions et sa morale ?

Il se leva enfin pour partir. Son pied était engourdi, mais son cœur débordait de générosité envers le genre humain. Il lui

parut tout naturel, alors qu'il sortait du *Pussycat Go-go*, aveuglé par la lumière rasante du soleil sur l'avenue Cortez et un peu chancelant à cause de l'alcool et des fourmis qu'il avait dans les jambes, de se retrouver face à face avec Melanie Byrd en personne, comme si, obéissant à ses désirs, elle s'était matérialisée pour lui sur le trottoir.

« Eh bien, professeur Swallow !

— Melanie ! Ma chère enfant ! Il la serra tendrement des deux mains. Où étiez-vous ? Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

— Je ne me suis pas enfuie, professeur Swallow.

— « Philip », je vous en prie.

— J'étais simplement chez quelqu'un ici en ville.

— Un copain ? demanda-t-il inquiet.

— Une copine. Son mari est en prison – il fait partie des 99 d'Euphoria, vous en avez entendu parler ? Elle se sent un peu seule...

— Je me sens seul, moi aussi. Revenez à Plotinus avec moi, Melanie, dit-il, émerveillé d'entendre ces mots passionnés et poétiques qui sortaient de sa bouche.

— Non, vous comprenez, je ne suis pas vraiment libre, en ce moment, Philip.

— *Oh, viens vivre avec moi et sois ma bien-aimée. Ensemble nous goûterons des plaisirs infinis.* (Ses yeux brillaient de désir.)

— Eh là, doucement, Philip. » Melanie eut un petit sourire inquiet et essaya de se dégager de son étreinte. « Ces filles vous ont fait perdre la tête. Dites-moi, j'ai toujours voulu le savoir, elles sont vraiment totalement nues ?

— Totalement. Mais elles ne sont pas aussi jolies que vous, Melanie.

— C'est très gentil de me dire ça, Philip. » Elle parvint à se libérer. « Je crois que je ferais mieux de partir maintenant. À bientôt. » Elle partit d'un pas rapide vers le croisement de l'avenue Cortez et de la Grand Rue. Philip marchait en boitant à ses côtés. L'avenue commençait à s'animer. Les voitures klaxonnaient et ronronnaient sur la chaussée, les piétons se bousculaient sur le trottoir.

« Melanie ! Vous n'allez pas encore disparaître. Vous avez oublié ce qui s'est passé l'autre nuit ?

— Est-ce bien nécessaire de le crier à tout le monde dans la rue ? »

Philip baissa le ton. « C'était la première fois que ça m'arrivait. »

Elle s'arrêta net et le dévisagea : « Vous voulez dire – que vous étiez puceau ?

— Je veux dire avec quelqu'un d'autre que ma femme, bien sûr. »

Elle posa la main gentiment sur son bras. « Je suis désolée, Philip. Si j'avais su que c'était un tel événement pour vous, je n'aurais jamais osé.

— J'imagine que ça ne voulait absolument rien dire pour vous ? » dit-il d'un ton amer, hochant la tête. Le soleil avait disparu derrière les toits et une rafale de vent glacé qui remontait de la Baie le fit frissonner. Le faste de l'après-midi s'était évanoui.

« C'est le genre de chose qui arrive quand on est un peu excité. C'était bon, mais... vous savez. (Elle haussa les épaules.)

— Je sais, ce n'était pas très brillant, marmonna-t-il. Mais redonnez-moi une chance.

— Philip, par pitié.

— Venez au moins dîner avec moi ici. Il faut que je vous parle... »

Elle fit non de la tête. « Désolée, Philip. Je ne peux pas. J'ai un rendez-vous.

— Un rendez-vous ? Avec qui ?

— Un type. Je ne le connais pas très bien, en fait, alors je ne veux pas le faire attendre.

— Qu'est-ce que vous allez faire avec lui ? »

Melanie poussa un soupir. « Si vous voulez tout savoir, je vais l'aider à chercher un appartement. Je crois que le type qui partageait son appartement s'est défoncé au LSD et a mis le feu à la baraque hier soir. À bientôt, Philip.

— Il peut coucher chez moi dans le bureau, si vous voulez », proposa Philip, désespéré, s'agrippant à son bras.

Melanie fronça les sourcils et hésita. « Votre bureau ?

— Juste pour quelques jours, le temps de trouver autre chose. Téléphonez-lui et dites-lui. Et après, venez dîner avec moi.

— Vous pouvez le lui dire vous-même, dit Melanie. Il est là-bas devant les *Temps modernes*. »

De l'autre côté de la rue, par-dessus le flot palpitant et étincelant des voitures, Philip aperçut en effet la librairie des *Temps modernes*, célèbre pour avoir servi de Q.G. à la génération des Beatniks. Et, devant le magasin, la tête rentrée dans les épaules face au vent, les mains tellement enfoncées dans les poches de son jean que ça lui faisait une protubérance suspecte, Charles Boon attendait.

3

Correspondance

Hilary à Philip

Mon cheri,

Merci beaucoup pour ton aérogramme. Nous étions tous ravis d'apprendre que tu étais arrivé sain et sauf, surtout Mathieu qui avait vu à la télévision des images d'un accident d'avion en Amérique et qui était persuadé que c'était ton avion. Maintenant il s'inquiète de te savoir dans une maison qui, comme tu as dit en plaisantant, risque à tout moment de glisser jusqu'à la mer, alors je t'en prie, rectifie les choses dans ta prochaine lettre.

J'imagine que les filles en dessous de chez toi vont prendre en pitié le pauvre célibataire que tu es et proposer de laver tes chemises et de recoudre tes boutons, etc. Je te vois mal te débrouiller avec cette machine à laver au sous-sol. Soit dit en passant, la nôtre fait un affreux bruit et le réparateur dit que les roulements sont fatigués et que la réparation va nous coûter 21 livres. Est-ce que ça en vaut la peine, est-ce que je ne ferais pas mieux de l'échanger pour une neuve pendant qu'elle marche encore ?

Oui, la vue sur la Baie, je m'en souviens très bien, mais dans l'autre sens, bien sûr – tu te rappelles ce drôle de petit appartement mansardé que nous avions à Esseph ? Nous étions jeunes et fous alors... Enfin, inutile de s'attendrir, tu es à 10 000 kilomètres, et moi, j'ai encore la vaisselle à faire.

Ah – avant que j'oublie – je n'ai pas réussi à trouver *Écrivons un roman*, ni ici, ni à l'université. Je n'ai pas vraiment bien cherché à l'université car M. Zapp occupe déjà ton bureau. Je ne peux pas dire qu'il m'ait vraiment plu. J'ai demandé à Bob Busby comment il s'adaptait, et il m'a dit que très peu de gens l'avaient rencontré – il semble assez peu bavard et plutôt distant, il passe presque tout son temps dans son bureau.

C'est tout de même drôle que tu aies rencontré ce filou de Charles Boon dans l'avion et qu'il connaisse un tel succès là-bas. Les Américains sont décidément très crédules, tu ne trouves pas ?

On t'embrasse tous tendrement,

Désirée à Morris

Cher Morris,

Merci pour ta lettre. Si, si. Elle m'a fait plaisir. En particulier tous ces petits détails que tu donnes sur le Dr O'Shea, sur les quatre différents types de prises de courant dans tes pièces et sur le panneau d'affichage du département. Les gosses ont adoré, eux aussi.

Je trouve que c'est la première vraie lettre que j'aie jamais reçue de toi – à part, bien sûr, les petites notes griffonnées sur le papier à lettres des hôtels pour me demander d'aller te chercher à l'aéroport ou de t'envoyer tes notes de cours. En la lisant, je t'ai trouvé presque humain, finalement. Évidemment, j'ai remarqué que tu faisais de ton mieux pour paraître spirituel et charmant, mais ça ne fait rien, du moment que je ne suis pas dupe. Et je ne le suis pas. Tu m'entends bien, Morris ? JE NE SUIS PAS DUPE.

Je ne vais pas changer d'avis sur le divorce, alors, je t'en prie, ne gaspille pas ton ruban de machine à écrire pour essayer de me faire changer d'avis. Et surtout ne te prive pas de relations sexuelles à cause de moi, non plus. C'est ce que ta lettre laissait entendre, du moins ; j'aurais horreur de penser, quand tu reviendras, que tu aies pu laisser passer six mois de bonne baise pour rien.

À ce propos, est-ce que la Lotus Europa que tu as commandée n'est pas une voiture un peu trop jeune pour toi ? J'en ai vu une dans le centre ville d'Esseph hier ; pour parler franchement, on dirait un pénis sur quatre roues, tu ne trouves pas ? En ce qui concerne la Corvair, je n'ai pas oublié de mettre une annonce à la Coop la semaine dernière ; jusqu'ici il n'y a eu qu'un seul coup de téléphone, mais malheureusement j'étais sortie. Darcy a répondu et Dieu sait ce qu'il a pu dire au type.

Le deuxième trimestre commence cette semaine, et, tu ne le croiras peut-être pas, mais il y a déjà des signes d'agitation sur le campus. Une bombe a explosé dans les toilettes des hommes

au troisième étage du bâtiment Dealer la semaine dernière ; elle était réglée, dit-on, pour exploser lors d'une visite d'un de tes collègues aux chiottes, mais on a fait évacuer le bâtiment après avoir reçu un appel anonyme. Les Hogan m'ont invitée à un cocktail lamentable, mais je n'ai pas parlé à beaucoup de gens ; c'était l'habituelle bande de connards plus un nouveau, Charles Boon, du show du même nom. Ah, oui, j'allais oublier : j'ai rencontré ton homologue, Philip Swallow. J'étais déjà un peu éméchée et je n'ai pas arrêté de l'appeler Sparrow, mais il ne s'est pas départi de son flegme. Seigneur, si tous les Britanniques sont comme lui, je ne sais pas comment tu vas pouvoir survivre ! Il n'avait même pas

Drôle de coïncidence : juste comme j'étais en train d'écrire la dernière phrase, j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre, et qui crois-tu que j'ai vu arriver dans l'allée ? M. Swallow en personne. Il était sur les rotules, car il était monté du campus jusqu'ici à pied – il a dit que ça ne semblait pas si loin que ça sur le plan de la ville mais il ne s'était pas rendu compte que la rue était presque verticale. C'était justement lui le type qui avait appelé pour la Corvair et il venait la voir. Dommage que je l'aie déjà rencontré chez les Hogan parce que, bien sûr, j'ai été obligée de tout lui sortir, Nader et tout le reste. Bien entendu, il a décidé de ne pas la prendre. En fait, j'étais plutôt désolée pour lui. Apparemment, il avait déjà été attrapé par quelqu'un qui lui avait loué une maison dans la zone de glissement ; s'il avait acheté la Corvair, il aurait constitué un sacré risque pour une assurance, qu'il prenne sa voiture ou reste à la maison.

Tout est très calme et très paisible ici sans toi, Morris. J'ai tourné la télévision vers le mur, et je passe beaucoup de temps à lire et à écouter de la musique classique sur la chaîne – Tchaïkovski, Rimski-Korsakov et Sibelius, tout ce romantisme slave que j'adorais et dont tu t'es moqué la première fois que nous nous sommes rencontrés.

Les jumeaux vont bien. Ils sont toujours planqués dans un coin quelque part, et je pense qu'ils sont en train de faire des expériences sexuelles mais je m'en voudrais d'intervenir. La biologie est leur grande passion pour le moment. Ils ont même

pris goût au jardinage, ce que j'ai naturellement encouragé en leur laissant un coin ensoleillé dans notre jardin en pente. Ils te disent toute leur affection. Il serait hypocrite de ma part d'en faire autant.

Désirée

PS. Non, je n'ai pas rencontré Melanie. Pourquoi tu ne lui écrirais pas toi-même ?

Hilary à Philip

Mon chéri,

Ce matin, un homme de chez *Johnson* s'est présenté chez nous avec un énorme bouquet de roses rouges que, prétendait-il, tu avais fait envoyer par *Interflora*. Je lui ai dit qu'il devait y avoir erreur parce que ce n'était pas mon anniversaire ou quoi que ce soit, mais il n'a pas voulu les remporter au magasin. J'ai téléphoné chez *Johnson* et ils m'ont dit qu'en effet tu les avais bien commandées. Il y a quelque chose qui ne va pas, Philip ? Ce n'est pas ton genre. Des roses en janvier, ça doit coûter les yeux de la tête. C'étaient des roses de serre, naturellement, et elles baissent déjà du nez.

As-tu reçu ma dernière lettre dans laquelle je disais que je n'avais pas pu trouver *Écrivons un roman* ? Ça fait longtemps qu'on n'a pas eu de tes nouvelles. As-tu déjà commencé tes cours ?

J'ai rencontré Janet Dempsey au supermarché et elle m'a dit que Robin était décidé à partir s'il n'obtenait pas sa promotion à cette session. Ils ne peuvent tout de même pas lui donner un poste de professeur avant toi, n'est-ce pas ? Il est tellement plus jeune.

Écris-nous vite, je t'embrasse,

Hilary

PS. La machine à laver fait de plus en plus de bruit.

Philip à Hilary

Chérie,

Je me suis senti plein de remords en recevant ton second aérogramme ce matin. *Mea culpa*, mais je viens de passer une semaine assez mouvementée, avec ce début du trimestre, ou plutôt du terme, comme ils disent ici ; en t'envoyant des roses, j'espérais te rassurer un peu et te montrer que je suis toujours en vie et que je pense à toi. Il semble en fait qu'elles aient eu l'effet inverse. J'avoue que j'avais ingurgité pas mal de gin la veille au soir, et peut-être que les roses étaient une façon de me racheter le lendemain matin. C'était à un cocktail chez Luke Hogan, le directeur du département ; sa femme m'avait demandé d'intervenir auprès de Charles Boon pour qu'il vienne comme invité d'honneur, une petite plaisanterie dont je me serais bien passé. Parmi les autres invités, il y avait Mme Zapp, complètement bourrée, et qui était très agressive. Elle ne m'a pas plu du tout, mais, depuis, par une curieuse coïncidence, j'ai été amené à réviser un peu mon jugement en sa faveur. J'avais répondu à une annonce pour une Chevrolet Corvair d'occasion, et le hasard a voulu que ce soit la voiture secondaire des Zapp. Mais, lorsque Mme Zapp m'a reconnu, elle m'a dit que la Corvair avait la réputation d'être peu fiable, et, très honnêtement, elle m'a déconseillé de l'acheter.

Les Zapp habitent une maison luxueuse, en haut d'une colline incroyablement abrupte ; il y régnait un certain désordre quand je suis arrivé. Les Zapp ont des jumeaux affublés de prénoms plutôt ridicules, Elizabeth et Darcy (Zapp est spécialiste de Jane Austen, bien sûr – le grand spécialiste de Jane Austen de l'avis de beaucoup). On raconte ici que le ménage bat de l'aile, et Mme Zapp me l'a elle-même laissé entendre, alors j'imagine que ça explique peut-être ses manières déconcertantes, et les siennes à lui aussi, d'après ce que tu dis. Le taux de divorce est astronomique ici. C'est assez surprenant quand on est habitué à un environnement social plus stable. Surprenante également cette manie qu'ils ont tous, à commencer par Mme Zapp, d'utiliser des mots de cinq lettres tout le temps, même devant leurs enfants. C'est un peu choquant au début d'entendre des femmes de profs et de charmantes jeunes filles dire « merde » et

« garce », là où on dirait tout bonnement « mince alors », ou « flûte ». Ça rappelle la première semaine à l'armée.

J'avoue que j'avais un peu le sentiment d'être une bleusaille quand j'ai rencontré mes étudiants pour la première fois cette semaine. Le système est tellement différent, et les étudiants sont infiniment plus hétérogènes que chez nous. Ils ont lu des choses totalement farfelues alors qu'ils ont fait l'impasse sur les plus évidentes. J'ai reçu un étudiant dans mon bureau l'autre jour, apparemment très brillant, qui ne semblait avoir lu que deux auteurs, Gurdjieff (c'est comme cela qu'on écrit son nom ?) et un autre nommé Asimov, et n'avait jamais entendu parler d'E. M. Forster.

J'assure deux cours, ce qui veut dire que j'ai deux groupes d'étudiants trois fois par semaine pendant quatre-vingt-dix minutes, ou plutôt que je devrais les avoir s'il n'y avait pas la grève des Étudiants du Tiers Monde. Il y a un étudiant nommé Wily (sic) Smith qui prétend être noir, bien qu'en fait il ait la peau à peine plus basanée que moi, et qui me harcèle depuis le jour de mon arrivée pour que je l'accepte dans mon cours de création littéraire. J'ai fini par céder, et, la première fois que la classe s'est réunie, tu sais ce qui est arrivé ? Wily Smith s'est mis à haranguer ses camarades et a fini par les convaincre de soutenir la grève en boycottant mon cours. Ce n'était pas moi qu'il visait, bien sûr, comme il me l'a gentiment expliqué, mais quel toupet tout de même !

Eh bien, chérie, j'espère que cette longue lettre rachètera mes négligences passées. Et surtout, rassure bien Mathieu : ma maison ne va pas glisser dans la mer. Quant à Robin Dempsey, il est peu probable, je pense, qu'il obtienne un poste de professeur cette année, étant donné les chances dérisoires de promotion à Rummidge, mais il n'y a aucun risque pour que je lui fasse concurrence, malheureusement. Il a publié des tas d'articles.

Je t'embrasse tendrement,

Philip

Morris à Désirée

D'accord, tu es fermement décidée à me quitter, Désirée. Tu me détestes, O. K., mais ne me brise pas le cœur. Punis-moi si tu veux, mais inutile d'être sadique à ce point. Sauf si tu plaisantes, bien sûr. Tu plaisantais, n'est-ce pas ? Tu n'as tout de même pas laissé passer l'occasion de vendre la Corvair à Swallow ? Ne va pas me dire que tu lui as déconseillé de l'acheter ! Swallow – le seul et unique pigeon vraisemblablement dans tout l'État d'Euphoria à vouloir acheter une Corvair. Au cas où, par hasard, M. Swallow aurait encore quelques hésitations, prends donc le téléphone sans plus tarder, je t'en prie, et offre-lui de baisser le prix d'environ deux cents dollars. Propose-lui aussi des timbres de bonus et un plein d'essence, si ça peut servir à quelque chose.

Désirée, ta lettre n'a rien fait pour me faciliter les choses en cette semaine plutôt pénible. Quand on dit qu'il n'y a pas d'étudiants dans les universités britanniques, c'est totalement faux ; cette semaine, ils ont tous débarqué après leurs vacances de Noël prolongées. Dommage, je commençais à me trouver dans mon élément. Maintenant, les cours m'ont fait revenir à la case départ. Je t'assure que leur foutu système va me tuer. Est-ce que j'ai dit système ? Un lapsus. Il n'y a pas de système. Ils ont un truc qu'ils appellent tutorat. Trois étudiants et moi, pendant une heure chaque fois. Nous sommes censés discuter sur un texte que j'ai choisi. Ce qui me vient à l'idée, apparemment, sauf que la librairie du campus n'a jamais rien de ce qui me vient à l'idée. Supposons qu'on se soit mis d'accord, les étudiants et moi, sur un livre dont on peut dégoter quatre exemplaires, l'un d'entre eux rédige alors un essai et le lit à haute voix devant nous. Au bout de trois ou quatre minutes, les deux autres étudiants ont les yeux qui se perdent dans le vague et ils s'avachissent sur leur chaise. Il est clair qu'ils n'écoutent plus. Et moi, j'ai beau écouter attentivement, je ne comprends pas un traître mot de ce que raconte le type à cause de son accent anglische. Bientôt, infiniment trop tôt, il s'arrête. « Merci », dis-je, en lui adressant un grand sourire de satisfaction. Il me regarde d'un air mauvais en se mouchant, puis il reprend là où il s'était arrêté, en plein milieu d'une phrase. Les deux autres étudiants se réveillent quelques instants, échangent des regards et ricanent. C'est toute la

participation dont ils sont capables. Lorsque le type termine enfin son exposé, je demande s'il y a des commentaires. Silence. Les autres détournent les yeux. Je me dévoue à faire moi-même un commentaire.

Le silence retombe de nouveau. Dans ce grand silence, on entend presque pousser la barbe du type. En désespoir de cause, je me tourne vers l'un d'entre eux et lui pose une question : « Et, vous, qu'avez-vous pensé de ce texte, mademoiselle Archer ? » Mlle Archer tombe de sa chaise, évanouie.

Pour être honnête, ce n'est arrivé qu'une seule fois, et si la fille s'est évanouie c'était surtout à cause de ses règles, mais, tout de même, j'ai vu dans tout ça quelque chose de très symbolique.

Tu ne le croiras peut-être pas, mais la vie politique de Euphoric State me manque beaucoup. Ce qu'il leur faudrait ici, ce serait quelques bons attentats à la bombe. Ils pourraient commencer par faire sauter le directeur du département d'anglais, un certain Gordon Masters, dont la principale passion est de tuer des bêtes sauvages et d'accrocher leurs dépouilles aux murs de son bureau. Il a été capturé à Dunkerque et a passé la guerre dans un camp de prisonniers. Je ne comprends pas comment les Allemands ont pu le supporter. Il dirige le département un peu comme s'il était encore à Dunkerque, effectuant de constants replis stratégiques devant les forces écrasantes de l'adversaire, l'adversaire étant ici bien sûr les étudiants, les administrateurs, le Gouvernement, les cheveux longs des garçons, les jupes courtes des filles, la promiscuité sexuelle, les Rapports, les crayons à bille – en somme, presque tout ce qui constitue le monde moderne. J'ai su tout de suite qu'il était fou quand je l'ai vu, à moitié fou du moins, car ça ne se voit que dans l'un de ses yeux qu'il est assez malin pour garder fermé la plupart du temps, tandis que de l'autre il hypnotise les professeurs. Apparemment, ça ne les gêne pas. Ici, les gens sont si tolérants que tu en as la nausée.

Si tu remarques une certaine amertume dans ma prose aujourd'hui et si tu te dis que l'on a dû infliger quelque blessure à mon orgueil, cette plante délicate chez moi, tu ne te tromperas pas beaucoup, ma chère Désirée. Aujourd'hui, je suis allé à la

Bibliothèque consulter les dossiers du *Times Literary Supplement* pour y trouver un renseignement, et, comme par hasard, je suis tombé soudain sur une longue recension de cet Hommage à Jackson Milestone auquel j'ai contribué en 1964, tu te souviens ? Non, bien sûr que non, tu t'arranges toujours pour oublier tout ce que j'ai écrit. Qu'importe, crois-moi sur parole, mais j'ai écrit un article sensationnel sur « La dialectique apollonienne-dionysiaque dans les romans de Jane Austen » pour ce recueil ; c'est curieux, mais je n'avais jamais vu cette recension avant. Naturellement, j'ai parcouru les colonnes de la revue pour voir s'il y avait quelque commentaire sur ma contribution, et, tu ne me croiras peut-être pas, mais il y en avait un : « Si l'on passe maintenant à l'essai du professeur Zapp... » et en un coup d'œil j'ai vu que mon article faisait l'objet d'une longue discussion.

Imagine que tu reçois une lettre anonyme, ou un coup de téléphone obscène, ou que tu découvres qu'un assassin professionnel t'a suivie toute la journée avec un revolver braqué dans ton dos. Enfin, imagine le choc qu'on peut éprouver en découvrant qu'une force anonyme et perverse de ce monde est dirigée spécifiquement contre toi, et que tu sois incapable de l'identifier ou de l'expliquer. Parce que ce type cherchait vraiment à faire mal. Je t'assure, il ne s'est pas contenté de traiter par le mépris mes arguments, mes preuves, ma précision et mon style, de considérer mon article comme une sorte de monument témoignant de l'imbécillité et de la perversité des chercheurs, non, il voulait ma peau et mes couilles aussi, il voulait réduire mon ego en bouillie.

Je n'ai pas besoin de te dire, bien sûr, que l'auteur était complètement fou, que sa présentation de mon article était une caricature, et que ses propres arguments étaient truffés de suppositions fausses et d'erreurs factuelles que même un enfant aurait pu voir. Mais, mais – et voilà le tour de l'écrou – il n'y a absolument rien que je puisse faire. Je ne peux même pas écrire au *TLS* et dire, dans le style habituel : « On vient d'attirer mon attention sur une recension publiée dans votre revue il y a quatre ans... » J'aurais tout simplement l'air ridicule. C'est bien ce qui me chiffonne dans toute cette affaire – le décalage dans le

temps. Ça vient juste de m'arriver à moi, alors que pour tous les autres c'est de l'histoire ancienne. Pendant toutes ces années, je me suis baladé avec une blessure qu'on m'avait infligée à mon insu. Tous mes amis ont dû être au courant – ils ont dû voir la poignée du couteau dépasser entre mes omoplates – mais pas un seul de ces crevards n'a eu la courtoisie de me le dire. Ils avaient peur que je les engueule, j'imagine, et c'est en effet ce que j'aurais fait, mais à quoi servent les amis, après tout ? Et mon ennemi, qui est-il ? Un étudiant de doctorat que j'ai collé ? Un de ces universitaires anglices que j'ai massacré dans une note en bas de page ? Un type dont j'ai écrasé la mère en voiture sans m'en rendre compte ? Te souviens-tu, Désirée, d'un très mauvais dos d'âne qu'on aurait trouvé sur notre route quelque part, il y a quatre ou cinq ans ?

Désirée, ton souci de me voir profiter d'une bonne vie sexuelle pendant que je suis ici est assez touchant, mais tu devrais y réfléchir à deux fois avant de mettre des pensées si généreuses par écrit : ça pourrait faire foirer ta demande de divorce, bien que je continue à espérer que notre problème conjugal ne soit pas irrémédiable. De toute façon, je n'ai pas envie de profiter de ton aimable autorisation. Ils ont un hiver ici, vois-tu, Désirée – le vieux rythme des saisons : la sève est tombée à un niveau bien bas en ce moment.

Parle-moi un peu plus des jumeaux. Ou plutôt, demande-leur d'écrire quelques mots à leur vieux papa, si du moins le système scolaire public d'Euphoria enseigne toujours cet art démodé qu'est l'écriture. C'est sensas, cette histoire de jardinage. O'Shea est-ce que tu pourrais appeler un jardinier « avant-gardeniste ». Il ne croit qu'au hasard. Son jardin est un incroyable futoir, plein de mauvaises herbes, de tas de charbon, d'accessoires de jeux cassés, de landaus sans roues, de choux, de bacs à oiseaux à sec et de gros arbres sinistres qui se meurent lentement de maladie inconnue. Je sais ce qu'ils ressentent.

Tendrement,

Morris

PS. J'ai bien écrit à M. mais la lettre m'a été renvoyée avec la mention « Inconnue à cette adresse ». Essaie de me trouver sa

nouvelle adresse, veux-tu, en passant par le service de la scolarité ?

Hilary à Philip

Mon chéri,

Merci beaucoup pour ta longue lettre si passionnante. Mais quel dommage que tu te sois senti obligé d'écrire tous ces vilains mots. Évidemment, je n'ai pas pu laisser Amanda la lire, bien qu'elle m'ait harcelée pendant des jours. Un peu négligent de ta part, mon chéri, tu ne trouves pas, car les enfants sont naturellement très intéressés par tes lettres. Et je dois dire que ça m'a paru tout à fait déplacé.

À propos, tu ne m'avais pas dit qu'une bombe avait explosé dans ton bâtiment peu après ton arrivée, mais j'imagine que tu n'as pas voulu nous inquiéter. Tu n'as couru aucun danger ? Si la situation s'aggrave, il faudra que tu reviennes, et tant pis pour l'argent.

Entre parenthèses, puisque tu n'as rien répondu au sujet de la machine à laver, j'en ai acheté une neuve. Entièrement automatique et assez chère, mais elle est sensationnelle.

C'est par M. Zapp que j'ai entendu parler de la bombe. Une bien étrange rencontre qu'il me faut te raconter. Il est passé à la maison l'autre soir avec *Écrivons un roman* qu'il avait fini par retrouver dans ton bureau. Il était autour de six heures, le pire moment pour moi, et j'étais juste sur le point de servir le dîner, mais je me suis sentie obligée de le faire entrer, comme il s'était donné la peine d'apporter ton livre et qu'il faisait un peu pitié, planté là devant la porte, dans la neige fondue, avec ses caoutchoucs et son espèce de chapeau de cosaque ridicule. Il ne m'a pas fallu longtemps pour le persuader – il m'a presque bousculée tant il avait hâte d'entrer dans la maison. Je l'ai emmené dans la pièce de devant pour lui offrir un petit xérès, mais il y faisait aussi froid que sur la banquise – je ne prends plus la peine d'y faire du feu maintenant que tu n'es plus là – alors j'ai dû l'emmener dans la salle à manger où les enfants commençaient à se chamailler parce qu'ils avaient faim et

voulaient dîner. Je lui ai demandé si ça ne le gênait pas de finir son verre pendant que je donnerais à manger aux enfants, espérant ainsi lui faire comprendre qu'il devait partir tout de suite, mais il a dit que ça ne le gênait pas et que je pouvais très bien me mettre à manger moi aussi ; alors, il a enlevé son chapeau et son manteau, s'est assis et est resté là à nous observer. Et je dis bien à nous observer. Ses yeux suivaient tous nos gestes, des plats à nos assiettes, et des assiettes à nos bouches. C'était terriblement gênant. Les enfants gardaient un étrange mutisme, et je voyais qu'Amanda et Robert se regardaient et rougissaient en se retenant de rire. Finalement j'ai dû lui demander s'il aimeraït se mettre à table avec nous.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un homme aussi corpulent se déplacer aussi vite. Encore une chance que j'avais préparé un gros rôti parce qu'il ne restait plus grand-chose sur l'os après que M. Zapp se fut servi pour la troisième fois. Ses manières à table laissaient évidemment un peu à désirer, mais ça me faisait presque plaisir de le voir manger comme ça, car manifestement il mourait d'envie de retrouver une bonne cuisine familiale. Il s'est aussi mis en quatre pour amuser les enfants, et il a eu beaucoup de succès auprès d'Amanda car il semblait connaître toutes ses chansons pop favorites – le nom des chanteurs, le titre des disques et comment ils en étaient arrivés au Top Twenty, et ainsi de suite ; ça m'a paru très étonnant chez un homme de son âge et de sa profession, mais les enfants ont été très impressionnés, surtout Amanda, comme je disais. Cependant, je pensais qu'il aurait le tact de filer aussitôt après le dîner ; j'ai donc servi le café tout de suite pour le lui faire comprendre. Mais pas de chance. Il est resté là à raconter tout un tas d'histoires – assez drôles, je dois le reconnaître – sur l'extraordinaire famille avec laquelle il habite (un médecin nommé O'Shea – tu connais ?) si bien que, finalement, j'ai dû envoyer Mathieu au lit et Robert et Amanda faire leurs devoirs. Alors, sans complexe, je me suis mise à débarrasser la table, et il a insisté pour m'aider à faire la vaisselle. Il ne savait manifestement pas comment s'y prendre et il a cassé deux assiettes et un verre avant que je puisse l'arrêter.

J'ai alors commencé à paniquer un peu, me demandant si j'allais pouvoir me débarrasser de lui.

Et puis, brusquement, il a complètement changé. Il m'a demandé où étaient les toilettes et lorsqu'il est revenu, il était déjà habillé pour partir et avait la mine déconfite. Il a marmonné un vague au revoir, m'a remerciée sèchement et a quitté précipitamment la maison pour affronter une vraie tempête de neige. Il a démarré sa voiture et a relâché l'embrayage trop vite, si bien qu'il s'est trouvé bloqué dans le caniveau. J'entendais ses roues qui tournaient dans le vide et son moteur qui ronflait, c'était insupportable. J'ai donc mis mon manteau de fourrure et mes bottes et je suis sortie le pousser. J'ai bien réussi à le tirer de là, mais, dans le coup, j'ai perdu l'équilibre et je me suis affalée de tout mon long.

Tandis que je me relevais tant bien que mal, j'ai vu sa voiture qui disparaissait au coin de la rue, dérapant dans tous les sens : il ne s'est même pas arrêté et ne m'a même pas dit merci. Si Mme Zapp veut divorcer, je la comprends.

J'ai revu Janet Dempsey ce matin (nous avons apparemment choisi le même jour pour faire nos courses au supermarché) et elle m'a dit que Robin sait de source sûre qu'il est sur la liste de Gordon pour les promotions au grade de Professeur. Es-tu sur cette liste toi aussi ? Ce qui m'excède le plus, je crois, c'est que Janet semble persuadée que je partage son admiration pour la carrière de son mari. Et je ne supporte pas non plus qu'elle ne pose jamais de questions sur ta carrière à toi, comme si l'affaire était déjà enterrée. Le professeur Zapp dit qu'il faut se mettre en avant pour avoir de l'avancement dans le monde universitaire, que personne n'obtient jamais rien s'il ne le demande pas, et j'aurais tendance à penser comme lui.

Tu tiens toujours à ce que te fasse parvenir *Écrivons un roman* ? C'est un drôle de petit livre. Il y a tout un chapitre sur la façon d'écrire un roman épistolaire, mais j'imagine que personne ne s'y est essayé depuis le XVIII^e siècle ?

On t'embrasse tous tendrement,

Hilary

Philip à Hilary

Chérie,

Merci infiniment pour ta lettre. Il a l'air d'être un drôle de phénomène, ce Zapp. J'espère qu'il ne va pas t'ennuyer davantage. Franchement, plus j'entends parler de lui, moins il me plaît. J'aimerais mieux, soit dit en passant, qu'Amanda le voie le moins possible. Ce type est en fait absolument dépourvu de principes en ce qui concerne les femmes, et bien qu'il ne soit pas, pour autant que je sache, un nouveau Humbert Humbert, je crains qu'insidieusement il ait une influence dépravante sur une gamine aussi impressionnable qu'Amanda. C'est du moins ce que j'ai déduit de l'inventaire que Mme Zapp m'a fait des péchés de son mari au cours d'un dîner fou et trop arrosé auquel nous étions tous les deux invités samedi dernier. Nos hôtes étaient Sy et Bella Gootblatt. Lui, est un jeune maître de conférences ici – très brillant, je crois, il a écrit l'ouvrage clé sur Hooker. Les Hogan étaient là, ainsi que trois autres couples du département d'anglais ; ça peut te sembler un peu gréginaire, mais il faut que tu saches que le département d'anglais ici est presque aussi gros que toute la Faculté des Arts et Lettres de Rummidge.

Pour bien comprendre les arcanes d'un dîner à Plotinus, il faut une certaine pratique. Pour commencer, quand on est invité pour huit heures, ça signifie en fait huit heures et demie ou neuf heures, comme je l'ai constaté en voyant le visage consterné de mon hôte lorsque je suis apparu sur le seuil de sa porte une minute après l'heure indiquée ; et même lorsque tous les invités sont arrivés, on reste des heures à boire comme des trous avant de passer enfin à table pour le dîner. Pendant ce temps-là, l'hôtesse (Bella Gootblatt portait un corsage transparent et un pantalon en velours froissé très ample) ramène de la cuisine de délicieux canapés : des saucisses enroulées dans du bacon grillé, de la fondue au fromage, du fromage blanc avec des chips, des cœurs d'artichauts bien tendres, du poisson fumé et toutes sortes de petites gourmandises bien pimentées qui te donnent très soif et te font boire les somptueux cocktails au whisky et les daiquiris

préparés par l'hôte. Résultat, quand tu t'assois pour dîner, vers onze heures, tout le monde est totalement ivre et personne n'a très faim. À force d'avoir été réchauffée, la nourriture est à moitié trop cuite, de toute façon. On boit beaucoup de vin pour faire passer cette abondance de nourriture, si bien qu'on finit par être plus ivre encore. Chacun se met à parler très fort et à faire de grosses plaisanteries, puis tout à coup quelqu'un dit quelque chose d'un peu trop scandaleux et l'atmosphère tourne au vinaigre.

Mme Zapp était assise à côté de moi pendant le dîner. Tandis que nous étions en train de prendre le café et de manger les dernières miettes d'un gâteau au chocolat très écoeurant, et pour mettre un terme aux confidences intimes que Mme Zapp ne finissait pas de me raconter, j'ai essayé d'apprendre à la compagnie le jeu de l'« Humiliation ». Tu te rappelles ce bon vieux jeu ? Tu ne peux pas savoir à quel point c'a été difficile de leur faire comprendre le principe de base. La première fois, ils ont tous donné des titres de livres qu'ils avaient déjà lus et que, pensaient-ils, les autres n'avaient pas lus. Mais lorsqu'ils ont fini par piger le truc, ils se sont lancés dans le jeu avec frénésie, surtout un jeune type nommé Ringbaum qui, à la fin, a eu une violente altercation avec notre hôte et qui, vexé, a quitté la maison. Après, nous sommes restés plus d'une heure, afin surtout (en ce qui me concerne, du moins, car j'étais totalement crevé) d'essayer de faire oublier la gêne occasionnée par cet incident avec Ringbaum.

La bombe, bien sûr, mais il me semblait inutile de t'inquiéter avec cette histoire. L'incident ne s'est pas reproduit, bien qu'il y ait encore pas mal de désordre sur le campus à cause de la grève. Pendant que je t'écris ceci, assis dans mon bureau, j'entends les membres du piquet de grève qui scandent, à la grille Mather juste sous ma fenêtre, le slogan « GRÈVE GÉNÉRALE, ON FERME, GRÈVE GÉNÉRALE, ON FERME ! » Ça surprend dans un environnement universitaire. De temps en temps, il y a des accrochages à la grille d'entrée entre les piquets de grève et les gens qui veulent passer, alors la police du campus intervient et parfois aussi la police locale de Plotinus, et il y a généralement de la bagarre et quelques arrestations. Hier, la

police a fait un ratissage à travers le campus et les étudiants couraient dans tous les sens. J'étais assis à mon bureau en train de lire *Lycidas* lorsque Wily Smith est entré en courant dans mon bureau ; il a refermé la porte derrière lui et est resté là le dos contre la porte, les yeux fermés, exactement comme dans un film. Il portait un casque de moto pour se protéger contre les matraques de la police (qu'ils appellent vicieusement ici des bâtons de nuit) et son visage luisait de vaseline qui, prétend-on, vous protège la peau contre les jets de bombe. Je lui ai demandé ce qu'il voulait et il m'a dit qu'il souhaitait avoir un entretien avec moi. Je n'étais pas vraiment convaincu, mais, par conscience professionnelle, je lui ai posé une série de questions à propos de son roman sur le ghetto. Il m'a répondu d'un air distrait, l'oreille aux aguets, épiant manifestement les activités de la police dans le bâtiment. Puis il m'a demandé s'il pouvait utiliser ma fenêtre. J'ai dit : bien sûr. Il a enjambé le cadre inférieur et est passé sur le balcon. Quelques minutes plus tard, j'ai mis la tête à la fenêtre, mais il avait disparu. J'imagine qu'il avait dû trouver une fenêtre ouverte plus loin sur le balcon et qu'il s'était enfui par là. Le bruit s'est calmé peu à peu. J'ai continué à lire *Lycidas*...

Je ne sais absolument pas si je figure sur la liste des candidats à un poste de professeur, et je trouve que c'est bien ainsi : ça m'évitera l'humiliation d'apprendre que j'ai été complètement blackboulé. Si Dempsey veut fourrer son nez dans cette affaire, grand bien lui fasse. Je crois personnellement qu'on ne peut que se féliciter de notre système anglais, de ce favoritisme clandestin. Ici, par exemple, c'est une véritable jungle où les plus faibles se font descendre. Il y a eu une féroce bagarre toute la semaine à propos de ce problème de titularisation – ce fameux Ringbaum était justement concerné – et je suis bien heureux de ne pas être impliqué.

Tu vas être surprise d'apprendre que Charles Boon vit avec moi en ce moment ! Il a dû quitter son ancien logement précipitamment à cause d'un incendie, et j'ai proposé de le loger temporairement à la demande de sa petite amie qui vit au rez-de-chaussée. Je ne peux pas dire qu'il se soit donné beaucoup de peine pour chercher un nouvel appartement, mais il ne me gêne

pas trop car il dort presque toute la journée et sort presque toute la nuit.

Toute ma tendresse,

Philip

Morris à Désirée

Nom de Dieu, à quoi ressemble-t-il, Désirée ? Quel genre d'homme est-ce ? Je veux dire ce bougre de Swallow. Les canines dépassent de sa lèvre inférieure ? Sa poignée de main est froide et moite ? Ses yeux brillent d'un éclat meurtrier ? Dis-moi.

C'est lui qui l'a écrite, Désirée, lui qui a écrit cette recension, par pure rancune impersonnelle ; par un beau jour ensoleillé, il y a cinq ans, il a trempé sa plume dans le fiel et l'a plongée en plein dans le cœur de mon merveilleux article.

Je ne peux pas le prouver – pas encore. Mais les preuves sont accablantes.

Quand je pense que tu l'as dissuadé d'acheter la Corvair... la vengeance rêvée ! Désirée, comment as-tu pu faire ça ?

Vois-tu, j'ai trouvé un exemplaire de cet Hommage dans sa propre maison. Dans les chambres, pour être exact. Un endroit très bizarre, soit dit en passant, une grande pièce manifestement destinée à autre chose à l'origine – peut-être pour faire une salle de bal – et où le W. - C. a été installé sur un socle dans un coin. Le sol carrelé et une petite lampe à huile constamment allumée pour empêcher les tuyaux de geler confèrent à ce lieu une atmosphère ecclésiastique quelque peu sinistre. Il y a des livres là aussi, pas particulièrement choisis pour le lieu, mais qui constituent le trop-plein de cette maison par ailleurs tapissée de vieux livres merdiques qui puent le mois et la vermine. Comme l'Hommage à Milestone hante mon subconscient depuis que j'ai lu cette recension dans le *TLS*, j'ai repéré tout de suite la reliure du livre et le titre en lettres d'or. Une bien étrange coïncidence, me suis-je dit, en prenant le livre sur le rayon – car, après tout, ce n'était pas le best-seller du siècle – et en le feuilletant tandis que j'étais assis sur le trône.

Imagine un peu ce que j'ai ressenti quand, arrivant à mon article, je me suis rendu compte que *les passages soulignés correspondaient exactement à ceux cités par le type qui avait fait la recension dans le TLS*. Tu peux imaginer l'effet sur mes intestins.

Pourquoi ne m'écris-tu plus, Désirée ? Je me sens très seul ici pendant ces interminables soirées anglaises. Pour te donner une idée de ma solitude, ce soir je vais au séminaire des professeurs du département d'anglais pour entendre une communication sur la linguistique et la critique littéraire.

Tendrement,

Morris

Désirée à Morris

Cher Morris,

Si tu tiens absolument à le savoir, Philip Swallow fait environ un mètre quatre-vingts et pèse je dirais environ soixante-dix kilos – c'est-à-dire qu'il est grand, maigre et voûté. Il a toujours la tête penchée en avant comme s'il s'était cogné trop souvent dans des portes basses. Ses cheveux ont la texture et l'éclat d'un tampon jex quand il est encore neuf et ils s'éclaircissent beaucoup sur les tempes. Il a des pellicules, mais qui n'en a pas ? Il a de jolis yeux. Je ne vois pas ce que je pourrais dire de positif à propos de ses dents, mais elles ne ressortent pas comme des crocs. Sa poignée de main, bien qu'un peu molle, dégage une chaleur normale. Il fume une de ces pipes brevetées à refroidissement à air qui laisse dégouliner du jus de tabac partout sur ses doigts.

J'ai eu l'occasion d'observer tout cela parce que j'étais assise à côté de lui pendant le dîner samedi. Les Gootblatt m'avaient invitée. Tout le monde ici a l'air de penser que je dois me sentir seule pendant ton absence et se fait un devoir de m'inviter. Ç'a été en fait une soirée assez sensationnelle, et ton ami Swallow se trouvait au cœur de l'action.

En bon Britannique, il a essayé de racheter ce dîner, qui prenait un air de plus en plus assommant, en nous apprenant

un jeu qu'il prétend avoir inventé et qui s'appelle « Humiliation ». Je lui ai affirmé que mon mari était le champion du monde, mais non, a-t-il dit, c'était un jeu auquel on gagnait en s'humiliant soi-même. Le principe de base est le suivant : chaque joueur nomme un livre qu'il n'a pas lu mais qu'il suppose que les autres ont lu, et il marque un point chaque fois que quelqu'un l'a lu. Tu piges ? Eh bien, Howard Ringbaum, lui, n'avait pas pigé. Tu connais Howard avec son désir pathologique de réussir et sa crainte tout aussi pathologique d'être jugé inculte ; ce jeu a mis ces deux obsessions en conflit l'une avec l'autre, parce qu'il ne pouvait réussir à ce jeu qu'en exposant une faille dans sa culture. Au début, son psychisme a tout simplement refusé d'admettre ce paradoxe, et il a nommé un livre du XVIII^e siècle si obscur que je ne me souviens même pas du nom. Bien sûr, c'est lui à la fin qui avait le moins de points alors il s'est mis à bouder. C'était un jeu stupide, a-t-il dit, et il a refusé de participer au tour suivant. « Je passe, je passe », a-t-il dit en ricanant, comme Mme Elton sur Box Hill (je ne lis peut-être pas tes livres, Zapp, mais je me souviens assez bien de mon Jane Austen). Cependant, j'ai bien vu qu'il suivait le jeu attentivement, il fronçait les sourcils et entortillait sa serviette entre ses doigts tandis qu'il commençait à piger la logique du jeu. C'est un jeu vraiment sensas, en fait, une sorte de strip poker pour intellectuels. C'est ainsi par exemple qu'on a appris que Luke Hogan n'avait jamais lu *Le Paradis reconquis*. Oui, je sais bien que ce n'est pas son domaine, mais ça laisse un peu songeur, tu ne trouves pas, d'apprendre qu'on peut devenir directeur du département d'anglais à Euphoric State sans jamais avoir lu *Le Paradis reconquis* ? Je voyais bien que Howard ruminait tout ça, qu'il avait pâli un peu en constatant que Luke disait la vérité. Eh bien, au troisième tour, tandis que Sy menait le jeu avec *Hiawatha*, M. Swallow étant la seule autre personne à ne pas l'avoir lu, Howard a tout à coup frappé du poing sur la table, allongé le menton de deux mètres et dit :

— *Hamlet* !

Bien sûr, on a tous ri, mais pas trop quand même car ça semblait être une mauvaise plaisanterie. En fait, ce n'était pas du tout une plaisanterie. Howard a dit qu'il avait vu le film de

Lawrence Olivier, mais a affirmé qu'il n'avait jamais lu le texte de *Hamlet*. Personne ne l'a cru, naturellement, et cela l'a vexé profondément. Il nous a demandé si on le soupçonnait de mentir et Sy a plus ou moins laissé entendre que oui. Là-dessus, Howard est entré dans une rage pas possible et a juré solennellement qu'il n'avait jamais lu la pièce. Sy s'est excusé du bout des lèvres d'avoir douté de sa parole. À ce point-là du jeu, bien sûr, nous étions tous dessoulés et très gênés. Howard est parti, et nous, nous sommes tous restés là en faisant comme si rien ne s'était passé.

Un incident savoureux, tu dois l'admettre – mais attends que je te raconte la suite. Howard Ringbaum, à la surprise générale, a raté son interview trois jours plus tard et tout le monde pense que c'est parce que le département d'anglais n'a pas osé titulariser un type qui a admis en public ne pas avoir lu *Hamlet*. L'histoire avait circulé partout sur le campus, bien sûr, et il y avait même été fait allusion en passant dans un article du *Euphoric State Daily*. De plus, comme cela laissait brusquement un poste libre dans le département, ils ont reconcidéré le cas de Kroop et ont proposé finalement de le titulariser. Je ne suis pas sûre qu'il ait lu *Hamlet* lui non plus, mais personne ne le lui a demandé. Les étudiants sont fous de joie. Ringbaum est convaincu que Swallow a comploté pour le discréditer aux yeux de Hogan. Quant à M. Swallow, il est béatement inconscient du rôle qu'il a joué dans tout ce drame.

J'ai le regret de t'annoncer que l'engouement passager des jumeaux pour le jardinage était en fait un moyen pour eux de cultiver de la marie-jeanne. J'ai dû arracher tous les plants et les brûler avant que les flics ne découvrent l'affaire.

On m'a dit que Melanie ne s'était pas inscrite ce trimestre, je n'ai donc pas pu obtenir son adresse à l'université.

Désirée

Hilary à Philip

Mon chéri,

J'ai eu une peur atroce ce matin. Bob Busby m'a téléphoné pour me demander comment tu allais. Je lui ai dit que tu allais bien pour autant que je sache, et il m'a dit : « Parfait, alors il est sorti de l'hôpital, comme ça ? » et il s'est mis à raconter une affreuse histoire : il avait appris par un étudiant que tu avais été pris en otage par un gang de Panthères Noires aux abois, que tu avais été attaché par les chevilles à une fenêtre du troisième étage et blessé au bras par une balle lorsque la police avait fait irruption dans le bâtiment en mitraillant dans tous les sens. Ce n'est qu'au milieu de ce récit haut en couleurs que j'ai reconnu là une version étrangement déformée et brodée de l'anecdote que tu m'as racontée dans ta dernière lettre et qu'apparemment j'ai été la première à faire circuler. Je crois que j'ai dû en parler à Janet Dempsey.

Entre parenthèses, Bob m'a dit que Robin s'était fait littéralement rosser par Morris Zapp au dernier séminaire des profs. Il semble que M. Zapp, malgré ses allures d'homme de Néanderthal et ses manières rustres, soit en fait quelqu'un de très brillant et sache tout sur ces célébrités dont Robin ne cesse de vous rebattre les oreilles, les Chomsky, Saussure et Lévi-Strauss, ou en tout cas il les connaît assez pour tourner Robin en ridicule. Je crois bien que toutes les personnes présentes se sont réjouies intérieurement de leurs débats. Quoi qu'il en soit, cela m'a amenée à considérer M. Zapp avec plus de sympathie – une chance pour lui, car il s'est présenté de nouveau hier soir pour me demander une faveur assez particulière.

Il a longtemps tourné autour du pot avant de venir au fait. Il n'arrêtait pas de regarder autour de lui et de me poser des questions sur la maison, sur le nombre de chambres qu'il y avait, et si je ne me sentais pas un peu seule dans cette grande maison ; je me suis même demandé un moment s'il n'avait pas l'intention de venir s'installer chez moi. Mais ce n'était pas cela du tout ; il cherchait apparemment un logement pour une amie, une jeune femme, et il se demandait si par hasard je consentirais, à titre tout à fait exceptionnel, à lui louer une chambre. Je lui ai dit que nous avions eu des étudiants dans la maison autrefois et que nous avions trouvé l'expérience si horrible que nous nous étions juré de ne plus jamais reprendre

de locataire. Il a eu l'air assez dépité en entendant cela, alors je lui ai demandé s'il avait regardé dans les journaux de Rummidge. Il a secoué la tête tristement et a dit que ça ne servait à rien, qu'ils avaient déjà essayé plusieurs adresses et que personne ne voulait de la fille. Les gens étaient mal disposés à son égard, a-t-il dit. Était-ce une fille de couleur, ai-je demandé avec compassion ? Non, a-t-il dit, elle était enceinte.

Après tout ce que tu avais raconté dans ta dernière lettre sur la réputation de M. Zapp, j'ai tiré mes propres conclusions ; ça devait se lire sur ma figure, j'imagine, car il s'est empressé de me rassurer en me disant qu'il n'y était pour rien. Il avait rencontré cette fille dans l'avion en venant, a-t-il dit, et il était la seule personne qu'elle connaissait en Angleterre, alors elle s'était adressée à lui pour qu'il l'aide. C'est une jeune Américaine venue en Angleterre pour se faire avorter mais qui, au dernier moment, a décidé de ne pas le faire. Elle veut avoir le bébé en Angleterre parce qu'il aurait ainsi la double nationalité et, si c'était un garçon, il n'aurait pas à faire son service militaire, à supposer que la guerre du Vietnam dure encore vingt ans. Elle a travaillé clandestinement pendant un temps à Soho comme serveuse, mais elle a dû abandonner parce que sa grossesse commençait à se voir. Et puis on lui a volé de l'argent.

Cette histoire m'a paru si farfelue que je me suis demandé si, par hasard, il ne l'avait pas inventée. Je ne savais que penser. Où était cette fille en ce moment, lui ai-je dit ? Dehors dans sa voiture, a-t-il répondu à mon grand étonnement. Il faisait une nuit glacée, alors je lui ai dit d'aller la chercher et de la faire entrer immédiatement. Il est sorti en coup de vent et je l'ai suivi jusqu'à la porte d'entrée. On aurait dit une scène tirée d'un roman victorien, la neige, la femme déchue, etc., mais à rebours, car elle entrait au lieu de sortir, si tu vois ce que je veux dire. Et je dois reconnaître que j'ai éprouvé un brin de compassion lorsque j'ai vu la fille franchir le pas de la porte, avec les flocons de neige qui fondaient sur ses longs cheveux blonds. Elle était verte de froid, la pauvre, et – était-ce le froid ou la timidité ? – elle ne disait pratiquement rien. Elle s'appelle Mary Makepeace. Je ne pouvais évidemment pas faire autre chose que de l'inviter à passer la nuit ; j'ai donc préparé une soupe (le professeur Zapp

en a englouti trois bols) et je l'ai mise au lit avec une bouillotte. J'ai dit à M. Zapp que je voulais bien la garder quelques jours pendant qu'ils chercheraient quelque chose mais que je ne pouvais pas m'engager à la garder indéfiniment. Cependant, je pense sérieusement la garder pour de bon. Elle semble être une très gentille fille, et elle me tiendrait compagnie le soir. Tu sais, il m'arrive encore d'avoir peur la nuit – c'est stupide, je sais, mais je n'y peux rien. Reste à voir si on s'entendra bien toutes les deux à la longue, bien sûr ; d'ailleurs, je n'ai rien promis. Mais si je me décidais à garder Mary, j'imagine que tu n'y verrais aucun inconvénient ? Elle paierait sa pension, bien sûr – apparemment, elle n'a pas perdu tout son argent – et M. Zapp a promis de l'aider financièrement. J'imagine qu'il en a les moyens. Hier, il est venu avec une voiture de sport orange très basse sur ses roues et qui ne devait pas être bon marché ; elle est censée remplacer celle que tu n'as pas achetée.

J'espère, soit dit en passant, que Charles Boon paie une partie de ton loyer. Il suffirait peut-être que tu lui en glisses un mot pour te débarrasser de lui.

Bien tendrement,

Hilary

PS. M. Zapp a bien insisté pour que tout ce que je t'écris à propos de Mary reste absolument confidentiel.

Philip à Hilary

Chérie,

Juste un petit mot pour te dire que j'y réfléchirais à deux fois avant de prendre la petite amie de Zapp à la maison. Car je suis absolument sûr que c'est la petite amie de Zapp. Que ce soit lui le père de son enfant, ça c'est une autre histoire, mais ça ne change en rien la nature probable de leurs relations. Je comprends très bien que tu sois tentée de t'apitoyer sur le sort de cette fille et que tu veuilles l'aider, mais je crois que tu dois penser à toi dans tout cela, et aussi aux enfants, surtout à Amanda. On est très sensible et très impressionnable à son âge – as-tu pensé aux conséquences que ça risque d'entraîner

d'avoir une fille-mère dans la maison ? Ceci vaut aussi pour Robert, bien sûr. Je ne crois pas que ce serait une bonne chose pour les enfants. Et puis, Zapp risque d'être fourré à la maison toute la journée – et même, pourquoi pas, toute la nuit aussi. As-tu pensé à ça ? Je suis du genre plutôt tolérant mais je m'oppose carrément à ce qu'on libère une de nos chambres pour que M. Zapp s'envoie en l'air avec sa petite amie enceinte ; d'ailleurs, je ne vois pas comment tu pourrais faire face à une telle situation si elle venait à se présenter. Et puis, il faut être réaliste, qu'on le veuille ou non, les « gens vont jaser » – et je ne parle pas seulement des voisins mais aussi de tout le monde à l'université.

Tout bien considéré, je ne suis pas pour. Mais, naturellement, c'est à toi de voir ce qui est le mieux.

La situation se détériore ici. Des fenêtres ont été brisées, et dans une des petites bibliothèques de spécialité les fiches ont été jetées par terre. Tous les jours, à l'heure du déjeuner, j'assiste à des affrontements du balcon de mon bureau. Une foule d'étudiants, tous hostiles à la police et souvent gagnés à la cause des grévistes, se rassemblent pour regarder défiler les piquets de grève. Finalement, il y a toujours quelqu'un à se faire bousculer, et la police intervient, la foule hurle et crie, on jette des pierres, et la police se dégage de la mêlée et s'enfuit sous les huées de la foule en traînant derrière elle un malheureux étudiant qu'elle emmène vers le poste de police provisoire installé sous le bâtiment administratif. Bien en sécurité en haut de mon balcon, je me trouve plutôt méprisable, et j'ai l'impression d'être comme ces rois antiques qui aimaient observer les batailles rangées du haut des tours qu'ils faisaient construire exprès pour ça. Plus tard, on rentre chez soi et on revoit ce même spectacle au bulletin d'informations de la télévision locale. Et le lendemain matin, il y a des articles et des photos dans le Euphoric State Daily – c'est le journal du campus que les étudiants réalisent avec une rapidité et un professionnalisme extraordinaires ; à côté, notre petit *Ramble* hebdomadaire fait très amateur.

Je t'embrasse tendrement,

Philip

PS. J'espère que tu te rends bien compte que Mary Makepeace est probablement, aux yeux de la loi, une immigrée clandestine, et que tu pourrais avoir des ennuis pour lui avoir donné asile ?

Hilary à Philip

Mon cher Philip,

Autant que je te le dise tout de suite : je viens de recevoir d'Euphoria ce qu'on appelle une lettre de corbeau, une lettre anonyme. On prétend que tu as une liaison avec la fille de Morris Zapp. Je sais que ce n'est pas vrai mais, je t'en prie, écris-moi vite pour me rassurer. Je n'arrête pas de pleurer, et je ne peux dire à personne pourquoi.

Tendrement,

Hilary

Philip à Hilary

XY42 Ab 151 INTL PLOTINUS EUPH 60 9
WESTERN UNION

MME HILARY SWALLOW
49 RUE ST JOHNS
RUMMIDGE
ANGLETERRE

CONNERRIES MAXI SI SI SI
SUPER CONNERRIES BIEN SUR STOP FILLE ZAPP NEUF ANS
SEULEMENT STOP LETTRE SUIT TENDREMENT PHILIP

PHILIP SWALLOW
1037 AVENUE PYTHAGORE
PLOTINUS EUPH

Morris à Désirée

Veux-tu me rendre un petit service, Désirée, et aller traîner ton popotin jusqu'au 1037 avenue Pythagore pour voir ce qui se passe là-bas, bon Dieu ? J'ai reçu une lettre ce matin, non signée, qui dit que Philip Swallow crèche avec Melanie à cette adresse. Tu peux rire si tu veux, mais au moins va vérifier pour me faire plaisir, d'accord ? Il y a dans toute cette histoire une sorte de logique atroce qui me fait dire que ça pourrait bien être vrai. Ça collerait parfaitement avec l'idée que je me fais de Swallow et du rôle qu'il semble destiné à jouer dans ma vie. Après avoir anéanti ma réputation universitaire dans le TLS, le voilà maintenant qui se met à sauter ma fille. C'est bien de lui. J'en tremble, Désirée, j'en tremble.

Morris

PS. L'enveloppe a été affranchie par l'université, ce doit donc être quelqu'un parmi les profs ou une secrétaire qui a envoyé la lettre. Mais qui ?

Philip à Hilary

Hilary, ma chérie,

Cette lettre est la plus difficile que j'aie jamais eu à écrire.

Morris Zapp a une autre fille, en effet – en plus de celle qui a neuf ans. Son nom est Melanie et j'ai en effet couché avec elle une fois. Rien qu'une fois. Le télégramme que je t'ai envoyé n'est donc pas tout à fait vrai. Mais ce n'était pas non plus un mensonge de ma part. Je viens tout juste de découvrir que Zapp est le père de Melanie et c'a été un gros choc pour moi comme c'a dû l'être pour toi. Laisse-moi t'expliquer.

Melanie est la fille de Zapp de son premier mariage. Elle se fait appeler Melanie Byrd, ce qui est en fait le nom de jeune fille de sa mère, parce qu'elle ne veut pas qu'on l'associe à son père à Euphoric State, pour tout un tas de bonnes raisons. Elle est venue faire ses études ici parce que, son père étant professeur titulaire, elle bénéficie de la gratuité des frais d'inscription, mais elle s'est tenue à l'écart de Zapp autant qu'elle a pu et garde son lien de parenté avec lui rigoureusement secret. C'est par Mme

Zapp et Melanie que j'ai obtenu tous ces renseignements cet après-midi. Elles étaient toutes les deux dans la maison quand je suis rentré. Il faut que je te dise que Melanie est l'une des filles du rez-de-chaussée. Au tout début de mon séjour ici, je me suis trouvé embringué par hasard dans une de leurs petites fêtes improvisées en bas. Je revenais d'un cocktail chez les Hogan et j'étais déjà un peu pété. Dans le courant de la soirée, je me suis retrouvé, je ne sais comment, totalement « high », mais lorsqu'ils ont commencé à se préparer pour une orgie, j'ai eu la décence de me retirer. Mais Melanie a eu aussi la même idée, malheureusement. Elle estimait parfaitement normal que nous dormions ensemble. C'est hélas ce que nous avons fait.

Je ne vais pas essayer de me justifier ou de m'excuser. Je me suis senti lamentable après en pensant à ce que je venais de te faire. Et ça n'a même pas été particulièrement agréable sur le moment, car j'étais ivre et Melanie à moitié endormie. Je suis absolument convaincu que ça ne signifiait rigoureusement rien pour elle, et il faut que tu me croies : ça ne s'est passé que cette seule fois. En fait, depuis lors – tout cela serait drôle dans un contexte moins dramatique –, elle est devenue la petite amie attitrée de Charles Boon. Étant donné les circonstances, il m'a semblé préférable de ne pas t'inquiéter et de passer sous silence toute cette histoire, et j'ai fini peu à peu par tout oublier. Quand j'ai reçu ta lettre, mon sentiment de culpabilité s'est ravivé ; pourtant, je n'ai pas fait le lien entre Melanie et Morris Zapp pendant quelque temps. J'ai pensé que quelqu'un me jouait un sale tour – je ne voyais pas, et je ne vois toujours pas, qui a pu faire cela et pour quelle raison. Mais ça m'a posé un problème de conscience délicat.

Comme tu as pu t'en rendre compte, j'ai choisi le moyen le plus simple de me tirer de ce mauvais pas, le moyen qui, aussi, me suis-je dit, te ferait le moins de peine. Mais lorsque j'ai découvert le fond de l'histoire, j'ai tout de suite entrepris de mettre les choses au clair. Il est maintenant près de minuit, c'est te dire à quel point ça m'a été difficile. Je suis désolé, Hilary, absolument désolé. Pardonne-moi, je t'en prie.

Je t'embrasse tendrement,

Philip

Désirée à Morris

Cher Morris,

Bien que je déteste te rendre service, ma curiosité a été plus forte que moi et je me suis rendue au 1037 Pythagore conformément à tes instructions brutales. J'ai dû faire un détour par le centre ville car la circulation était bloquée à cause des émeutes sur le campus à l'entrée de Cable Street. J'entendais des grenades lacrymogènes éclater, des gens crier et un hélicoptère de la police qui n'arrêtait pas de tourner en rond dans le ciel : ça ressemble de plus en plus au Vietnam ici, je t'assure.

1037 Pythagore est une maison qui a été transformée en deux appartements. Personne n'a répondu à mon coup de sonnette au rez-de-chaussée alors je suis montée sonner à l'appartement du premier. C'est finalement Melanie qui est venue ouvrir la porte, les joues rouges et les vêtements tout froissés. Avant que tu te mettes à grincer des dents et à sortir ta cravache, laisse-moi finir. Nous avons été toutes les deux très surprises, Melanie encore davantage que moi, bien sûr. « Désirée ! Qu'est-ce que tu fais ici ? » s'est-elle exclamée. « Je pourrais te poser la même question », ai-je répondu d'un ton sec à la Perry Mason comme je sais le faire. « Je croyais que Philip Swallow habitait ici. » « En effet, mais il est sorti. » « Qui est-ce, Mel, la Gestapo ? » a crié une voix venant de l'intérieur. J'ai regardé par-dessus l'épaule de Melanie, et devine qui j'ai vu ? Charles Boon en personne, appuyé contre le mur, vêtu d'un peignoir en tissu éponge et qui fumait une cigarette. « C'est quelqu'un pour Philip », lui a-t-elle répondu. « Philip est sorti, a-t-il dit. Il est à l'université. » « Puis-je l'attendre ? » ai-je demandé. Melanie a haussé les épaules : « Si ça peut te faire plaisir. »

Je me suis glissée dans l'embrasure de la porte et j'ai pénétré dans l'appartement. Melanie a refermé la porte et m'a suivie. « Je te présente Désirée, la seconde femme de mon père », a-t-elle dit à Boon qui en est resté bouche bée. « Et voici... » « Je reconnais M. Boon, ma chérie, ai-je dit en l'interrompant. Nous

étions tous les deux à la même soirée, il y a quelques semaines. Je n'ai pas eu l'occasion de vous dire, monsieur Boon, ai-je dit d'un trait, combien je déteste votre show. » Il a souri et lancé une bouffée de fumée entre ses dents pendant qu'il essayait de trouver une riposte ; il avait un œil braqué sur moi tandis que l'autre parcourait la pièce à la recherche de l'inspiration, apparemment. « Si quelqu'un de votre âge aimait le show, a-t-il fini par dire, ça voudrait dire alors que j'ai échoué. » On s'est lancé des piques comme cela un bon moment, essayant de prendre la mesure l'un de l'autre. Il était manifeste que Boon vivait dans l'appartement de Swallow, ce qui, je dois le dire, m'a surprise car j'avais toujours cru comprendre que Swallow ne pouvait pas supporter ce type. Cependant, il ne faisait aucun doute que Boon et Melanie avaient couché ensemble pendant l'après-midi, et comme ni l'un ni l'autre n'a montré le moindre signe de panique en entendant la clé de Swallow tourner dans la porte du vestibule, j'en ai déduit qu'ils ne tenaient pas particulièrement à lui cacher cet état de fait. Il a été surpris, bien sûr, de me voir là et s'est empressé de nous préparer un thé, mais il n'a pas vraiment paru sur la défensive. Je venais juste d'en conclure que sa relation avec Melanie était purement avunculaire lorsque quelqu'un a mentionné dans la conversation que tu étais son père. Il est devenu livide, Morris. Écoute, il n'aurait pas eu l'air plus abasourdi s'il avait appris qu'il avait couché avec sa propre fille. Je suppose, à bien y réfléchir, qu'il doit y avoir quelque chose d'incestueux à coucher avec la fille du type avec qui tu échanges ton poste. Pourtant, s'il continue à baiser avec Melanie, ce doit être du joli car Charles Boon est toujours là lui aussi, ça ne fait aucun doute.

Quant à l'auteur de cette lettre anonyme, je parierais que c'est Howard Ringbaum : il a un motif et est assez radin pour utiliser les services postaux de l'université – c'est le genre de type qui serait capable de faire un appel anonyme en PCV s'il savait ne pas se faire pincer.

Désirée

Morris à Désirée

Merci mille fois de m'avoir répondu rapidement, mais pourquoi n'as-tu pas posé la question ouvertement à Swallow, bon Dieu ? Je joins une photocopie de la lettre anonyme pour que tu puisses la lui mettre sous le nez. Quel sale type ! Mme Swallow a l'air si lamentable ces derniers temps que je ne serais pas surpris qu'elle ait reçu une de ces lettres elle aussi. C'est une femme généreuse, comme j'ai pu m'en rendre compte, et je suis désolé pour elle. Elle m'a dit, entre parenthèses, que Boon avait été l'étudiant de Swallow autrefois. Oui, ce sont de vieux copains, il est donc tout à fait plausible qu'ils se livrent tous les deux à des scènes de dépravation là-bas avec Melanie. Pauvre petite Melanie. Je me fais beaucoup de souci pour elle. Bien sûr, je n'imaginais pas qu'elle pouvait être encore vierge ou je ne sais quoi, mais ce n'est pas une vie pour une jeune fille de passer comme ça d'un type à l'autre. Si toi et moi nous pouvions repartir sur des bases nouvelles, Désirée, peut-être qu'elle accepterait de venir vivre avec nous.

Morris

Désirée à Morris

Cher Morris,

Tu veux bien arrêter ton petit numéro de père inquiet, tu me fais crever de rire ! C'est un peu tard de songer à offrir une vie stable à la « petite Melanie ». Tu aurais dû y penser plus tôt le jour où tu les as abandonnées, elle et sa mère. La petite Melanie, au cas où tu l'aurais oublié, ne te l'a pas pardonné ; et comme c'est pour moi que tu l'as abandonnée (en lui laissant un billet de cinq dollars pour aller s'acheter des bonbons, si je me souviens bien – la transaction la plus sordide qu'on ait jamais vue dans toute l'histoire de la résipiscence), elle ne déborde pas vraiment d'amour pour moi non plus.

Il n'est pas dans mes intentions de présenter ton sale petit torchon à Philip Swallow. Ni lui ni Melanie n'ont de comptes à me rendre à moi. Écris-leur et demande-leur toi-même, si tu en as envie. Mais avant de laisser éclater ta vertueuse indignation,

et puisque les explications sont à l'ordre du jour, tu ferais mieux de tout me dire sur cette jolie petite blonde que tu as été planquer chez la généreuse Mme Swallow. Le bruit court qu'elle est enceinte. Ne me dis pas que tu vas encore polluer la planète avec un autre petit Zapp, Zapp ? On m'a parlé de l'hypocrisie des Anglais, mais je ne savais pas que c'était contagieux.

Désirée

Philip à Hilary

Hilary, ma chérie,

Il y a deux semaines que je t'ai écrit, et je trouve un peu pénible d'attendre ta réponse. Si tu n'as pas encore écrit, je t'en prie, ne me fais pas attendre davantage. J'avais espéré qu'en t'avouant tout, il te serait plus facile de pardonner et d'oublier, et que nous pourrions ainsi laisser tout cela derrière nous.

J'espère que tu ne songes pas au divorce ou à quelque stupidité de ce genre ?

Il est très difficile de discuter de tout cela par correspondance. Comment réparer un malentendu quand on est à 10 000 kilomètres l'un de l'autre ? Il faut qu'on se voie, qu'on se parle, qu'on s'embrasse et qu'on se réconcilie. J'ai réfléchi, pourquoi tu ne viendrais pas ici à Pâques avec ces forfaits aller-retour sur dix-sept jours ? Je sais que le billet est cher, mais qu'est-ce qu'on en a à faire ? Je suppose que ta mère accepterait de prendre les enfants en vacances, non ? Ou peut-être que tu pourrais les laisser à la petite Mary Makepeace. Ce seraient de vraies vacances pour nous deux, loin des gosses et de tout. Une sorte de « seconde lune de miel », comme on dit – la formule est horriblement gauche, mais l'idée n'est pas si mauvaise que ça. Tu te rappelles comme on s'est amusés dans ce petit appartement minable d'Esseph ?

Penses-y sérieusement, ma chérie, et ne te laisse pas impressionner par les mouvements étudiants. Tout semble indiquer qu'avec la fin du trimestre d'hiver les choses vont se calmer ici et qu'on va parvenir à un compromis entre les étudiants et l'administration. Aujourd'hui, il n'y a pas eu

d'arrestations, pour la première fois depuis des semaines. Peut-être que le temps y est pour quelque chose. Le printemps est maintenant bien là, les collines sont vertes, le ciel est bleu, et il fait 26° à l'ombre. La Baie scintille sous le soleil, et les câbles de l'Arche d'Argent luisent comme des cordes de harpe à l'horizon. J'ai traversé le campus aujourd'hui à l'heure du déjeuner et on pouvait sentir le changement dans l'air. Les filles étaient en robes d'été et on jouait partout de la guitare. Tu adorerais.

Je t'embrasse tendrement,

Philip

Morris à Désirée

Désirée,

Tu ne vas pas me croire, je le sais, mais Mary Makepeace et moi sommes simplement de bons amis. Je n'ai jamais fait l'amour avec elle. J'avoue que l'idée a traversé mon esprit, mais elle était enceinte lorsque j'ai fait sa connaissance et j'ai quelques réticences à coucher avec des filles que d'autres types ont engrossées. Ce n'est pas très kascher à mon sens, si tu vois ce que je veux dire. Surtout dans ce cas particulier, étant donné que le père est un prêtre catholique. Est-ce que je t'ai dit que l'avion dans lequel j'ai fait la traversée était plein de femmes qui se rendaient en Angleterre pour se faire avorter ? Mary était l'une d'entre elles – elle était assise à côté de moi et on s'est mis à parler. Il y a quelques semaines, comme je rentrais de l'université un après-midi, j'ai été pris en embuscade par O'Shea dans le vestibule. Il a surgi de derrière la grande horloge, m'a mis le grappin dessus et m'a poussé dans le salon qui, à cette époque de l'année, rappelle le Pôle Nord avec ses énormes fauteuils capitonnés qui se profilent dans le brouillard comme des icebergs. O'Shea était très agité. Il m'a dit qu'une jeune femme, visiblement dans un « certain état » mais ne portant pas d'alliance, était passée me voir et avait insisté pour m'attendre dans mon appartement. C'était Mary, bien sûr – elle avait décidé de rester en Angleterre et de garder le bébé, mais elle venait de perdre son travail et s'était fait voler de l'argent, alors

elle avait décidé de s'adresser à moi, moi la seule personne qu'elle connaissait dans le pays. J'ai essayé de calmer O'Shea, mais il craignait la fureur de Dieu et celle de Mme O'Shea. J'ai vite compris que je n'arriverais jamais à le convaincre que je n'étais nullement responsable de l'« état » de Mary. Il m'a lancé un ultimatum : ou bien c'était Mary qui partait, ou bien c'était moi. Je ne pouvais tout de même pas abandonner cette pauvre fille, alors j'ai essayé de trouver un endroit pour l'héberger. Mais on ne pouvait rien trouver à Rummidge ce soir-là. Les propriétaires des meublés que nous avons visités ont visiblement pris Mary pour une putain et moi pour un petit gangster minable. Et tous les hôtels auxquels je me suis adressé ont prétendu ne pas avoir de chambres de libres. Et puis, comme nous passions devant chez Mme Swallow, j'ai pensé, pourquoi ne pas tenter notre chance avec elle ? C'est ce que nous avons fait, avec succès. En fait, elles sont toutes les deux devenues de très bonnes copines et Mary va apparemment rester là-bas jusqu'à la naissance du bébé. Je n'ai pas jugé utile de t'ennuyer avec tout ça, et je ne pensais pas que Swallow aurait la bassesse d'aller te raconter cette histoire.

Morris

Hilary à Philip

Mon cher Philip,

Merci infiniment pour ta dernière lettre. Je suis désolée de n'avoir pas répondu tout de suite à ta lettre précédente, mais comme il t'a fallu six ou sept semaines avant de pouvoir tout me dire sur Melanie Zapp (ou plutôt Byrd), il m'a semblé que j'avais le droit de prendre autant de temps pour concocter une réponse.

Ça ne veut pas dire que je songe au divorce – ce n'est vraiment pas de toi, je trouve, de paniquer ainsi. Je veux bien admettre que tu as été très franc avec moi et que tu n'as plus rien à faire avec cette fille. Parmi toutes ces jolies filles d'Euphoria, il a fallu que tu tombes sur la fille de Zapp, une vraie déveine, je dois le reconnaître... Et une bien curieuse

ironie aussi, pour ne pas dire une hypocrisie, que tu te sois inquiété à ce point de sa mauvaise influence à lui sur ta propre fille. J'ai montré tes lettres à Mary qui prétend que ce souci obsessionnel que tu as de toujours vouloir protéger l'innocence d'Amanda révèle en fait que tu es toi-même amoureux d'elle, et que ton aventure avec Melanie était une façon détournée de satisfaire ton désir incestueux. Intéressant comme théorie, il faut le reconnaître. Est-ce que Melanie ressemble un peu à Amanda ?

Quant à cette proposition que tu m'as faite d'aller te rejoindre en avion en Euphoria pour les vacances, je crains que ça ne puisse pas marcher. Pour commencer, il ne me viendrait pas à l'esprit de confier à Mary ou à ma mère la responsabilité de s'occuper des enfants, et je ne crois pas que nos moyens nous permettent de leur payer l'avion à tous jusqu'en Euphoria – ni même à moi, pour être honnête. Écoute, Philip, j'ai décidé de ne pas attendre plus longtemps pour le chauffage central et de le faire installer immédiatement en le payant à crédit. C'est ce que j'ai tout de suite fait quand j'ai reçu ta lettre à propos de Melanie : j'ai pris l'annuaire téléphonique et je me suis mise à téléphoner partout à des installateurs de chauffage central pour avoir des devis. J'imagine que ça te paraît un peu drôle, mais c'était tout à fait logique. Je me suis dit que, moi, j'étais là à me crever, à faire marcher la maison et la famille, toute seule, et à me dévouer à la carrière de mon mari et à l'éducation de mes enfants, et que, pendant ce temps-là, je grelottais de froid. S'il ne peut pas attendre de rentrer à la maison pour faire l'amour, pourquoi, moi, devrais-je attendre pour le chauffage central ? J'imagine qu'une femme plus sensuelle que moi aurait pris un amant pour se venger.

M. Zapp m'a gentiment aidée avec les devis, et il a réussi à obtenir un rabais de cent livres sur le devis le plus bas – astucieux de sa part, tu ne trouves pas ? Bien sûr, les remboursements sont assez élevés et le dépôt de garantie a mis notre compte courant dans le rouge, alors, je t'en prie, envoie-moi de l'argent le plus tôt possible.

Mais, indépendamment du coût et du problème des enfants, Philip, je n'ai guère envie de prendre l'avion et de partir, de

toute façon. J'ai lu et relu ta lettre minutieusement et je ne peux m'empêcher, malheureusement, d'en tirer la conclusion que si tu souhaites ma présence c'est surtout pour avoir des rapports sexuels licites. J'imagine que tu as eu peur de te lancer dans une autre aventure extraconjugale, mais le printemps « euphorique » t'a tellement échauffé le sang que tu me verrais volontiers faire 10 000 kilomètres en avion pour aller te soulager un peu. J'avoue que je trouverais cela un peu difficile de me rendre auprès de toi dans ce genre de contexte, Philip. Même le voyage-charter de dix-sept jours coûte cent soixante-cinq livres quinze shillings et six pence, et je ne vois pas ce que je pourrais faire au lit qui vaille une telle dépense.

Tu vas peut-être trouver ma lettre blessante ? Elle ne cherche pas à l'être, pourtant. Mary dit que les hommes essaient toujours de mettre fin à leurs brouilles avec leur femme en les violent, soit littéralement soit symboliquement, tu ne fais donc que te conformer à ce schéma. Mary a un tas de théories fascinantes sur les hommes et les femmes. Elle dit qu'il y a un mouvement pour la libération des femmes qui commence à se faire jour en Amérique. En as-tu vu quelques signes déjà ?

J'ai été contente d'apprendre que les choses se calmaient finalement sur le campus d'Euphoric State. Tu ne le croiras peut-être pas, mais nous allons peut-être avoir nos petits problèmes avec les étudiants ici aussi. On parle d'occupation des locaux pour le trimestre prochain. Apparemment, ça commence à affoler les enseignants les plus anciens de l'université. Selon Morris, Gordon Masters est absolument dingue – il a commencé à venir au département avec son vieil uniforme de l'armée territoriale.

Tendrement,

Hilary

Désirée à Morris

Cher Morris,

Aussi bizarre que cela puisse paraître, je te crois à propos de ta Mary Makepeace, bien que ta référence kascher ait été

affreusement méprisante et bien digne de toi. Mais ne t'en prends pas à Philip Swallow pour cette fuite. C'est ta drôlesse d'Irlandaise, cette petite Bernadette édentée, si j'en juge par l'orthographe, qui t'a trahi toi et ta « putingue aux cheveux jones » dans une longue lettre pleine de taches de graisse et de larmes que j'ai reçue l'autre jour, sans signature.

As-tu jamais entendu parler du Mouvement de Libération des Femmes, Morris ? Je viens de le découvrir. En fait, j'ai lu qu'elles ont saboté le concours Miss Amérique en novembre dernier, mais je pensais que ce n'était qu'une petite bande de cinglées. Pas du tout. Elles viennent de lancer un groupe de discussion à Plotinus, et j'y suis allée l'autre soir. Ça m'a fascinée. Purée, elles en savent un rayon sur les types de ton espèce !

Désirée

4

Lectures

COUPLE, la trentaine, femme bien en chair, aimeraient rencontrer couple discret.

COUPLE terrestre en nidation aimeraient trouver frères aquatiques avec qui copuler en paix.

LA NATURE, y a pas mieux. Big Sur Dylan Hesse Bach bébés ratons laveurs herbe rivages sensibilité créativité sexe et amour. Aimerais m'éclater avec fille qui partage mes goûts.

RECHERCHE deux ou trois filles bisexuelles pour joyeuses galipettes à trois ou plus avec homme séduisant jeune trentaine. Femme mariée bien roulée peut aussi se joindre à la partie. Et amener avec elle, à l'occasion, son beau petit cousin travesti très efféminé. On se fera un plaisir de répondre à toutes les nanas, seules ou en couple. Les candidatures des jeunes célibataires novices ou des mères de famille blasées qui aimeraient tâter aux joies du sexe en groupe seront les bienvenues. Discrétion assurée. Photo facultative mais souhaitée. Dans le doute, écrivez quand même.

– petites annonces, *Euphoric Times*

LA MARCHE DES FEMMES DE PLOTINUS

Le Mouvement de Libération des Femmes de Plotinus a fait sa première apparition publique dans les rues de la ville samedi pour célébrer la Journée Internationale de la Femme. Sur leurs pancartes, on lisait : « Peut-on indéfiniment fermer sa gueule ? » « On gagne plus comme putain professionnelle », et « Garderies gratuites vingt-quatre heures sur vingt-quatre ». En voyant ce dernier slogan, une femme portoricaine a fait stopper le défilé : où, a-t-elle demandé, pouvait-elle trouver une de ces garderies ? À leur grand regret, les manifestantes ont dû lui expliquer que ça n'existant pas encore.

– *Plotinus Gazette*

UN JARDIN DU PEUPLE À PLOTINUS

Les étudiants et les vagabonds sont allés s'installer sur un terrain vague de l'avenue des Peupliers, entre la rue Clifton et la rue du Roi, pendant le week-end, pour aménager ce qu'ils ont appelé un Jardin du Peuple. Le terrain a été acheté par l'université il y a deux ans, mais a été utilisé depuis comme parking sauvage.

Un porte-parole de ces jardiniers a déclaré : « Ce terrain n'appartient pas à l'université. S'il appartient à quelqu'un, c'est bien aux Indiens Costonéens à qui on l'a pris de force il y a deux cents ans. S'il se présente un Costonéen, nous nous ferons un plaisir de nous retirer. En attendant, nous offrons un espace ouvert au peuple de Plotinus. L'université s'est montrée indifférente aux besoins de la communauté. »

Les jardiniers ont travaillé pendant tout le week-end, à creuser, à niveler le terrain et à mettre du gazon. « Jamais je n'aurais cru voir un hippie travailler », a dit une personne âgée habitant sur la rue Pôle toute proche.

– *Plotinus Gazette*

ASSEMBLÉE EXTRAORDINAIRE DU CONSEIL SYNDICAL DES ÉTUDIANTS DE RUMMIDGE

Les résolutions suivantes seront mises au vote sous l'intitulé Motion 4 (b) :

Le Conseil syndical :

1. *Demande* au président du syndicat d'entreprendre une action si le Conseil d'université, lors de sa réunion de mercredi prochain, repousse les revendications suivantes :

(a) l'approbation en sa totalité du texte intitulé *La participation des étudiants* soumis par le syndicat au Conseil et au bureau de l'université en novembre dernier,

(b) la mise en place immédiate d'une commission pour examiner la structure et le fonctionnement de l'université,

(c) la suspension des cours pendant deux jours dans tous les départements pour réfléchir à la mise en place et à la finalité de ladite commission.

GLISSEMENT DE MAISON

À la suite d'un glissement de terrain sur l'avenue Pythagore, une maison a été déclarée aujourd'hui impropre à l'habitation par les responsables de la santé publique. C'est à une heure et demie du matin samedi dernier que les occupants du 1037 Pythagore ont été réveillés lorsque leur maison a pivoté de 45° en raison des affaissements provoqués par un orage d'une violence inhabituelle. Personne n'a été blessé.

– *Plotinus Gazette*

L'AFFAIRE DU TERRAIN SUR L'AVENUE DES PEUPLIERS ENTRE LA RUE CLIFTON ET LA RUE DU ROI

Ce terrain a été acheté et mis en état par l'université il y a environ dix-huit mois. Par suite de difficultés financières, l'université n'a pas été en mesure d'entreprendre immédiatement l'aménagement d'un terrain de sport sur le site. Les fonds sont maintenant disponibles, et le projet de terrain de sport est en bonne voie.

Par respect envers ceux qui ont travaillé sur ce terrain ces dernières semaines – mus, pour la plupart, par une générosité authentique – il convient de souligner que tout travail supplémentaire sur ce site serait vain. Le terrain va bientôt être nettoyé avant que ne commencent les travaux d'aménagement pour le terrain de jeu.

– Bureau d'information, Université d'Etat d'Euphoria

LE PARADIS RECONQUIS

Un nouvel Éden est en train de naître dans le Jardin du Peuple de Plotinus – c'est là l'événement le plus spontané et le

plus encourageant jusqu'à présent dans le conflit permanent qui oppose le complexe Université-Industrie-Armée à la Société alternative pour l'amour et la paix. Il n'y a pas que les vagabonds et les étudiants qui travaillent et jouent ensemble dans le Jardin, il y a aussi des hommes et des femmes ordinaires, des mères de famille et des enfants – et même des professeurs !

– *Euphoric Times*

PROJET DE GRAND PRIX À RUMMIDGE

Un consortium nouvellement créé, constitué d'hommes d'affaires et de fanatiques de courses automobiles, a déposé hier un projet visant à organiser des courses de Formule 1 sur le nouveau périphérique de la ville. « Le nouveau périphérique est absolument idéal pour la course automobile », a déclaré le porte-parole du groupe, Jack « Gasket » Scott. « On dirait que ceux qui l'ont dessiné avaient déjà cette idée en tête. »

– *Rummidge Evening Mail*

PROFS ET ÉTUDIANTS DE EUPHORIC STATE ARRÊTES POUR VOL DE BRIQUES

Seize personnes, parmi elles un professeur associé venu d'Angleterre et plusieurs étudiants, ont été arrêtées samedi pour avoir volé des briques sur le chantier de démolition de l'église luthérienne, rue Buchanan. Les briques, dont la valeur est estimée à sept dollars cinquante, étaient apparemment destinées au Jardin du Peuple où l'on est en train de construire le Bassin du Peuple.

– *Plotinus Gazette*

DES MILITANTS ÉTUDIANTS OCCUPENT LA SALLE DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE RUMMIDGE

Les membres du Conseil d'établissement de l'université de Rummidge ont dû se frayer un chemin à travers les piquets de grève étudiants pour assister à leur réunion, hier après-midi. Les étudiants exigeaient que la réunion – convoquée pour discuter du texte du syndicat, *La participation des étudiants* – soit ouverte à tout le monde. Finalement, le président du syndicat et deux autres étudiants ont eu le droit de s'exprimer devant le Conseil, mais les conseillers ont refusé de répondre sur-le-champ aux exigences des étudiants.

Dès que la nouvelle a été connue, 150 étudiants environ, qui attendaient déjà avec leurs sacs de couchage et leurs couvertures, sont venus occuper la salle du Conseil de l'université. Après une discussion sur la structure idéale d'une université rénovée, les étudiants ont spontanément transformé la salle en discothèque. Quelque 85 étudiants étaient encore dans la salle à deux heures du matin. Aujourd'hui dans la matinée, le syndicat va tenir une Assemblée Générale extraordinaire et proposer une motion visant à soutenir et à prolonger l'occupation des bâtiments de l'université.

– *Rummidge Morning Post*

LIBÉRATION DU PROF ASSOCIÉ ET DES ÉTUDIANTS

Le professeur Philip Swallow, enseignant britannique travaillant actuellement dans le département d'anglais, faisait partie des seize personnes arrêtées samedi pour avoir volé des briques sur un chantier de démolition rue Buchanan. Les accusations portées contre ces seize personnes, étudiants à Euphoric State pour la plupart, ont été annulées hier par le Tribunal municipal de Plotinus, le propriétaire des briques, M. Joe Mattiesen, ayant refusé de porter plainte. Quelques étudiants du professeur Philip Swallow attendaient devant le Tribunal et lui ont fait une véritable ovation au moment où il sortait, tout souriant.

« Je n'avais encore jamais été arrêté, a-t-il dit. Ce fut une expérience mémorable, mais j'aimerais autant ne pas la renouveler. »

– *Euphoric State Daily*

DÉCLARATION DU PRÉSIDENT BINDE

On nous a fait cadeau d'un Jardin que nous n'avions ni projeté ni même demandé, et personne n'est vraiment satisfait de la situation. Les gens qui ont travaillé au Jardin s'inquiètent du sort qui va être fait à leur cadeau. Les habitants du quartier se plaignent de ces attroupements de gens, du bruit et du comportement de certains usagers du Jardin. Les autorités de la ville s'inquiètent des problèmes de criminalité et de surveillance que pose le Jardin. De nombreux contribuables sont révoltés par ce qu'ils considèrent comme une saisie illégale de biens appartenant à l'université – et donc à l'État. Les organisateurs des événements sportifs intra-muros sont mécontents de voir leur échapper cette chance d'avoir de nouveaux terrains de jeu. La plupart des gens craignent de voir se produire des affrontements, tandis que d'autres craignent au contraire qu'il n'y en ait pas. En ce qui me concerne, je trouve insupportables toutes ces tracasseries, ainsi que bien d'autres que je passe sous silence.

Et maintenant, que va-t-on faire ? Tout d'abord, il va falloir faire poser un grillage pour rappeler que le terrain appartient bien à l'université – ce que tout le monde oublie trop facilement – et que l'accès en est interdit à toute personne non autorisée. C'est une façon certes un peu brutale de dire les choses, mais nous n'avons pas le choix.

– Communiqué du Bureau du Président,
Université d'État d'Euphoria

DÉFENDONS LE JARDIN !

Nous avons juré solennellement de défendre le Jardin et de lancer une guerre de représailles contre l'université si celle-ci entreprend quoi que ce soit contre le Jardin. Si nous luttons avec l'ardeur que nous avons mise à travailler au Jardin – tous

ensemble en équipes, avec détermination, et dans un esprit fraternel – nous vaincrons.

PAS DE GRILLAGES CONTRE LE PEUPLE

PAS DE BULLDOZERS

SOYONS LES MAÎTRES DU SILENCE, LES MAÎTRES DE LA NUIT

AVEC NOS PELLES ET NOS FUSILS

LE POUVOIR APPARTIENT AU PEUPLE ET À SES FUSILS.

Les Jardiniers

– Manifeste distribué dans les rues de Plotinus

VENEZ SOUTENIR L'OCCUPATION DES LOCAUX

Étudiants de Rummidge ! Venez apporter votre soutien à l'occupation des locaux lors de l'A.G. d'aujourd'hui, ensuite venez nous rejoindre dans la salle du Conseil. Montrez à l'administration que cette université est à vous et pas à elle.

– Tract distribué par le Comité d'Occupation des Locaux

LA POLICE OCCUPE LE JARDIN, BLESSE 35 PERSONNES. ELLE RÉPLIQUE À LA MANIFESTATION PAR UNE ATTAQUE AUX GAZ

LACRYMOGÈNES SUR CABLE STREET. DES BADAUDS ET DES ÉTUDIANTS ONT ETE BLESSÉS. ÉTAT D'URGENCE ET COUVRE-FEU DÉCRÉTÉS.

Le rassemblement et la manifestation qui ont eu lieu hier à midi pour protester contre la confiscation, par l'université, du Jardin du Peuple ont dégénéré en de violents affrontements entre les forces de police et les manifestants qui ont duré tout l'après-midi. Soixante personnes ont été hospitalisées et à la tombée de la nuit, les gaz lacrymogènes avaient gagné tout le secteur sud du campus et les quartiers résidentiels avoisinants. Les policiers, qui brandissaient ostensiblement des fusils, ont tiré avec des cartouches à blanc dans cette foule déferlante ; plusieurs des manifestants fuyaient, le visage couvert de sang. Un policier a reçu un coup de couteau et trois autres ont été légèrement blessés par des jets de pierres et des éclats de verre.

La Garde nationale a été envoyée en renfort par le gouverneur Duck, et le couvre-feu a été décrété entre dix heures du soir et six heures du matin.

C'est précisément à six heures hier matin, après que la police eut évacué les étudiants et les autres personnes qui dormaient dans le Jardin du Peuple, que l'Entreprise de clôtures d'Esseph est arrivée et a installé un grillage de trois mètres de haut.

(suite en dernière page)
– *Euphoric State Daily*

L'OCCUPATION CONTINUE À RUMMIDGE

Une assemblée extraordinaire du syndicat étudiant de l'université de Rummidge à laquelle ont assisté plus de mille étudiants a entériné aujourd'hui la poursuite de l'« occupation des locaux » commencée hier soir par 150 extrémistes gauchistes. À la fin de leur réunion, les étudiants se sont rendus ensemble dans la salle du Conseil et un petit groupe d'entre eux a forcé la porte du bureau de la secrétaire du président et exigé que le président, M. Stewart Stroud, vienne recueillir leurs revendications.

« On a perdu notre temps, a commenté ensuite l'un des étudiants présents. Il n'a manifesté aucune compréhension vis-à-vis des revendications, pourtant légitimes, des étudiants qui réclament de participer démocratiquement aux instances de décision de l'université. »

Les étudiants ont occupé plusieurs bureaux du bâtiment administratif, provoquant ainsi, a prétendu l'un des responsables, « un vrai mouvement de panique » parmi les employés de bureau.

– *Rummidge Evening Mail*

JARDINIERS CONTRE FLICS. AFFRONTEMENTS AVEC LES GARDES NATIONAUX DANS LE CENTRE VILLE DE PLOTINUS

Les défenseurs du Jardin du Peuple, maintenant grillagé, ont joué au chat et à la souris avec la police et les Gardes nationaux pendant tout le week-end. Samedi, ils ont envahi les rues commerçantes du centre de Plotinus. Massés entre trois pâtés de maisons sur l'avenue Shamrock, ils se sont trouvés confrontés à une rangée de Gardes nationaux qui les ont refoulés à la pointe de leurs baïonnettes.

Vers une heure de l'après-midi, les adjoints du shérif du Comté de Miranda ont pris à partie et matraqué un jeune homme qui écrivait BIENVENUE À PRAGUE sur une vitrine du grand magasin Cooper avec de la peinture en bombe. On l'a traîné jusqu'au poste de police tandis qu'il saignait abondamment ; plus tard, on a su qu'il s'agissait de Wily Smith, 21 ans, un étudiant noir de Euphoric State.

Dimanche, les défenseurs du Jardin ont défilé en masse à travers les rues sinueuses de Plotinus, créant en chemin des « Jardins du Peuple » miniatures sur tous les terrains vagues qu'ils trouvaient. Lorsqu'on a demandé au shérif O'Keene pourquoi il avait ordonné à ses hommes d'enlever le gazon et les fleurs, il a répondu : « C'est une violation de propriété. »

— *Esseph Chronicle*

L'UNIVERSITÉ EST EN ÉTAT DE GUERRE. PRÉTEND UN PROFESSEUR DE RUMMIDGE

Gordon Masters, professeur de littérature anglaise à l'université de Rummidge, a condamné avec vigueur l'occupation actuelle des locaux par les étudiants.

« La situation ressemble beaucoup à celle de l'Europe en 1940, a-t-il déclaré hier. L'ultimatum inacceptable, suivi du *Blitzkrieg* et de l'occupation d'un territoire voisin, telle était la stratégie fondamentale de Hitler. Mais nous n'avons pas cédé à l'époque, et ce n'est pas aujourd'hui que nous céderons. »

Sur le mur de son bureau, le professeur Masters a un plan géant du système de chauffage central de l'université. « Les tuyaux de chauffage passent à travers un labyrinthe de tunnels, a-t-il expliqué, lesquels constituaient une excellente base de

résistance si le Conseil et l'administration devaient passer dans la clandestinité. Je suis persuadé que le président a un bunker secret dans lequel il peut se replier au moindre signe de danger. » Le bureau du président a refusé de commenter cette déclaration.

– *Rummidge Morning Post*

DÉCÈS DE ROBERTS. VICTIME DES ÉMEUTES UN RÉFÉRENDUM
VA AVOIR LIEU PARMI LES ÉTUDIANTS
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ CONVOQUE UNE RÉUNION
À PROPOS DU JARDIN

– Gros titres, *Euphoric State Daily*

NOUS ACCUSONS ! NOUS VAINCRONS !

Le peuple de Plotinus sait qui est responsable de la mort de John Roberts.

Le président Binde, qui a déclaré la guerre au peuple pour un lopin de terre.

Le shérif O'Keene, qui a distribué des fusils à ses petits salopards en uniforme bleu et les a lâchés dans les rues.

L'immonde flic qui a tiré deux fois à bout portant avec de la chevrotine dans le dos d'un jeune homme sans défense.

Notre terre a été profanée, mais l'esprit du Jardin est toujours vivant sur l'avenue Shamrock et la place Howle. Le peuple de Plotinus est uni dans sa lutte contre les flics et les tyrans. Les barrières de merde sont en train de tomber, les barricades de l'amour se dressent contre les flics. Les marjos, les politicos, les frères de misère, les membres de l'Armée du Salut, les homos et les gonzesses qui luttent pour la paix, tous jettent le masque de la solitude et fraternisent chaleureusement.

– *Euphoric Times*

UN PROFESSEUR DÉMISSIONNE

Le professeur Gordon H. Masters, professeur d'anglais à l'université de Rummidge, a remis hier sa démission au président qui l'a acceptée « avec regret ».

Personne n'ignore que le professeur Masters, qui devait prendre sa retraite dans quelques années, avait depuis un certain temps des ennuis de santé, et des amis proches de lui disent que les émeutes étudiantes qui affectent aujourd'hui l'université ont été pour lui une source importante de tensions.

La démission du professeur Masters prendra effet en octobre prochain, mais il a déjà quitté Rummidge pour aller se reposer et récupérer un peu.

– *Rummidge Morning Post*

UN HÉLICO ASPERGE LES MANIFESTANTS LES GAZ LACRYMOGÈNES RECOUVRENT LE CAMPUS

Hier, un hélicoptère de la Garde nationale a survolé à grand bruit le campus de Euphoric State et a lâché un nuage blanc de gaz lacrymogène sur les quelque 700 étudiants et enseignants bloqués sur la place Howle par un cordon serré de Gardes.

L'attaque au gaz avait été autorisée par le shérif Hank O'Keene du Comté de Miranda pour disperser ceux qui, parmi les 3 000 personnes à avoir participé à la marche en souvenir de John Roberts, s'étaient attardés. Chassé par le vent, le gaz a été repoussé à des centaines de mètres plus loin. Il a recouvert un quartier résidentiel, pénétré dans les salles de cours et les bureaux de l'université, s'est infiltré dans les chambres de l'hôpital universitaire. Les femmes de professeurs et les enfants à la piscine de Blueberry Creek à un kilomètre de là ont été incommodés par le gaz. Un groupe de professeurs a protesté vivement auprès du président Binde contre cet usage inconsidéré du gaz lacrymogène par les forces de l'ordre.

– *Esseph Chronicle*

UN ENFANT DE HUIT ANS DONNE SON AVIS SUR LA CRISE

Je n'ai pas vraiment réussi à voir le Jardin du Peuple, mais je sentais que ça devait être beau. Le Jardin, il était fait avec les sentiments des gens, et pas rien qu'avec leurs mains, ils l'ont fait avec leur cœur, et ils voulaient peut-être qu'il reste, il y a des centaines de gens qui ont fait ce jardin, et nous ne saurons jamais s'ils l'ont fait pour qu'il reste.

Les policiers, ils gâchent leur vie à être des policiers, ça les empêche aussi de devenir des vraies personnes. Ils agissent comme s'ils étaient des gens nerveux.

– Texte envoyé par un instituteur de Plotinus
au *Euphoric State Daily*

JOURNÉES-DÉBATS DANS LA SALLE DU CONSEIL

Ce week-end, les responsables de l'occupation ont organisé une série de débats sur le sujet suivant : UNIVERSITÉ ET SOCIÉTÉ.

Quel est le rôle de l'université dans la société moderne ?

À quoi sert l'enseignement supérieur dans notre société ?

Quel est le sentiment réel de l'homme de la rue sur les universités et les étudiants ?

Voilà quelques-unes des questions qui seront débattues.

– Prospectus, Université de Rummidge

L'AVIS DES ENFANTS DES ÉCOLES DE RUMMIDGE SUR LES ÉTUDIANTS

La plupart des étudiants aiment pas comment les collèges et les universités sont dirigés ça explique pourquoi ils protestent et occupent les bâtiments. Quand les étudiants seront plus vieux ils comprendront que c'était dirigé comme il faut. Les étudiants ils font perdre leur temps aux gens et à la police, je pense rien que pour rigoler. Ils sont presque tous des ippis et font les imbéciles et gaspillent leur intelligence alors qu'on devrait être fier d'être intelligent.

Je pense que les étudiants sont stupides ils jettent des bombes puantes sur les gens exprès pour se faire remarquer. C'est une bande de vieux clochards qui ont des cheveux longs et sales. On dirait qui se lavent jamais. Leurs habits sont dégoûtants et ils ont pas d'argent. Ils vont à la télévision et fument de la drogue devant tout le monde. Ils font des émeutes dans les rues, ils se battent et détruisent tout ce qui leur tombe sous la main. Certains ils sont bien, ils ont des beaux habits et des beaux cheveux, ils ont des belles maisons et ne sont pas stupides.

si un étudiant venait vers moi et me disait quèque chose je m'arrêtérais pas. Imaginez que vous êtes un chat et que les étudiants vous ramassent et que vous les trouvez sympas, mais ils vous charcutent et font des expériences sur vous. Certains étudiants sont bien mais ce sont quand même des morveux.

J'aime pas les étudiants parce qu'ils font tous pareil que les autres ils portent tous les mêmes habits et ils parlent comme des américains, et ils fument de la drogue ils se font des picures pour se sentir heureux et ils parlent d'amour et de paix alors qui sont malheureux.

si j'étais la police j'les pendrais.

– textes envoyés au *Rumble* par un étudiant
en sciences de l'éducation

LES PROFESSEURS DE RUMMIDGE PROPOSENT UN MÉDIATEUR

L'association des personnels non enseignants de l'université de Rummidge a proposé que soit nommé un médiateur pour présider les négociations entre l'administration de l'université et les responsables du syndicat étudiant afin de tenter de mettre fin à l'occupation des locaux. Un peu plus tôt dans la matinée, les étudiants avaient voté la poursuite de l'occupation.

Le professeur Morris J. Zapp, professeur associé venu de l'université d'État d'Euphoria, U.S.A., a été pressenti pour occuper ce poste de médiateur.

— *Rummidge Evening Mail*

UN REMÈDE CONTRE LES TREMBLEMENTS DE TERRE

Les tremblements de terre, a dit un orateur au cours du débat qui s'est tenu hier à Euphoric State sur l'écologie et la politique, sont une façon pour la nature de protester contre tout le ciment dont on a recouvert notre bonne vieille terre arable. En plantant des choses, on libère le sol et on empêche ainsi les tremblements de terre.

— *Plotinus Gazette*

LE PRÉSIDENT PROPOSE DE LOUER LE JARDIN À LA VILLE. LE MAIRE HÉSITE. DÉFILÉ MONSTRE PRÉVU POUR LA FÊTE DU SOUVENIR

Le président Harold Binde a dit hier lors d'une conférence de presse qu'il pensait qu'on pouvait résoudre l'épineux problème du Jardin du Peuple si l'université consentait à louer une partie du terrain à la ville de Plotinus pour qu'elle en fasse un parc, en intégrant si possible les équipements actuels.

Le Conseil municipal de Plotinus va vraisemblablement examiner cette proposition lors de sa prochaine réunion, mais on sait déjà que le maire, M. Holmes, ne soutient pas ce projet. Il n'est pas certain non plus que le gouverneur Duck, membre *ex officio* du Conseil de l'université, autorise cette location, car il s'oppose systématiquement à toute concession faite aux Jardiniers.

En attendant, ces derniers préparent un défilé monstre à travers les rues de Plotinus pour la Fête du Souvenir. Les organisateurs insistent pour que cette manifestation non violente se déroule dans le calme ; mais les habitants de la ville sont quelque peu inquiets depuis qu'ils ont appris que 50 000 personnes, selon certaines estimations, vont converger vers

Plotinus pour la circonstance, venant de villes aussi éloignées que Madison et New York.

« Une demande d'autorisation a été déposée pour cette manifestation, a confirmé aujourd'hui un porte-parole du maire à l'Hôtel de ville, et elle est actuellement examinée par les responsables compétents. »

– *Esseph Chronicle*

UN BLOC DE GLACE ENDOMMAGE UN TOIT

Un bloc de glace de trente centimètres de côté et de couleur verte a défoncé le toit d'une maison dans le quartier sud de Rummidge hier soir, endommageant une chambre au dernier étage. La chambre était vide ; personne n'a été blessé.

On avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'un grêlon démesuré, mais les scientifiques appelés sur les lieux pour examiner ce bloc de glace ont vite conclu que c'était en fait de l'urine gelée. On pense que le bloc a été largué de façon illégale par un avion volant en haute altitude.

Le propriétaire de la maison, le Dr. Brendan O'Shea, a dit ce matin : « Je suis absolument sidéré. Je ne sais même pas si je suis assuré pour ce genre de chose. Certains pourraient dire que c'est une manifestation de Dieu. »

– *Rummidge Evening Mail*

5

Permutations

« Tu ne trouves pas qu'il est un peu petit ?

— Il m'a l'air tout à fait correct.

— Depuis quelque temps, je trouve qu'il est un peu petit.

— Une étude récente a montré que quatre-vingt-dix pour cent des Américains estiment que leur pénis est plus petit que la moyenne.

— J'imagine qu'il est naturel de vouloir être parmi les dix pour cent les mieux pourvus...

— Ce ne sont pas les dix pour cent les mieux pourvus, idiot, ce sont les dix pour cent qui ne s'en inquiètent pas. En fait, il ne peut pas y avoir quatre-vingt-dix pour cent en dessous de la moyenne.

— Ah. Je n'ai jamais été très bon en statistiques.

— Là, tu me déçois, Philip, tu me déçois. Je croyais que tu n'étais pas obsédé par ta virilité. C'est ce qui me plaît chez toi.

— Mon petit pénis ?

— Non, que tu ne réclames pas sans arrêt des satisfecit pour tes performances sexuelles. Avec Morris, il fallait à chaque fois que ce soit une baise quatre étoiles. Quand je ne poussais pas de gémissements, n'avais pas l'œil qui chavirait et la bouche qui écumait au moment de l'orgasme, il m'accusait de devenir frigide.

— Il faisait donc partie des quatre-vingt-dix pour cent lui aussi ?

— Eh bien, non.

— Ah.

— De toute façon, il paraît plus petit pour toi parce que tu le vois toujours en plongée. Ça le raccourcit.

— Je n'y avais pas pensé.

— Va te voir dans la glace.

— Non, je te crois sur parole. »

Mais, le lendemain matin, en s'essuyant après sa douche, Philip monta sur une chaise pour s'examiner le corps dans la glace au-dessus du lavabo. Il était vrai que l'angle de vue normal produisait une sorte de raccourcissement, mais pas autant cependant qu'on aurait pu le souhaiter. Certes, il était un peu

tard à quarante ans pour commencer de s'en inquiéter, mais ce n'était que tout récemment qu'il avait trouvé des éléments de comparaison. Depuis l'école et jusqu'à son arrivée en Euphoria, il n'avait probablement jamais eu l'occasion d'observer de près d'autres organes masculins. Mais on lui en avait fait voir des pénis depuis qu'il était là ! D'abord, il y avait eu Charles Boon qui dédaignait les pyjamas et que l'on voyait déambuler souvent dans l'appartement de l'avenue Pythagore dans le plus simple appareil. Ensuite le magasin de disques sur Cable Street s'était permis de présenter l'album John Lennon-Yoko Ono avec sur la pochette une photo de face du célèbre couple complètement nu. Il y avait eu aussi le héros de *I am Curious Yellow* qu'ils étaient allés voir à Esseph, après avoir fait la queue pendant deux heures avec deux cents autres adultes que Désirée avait qualifiés de voyeurs et qui allaient y chercher un peu d'excitation (ce fut le cas, il faut le reconnaître) ; et puis il y avait eu ce spectateur dans un théâtre d'*avant-garde*⁸, ce jeune homme qui avait enlevé la vedette aux acteurs en se déshabillant avant eux. Ces scènes d'exhibition avaient impressionné Philip et lui avaient donné un sentiment d'infériorité. Désirée avait refusé de le prendre en pitié. « Maintenant, tu comprendras mieux ce que c'est pour une fille d'avoir une poitrine plate dans une culture qui aime les gros seins », avait-elle dit.

« Je trouve ta poitrine très jolie.
— Et ta femme ?
— Hilary ?
— Est-ce qu'elle est bien pourvue ?
— Oui, elle a une bonne poitrine. Remarque bien que...
— Oui ?
— Elle ne pourrait pas se passer de soutien-gorge comme toi.
— Pourquoi pas ?
— Eh bien, ça ballotterait dans tous les sens, tu comprends.
— Ça ? Tu veux dire ils ?
— D'accord, ils.
— Et qui a décrété qu'ils ne doivent pas ballotter ? Qui a dit qu'ils devaient avancer comme des terrasses en

⁸ En français dans le texte. (N.d.T.)

encorbellement ? Je vais te dire, moi, qui l'a décrété, l'industrie du soutien-gorge.

— J'imagine que tu as raison.

— Qu'est-ce que tu dirais si tu devais porter un suspensoir tout le temps ?

— Je n'aimerais pas du tout, mais je suis sûr que tu en vendrais en passant de la publicité dans le *Euphoric Times*.

— Morris a toujours été un fana des gros nénés. Je ne sais pas pourquoi il m'a épousée. Je ne sais pas pourquoi je l'ai épousé. Pourquoi un tel épouse-t-il une telle ? Pourquoi as-tu épousé Hilary ?

— Je ne sais pas. Je me sentais seul à l'époque.

— Oui. Ça se résume généralement à ça. La solitude y est pour beaucoup, crois-moi. »

Philip descendit de la chaise et finit de s'essuyer. Il se passa du talc sur tout le corps, palpant avec un certain plaisir narcissique les nouveaux coussinets de chair qui avaient fait leur apparition sur ses hanches et sur sa poitrine. Depuis qu'il avait cessé de fumer, il avait commencé à prendre du poids, et il trouvait que ça lui allait assez bien. Sa cage thoracique était maintenant recouverte d'une enveloppe de chair bien lisse, et ses clavicules ne ressortaient plus avec cette raideur effrayante qui lui faisait croire qu'il avait avalé un portemanteau.

Il enfila le peignoir en coton que Désirée lui avait prêté. Son propre peignoir était resté à l'appartement de l'avenue Pythagore et Charles Boon l'avait si souvent emprunté que Philip n'avait plus envie de le récupérer. Lorsque Boon ne promenait pas partout sa nudité dans l'appartement, il vous piquait sans arrêt vos vêtements. La vie était tellement plus agréable avenue Socrate. À bien y réfléchir, il avait été plutôt providentiel, ce glissement de terrain qui l'avait chassé d'une maison pour le faire atterrir dans une autre. Le peignoir avait des motifs dans des tons marine, bleu et vert, une doublure en tissu éponge blanc, et il était délicieusement confortable. Quand il l'avait sur lui, il se trouvait un air vaguement athlétique et dominateur, comme un lutteur oriental. Il grimaça en regardant son reflet dans la glace, plissa les yeux et gonfla ses narines. Il se regardait beaucoup dans la glace ces derniers temps, espérant

surprendre peut-être dans son reflet, une posture ou une mimique révélatrice, éloquente.

Il retourna pieds nus dans sa chambre, ouvrit le lit tout grand et fit un petit creux sur l'oreiller. C'était un geste de pure convenance, le seul qui lui restait : lorsqu'il couchait avec Désirée, il se levait tôt et revenait dans sa chambre pour froisser les couvertures. À qui voulait-il donner le change ? Il se le demandait bien. Pas aux jumeaux en tout cas, car Désirée, avec cette façon terrifiante qu'ont les parents américains modernes de vouloir traiter les enfants comme des adultes, leur avait vraisemblablement expliqué la nature précise de ses relations avec lui. J'aimerais bien qu'elle me les explique à moi aussi, se dit-il avec un sourire forcé en se regardant dans une autre glace ; je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose.

Bien que, par nature, il ne fût pas un lève-tôt, Philip ne trouvait pas pénible d'être debout de bonne heure en ces matins pleins de soleil, au 3462 avenue Socrate. Il adorait se doucher avec ces jets d'eau chaude aussi cinglants que des rayons lasers, se promener pieds nus sur les moquettes de la maison endormie, prendre possession de la cuisine qui ressemblait à la cabine de pilotage d'un vaisseau spatial contrôlé par ordinateur, avec toutes ses surfaces réfléchissantes, blanches ou en inox, ses cadrans, ses gadgets et son immense réfrigérateur qui ronronnait. Philip mit le couvert du petit déjeuner pour lui et les jumeaux, fit un pichet de jus d'orange avec de la pulpe congelée, mit à chauffer doucement des tranches de bacon dans le mini-gril électrique, et versa de l'eau bouillante sur un sachet de thé. Enfilant une paire de mules abandonnées, il traversa le patio avec sa tasse de thé et sortit dans le jardin où il s'accroupit contre un mur baigné de soleil pour admirer la vue omniprésente. C'était un matin très clair et très paisible. Les eaux de la Baie s'étiraient sans ride et on aurait presque pu compter les câbles de l'Arche d'Argent. En bas, dans le flot toujours mouvant de la rocade du bord de mer, les voitures et les camions filaient comme des « Dinky toys », mais le bruit et les gaz d'échappement ne parvenaient pas jusqu'ici. L'air était frais et doux, parfumé par cette végétation subtropicale

luxuriante qui envahissait les jardins des riches quartiers de Plotinus.

Il vit soudain arriver du nord en basse altitude, presque au niveau de ses yeux, un jet argenté, les réacteurs au ralenti, dont il put suivre le vol paresseux à travers l'écran panoramique du ciel. C'était une heure splendide pour arriver en Euphoria. On n'avait aucune peine à imaginer ce qu'avaient pu ressentir les premiers marins qui, s'étant introduits probablement par hasard dans l'étroit goulet qu'enjambait aujourd'hui l'Arche d'Argent, avaient découvert cette superbe baie dans l'état où Dieu l'avait laissée lors de la création du monde. Comment était-ce déjà ce passage de *Gatsby le magnifique* ? « La poitrine verte et juvénile du nouveau monde... l'espace d'un instant l'homme émerveillé a dû retenir son souffle en présence de ce continent... » Et tandis que Philip se triturait la mémoire pour retrouver la citation, cette paix matinale se trouva soudain brisée par un affreux bruit – on aurait dit qu'une gigantesque tondeuse à gazon passait dans le ciel –, et l'ombre sinistre d'une araignée balaya les jardins accrochés au flanc de la colline. Le premier hélicoptère de la journée s'abattait sur le campus de Euphoric State.

Philip retourna dans la maison. Elizabeth et Darcy étaient levés. En arrivant dans la cuisine en pyjama, ils bâillaient encore, se frottaient les yeux, et renvoyaient en arrière leurs longs cheveux emmêlés. Non seulement c'étaient de vrais jumeaux, mais, pour compliquer encore les choses, Darcy était le plus beau et le plus féminin, si bien que Philip se repérait à l'appareil dentaire d'Elizabeth pour les distinguer l'un de l'autre. C'était un couple énigmatique. Communiquant entre eux par télépathie, ils usaient du langage ordinaire avec une extrême parcimonie. Philip les trouvait très reposants mais en même temps plutôt déconcertants, à côté de ses propres enfants qui étaient précocement bavards et d'une curiosité inépuisable. Il se demandait souvent ce que les jumeaux pensaient de lui, mais ils ne trahissaient jamais leurs sentiments.

« Bonjour ! dit-il en les saluant gaiement. Je crois qu'il va faire très chaud !

— Salut ! murmurent-ils poliment. Salut, Philip. » Ils s'installèrent à la tablette du petit déjeuner et se mirent à engloutir une énorme quantité de leurs céréales favorites nappées de sucre.

« Vous voulez du bacon ? »

Ils secouèrent la tête, la bouche pleine de céréales. Il sortit du mini-gril les tranches uniformes et bien croustillantes de bacon, s'en fit un sandwich et se prépara une autre tasse de thé. « Qu'est-ce que vous voulez pour le déjeuner de midi ? » demanda-t-il. Les jumeaux se regardèrent.

« Du beurre de cacahuète et de la gelée, dit Darcy.

— D'accord. Et toi, Elizabeth ? (Comme si c'était la peine de demander.)

— La même chose, s'il te plaît. »

Il prépara les sandwichs avec des tranches de ce pain blanc pré découpé, vitaminé mais totalement insipide qu'ils semblaient adorer, et les mit dans leur boîte à pique-nique en ajoutant une pomme pour chacun. Les jumeaux se servirent de céréales une seconde fois. Dans le *Euphoric Times*, dernièrement, il avait été question d'une expérience démontrant que les rats se portaient mieux quand on les nourrissait avec les emballages plutôt qu'avec les cornflakes. Il leur parla de cette expérience. Ils sourirent poliment.

« Vous avez fait votre toilette ? » demanda-t-il.

Pendant qu'ils faisaient leur toilette, il fit chauffer la bouilloire pour le café de Désirée et ramassa le *Chronicle* de la veille. « *Les organisateurs insistent pour que cette manifestation non violente se déroule dans le calme* », lut-il. « *Mais les habitants de la ville sont quelque peu inquiets depuis qu'ils ont appris que 50 000 personnes, selon certaines estimations, vont converger vers Plotinus pour la circonstance, venant de villes aussi éloignées que Madison et New York.* » Il regarda par la fenêtre pour suivre l'hélicoptère qui piquait et planait comme une libellule au-dessus du centre de Plotinus. Plus de deux mille soldats se trouvaient en ville, certains bivouquaient même dans le Jardin. Le bruit courait qu'ils arrosaient les fleurs en cachette. Il est vrai que parfois les soldats donnaient l'impression de vouloir jeter leurs armes pour

se joindre aux étudiants qui manifestaient, surtout quand les supporters féminins du Jardin les narguaient en se dénudant jusqu'à la ceinture et en faisant front avec leurs seins nus devant leurs baïonnettes, une confrontation entre « hardware » et « software » que les photographes du *Euphoric Times* avaient trouvée irrésistible. La plupart des soldats étaient des jeunes gens qui s'étaient engagés dans la Garde nationale pour échapper à tout prix à la guerre du Vietnam, et maintenant ils ressemblaient exactement aux G.I. que l'on voyait dans les bulletins d'information sur le Vietnam à la télévision ; ils avaient l'air hébété et malheureux mais s'enhardissaient parfois à faire des signes de paix devant les caméras. En fait, toute cette histoire de Jardin ressemblait beaucoup à une guerre du Vietnam en miniature, l'université prenant la place du régime de Thieu, la Garde nationale celle de l'armée américaine, les étudiants et les hippies celle des Vietcongs... Escalade, tueries inutiles, hélicoptères, défoliation, guérilla : tout cadrait parfaitement. Voilà au moins quelque chose qu'il allait pouvoir dire au Charles Boon Show. Il ne voyait pas ce qu'il pouvait dire d'autre.

Les jumeaux réapparurent dans la cuisine pour prendre leurs boîtes de pique-nique, l'air légèrement plus propre et plus décent, avec leurs blue-jeans, leurs baskets et leurs T-shirts délavés.

« Vous avez dit au revoir à votre mère ? »

Ils crièrent sans conviction : « R'voir, Désirée », au moment où ils sortaient de la maison, et ne reçurent en guise de réponse qu'un petit cri étouffé. Philip mit du café, du jus d'orange, des muffins grillés et du miel sur un plateau et porta le tout dans la chambre de Désirée.

« Salut ! dit-elle. Ton timing est sensas.

— Il fait un temps magnifique », dit-il, posant le plateau et se dirigeant vers la fenêtre. Il régla les lattes du store vénitien et le soleil pénétra en longues bandes dans la pièce. Les nattes rousses de Désirée flamboyaient sur les oreillers safran de l'immense lit.

« C'est un hélicoptère qui a failli arracher le toit de la maison ? demanda-t-elle, attaquant à belles dents son petit déjeuner.

— Oui, j'étais dans le jardin.

— Les enfoirés. Les gosses sont bien partis à l'école ?

— Oui, je leur ai fait des sandwichs au beurre de cacahuète. J'ai vidé tout le pot.

— Ouais, il faut que j'aille faire des courses aujourd'hui. Tu as des projets ?

— Je dois aller à l'université ce matin. Les profs du département d'anglais organisent une veille sur les marches du bâtiment Dealer.

— Une quoi ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit le mot juste, mais c'est en tout cas ce qu'ils disent. Une veille, c'est quelque chose qui dure toute la nuit, exact ? Je crois que nous allons seulement restés planter sur les marches pendant une heure ou deux. En guise de manifestation silencieuse.

— Et tu crois que Duck va renvoyer la Garde nationale rien que parce que les profs du département d'anglais vont s'arrêter de causer pendant quelques heures ? Je reconnais que ce serait un beau succès, mais...

— Je crois savoir que la manifestation vise plutôt Binde. Il faut faire pression sur lui pour qu'il tienne tête à Duck et à O'Keene.

— Binde ? Désirée eut un petit rire de dérision. Ce président est une vraie girouette.

— Il faut reconnaître quand même qu'il se trouve dans une situation délicate. Que ferais-tu à sa place ?

— Comment veux-tu que j'y sois à sa place ? L'université d'État d'Euphoria n'a jamais eu de femme comme président dans toute son histoire. À propos, est-ce que tu vas être là ce soir ? Si tu n'es pas là, il va nous falloir un baby-sitter. J'ai mon cours de karaté.

— Je rentrerai tard. Je dois participer à ce foutu programme avec Charles Boon.

— Ah, ouais. De quoi vas-tu parler ?

— Je suis censé donner mes impressions sur ce qui se passe en Euphoria, je crois, en tant que Britannique.

— Ça ne me semble pas trop difficile.

— Mais je ne me sens plus du tout britannique. Pas autant qu'avant, en tout cas. Ni américain, non plus, d'ailleurs. « Errant entre deux mondes, l'un perdu, l'autre impuissant à naître. »

— On va te poser un tas de questions à propos du Jardin, de toute façon. Après tout, tu es l'un de ses plus célèbres défenseurs.

— C'était purement accidentel, tu le sais très bien.

— Rien n'est totalement accidentel.

— Je n'ai jamais eu qu'une sympathie limitée envers ce Jardin. Je n'y ai même jamais mis les pieds. Maintenant, il y a des gens, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, qui m'accostent, me serrent la main et me félicitent de m'être impliqué. C'est très gênant.

— L'aventure humaine connaît ainsi des raz de marée, Philip. Tu te trouves pris dans le courant de l'Histoire.

— Je me considère comme un imposteur.

— Pourquoi vas-tu participer à cette veille, alors ?

— Si je n'y vais pas, on pensera que j'ai rejoint l'autre camp, ce qui n'est évidemment pas vrai. Quoi qu'il en soit, je tiens beaucoup à ce que la troupe quitte le campus.

— Eh bien, fais attention de ne pas te faire arrêter. Ça pourrait ne pas être aussi facile de te faire relâcher la prochaine fois. »

Désirée finit son muffin, se lécha les doigts et, tout en continuant de boire son café, se laissa retomber en arrière contre les oreillers. « Tu sais, dit-elle, tu es superbe dans ce peignoir.

— Où pourrais-je en trouver un comme ça ?

— Garde-le. Morris n'a jamais porté ce foutu machin. Je le lui ai offert à Noël il y a deux ans. À propos, as-tu écrit à Hilary ? Ou attends-tu qu'un autre corbeau fasse le boulot à ta place ?

— Je ne sais quoi dire. » Il allait et venait dans la chambre, évitant, sans trop savoir pourquoi, de marcher sur les bandes de soleil. Trois images de lui-même convergèrent dans les miroirs

en forme de triptyque au-dessus de la table de toilette de Désirée, et elles le snobèrent lorsqu'il revint sur ses pas.

« Dis-lui ce qui est arrivé et ce que tu comptes faire.

— Mais je ne sais pas ce que je compte faire. Je n'ai absolument aucun projet.

— Il ne te reste plus beaucoup de temps, non ?

— Je sais, je sais, dit-il, désespéré, en se passant les doigts dans les cheveux. Mais je n'ai pas l'habitude de ces choses-là. Je n'ai aucune expérience en matière d'adultère. Je ne sais pas ce qui serait le mieux pour Hilary, pour les enfants, pour moi, pour toi...

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit Désirée. Ne t'occupe pas de moi.

— Comment pourrais-je ?

— Il faut que tu saches une chose. Je n'ai aucune intention de me remarier. Au cas où l'idée te serait venue à l'esprit.

— Tu vas quand même bien divorcer, non ?

— Bien sûr. Mais, à partir de maintenant, je suis une femme libre. Je veux marcher toute seule comme une grande, sans avoir une paire de couilles autour du cou. Philip donna sans doute l'impression d'être blessé, car aussitôt elle poursuivit : Je n'ai rien contre toi, Philip, tu sais que je t'aime beaucoup. On s'entend bien tous les deux. Les gosses t'aiment bien, eux aussi.

— Tu crois ? Je me le demande parfois.

— Mais si, tu les emmènes au parc et fais plein de choses pour eux. C'est plus que Morris n'en a jamais fait.

— C'est drôle, je croyais échapper à ce genre de choses en venant ici. Ça doit être un besoin chez moi.

— Tu peux rester ici aussi longtemps que tu veux. Ou tu peux partir. Il faut que tu te sentes absolument libre de faire ce que tu juges le mieux.

— Je me suis senti très libre ces dernières semaines, dit-il. Plus libre que je l'ai jamais été de ma vie. »

Désirée lui fit un grand sourire, chose très rare chez elle. « C'est gentil. » Elle sortit du lit et se gratta à travers le coton de sa chemise de nuit.

« Je voudrais bien qu'on puisse rester comme ça indéfiniment. Toi et moi et les jumeaux, ici. Et Hilary et les enfants heureux et inconscients.

— Combien te reste-t-il de temps ?

— L'échange se termine officiellement dans un mois.

— Pourrais-tu rester à Euphoric State si tu le voulais ? Je veux dire, est-ce qu'ils te donneraient un poste ?

— Pas le moindre espoir.

— Quelqu'un m'a dit que tu as eu droit à un excellent rapport dans le *Bulletin des cours* du trimestre dernier.

— Oui, grâce à Wily Smith.

— Tu es trop modeste, Philip. » Passant sa chemise de nuit par-dessus sa tête, Désirée se rendit dans la salle de bains attenante. Philip la suivit, l'œil admiratif, et il s'assit sur le couvercle des W. - C. pendant qu'elle se douchait.

« Tu ne pourrais pas obtenir un poste dans un des petits collèges des environs ? cria-t-elle par-dessus le siffllement de l'eau chaude.

— Peut-être, mais alors j'aurais des problèmes de visa. Bien sûr, si j'épousais une citoyenne américaine, il n'y aurait plus de problème.

— Ça, ça ressemble à du chantage.

— Ce n'était pas mon intention. Il se releva et son image se dressa en face de lui dans la glace au-dessus du lavabo. Il faut que je me rase. Cette conversation devient de plus en plus irréelle. Je vais repartir dans un mois, bien sûr. Je vais retrouver Hilary et les enfants. Et aussi Rummidge. Et l'Angleterre.

— C'est ce que tu veux ?

— Pas le moins du monde.

— Tu pourrais travailler pour moi si tu voulais.

— Pour toi ?

— Tu tiendrais la maison. Tu fais ça très bien. Infiniment mieux que moi. Je veux me remettre à travailler. »

Il éclata de rire. « Combien tu me paierais ?

— Pas beaucoup. Mais il n'y aurait plus de problème de visa. Veux-tu prendre une serviette dans le placard et me la passer, mon chéri ? »

Il ouvrit toute grande la serviette tandis qu'elle sortait luisante de la douche, et il se mit à la frictionner énergiquement.

« Hum, c'est bon. » Puis, au bout d'un moment, elle dit : « Tu devrais quand même écrire chez toi, tu sais.

— Tu l'as dit à Morris ?

— Je n'ai aucune explication à donner à Morris. D'ailleurs, il irait immédiatement tout raconter à ta femme.

— Je n'avais pas pensé à ça. Bien sûr, ils savent tous les deux que je vis ici...

— Mais ils pensent que Melanie est ici, elle aussi, et nous sert de chaperon. Ou bien est-ce moi qui suis censée garder un œil sur toi et Melanie ? Je ne sais plus où j'en suis.

— Ça fait des semaines que je ne sais plus où j'en suis », dit Philip, qui se mit à la frictionner plus doucement. Il était à genoux maintenant et lui essuyait les jambes. « Tu sais, je trouve ça très excitant.

— Calme-toi, baby, dit Désirée. Tu dois assurer ta veille, n'oublie pas ! »

Chérie,

Merci infiniment pour ta dernière lettre. Je suis heureux d'apprendre que tu t'es débarrassée de ton rhume. Je n'ai pas encore attrapé de rhume des foins et j'espère que je ne vais pas être allergique au pollen d'Euphoria. À propos, j'ai une liaison avec Mme Zapp. J'aurais dû te le dire plus tôt mais ça m'a totalement échappé de...

Chère Hilary,

Pas « Chérie », car j'ai perdu le droit d'utiliser cette formule de tendresse. Quelques mois seulement après mon aventure avec Melanie...

Ma très chère Hilary,

Tu t'es montrée très perspicace lorsque tu as dit que j'avais l'air plus détendu et plus gai dans mes dernières lettres. Mais, pour que tu ne te fasses pas de fausses idées, il faut que je te dise que je me suis laissé séduire par Désirée Zapp et qu'on

baise ensemble trois ou quatre fois par semaine ces derniers temps, et ça me fait un bien fou...

Tout en se rendant à l'université, il écrivit lettre sur lettre dans sa tête à Hilary, mais, à peine les avait-il commencées qu'il les déchirait mentalement les unes après les autres. Ses pensées semblaient tourbillonner follement dans sa tête et devenir complètement absurdes, sentimentales et obscènes dès qu'il tentait de rassembler dans un cadre référentiel unique les images familières du pays, Rummidge, Hilary et les enfants, avec celles de son existence actuelle. Il avait de la peine à croire qu'il suffisait de quelques heures d'avion pour retrouver cet environnement gris, humide et sage d'où il était venu. Que ce n'était pas plus difficile, apparemment, que de traverser le miroir de la table de toilette de Désirée pour se retrouver dans sa propre chambre. Si seulement il pouvait, le moment venu, renvoyer chez lui son double, un zombie, un Swallow robotisé, programmé pour laver la vaisselle, assurer les séances de tutorat, payer les remboursements de la maison le trois de chaque mois, tandis que lui resterait planqué en Euphoria, se laisserait pousser les cheveux et s'enverrait tranquillement en l'air avec Désirée... Personne ne verrait la différence à Rummidge. Tandis que s'il retournait en personne, dans l'état d'esprit où il se trouvait maintenant, ils risquaient tous de le traiter d'imposteur. *Le vrai Philip Swallow est prié de se lever !* J'aimerais d'ailleurs bien le rencontrer moi-même celui-là, se dit Philip, négociant au volant de la Corvair les lacets de l'avenue Socrate, tandis que les pneus crissaient doucement sur le macadam lisse et que l'image soûlante des maisons et des jardins défilait dans son rétroviseur. Il avait quand même fini par conduire la voiture de Morris Zapp. « Autant ne pas laisser se décharger la batterie », avait dit Désirée, quelques jours après qu'il s'était installé chez elle. « Je ne supporte pas de te voir partir prendre le bus tous les matins alors que cette voiture reste à ne rien faire dans le garage. »

Tout a commencé, tu sais, la nuit du glissement de terrain. Mme Zapp et moi avions de nouveau été invités ensemble à une soirée, et elle a offert de me reconduire chez moi, parce qu'il y

avait une sorte d'orage tropical... L'avenue Pythagore ressemblait à une rivière en crue. La pluie déferlait par vagues dans le faisceau des phares, elle tambourinait sur le toit et bloquait presque les essuie-glaces. Les lampadaires étaient éteints, suite à un court-circuit, probablement. On avait l'impression de rouler au fond de la mer. « Seigneur Jésus », avait marmonné Désirée, en essayant de voir à travers le pare-brise inondé. « Je crois que je vais attendre que ça se passe après vous avoir déposé. »

Par politesse, il l'invita à prendre une tasse de café, mais, à sa grande surprise, elle accepta. « Vous allez être affreusement trempée, je vous préviens, dit-il.

— J'ai un parapluie. Allez, on court. »

Ils coururent en effet – et se retrouvèrent le nez contre le côté de la maison.

« Je ne comprends pas, dit-il. La porte d'entrée devrait être ici.

— Vous devez être soûl », dit Désirée froidement. Malgré son parapluie, elle commençait à être toute mouillée. Philip était totalement trempé. Alors qu'ils auraient dû se trouver sur le sentier du jardin, ils pataugeaient dans ce qui semblait être une dizaine de centimètres de boue.

« Je ne suis absolument pas soûl », dit-il, cherchant à tâtons dans le noir les marches du porche.

« Quelqu'un a dû déplacer la maison », dit-elle d'un air sarcastique.

Ce qui, d'une certaine manière, était en effet le cas. Contournant la maison pour retrouver la porte d'entrée, ils découvrirent trois filles terrifiées, en chemises de nuit pleines de boue – Melanie, Carol et Deirdre – tout juste expulsées de leur lit par le glissement de terrain qui avait fait pivoter la maison (ce veinard de Charles Boon était bien au chaud et au sec dans son studio douillet). « On a pensé que c'était le tremblement de terre, dirent-elles. On a pensé que c'était la fin du monde.

— Vous feriez mieux de venir tous chez moi », dit Désirée.

C'était, tu vois, un geste de pure chanté, un arrangement qui se voulait provisoire. Elle voulait seulement nous donner un

toit en attendant que nous puissions retourner avenue Pythagore, ou prendre d'autres dispositions... Carol et Deirdre ne tardèrent pas à déménager. Melanie alla s'installer chez Charles Boon au sud du campus – tous les deux s'étaient engagés à fond dans la lutte pour le Jardin et tenaient à être proches de l'action. Finalement, de tous les réfugiés du glissement de terrain, Philip fut le seul à rester dans la maison des Zapp. Il attendit, dans l'espoir que la maison de l'avenue Pythagore fût déclarée habitable : Désirée lui dit de ne pas s'inquiéter. Il se mit à chercher un autre appartement sans trop de conviction : Désirée lui dit de prendre tout son temps. Il ne se sentait pas trop gêné de rester chez elle parce qu'elle sortait souvent le soir pour aller à des réunions ; et puis, grâce à lui, elle n'avait pas à chercher de baby-sitter. De plus, n'étant pas très matinale, elle était ravie de le laisser préparer le petit déjeuner pour les jumeaux et de les envoyer à l'école. Peu à peu, ils s'installèrent dans la routine, comme s'ils étaient mariés. Le dimanche, il allait conduire les jumeaux au parc de l'État de l'autre côté des collines de Plotinus, et il les emmenait se promener dans les pinèdes. Il sentait qu'il était en train de revenir à un style de vie proche de celui qu'il avait connu en Angleterre, mais en plus confortable et plus détendu. L'épisode de l'avenue Pythagore devint une sorte de rêve hallucinant au fur et à mesure qu'il sombrait dans le passé. Il y avait eu quelque chose de contre nature et de malsain dans tout ça, à bien y réfléchir, quelque chose d'ignoble et de ridicule dans le rôle qu'il avait joué là-bas, lui, ce parasite d'âge mûr vivant aux crochets de la société alternative, collant aux basques des jeunes avec ses airs enjôleurs de petit chien, toujours soucieux de plaire, de ne vexer personne, espérant toujours, mais en vain, qu'un certain petit jeu allait se présenter à nouveau : celui qu'il avait vu se matérialiser le premier soir dans l'appartement des filles en bas, avec le cow-boy, le soldat Confédéré et le lutteur noir. Apparemment, ils n'y jouaient plus jamais, ou alors ils s'arrangeaient pour y jouer quand il était sorti. Il ne perçut plus le moindre signe d'orgie après ce premier soir, et pourtant ses sens étaient en permanence à l'affût. Il ne connut rien de plus, en matière de sexe en groupe, que ce qu'il put en lire dans les

petites annonces que les branchés passaient dans le *Euphoric Times*. Peut-être qu'il aurait dû en passer une lui aussi : *Professeur anglais, modestement pourvu sexuellement, adore Jane Austen, Top of the Pops, le gin-tonic, cherche partouze, ferait excellent débutant.* Ou encore un message personnel : *Melanie. Donne-moi une seconde chance. J'ai besoin de toi mais je ne peux pas parler. Je suis dans ma chambre, tout éveillé, et je t'attends.* Tout éveillé et en sueur dans l'obscurité, en train d'écouter les bruits feutrés qui venaient de la pièce à côté où elle et Charles Boon faisaient l'amour. Tout cela avait été en fait parfaitement écœurant. Le glissement de terrain avait balayé Sodome et Gomorrhe, tout un monde de fantaisies intimes et de désirs inassouvis. Il s'était tout de suite senti un autre homme dans l'ambiance paisible, et au début asexuée, du nid luxueux de Désirée Zapp, suspendu dans les hauteurs de l'avenue Socrate. Il commença à mieux manger, à mieux dormir. Et ils arrêtèrent tous les deux de fumer, Désirée et lui. « Si tu te débarrasses de cette sale pipe, je me débarrasserai de mes sales cigarettes, marché conclu ? » C'était le karaté, disait-elle, qui l'avait décidée à cesser de fumer, elle avait honte de ne plus avoir de souffle au bout de dix minutes d'exercice. Philip fut surpris de voir comme c'était facile et il se dit qu'au fond il n'avait jamais aimé la pipe. Il était ravi d'être débarrassé de toute la panoplie du fumeur de pipe. Maintenant qu'il faisait chaud dans la journée, il pouvait porter des pantalons légers et des chemises serrées à la taille sans craindre de montrer ces protubérances disgracieuses semblables à des kystes partout sur son torse. Certes, il buvait davantage ces temps-ci : généralement deux gin-tonics avant le dîner, et du vin ou de la bière pendant le repas, et éventuellement un whisky plus tard pendant qu'ils regardaient tous les deux les émeutes de la journée à la télévision. Un soir qu'ils étaient devant le poste, il dit : « J'ai trouvé un joli appartement aujourd'hui. Sur la rue Pole.

— Pourquoi tu ne restes pas ici ? dit Désirée sans quitter l'écran des yeux. Ce n'est pas la place qui manque.

— Je ne veux pas continuer à m'imposer chez toi.

— Tu peux me payer un loyer si tu veux.

— D'accord, dit-il. Combien ?

— Disons quinze dollars par semaine pour la chambre plus vingt dollars pour la nourriture et l'alcool, et trois dollars pour le chauffage et l'éclairage, ça fait trente-huit dollars par semaine, soit cent soixante dollars par mois !

— Ma parole, dit Philip. Tu es rapide à la détente.

— J'y avais déjà réfléchi. Ça me paraît un arrangement tout à fait raisonnable en ce qui me concerne. À propos, est-ce que tu seras ici demain soir ? J'ai un atelier d'éveil de la conscience. »

Philip s'arrêta à un feu rouge et baissa sa vitre. Le bourdonnement d'un hélicoptère l'avertit qu'il se trouvait maintenant dans la zone militarisée, mais, en dehors de cela rien de ce côté du campus ne laissait deviner une quelconque agitation à l'université, se dit-il, tandis qu'il pénétrait avec sa voiture par la grande entrée ouest et passait devant des pelouses et des bosquets où les embruns des tourniquets d'arrosage faisaient des arcs-en-ciel ; le gardien, tout seul dans son abri, leva la main nonchalamment en guise de salut. Mais, en s'approchant de Dealer, les signes de conflit devenaient plus évidents : fenêtres brisées qu'on avait rebouchées, tracts et grenades lacrymogènes vides jonchant les allées, Gardes nationaux et policiers du campus patrouillant méthodiquement dans les allées, gardant les bâtiments, baragouinant dans des talkies-walkies.

Il trouva une place libre dans le parking derrière le bâtiment Dealer, juste à côté de Luke Hogan qui venait d'arriver dans sa grosse Thunderbird verte.

« C'est une chouette voiture que tu as là, Phil, dit le directeur. Morris Zapp avait exactement la même. »

Philip s'arrangea pour détourner la conversation. « Il y a au moins une chose de bien avec cette agitation sur le campus, fit-il observer, ça résout le problème du parking. »

Hogan acquiesça tristement. La crise n'avait rien de drôle pour lui, sandwiché qu'il était entre les gauchistes et les conservateurs de son département. « Je suis vraiment désolé, Phil, que tu sois venu chez nous à un moment pareil.

— Oh, c'est très intéressant en fait. Peut-être même plus intéressant que ça devrait l'être.

— Il faudra que tu reviennes une autre année.

— Et qu'est-ce que tu dirais si je te demandais un poste permanent ? » dit Philip, d'un ton mi-sérieux, mi-badin, se souvenant de sa conversation avec Désirée.

La réponse de Hogan, elle, fut très sérieuse. Une expression de douleur profonde passa sur son gros visage basané, raviné et érodé comme un paysage de western. « Bon Dieu, Phil, si seulement je pouvais...

— Je plaisantais.

— Tu as eu droit à un sacré bon rapport dans le *Bulletin des cours*... Et, de nos jours, l'enseignement compte, il compte même beaucoup.

— Je n'ai pas tellement de publications à mon actif, je le sais.

— Oui, il faut reconnaître, Phil... (Luke Hogan poussa un soupir.) Pour te faire une offre qui tienne compte de ton âge et de ton expérience, il faudrait que tu aies un livre ou deux. Bien sûr, si tu étais noir, ce serait différent. Ou mieux encore, indien. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour trouver un authentique Indien titulaire d'un doctorat », marmonna-t-il d'un air songeur, comme un homme abandonné sur une île déserte qui rêve d'un steak-frites. L'accord survenu à la suite de la grève le trimestre précédent stipulait entre autres que l'université s'engageait à embaucher davantage de professeurs du Tiers Monde, mais la plupart des autres universités du pays poursuivaient le même gibier, si bien que la réserve commençait à s'épuiser.

« Voilà bien aussi le problème, je n'ai pas de doctorat », fit observer Philip.

Hogan n'était pas sans le savoir mais il trouva manifestement que Philip manquait de tact de le lui rappeler, car il ne répondit pas. Ils pénétrèrent dans le bâtiment Dealer et attendirent l'ascenseur en silence. Une note peinte à la hâte sur le mur disait : « VEILLE DES PROFESSEURS D'ANGLAIS, DEVANT DEALER, 11 H ». Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit et qu'ils entrèrent, Karl Kroop s'engouffra derrière eux. C'était un petit homme à lunettes au crâne dégarni – un personnage qui n'avait rien d'un héros, avait pensé Philip lorsqu'il l'avait identifié pour la première fois. Il portait encore un badge GARDONS KROOP au

revers de sa veste, comme un ancien combattant porte une médaille gagnée au combat. Ou peut-être ne le portait-il que pour embêter Hogan, président de la commission qui l'avait licencié puis rembauché.

« Salut, Luke, salut, Philip, leur lança-t-il d'un air désinvolte. On se retrouve tout à l'heure devant le bâtiment, les gars ? »

Hogan lui répondit, souriant d'un air grimaçant : « Je suis malheureusement pris par une réunion de commission ce matin, Karl. » Il sortit en trombe de l'ascenseur dès que la porte s'ouvrit et disparut dans son bureau.

« Libéral de mes deux, marmonna Kroop.

— Je suis un libéral, moi aussi, objecta Philip.

— Eh bien, Philip, dit Kroop en lui donnant une tape sur le dos, je voudrais bien qu'il y ait davantage de libéraux comme toi, prêts à afficher ouvertement leur libéralisme et à aller en prison pour leurs idées. Tu viens à la veille ?

— Bien sûr que oui », dit Philip en rougissant.

En entrant dans le bureau du département pour prendre son courrier, Mabel Lee le salua. « Oh, professeur Swallow, M. Boon a laissé un message dans votre boîte à lettres. (Elle minaudait.) J'ai entendu dire que vous alliez être dans son show ce soir. Je vais bien sûr vous écouter.

— Oh, seigneur, je vous le déconseille. »

Il prit un exemplaire du *Euphoric State Daily* dans la pile sur le comptoir et parcourut rapidement la première page :

LE SHERIF O'KEENE S'EST VU INTIMER L'ORDRE DE RETENIR SES TROUPES... D'AUTRES CAMPUS APPORTENT LEUR SOUTIEN... MÉDECINS ET SCIENTIFIQUES ENQUÊTENT SUR LES PRÉTENDUS GAZ VÉSICANTS... LES FEMMES ET LES ENFANTS DÉFILENT JUSQU'AU JARDIN POUR PROTESTER. Il y avait une photographie du Jardin, maintenant en passe de redevenir un terrain vague poussiéreux, où l'on voyait quelques équipements de jeu délabrés et de rares arbustes desséchés dans un coin, et le fameux grillage tout autour. Quelques robustes soldats à l'intérieur, une foule de femmes et d'enfants à l'extérieur, représentation inversée et quelque peu surréaliste d'un camp de concentration. Il y avait peut-être là de bonnes idées pour le Charles Boon Show ? « On peut se demander qui sont les vrais prisonniers ici ? Qui est à l'intérieur et qui est à l'extérieur de ce

grillage ? » Etc., etc. Il souleva le battant de ce qu'il appelait encore, pour la plus grande joie de ses collègues américains, son nid de pigeon. Un petit paquet, de forme bizarre, portant son adresse écrite de la main d'Hilary, le mit un instant mal à l'aise, mais il remarqua bientôt qu'il était venu par bateau et avait été posté il y avait plusieurs mois. Tout courrier posté ailleurs qu'en Euphoria l'inquiétait ces temps-ci et lui rappelait ses liens et ses responsabilités hors des frontières de l'État ; il se méfiait surtout beaucoup des aérogrammes d'Hilary, ces missives bleu pâle, minces comme de la pelure d'oignon, avec la Reine en profil dans le coin droit qui, à ses yeux coupables, semblait lui dire combien sa conduite la chagrinait. Et pourtant, rien dans ce que Hilary écrivait ces temps-ci ne laissait apparaître le moindre grief ni le moindre soupçon. Elle causait bien gentiment des enfants, de Mary Makepeace et de Morris Zapp qui semblait prendre un rôle déterminant dans les affaires de Rummidge actuellement et avait réussi à arbitrer un petit conflit qu'ils avaient apparemment eu avec les étudiants là-bas... En fait, il passait très rapidement sur toutes ces nouvelles qu'elle lui donnait, parcourant aussi vite qu'il pouvait son écriture ronde et nette pour s'assurer que la rumeur de son infidélité n'avait pas été transmise à Rummidge et ne lui revenait pas sous la forme d'un cri d'indignation et de colère. Ce n'était un secret pour personne à Plotinus qu'il vivait dans la maison des Zapp, mais les gens semblaient trop préoccupés par les problèmes du Jardin pour chercher à en savoir plus. Ou encore, comme le prétendait Désirée, ils s'imaginaient que Philip était pédé parce qu'il avait pris Charles Boon dans son appartement, et qu'elle était lesbienne à cause de cette histoire de Libération des Femmes, si bien que personne ne soupçonnait qu'ils avaient tous les deux une liaison. D'ailleurs, Howard Ringbaum, le suspect numéro un dans cette affaire de lettre anonyme concernant Melanie (le cow-boy, qui était un de ses étudiants, avait pu lui refiler l'information), avait quitté l'Euphoria, s'étant vu offrir un poste au Canada ; il avait obtenu rapidement son congé de l'université, pour le plus grand soulagement de Hogan.

Philip lut le petit mot de Charles Boon qui lui rappelait l'heure et le lieu de l'émission. Il se souvint de leur rencontre

dans l'avion comme si ça remontait à des années. « Hé, il faut que tu viennes à mon programme un soir... » Beaucoup de choses avaient changé depuis, y compris ses rapports avec Charles Boon qui étaient passés par toute une gamme de sentiments – l'amusement, l'agacement, l'envie, la colère, la jalousie sexuelle la plus exacerbée, et maintenant, cette dernière passion s'étant dissipée, une sorte de respect un peu forcé. On voyait Boon partout ces temps-ci, dans les rues et à la télévision, chaque fois qu'il y avait des défilés ou des manifestations, portant en évidence son bras enveloppé d'un plâtre blanc comme s'il mettait la police au défi de lui casser l'autre bras. Son aplomb, son toupet, son assurance ne connaissaient plus de bornes et passaient maintenant pour une sorte de courage. La dévotion que Melanie lui portait, et qui ne semblait pas devoir s'apaiser, devenait ainsi plus compréhensible.

Il froissa la note et la jeta dans la corbeille à papier. Quant au paquet venu d'Angleterre, il allait attendre d'être tout seul dans son bureau pour l'ouvrir. En chemin, il s'arrêta dans les W. - C. des hommes, au troisième étage, ceux-là même qui avaient été détruits par la bombe le jour de son arrivée – ils avaient été remis en état et repeints. On prétendait qu'il n'y avait aucune vue au monde plus belle que celle que l'on avait par la fenêtre ouverte, au-dessus de l'urinoir, sur toute la Baie jusqu'à l'Arche d'Argent, mais aujourd'hui Philip gardait les yeux baissés. Oui, décidément, un peu courte.

Tu dois me croire, Hilary, le sexe n'y était pour rien dans cet arrangement. Au cours des quelques rencontres que nous avions eues avant cela, nous n'avions pas été particulièrement attirés l'un vers l'autre, et, d'ailleurs, Désirée, tout à l'euphorie de sa récente conversion à ce Mouvement de Libération des Femmes, était même très agressive envers les hommes en général. En fait, c'est ce qui l'a attirée dans notre arrangement...

« Oh, là là ! avait soupiré Désirée après qu'ils avaient fait l'amour pour la première fois.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'était bon, le temps que ça a duré.

— C'était formidable, avait-il dit. Est-ce que j'ai éjaculé trop tôt ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, idiot. Je voulais dire que notre chasteté était bien bonne le temps qu'elle a duré.

— Chasteté ?

— J'ai toujours voulu être chaste. C'a été si bon ces dernières semaines, tu ne trouves pas, de vivre en frère et sœur ? Maintenant, nous voilà lancés dans une liaison, comme tout le monde. Comme c'est banal !

— Tu n'es pas obligée de continuer si tu ne veux pas, avait-il dit.

— On ne peut pas faire marche arrière une fois qu'on a commencé. On ne peut qu'aller de l'avant.

— Très bien », avait-il dit, et pour vérifier le principe, il l'avait réveillée de bonne heure le lendemain matin pour refaire l'amour avec elle. Il lui avait fallu tout un moment pour l'exciter, mais elle avait fini par jouir en faisant des mouvements ondulatoires et en arquant tellement le dos qu'elle l'avait littéralement soulevé du lit.

« Si je ne savais pas que l'orgasme vaginal est un mythe, avait-elle dit ensuite, tu aurais pu me donner le change. Ça n'a jamais été aussi bon avec Morris.

— J'ai de la peine à te croire, avait-il dit. Mais c'est tout de même gentil de le dire.

— C'est vrai. Sa technique était formidable, autrefois en tout cas, mais j'avais toujours l'impression d'être une machine sur un banc d'essai. L'impression d'être, comment dit-on, un objet qu'on soumet à un test de durabilité ? »

Il se rendit à son bureau, ouvrit la fenêtre et s'assit. Le paquet envoyé par Hilary contenait manifestement un livre ; il portait l'inscription « ENDOMMAGÉ PAR L'EAU DE MER », ce qui expliquait sa forme étrange, presque sinistre. Il défit le papier d'emballage et découvrit un volume déformé, décoloré et tout froissé qu'il ne put d'abord identifier. Le dos manquait et les pages étaient collées ensemble. Il réussit à l'ouvrir au milieu, cependant, et put lire :

« *Les flashbacks doivent être utilisés avec parcimonie, et si possible évités. Ils ralentissent la progression de l'histoire et*

perturbent le lecteur. La vie, après tout, va toujours de l'avant, jamais à reculons. »

Ils se retrouvèrent tous, plutôt mal à l'aise, sur les marches du bâtiment Dealer – professeurs, assistants et moniteurs du département d'anglais. Karl Kroop s'affairait à distribuer des brassards noirs. Il y avait quelques pancartes un peu artisanales bien en évidence qui déclaraient : LA TROUPE HORS DU CAMPUS ET ARRÊT IMMÉDIAT DE L'OCCUPATION. Philip fit des petits gestes de la tête et des sourires à ses amis et aux gens qu'il reconnaissait dans cette foule estivale en bras de chemise ou en robes légères. C'était un jour magnifique pour une manifestation. D'ailleurs, on se serait cru davantage à un pique-nique qu'à une veille. Karl Kroop semblait partager cette impression lui aussi, car il dut frapper dans ses mains pour rappeler à l'ordre l'assemblée.

« Dites, les amis, cette manifestation est censée être silencieuse, dit-il. Je crois que notre protestation gagnerait en dignité si on ne fumait pas pendant la veille.

— Si on ne buvait pas et si on ne baisait pas, non plus », ajouta un petit plaisantin au dernier rang.

Sy Gootblatt, qui se trouvait à côté de Philip, poussa un grognement et jeta sa cigarette. « Toi, ça ne te fait rien, dit-il, tu t'es arrêté. Comment tu as fait ?

— Je compense en buvant et en baisant davantage », répondit Philip en souriant. Dire la vérité sur un ton badin, c'était, avait-il découvert, la façon la plus sûre de protéger ses petits secrets en Euphoria.

« Ouais, mais qu'est-ce que tu fais de la cigarette après l'amour ? Elle ne te manque pas ?

— Je fumais la pipe.

— Et rappelez-vous, dit Karl Kroop d'un ton grave : si les flics ou la troupe essaient de nous disperser, laissez-vous faire, ne résistez pas. Si un de ces salauds vous tabasse, n'oubliez surtout pas de prendre son numéro ; il est vrai que ces enfants de putains ne portent pas toujours leurs numéros ces temps-ci. Des questions ?

— Et s'ils utilisent des gaz lacrymogènes ? demanda quelqu'un.

— Alors, on est baisés. On n'a plus qu'à battre en retraite, mais le plus dignement possible. Marchez mais ne courez pas. »

Le groupe retrouva enfin son sérieux. Les professeurs d'anglais comptaient très peu de véritables extrémistes parmi eux, encore moins de martyrs potentiels. Les paroles de Karl Kroop venaient de leur rappeler que, dans cette atmosphère explosive, tous autant qu'ils étaient prenaient quelques risques, aussi petits fussent-ils. Techniqueusement, ils contrevenaient au décret du gouverneur Duck interdisant les réunions publiques sur le campus.

Tout a commencé avec mon arrestation. Sans cela, je crois qu'il ne se serait rien passé. C'est Désirée, vois-tu, qui m'a fait libérer...

« Allô, c'est vous, Désirée ?

— Ah, enfin ! Avez-vous oublié par hasard que je dois sortir ce soir ?

— Non, je n'ai pas oublié.

— Où êtes-vous, bon sang ?

— Je suis en prison, si vous voulez le savoir.

— *En prison* ?

— On m'a arrêté pour avoir volé des briques.

— Seigneur. Vous les avez vraiment volées ?

— Non, bien sûr que non. Je les avais bien dans la voiture, mais je ne les avais pas volées... C'est une longue histoire.

— Soyez bref, professeur, avait dit le policier qui montait la garde auprès de lui.

— Écoutez, Désirée, est-ce que vous pouvez venir ici et essayer de me faire libérer ? Ils disent que la caution va être d'environ cent cinquante dollars.

— En liquide, dit le policier.

— En liquide, avait-il répété.

— Je n'ai pas ça, et les banques sont fermées. Est-ce qu'ils acceptent la carte American Express ?

— Acceptez-vous les cartes de crédit ? avait-il demandé au policier.

— Non.

— Non, ils n'acceptent pas.

— Je vais m'arranger pour trouver l'argent, avait dit Désirée. Ne vous inquiétez pas.

— Oh ! je ne m'inquiète pas », avait-il dit d'un ton lamentable. Désirée avait raccroché et il avait reposé lui aussi le combiné.

« Vous n'avez droit qu'à un autre coup de téléphone, avait dit le policier.

— Je le réserve pour plus tard, avait-il dit.

— C'est tout de suite ou pas du tout. Et ne comptez surtout pas être libéré sur caution, en tout cas pas avant lundi. Vous êtes étranger, vous comprenez ? Ça risque de compliquer les choses.

— Zut alors. Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Ce qui va se passer, je vais vous mettre au trou. Pas de chance, mais la cellule réservée aux délit mineurs est déjà pleine avec tous ces gens qui ont volé des briques qui ne leur appartenaient pas. Je vais être obligé de vous mettre avec les criminels.

— Les criminels ? » Le mot avait quelque chose de sinistre à ses oreilles, et ses craintes ne firent que se confirmer en voyant les deux Noirs solidement bâtis se relever avec une agilité de chat lorsque la porte de la cellule s'ouvrit.

« Je vous amène un professeur, les gars, dit le policier, en poussant Philip avec rudesse à l'intérieur et en refermant la porte. Alors, attention, surveillez votre langage avec lui. »

Les criminels se mirent à tourner autour de lui.

« Pourquoi qu'on t'a coffré, professeur ?

— Pour avoir volé des briques.

— T'as entendu ça, Al ?

— J'ai entendu, Lou.

— Et combien de briques, professeur ?

— Oh, environ vingt-cinq. »

Les deux criminels se regardèrent avec étonnement. « Peut-être que c'étaient des briques en or », avait dit l'un. L'autre avait eu un petit rire aigu et plaintif.

« T'as des cigarettes, professeur ?

— Je suis désolé, non. » C'était la première fois qu'il regrettait d'avoir arrêté de fumer.

« T'as reluqué le chouette de falzard qu'il a le professeur, Al ?

— Il est très chouette, Lou.

— J'aime les falzards qui collent aux fesses comme un gant, Al.

— Moi aussi, Lou. »

Philip s'était assis bien vite sur le banc en bois qui courait le long du mur, et n'avait plus bougé jusqu'à ce que Désirée vînt le délivrer. « Il était temps que vous arriviez », lui avait-il dit tandis qu'ils repartaient en voiture du poste de police. « Je me serais fait violer si j'y avais passé la nuit. »

C'était amusant de repenser à tout cela, mais malgré tout il n'avait aucune envie de renouveler l'expérience. Si un détachement de police déboulait maintenant au pas de course par la Porte Mather pour venir les arrêter, se dit-il, il serait probablement parmi les premiers à quitter les rangs et à courir se réfugier dans son bureau. Heureusement, c'était un jour tranquille sur le campus et il semblait peu probable que cette manifestation pût venir troubler ce calme. Les passants se contentaient de les regarder et de sourire. Quelques-uns firent le signe de la paix ou le salut du Mouvement Noir en leur criant : « Tenez bon ! » et « Le Pouvoir au Peuple ! » Une équipe de télévision – un reporter et son caméraman qui portait son lourd équipement sur le dos comme un bazooka – les filma quelques minutes, promenant l'objectif de la caméra lentement le long des marches, en un mouvement qui rappelait immanquablement la séance de photo annuelle à l'école. Sy Gootblatt se cacha le visage derrière un exemplaire du *Euphoric State Daily*. « Qui nous dit qu'ils ne travaillent pas pour le FBI ? » expliqua-t-il.

Commençons par le commencement : Je traversais Plotinus en voiture un samedi après-midi – je venais de faire des courses en ville – et en rentrant je suis passé devant une église en démolition ; j'ai remarqué que tout un tas de gens, surtout des étudiants, emportaient les vieilles briques dans des brouettes et des chariots de supermarché. J'ai dépassé un groupe qui se traînait péniblement avec tout un chargement de

briques dans des sacs en papier et des cabas, et j'ai reconnu un de mes étudiants... Wily Smith. Accompagné de deux amis noirs du ghetto de Ashland et d'une jeune fille blanche pieds nus, vêtue d'un kaftan. Il avait offert de les emmener jusqu'au Jardin ; ils avaient accepté avec empressement, avaient déposé les briques dans le coffre de la Corvair et s'étaient brusquement entassés sur les sièges. Lorsque Philip s'était arrêté à un carrefour près du Jardin, Wily Smith s'était écrié tout à coup : « Les flics ! » Trois des quatre portes de la voiture s'étaient ouvertes en même temps et les passagers de Philip s'étaient enfuis dans quatre directions différentes. Les deux policiers dans la voiture qui s'était arrêtée derrière lui ne s'étaient même pas donné la peine de les poursuivre. Ils s'étaient approchés de Philip, toujours au volant de sa voiture, paralysé par la peur. « Est-ce que je suis passé au rouge, ou quoi ? » avait-il demandé d'une voix tremblante.

« Ouvrez votre coffre, s'il vous plaît.

— N'y a que quelques briques dedans.

— Ouvrez le coffre. »

Il était si troublé qu'il oublia que la Corvair avait le moteur à l'arrière et ouvrit le capot par erreur.

« Ne vous foutez pas de moi, l'ami, je n'ai pas le temps.

— Désolé ! » Et Philip avait ouvert le compartiment à bagages.

« D'où viennent ces briques ?

— Eh bien, heu, il y a un bâtiment, une église, qu'on démolit là-bas en bas de la rue, vous avez dû la voir. Tous les gens sont en train de prendre des briques.

— Vous avez une permission écrite pour prendre ces briques ?

— Écoutez, monsieur l'agent, ce n'est pas moi qui ai pris ces briques. Ce sont les étudiants qui étaient dans ma voiture qui les ont prises. Je leur ai simplement offert de monter dans ma voiture.

— Quels sont leurs noms et leurs adresses ? »

Philip hésita. Il connaissait l'adresse de Wily Smith, et il n'était pas dans ses habitudes de cacher la vérité, surtout à des policiers.

« Je ne sais pas, avait-il répondu. Je pensais qu'ils avaient l'autorisation.

— Personne n'avait l'autorisation. Ces briques sont des biens volés.

— Vraiment ? Elles ne doivent pas valoir grand-chose, tout de même ? Mais je vais les ramener à l'église immédiatement.

— Non, vous n'irez pas à l'église. Vous avez une pièce d'identité ? »

Philip sortit sa carte de professeur et son permis de conduire britannique. La première pièce déclencha un sermon véhément contre les professeurs qui encourageaient leurs étudiants à violer la propriété privée, la seconde provoqua un grand froid. Les deux documents furent confisqués. Une seconde voiture de police s'était arrêtée près d'eux et les occupants commençaient déjà à transférer les briques de la voiture de Philip dans celles de la police. Puis, tous ensemble, ils se rendirent au poste.

La pièce dans laquelle on l'enferma d'abord était petite, sans fenêtre et mal aérée. On lui recommanda vivement de ne pas dégrader les lieux et de ne pas gribouiller d'obscénités sur les murs ; on le fouilla pour voir s'il n'avait pas d'arme et on le laissa seul une demi-heure à méditer sur ses péchés. Puis on le fit sortir pour dresser le procès-verbal. Sa carte de professeur et son permis de conduire britannique furent de nouveau examinés minutieusement. Le contenu de ses poches fut inventorié et confisqué – une expérience désagréable qui lui rappela le petit jeu auquel il avait joué il y avait bien longtemps avenue Pythagore. Lorsqu'on sortit de sa poche de veste une bille, qui appartenait à Darcy, il y eut une joyeuse rigolade autour du bureau du sergent de service (« Oh, oh, on perd la boule, comme ça, professeur ! ») ; et ces plaisanteries dégénérèrent en reproches d'ordre moral où pointait pas mal de jalousie lascive lorsqu'on découvrit que la voiture qu'il conduisait et la maison où il vivait appartenaient à une autre femme, pas à l'épouse dont il avait la photo dans son portefeuille. On le photographia et on prit ses empreintes digitales. Ensuite, on lui permit de téléphoner à Désirée et on l'enferma avec les criminels. Désirée réussit à le faire sortir sous caution à sept heures du soir, alors qu'il avait perdu tout espoir

de sortir avant lundi. Elle l'attendait dans le hall du Palais de justice, calme, pimpante et sûre d'elle-même dans un ensemble-pantalon crème, ses cheveux roux ramenés en chignon en arrière. Il lui sauta au cou.

« Désirée... Dieu merci, vous êtes venue.

— Hé, vous avez l'air bien agité. Ils vous ont rossé ou quoi ?

— Non, non, mais c'était... tellement angoissant. »

Désirée fut douce, et même tendre, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient. Elle se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur les lèvres, le prit par le bras et l'entraîna vers la sortie. « Racontez-moi tout », dit-elle.

Il lui raconta tout avec des petites phrases hachées, décousues. Et ce n'était pas seulement parce qu'il était soulagé qu'il bafouillait : ce baiser inattendu, comme celui qu'on lui avait donné dans une autre circonstance, fit fondre en lui une sorte de glacier – des émotions inattendues et des sensations oubliées le submergèrent soudain. Il ne pensait déjà plus à son arrestation. Il pensait seulement que c'était la première fois qu'ils s'étaient touchés tous les deux. Et Désirée semblait elle aussi penser la même chose. À ses remarques décousues, elle faisait des réponses décousues ; tout en conduisant, elle détourna dangereusement le regard vers lui à plusieurs reprises sur le chemin du retour, oubliant de regarder la route, et se mit à rire et à jurer comme une hystérique. Rien que de l'observer et d'interpréter tous ces signes, il se sentait plus nerveux et plus décontentancé encore. Il tremblait de tous ses membres lorsqu'il descendit de la voiture et rentra dans la maison. « Où sont les jumeaux ? » demanda-t-il. « Chez les voisins », dit Désirée en le regardant d'un air bizarre. Elle ferma la porte d'entrée et enleva sa veste. Et aussi ses chaussures. Et son pantalon. Et son corsage. Et sa culotte. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

« Excuse-moi, Philip, murmura Sy Gootblatt. Mais je crois que tu as une érection ; ça fait moche dans une manif. »

Vers midi et demi, la manifestation prit fin sans qu'il y ait eu d'incidents, et les manifestants se dispersèrent en bavardant et allèrent déjeuner. Philip prit un sandwich à la salade et aux crevettes avec Sy Gootblatt dans le restaurant du campus, le

Bœuf d'Argent. Et puis, Sy retourna à son bureau pour aller taper sur sa machine électrique un nouvel article sur Hooker. Philip, trop nerveux pour aller travailler (il n'avait pas lu en entier un seul vrai livre depuis des semaines), sortit prendre l'air. Il s'attarda sur la place Howle, se gorgeant de soleil, passa devant les stands et les tentes des différents groupes politiques d'étudiants – c'était en fait une sorte de foire idéologique où l'on pouvait s'inscrire au Syndicat des étudiants démocrates, acheter la littérature des Panthères Noires, apporter sa contribution financière au fonds de Location du Jardin, s'engager solennellement à Défendre la Baie, donner son sang au Vietcong, obtenir des prospectus sur les premiers soins à donner en cas d'attaque aux gaz lacrymogènes, signer une pétition pour la légalisation de la marie-jeanne, bref s'exprimer de mille et une façons intéressantes. Du côté rue de la place, un prédicateur fondamentaliste et un chœur de moines bouddhistes se disputaient les âmes des mortels moins accaparés par les choses de ce bas monde. C'était un jour relativement calme à Plotinus. Bien que chaque carrefour sur Cable Street fût surveillé par les miliciens de l'État qui réglaient la circulation, dégageaient les trottoirs, dispersaient les attroupements de gens, il y avait peu de tension dans l'air, et la foule était patiente et bon enfant. C'était comme une sorte de hiatus après la violence, le gazage et l'effusion de sang des derniers jours et avant les incertitudes que réservait la Grande Marche. Les Jardiniers s'activaient à préparer l'événement ; et la police, qui s'était fait une très mauvaise publicité avec le vilain rôle qu'elle avait joué dans les émeutes du Jardin, gardait un profil bas. Les affaires avaient repris leur train-train quotidien sur Cable Street, et pourtant, ici et là, plusieurs vitrines avaient été brisées et rebouchées avec des planches, et une forte odeur poivrée de gaz régnait encore dans la *Librairie Beta*, un des lieux de rencontre favoris des extrémistes où la police avait balancé tant de grenades lacrymogènes qu'on pouvait savoir, disait-on, quels étaient les étudiants de la classe qui y avaient acheté leurs livres rien qu'en voyant les larmes qui ruissaient sur leur visage. Des odeurs plus saines et plus appétissantes de hamburgers, de fromage grillé et de pastrami,

de café et de cigares, sortaient des bars et des cafés bondés et se répandaient dans la rue ; les magasins de disques passaient le dernier succès de rock gospel *Oh Happy Day* par les haut-parleurs extérieurs ; les rideaux de perles cliquetaient dans la brise à l'entrée des boutiques indiennes qui empestaient l'encens, et les timbres d'une musique de sitar enregistrée venaient se mêler à tout le tintamarre des radios branchées sur les vingt-cinq stations différentes de la région de la Baie qui s'échappait par les vitres ouvertes des voitures coincées pare-chocs contre pare-chocs sur la chaussée étroite.

Philip se dénicha une petite table libre devant la fenêtre ouverte du café *Pierre*, commanda une glace et un café irlandais et se mit à observer la parade des passants : de jeunes Jésus barbus accompagnés de leur Madeleine aux pieds nus en longues robes de coton, des Noirs aux coiffures afro vaporeuses semblables à des champignons et qui se servaient de leurs lunettes de soleil à verres réfléchissants comme d'héliographes pour lancer à leurs frères de l'autre côté de la rue des appels à la révolution, des toxicos ou des camés totalement défoncés qui avançaient à tâtons le long du trottoir ou restaient assis le dos contre un mur en plein soleil, des gosses du ghetto ou des fugueurs à la Huckleberry Finn qui vidaient les parcmètres ou mendiaient dix *cents* auprès des automobilistes qui se laissaient faire généralement de crainte qu'ils ne rayent les ailes de leurs voitures, des prêtres et des policiers, des colleurs d'affiches et des éboueurs, un jeune homme qui distribuait sans conviction des tracts pour des cours de Scientologie, des hippies en blousons de cuir balafrés et déchirés qui traînaient des guitares, et des filles, des filles de toutes formes, de toutes tailles et de toutes espèces, des filles aux cheveux longs et raides qui tombaient jusqu'à la ceinture, des filles avec des nattes, des filles toutes bouclées, des filles en minijupes, des filles en jupes longues, des filles en jeans, des filles en pantalons à pattes d'éléphant, des filles en bermudas, des filles sans soutien-gorge, des filles sans culotte, sans doute, des blanches, des basanées, des jaunes, des noires, des filles en caftans, en saris, en pulls-chaussettes, en culottes bouffantes, en chemises, en muu-muus, en robes de grand-mère, en vestes de treillis, en sandales, en

baskets, en bottes, en babouches, ou tout simplement pieds nus, des filles avec des perles, des fleurs, des bracelets d'esclaves, des bracelets aux chevilles, des boucles d'oreilles, des canotiers, des chapeaux de coolie, des sombreros ou des casquettes à la Castro, des grosses, des maigres, des petites, des grandes, des propres, des sales, des filles aux gros seins, des filles à la poitrine plate, des filles aux fesses fermes, souples, arrogantes et d'autres avec des fesses molles et pendantes qui ballottaient à chaque pas. Parmi toutes ces filles, l'une en particulier retint l'attention de Philip ; elle attendait au bord du trottoir pour traverser la rue : jupe mini au ras des fesses, de longues jambes nues toutes blanches et, tout en haut d'une cuisse, une ecchymose qui avait exactement la forme d'une bouche.

Assis là, s'imprégnant de ce spectacle avec le même plaisir oisif qu'il prenait à siroter le café noir corsé à travers son filtre de crème fouettée, Philip se trouvait finalement converti à l'expatriation et se considérait aussi comme un participant actif dans un grand processus historique – dans une sorte de Gulf Stream culturel inverse de celui qui, par le passé, avait poussé tant d'Américains vers l'Europe en quête d'expérience. Maintenant, ce n'était pas l'Europe mais la côte ouest de l'Amérique qui était la limite extrême de l'expérience tant dans la vie que dans l'art, et c'était là que l'on venait en pèlerinage, en quête de liberté et de lumière ; ainsi, c'était vers la littérature américaine que l'Européen se tournait maintenant pour trouver une représentation en miroir de sa quête. Il pensa aux Ambassadeurs de James et à la recommandation qu'avait faite Strether au Petit Bilham dans un jardin de Paris : « Vis... vis tout ce que tu peux ; c'est une faute de ne pas le faire », et sentit qu'il y avait en lui un peu de ces deux personnages, un peu de l'adulte qui regrettait d'avoir découvert trop tard cette vérité et un peu du jeune homme qui pouvait encore en profiter. Il pensa à Henry Miller attablé devant une bière dans un sordide café parisien, son carnet de notes sur les genoux et les doigts encore imprégnés d'une odeur de con, et il se sentit une lointaine parenté avec cette imagination priapique grossière et rugueuse. Cet après-midi, assis chez *Pierre* sur Cable Street, il comprenait pour la première fois de sa vie la littérature américaine tandis

que le flot de la vie de Plotinus roulait devant lui ; il comprenait cette prodigalité et cette indécence, cette hétérogénéité grégaire, il comprenait Walt Whitman qui avait fait cohabiter des mots qui, en dehors du dictionnaire, ne s'étaient jamais retrouvés ensemble, et Herman Melville qui avait brisé l'atome du roman traditionnel dans l'espoir de faire de la chasse à la baleine une métaphore universelle et qui avait glissé en douce, dans un roman qui s'adressait aux lecteurs les plus puritains que le monde ait jamais connus, un chapitre sur le prépuce de la baleine sans qu'on lui en fasse le moindre grief ; il comprenait pourquoi Mark Twain avait failli écrire une suite à *Huckleberry Finn* dans laquelle Tom Sawyer devait vendre Huck comme esclave, et pourquoi Stephen Crane avait écrit son grand roman de guerre avant de faire l'expérience de la guerre, et ce que Gertrude Stein voulait dire lorsqu'elle disait que « tout ce que l'on se rappelle est une répétition, mais exister en tant qu'être humain, c'est-à-dire être, écouter et entendre, ce n'est jamais une répétition » ; il comprenait tout cela, bien qu'il eût été incapable de l'expliquer à ses étudiants – certaines pensées sont trop profondes pour les séminaires – et comprenait aussi, enfin, ce qu'il voulait dire à Hilary.

Parce que j'ai changé, Hilary, comme jamais je n'aurais imaginé pouvoir changer. Non seulement, comme tu le sais, je loge chez Désirée Zapp depuis la nuit du glissement de terrain, mais je couche aussi avec elle régulièrement depuis le jour de mon arrestation, et, très sincèrement, je n'arrive pas à éprouver le moindre sentiment de culpabilité ou de regret. Je devrais être absolument désolé, bien sûr, de te faire tant de peine, mais quand je me pose la question : quel mal t'ai-je fait, ou de quoi t'ai-je dépossédée ? j'en viens toujours à la même réponse : rien. Ce n'est pas ma relation avec Désirée qui est à déplorer, me semble-t-il, mais notre mariage. Nous avons pris possession l'un de l'autre totalement mais sans joie. Je crois qu'en treize ans de mariage c'est la première fois que nous avons l'occasion, grâce à mon voyage en Amérique, d'être séparés l'un de l'autre pendant plus d'un jour ou deux. Au cours de toutes ces années, je ne crois pas qu'il y ait eu une seule heure où tu n'aies pas su, ou deviné, ce que j'étais en train de

faire, et où moi je n'aie pas su ou deviné ce que tu étais en train de faire. Je crois même que nous savions, chacun de notre côté, ce que l'autre pensait, si bien qu'il était même à peine nécessaire de nous parler. Chaque jour était pratiquement comme le jour précédent, et le jour qui allait suivre avait toutes les chances d'être comme le jour présent. Nous avions tous les deux le même credo : travail, économie, éducation, modération. Notre mariage – c'est-à-dire la maison et les enfants – était pour ainsi dire une machine que l'on servait et faisait tourner avec une économie de gestes et de paroles comme deux techniciens qui travaillent ensemble depuis si longtemps qu'ils n'ont même pas à demander l'outil dont ils ont besoin, ne se bousculent jamais, ne font jamais d'erreur ou ne sont jamais en désaccord, mais qui s'ennuient à mourir à faire ce travail.

Je me rends compte qu'inconsciemment je viens d'utiliser le passé, et cela, sans doute, parce que je ne m'imagine pas un seul instant reprendre ce genre de relation. Ce qui ne veut pas dire que je demande le divorce ou la séparation, mais simplement que si nous voulons continuer à vivre ensemble il faudra que ce soit sur d'autres bases. La vie, après tout, doit aller de l'avant, et non à reculons. Ce serait une bonne idée, j'en suis sûr, que tu viennes ici passer quelques semaines ; c'est dans le contexte, en somme, que tu pourras mieux comprendre ce que j'essaie de te dire, et que tu pourras te décider en connaissance de cause. Je ne suis pas sûr que je pourrais te l'expliquer à Rummidge.

Pour ce qui est de Désirée, soit dit en passant, elle n'exige rien de moi, ni moi d'elle. Je garderai toujours de l'affection et de la gratitude envers elle, et rien ne pourra jamais me faire regretter notre liaison. Naturellement, je ne te demande pas de venir pour faire ménage à trois⁹. Je vais bientôt aller m'installer dans mon propre appartement...

Oui, ça devrait marcher comme ça, se dit Philip, en réglant l'addition. Je ne vais pas l'envoyer tout de suite, mais quand le moment sera venu, ça devrait aller très bien comme ça.

⁹ En français dans le texte. (N.d.T.)

« Je crois qu'il faut admettre honnêtement, dit Philip avec conviction au micro de QXYZ, que ceux qui ont d'abord eu l'idée de ce Jardin étaient des extrémistes qui cherchaient un prétexte pour mettre au défi les pouvoirs en place. C'était essentiellement un acte politique posé par les extrémistes de gauche et destiné à déclencher un déploiement maximum des forces de l'ordre, afin de prouver la thèse révolutionnaire selon laquelle cette société que l'on dit démocratique est en fait totalitaire, répressive et intolérante.

— Si je vous comprends bien, professeur Swallow, dit la voix nasillarde de l'auditeur qui avait appelé, vous êtes en train de dire que les gens qui ont lancé ce Jardin sont en définitive responsables de toute la violence qui a suivi.

— C'est bien ce que tu veux dire, Phil ? interrompit Boon.

— Dans un sens, oui. Mais dans un autre sens, la preuve a été donnée que la thèse était exacte, et c'est cela l'important. Je m'explique : lorsqu'on a deux mille soldats cantonnés dans cette petite communauté, des hélicoptères qui bourdonnent au-dessus de nos têtes toute la journée, le couvre-feu le soir, des gens qui se font tirer dessus dans la rue, qui se font gazer et arrêter sans raison, et tout cela pour interdire un pauvre petit jardin public, alors il faut admettre que quelque chose ne va pas, apparemment, dans le système. De même, le projet de Jardin a beau n'avoir été qu'un stratagème politique pour ceux qui l'ont lancé, il n'en reste pas moins qu'il est devenu, en cours de réalisation, une idée authentique et précieuse. J'espère que vous ne trouvez pas que j'ai éludé votre question.

— Non, dit la voix dans ses écouteurs. Non. C'est très intéressant. Dites-moi, professeur Swallow, est-ce que ce genre de chose ne s'est jamais produit dans votre propre université en Angleterre ?

— Non, dit Philip.

— Merci d'avoir appelé, dit Boon.

— Merci », dit l'auditeur.

Boon poussa le bouton qui assurait la liaison avec l'extérieur et annonça au micro le nom de la station. Son bras gauche était enveloppé dans un plâtre sur lequel on pouvait lire la légende :

« Cassé par les adjoints du shérif du Comté d'Arcadie, le samedi 17 mai, au carrefour des rues Shamrock et Addison. Les témoins sont priés de se faire connaître. » « Heu, nous avons encore juste le temps de prendre un ou deux autres appels », dit-il. La lumière rouge s'alluma. « Allô, et bonsoir. Je suis Charles Boon, et mon invité est le professeur Philip Swallow. Qu'avez-vous envie de dire ? »

Cette fois, il s'agissait d'une vieille dame qui, manifestement, était une habituée, car l'œil de Boon chavira de désespoir lorsque la voix lente et tremblante se mit à parler.

« Ne pensez-vous pas, professeur, dit-elle, que ce dont nos jeunes ont besoin de nos jours, ce sont des cours de maîtrise de soi et d'abnégation ?

— À dire vrai...

— Écoutez, quand j'étais jeune – il y a un bout de temps de cela, je vous le dis, hé, hé, hé... Essayez un peu de deviner l'âge que j'ai, professeur ? »

Charles Boon l'interrompit brutalement : « Ça va, mémé, qu'est-ce que vous essayez de nous dire ? Que NON, N-O-N, c'est la meilleure façon pour une fille de se protéger ? »

Après un moment de silence, la voix reprit en tremblotant : « Eh bien, vous me croirez si vous voulez, monsieur Boon, c'est exactement ce que j'allais dire.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Phil ? demanda Charles Boon. Tu as des idées sur ce slogan NON N-O-N comme panacée pour notre temps ? » Il prit la bouteille de Coca qui était devant lui, but une gorgée et rota habilement sans faire de bruit. De l'autre côté de la cloison en verre à gauche de Boon, Philip vit que l'ingénieur du son bâillait devant ses boutons et ses cadrans. Il avait plutôt l'air de s'ennuyer, l'ingrat. Philip, lui, ne s'ennuyait pas le moins du monde. Il avait énormément apprécié l'émission. Depuis près de deux heures, il prodiguait sa sagesse libérale aux auditeurs du Charles Boon Show sur tous les sujets possibles et imaginables : le Jardin, la drogue, la loi et l'ordre, les critères universitaires, le Vietnam, l'environnement, les essais nucléaires, l'avortement, les groupes de thérapie, la presse clandestine, la mort du roman, et il lui restait encore

assez d'énergie et d'enthousiasme maintenant pour dire un mot sur la Révolution Sexuelle à cette vieille dame.

« Bien sûr, dit-il, la moralité sexuelle a toujours été un sujet de controverse entre les générations. Cependant, il y a davantage de franchise, moins d'hypocrisie sur tous ces sujets aujourd'hui qu'autrefois, et je pense que ça doit être une bonne chose. »

Charles Boon n'en pouvait plus. Il coupa la vieille dame et entreprit de conclure son émission. La lumière rouge s'alluma de nouveau, et il dit O.K., ils voulaient bien prendre un dernier appel. La voix semblait lointaine mais on l'entendait très clairement.

« C'est toi, Philip ?

— Hilary !

— Enfin !

— Seigneur ! Où est-ce que tu es ?

— À la maison, bien sûr. Tu ne peux pas t'imaginer la peine que j'ai eu à t'avoir.

— Ce n'est pas le moment pour me parler.

— C'est maintenant ou jamais, Philip. »

Charles Boon se redressa sur sa chaise, tendu, tout en appuyant sur ses écouteurs avec la main qui était libre comme s'il venait de surprendre une conversation provenant de l'espace. L'ingénieur, derrière la cloison en verre, avait cessé de bâiller et faisait de grands signes frénétiques.

« Ceci est un appel personnel que l'on nous a transmis par erreur, dit Philip. Vous voulez bien couper ?

— Surtout, ne me fais pas ça, Philip, dit Hilary. Il y a une bonne heure que j'essaie de te joindre.

— Comment, au nom du ciel, as-tu pu obtenir ce numéro ?

— C'est madame Zapp qui me l'a donné.

— Est-ce qu'elle t'a dit par hasard que c'était le numéro d'appel d'un programme radio ?

— Hein ? Elle m'a dit que tu cherchais à me contacter. Était-ce pour mon anniversaire ?

— Mon Dieu, j'avais complètement oublié.

— Ça n'a absolument aucune importance.

— Écoute, Hilary, il faut que tu raccroches. » Il se pencha par-dessus la table couverte de reps vert pour atteindre l'interrupteur, mais Boon, avec un grand sourire démoniaque, arrêta son geste avec son bras en plâtre et fit signe à l'ingénieur de monter le volume. Il était si excité que son œil baladeur allait dans tous les sens. « Qu'est-ce que tu veux, Hilary ? demanda Philip d'un ton inquiet.

— Il faut que tu rentres à la maison tout de suite, Philip, si tu tiens encore à notre mariage. »

Philip eut une sorte de petit rire hystérique.

« Pourquoi tu ris ?

— J'allais t'écrire pour te dire pratiquement la même chose.

— Je ne plaisante pas, Philip.

— Moi non plus. À propos, sais-tu combien de gens sont en train d'écouter cette conversation ?

— Je ne sais absolument pas de quoi tu veux parler.

— Précisément, alors je t'en prie, raccroche ce sacré téléphone.

— Si tu prends les choses comme ça... J'espère seulement que tu comprends que je vais probablement avoir une liaison.

— Moi, j'en ai déjà une ! s'écria-t-il. Mais je ne tiens pas à le crier sur tous les toits. »

Cette fois, Hilary ne sut que répondre. On entendit un soupir, un silence et un déclic.

« Super », dit Charles Boon, lorsque les petites lumières rouges et vertes se furent éteintes et que le micro fut enfin déconnecté. « Super. Sensas. Ça, c'est de la radio. »

La météorologie avait prévu des intermèdes ensoleillés, et c'est ainsi que Morris fut réveillé de bonne heure en recevant en pleine figure les rayons du premier de ces intermèdes à travers les minces tentures en coton. Intermèdes ensoleillés. « Qui est-ce qui met en scène ces intermèdes ensoleillés ? » aimait-il à demander à ses amis de Rummidge. « Quelle est l'actrice fantasque qui perd son temps à jouer ces intermèdes ensoleillés ? » Cependant, personne en dehors de lui ne semblait trouver cela drôle, et maintenant il commençait même à s'habituer à ce curieux idiome météorologique.

« Températures presque normales pour la saison. » « Légèrement frais. » « Passages pluvieux avec de belles éclaircies. » L'imprécision de ces termes ne le choquait plus. Il considérait ces formules, comme d'ailleurs tout le reste de la langue du pays, comme une sorte de fuite et de compromis destinés à dédramatiser tout ce qui touchait au temps. Pas question de « hautes pressions » ou de « basses pressions » : tout était modéré, mitigé, tempéré.

Il resta allongé quelque temps, les yeux fermés pour se protéger de l'éclat du soleil et aussi de la laideur, presque aussi aveuglante, de la tapisserie florale sur les murs de la chambre d'amis des Swallow, écoutant la maison qui se réveillait pour un jour nouveau, qui s'étirait de tout son long et grognait comme une pension pleine de vieillards. Le plancher craquait, la plomberie geignait et hoquetait, les charnières des portes grinçaient et les fenêtres claquaient dans leurs cadres. Le bruit était assourdissant. Morris apporta sa contribution par un long pet qui faillit le soulever du matelas. C'était sa façon habituelle de saluer le jour nouveau ; il y avait quelque chose à Rummidge, l'eau sans doute, qui lui donnait des gaz terribles.

Ses oreilles se dressèrent en entendant un bruit de pas sur le palier. Hilary, peut-être ? Il sauta du lit, se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande et aéra vigoureusement les couvertures.

Et tout cela en pure perte. C'étaient en fait les pas de Mary Makepeace : il reconnut sa démarche lourde de femme enceinte. Un instant, il avait cru que Hilary s'était laissée flétrir et qu'elle allait entrer doucement dans sa chambre pour une petite partie de jambes en l'air avant de réveiller tout le monde. Il referma brutalement la fenêtre et, tout grelottant, revint en sautillant jusqu'à son lit. Il s'en était fallu de peu, quand même, qu'il se retrouvât au pieu avec Hilary hier soir !

Elle avait le cafard parce que c'était son anniversaire et que Swallow ne lui avait rien envoyé, pas même une foutue carte. « Il m'envoie des roses par Interflora quand je n'en ai aucune envie, et après il se permet d'oublier mon anniversaire, s'était-elle lamentée avec un drôle de petit sourire. Pour ce genre de choses, il est irrécupérable. D'habitude, ce sont les enfants qui le

lui rappellent. » Pour lui remonter le moral, Morris l'avait invitée à dîner au restaurant. Elle avait trouvé tout un tas d'excuses. Il avait insisté. Mary l'avait appuyé, ainsi qu'Amanda. Hilary s'était finalement laissé convaincre. Elle avait pris une douche, fait un shampooing et mis une ravissante robe noire maxi qu'il n'avait encore jamais vue sur elle et dont le décolleté généreux mettait en valeur la peau laiteuse et veloutée de ses épaules et de sa poitrine. « Hé, vous êtes splendide », avait-il dit avec sincérité, et elle avait rougi jusque dans son décolleté. Elle n'avait pas cessé de remettre les bretelles de sa robe et de remonter son châle sur ses épaules jusqu'à son second martini dry ; ensuite, elle se pencha sans retenue par-dessus la table et ne fut pas du tout gênée apparemment de voir le regard admiratif de Morris s'attarder parfois dans le creux de son décolleté.

Il l'avait emmenée dans la seule trattoria décente de Rummidge, et après cela chez Petronella, un petit club en sous-sol près de la gare où il y avait généralement de la musique correcte et où, heureusement, il n'y avait pas trop d'adolescents parmi la clientèle. Ce soir-là, le spectacle était assuré par un groupe de blues folk médiocre nommé Morte D'Arthur dont la chanteuse chantait d'une voix mélancolique des pastiches de chansons de Joan Baez et autres chanteurs du même acabit ; mais ils auraient pu tomber sur quelque chose de pire, par exemple sur un orchestre de rock pesant que Hilary n'aurait pas aimé du tout. Quoi qu'il en soit, elle semblait être heureuse, examinant d'un air songeur le décor en pisé de style Tudor, applaudissant avec enthousiasme après chaque chanson et disant : « Je ne savais pas qu'il y avait des endroits comme ça à Rummidge, comment diable avez-vous déniché cela ? » Il préféra ne pas mentionner que le journal local faisait paraître tous les soirs une publicité pour Petronella et pour une dizaine d'établissements semblables, c'eût été humiliant, mais il était malheureusement vrai que Hilary et ses semblables ne voyaient pas grand-chose de ce qui se passait dans la ville autour d'elles. Aussi bizarre que ça puisse paraître, il y avait bien une sorte de vie nocturne à Rummidge, mais il fallait chercher longtemps pour dégoter ces endroits louche – ces clubs homo, par

exemple, ou ces bouis-bouis antillais dans le ghetto d'Arbury – alors qu'il y avait d'autres endroits, presque aussi intéressants, et assez accessibles. Par exemple, le cocktail-bar du *Ritz*, le meilleur hôtel de Rummidge, où les ouvriers de l'industrie automobile se retrouvaient le samedi soir avec leur femme ou leur petite amie pour se livrer aux yeux de tous à de vraies beuveries. L'hôtel avait beau monter ses prix pour maintenir une ambiance plus distinguée, les ouvriers avaient toujours les moyens de payer. Ils se rassemblaient autour des tables ou allaient s'asseoir sur les grands tabourets du bar ; les femmes balançaient leurs énormes perruques en casque de Minerve et trônaient comme des cumulus au-dessus de leurs robustes cavaliers aux larges épaules, assis bien raides, dont les mains calleuses dépassaient de leurs costumes neufs très chics, et qui n'arrêtaient pas de commander des daiquiris, des cocktails de whisky au citron, des White Ladies, des Fleurs d'Oranger, les spécialités de Harold, le barman, qui avait remporté des prix – Nuage de Champignon, Compresseur, Bombe Explosive, et Rosée de Rummidge...

« Je vous y emmènerai un jour, promit-il à Hilary.

— Seigneur, vous avez l'air terriblement *au fait*¹⁰ de tout, Morris. On croirait que vous vivez à Rummidge depuis des années.

— C'est l'impression que j'ai moi aussi parfois, dit-il, mi-figue mi-raisin.

— Vous devez avoir hâte de retourner en Euphoria.

— Je ne sais pas. Je vais regretter de ne pas être là pour le premier Grand Prix de Rummidge.

— Mais il y a le climat... votre famille ?

— Je serai heureux de revoir les jumeaux. Mais ce sera peut-être la dernière fois. Désirée veut divorcer, vous savez. »

Sous l'effet du gin, les yeux de Hilary se remplirent de larmes.

« Je suis désolée », dit-elle.

Il haussa les épaules et prit son air stoïque et blasé à la Humphrey Bogart. Il y avait une glace légèrement rosée derrière la tête de Hilary dans laquelle il pouvait, par petites touches

¹⁰ En français dans le texte. (N.d.T.)

discrètes, rectifier les traits de son visage quand il n'était pas occupé à regarder dans le décolleté de Hilary.

« Est-ce qu'il y a une chance pour que vous vous réconciliiez ? demanda-t-elle.

— J'avais compté sur ce voyage pour cela. Mais, à en juger par ses lettres, elle est toujours bien décidée.

— Je suis désolée », répéta-t-elle.

La fille du groupe Morte D'Arthur chantait maintenant « Who Knows Where The Time Goes ? » en imitant assez fidèlement Judy Collins. « Vous et Philip... vous n'avez jamais eu de problèmes ? se risqua-t-il à demander.

— Oh, non, jamais. Enfin, je dis jamais... » Elle s'interrompit, gênée.

Il tendit la main par-dessus la table et recouvrit la sienne. « Je sais pour Melanie, vous savez.

— Je sais. » Elle avait les yeux fixés sur cette grosse main basanée, pleine de poils aux articulations. Une vraie patte d'ours, comme disait souvent Désirée, mais Hilary ne broncha pas. « C'était la première fois, dit-elle.

— Qu'en savez-vous ?

— Oh, je sais. » Elle leva les yeux vers lui. « Et il a fallu que ça tombe sur votre fille, j'en suis désolée. »

Y avait-il une formule adéquate pour accepter ce genre d'excuse ? Morris n'en connaissait pas. Il haussa les épaules de nouveau. « Et vous le lui avez pardonné ? dit-il.

— Oh, oui. Enfin, je pense.

— Je voudrais bien que Désirée soit aussi compréhensive que vous, soupire a-t-il.

— Peut-être a-t-elle davantage de choses à pardonner ? » dit-elle timidement.

Il grimaça crânement. « Peut-être. »

Les deux guitaristes venaient de se joindre à la chanteuse, et tous les trois ils chantaient « Puff the Magic Dragon » en imitant Peter, Paul et Mary. Le premier guitariste était l'élément le plus faible du groupe, se dit Morris. C'était peut-être lui Arthur. Auquel cas, le nom du groupe évoquait une apogée ardemment désirée, comme dirait le poète. « Vous voulez qu'on aille ailleurs », dit-il. Maintenant que les pubs étaient fermés,

Petronella se remplissait de clients moins raffinés, de poivrots et de putains douteuses. Le groupe Morte D'Arthur n'allait pas tarder à conclure le spectacle, et il allait être remplacé par du disco tapageur. Morris connaissait une auberge dont le juke-box était plein de disques swing des années quarante.

« Je crois que nous devrions rentrer à la maison », dit Hilary.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. « On a tout notre temps. Mary garde les enfants.

— Bien sûr. Mais je commence sincèrement à avoir envie de dormir. Je ne suis pas habituée à boire tant que ça le soir. »

Dans la Lotus, elle laissa retomber sa tête contre la tête-à-tête et ferma les yeux. « J'ai passé une merveilleuse soirée, Morris. Merci beaucoup.

— Tout le plaisir a été pour moi. » Il se pencha et se risqua à lui donner un baiser sur les lèvres. Elle passa les bras autour de son cou et répondit, heureuse et détendue, à ses avances. Morris résolut alors de la ramener chez elle.

Toute la maisonnée était endormie lorsqu'ils arrivèrent ; ils marchèrent sur la pointe des pieds sans rien dire. Tandis que Hilary préparait le couvert du petit déjeuner pour le lendemain matin, Morris se rendit à la salle de bains, lava énergiquement ses parties intimes, se brossa les dents, et alla dans sa chambre où il attendit impatiemment qu'elle monte. Il lui laissa quelques minutes, traversa silencieusement le palier et se rendit dans sa chambre. Hilary était assise en combinaison devant sa table de toilette, et se brossait les cheveux. Elle se retourna, surprise.

« Qu'est-ce qu'il y a, Morris ?

— J'ai pensé que je pouvais peut-être dormir ici ce soir. Ce n'est pas ce que vous envisagiez ? »

Elle secoua la tête, consternée. « Oh, non, je ne pourrais jamais.

— Pourquoi pas ?

— Pas ici. Pas avec tous les enfants dans la maison. Et Mary, aussi.

— Où, alors ? Quand, alors ? Demain, je retourne chez les O'Shea. Le toit a été réparé.

— Je sais. Je suis désolée, Morris.

— Allons, Hilary, laissez-vous aller. Détendez-vous. Vous êtes trop tendue. Laissez-moi vous faire un petit massage. » Il s'approcha derrière elle et posa les mains sur son cou. Il se mit à masser les muscles de l'épaule de Hilary. Mais elle ne se détendit pas, gardant la tête droite et évitant de le regarder ; dans la glace, ils faisaient penser tous les deux à un tableau représentant un étrangleur et sa victime.

« Je suis désolée, Morris, je ne pourrais tout simplement pas, murmura-t-elle.

— OK », dit-il froidement, et il la laissa là figée devant sa glace.

Quelques minutes plus tard, ils se croisèrent de nouveau sur le palier tandis qu'ils allaient et venaient entre leurs chambres et la salle de bains. Hilary était en chemise de nuit et en robe de chambre, le visage tout luisant de crème de nuit. Il devait avoir l'air triste et blessé car elle posa la main sur son bras en passant.

« Morris, je suis désolée, murmura-t-elle.

— N'en parlons plus.

— J'aimerais pouvoir... j'aimerais... Vous avez été si gentil. » Elle se balançait un peu contre lui. Il la saisit et l'embrassa, glissa la main sous sa robe de chambre et était déjà tout excité lorsqu'une planche du parquet craqua tout près quelque part ; elle se détacha de lui et rentra précipitamment dans sa chambre. Il n'y avait personne, bien sûr. C'était simplement cette satanée maison qui parlait toute seule comme d'habitude. Hilary disait que c'était le chauffage central qui faisait travailler le vieux bois. Possible...

À travers les énormes fissures entre les planches du parquet dans la chambre d'amis, un délicieux arôme de bacon et de café commençait à monter de la cuisine en dessous. Morris décida qu'il était temps de se lever. Il trouva Mary Makepeace avec une blouse appartenant à Hilary qui se boutonnait sur le devant mais qu'elle n'arrivait pas à fermer sur son ventre protubérant ; elle était en train de préparer le petit déjeuner pour les trois enfants.

« Qu'avez-vous fait à Hilary hier soir ? demanda-t-elle en guise de salut.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle ne donne aucun signe de vie ce matin. Vous l'avez fait boire ?

— Un martini ou deux, c'est tout.

— Des œufs avec votre bacon ?

— Heu, j'en veux deux, brouillés.

— Où vous croyez-vous, au *Howard Johnson* ?

— Ouais, et vous voudrez bien aussi me servir en plus des pommes de terre maison bien dorées et bien croustillantes. » Il fit un clin d'œil à Matthew qui était bouche bée devant son bol de cornflakes. Les jeunes Swallow n'étaient pas habitués à entendre les adultes se taquiner à la table du petit déjeuner.

« Morris, pourriez-vous me déposer à la gare ce matin en vous rendant au travail ?

— Bien sûr. Vous partez en voyage quelque part ?

— Vous vous souvenez, je vous avais dit que je devais aller sur la tombe de ma famille dans le Comté de Durham ?

— Ce n'est pas un peu loin d'ici ?

— Je vais passer la nuit à Durham. Je serai de retour demain. »

Morris poussa un soupir. « Je ne serai plus ici. O'Shea a réparé son toit, alors je retourne à l'appartement. La cuisine d'ici va beaucoup me manquer.

— Vous n'avez pas peur de retourner dans cet endroit ?

— Oh, vous connaissez le proverbe : un bloc d'urine congelée ne frappe jamais deux fois au même endroit.

— Hé, les gosses, dépêchez-vous, vous allez être en retard à l'école. » Mary posa une assiette d'œufs brouillés et de bacon devant Morris qui mangea le tout de bon appétit.

« Vous savez, Mary, dit-il lorsque les enfants eurent quitté la pièce, vous allez gâcher vos talents si vous restez mère célibataire. Pourquoi n'essaieriez-vous pas de persuader votre copain le curé de se faire protestant ? Vous l'aideriez au moins à se refaire une respectabilité.

— C'est drôle que vous disiez ça, répondit-elle, sortant de sa poche une enveloppe par avion et la brandissant. Il vient de m'écrire pour me dire qu'on l'a rendu à l'état laïque.

— Super ! Il veut vous épouser ?

— Il veut vivre avec moi, en tout cas.

— Qu’allez-vous faire ?

— Je suis en train d’y réfléchir. Je me demande ce qui arrive à Hilary ? J’ai des choses à lui dire avant de partir. »

Amanda apparut à la porte, vêtue de son uniforme d’école – blazer marron foncé, chemise blanche et cravate, jupe grise. Les élèves du Lycée de Filles de Rummidge portaient des jupes très courtes, vraiment très courtes, qui leur donnaient des airs de créatures mythiques biformes, sirènes ou centaures, jeunes filles austères et guindées au-dessus de la ceinture, petits animaux nus et fourchus en dessous. Les arrêts de bus du quartier étaient un paradis pour nympholeptes à cette heure du matin. Amanda rougit sous le regard insistant de Morris. « Je m’en vais, Mary, dit-elle.

— Monte vite là-haut avant de partir, Mandy, et demande à ta mère si elle désire une tasse de thé ou quelque chose, tu veux ?

— Maman n’est pas là-haut. Elle est dans le bureau de papa.

— Ah bon ? Il faut que je lui parle du dîner de ce soir. » Mary se dépêcha de sortir.

« J’ai vu que les Bee Gees donnaient un concert en ville dans quinze jours, dit Morris à Amanda. Tu veux que je prenne des tickets ? »

Les yeux d’Amanda étincelèrent. « Oh, oui, merci !

— Peut-être que Mary viendra avec nous, ou même ta mère. Vous appréciez les Bee Gees ? demanda-t-il à Mary qui venait de rentrer.

— Je ne peux pas les supporter. Amanda, tu ferais bien de partir. Ta mère est retenue au téléphone. »

Hilary était toujours au téléphone lorsqu’arriva l’heure pour Mary de partir. Celle-ci griffonna une note à l’intention de Hilary tandis que Morris reculait la Lotus jusque sur la rue en une pétarade sourde de baryton qui fit vibrer dans leur cadre toutes les fenêtres de la maison.

« À quelle heure est votre train ? » demanda-t-il à Mary qui se glissa précautionneusement avec son gros ventre jusque sur le siège bas du passager.

« Huit heures cinquante. On va y arriver ?

— Bien sûr.

— Cette voiture n'a pas été conçue pour les femmes enceintes, vous ne trouvez pas ?

— Le siège s'incline. C'est mieux comme ça ?

— C'est super. Ça ne vous fait rien que je fasse un peu de relaxation ?

— Je vous en prie. »

Presque aussitôt, sur la Route des Midlands, ils furent pris dans le traditionnel bouchon du matin. Une file de gens qui attendaient à un arrêt de bus regardèrent avec curiosité Mary Makepeace qui faisait des petites respirations haletantes sur le siège baquet de la Lotus.

« En quoi ça consiste ? demanda Morris.

— C'est de la psychoprophylaxie. L'accouchement sans douleur, si vous préférez. Hilary est en train de me l'apprendre.

— Vous y croyez ?

— Bien sûr. Les Russes pratiquent cette méthode depuis des années.

— Parce qu'ils n'ont sans doute pas les moyens de s'offrir des anesthésiques, je parierais.

— Pourquoi une femme aurait-elle besoin d'anesthésiques au moment le plus important de sa vie ?

— Désirée aurait aimé que l'hôpital la mette K.O. pendant les neuf mois de sa putain de grossesse.

— Elle a été victime d'un lavage de cerveau, si vous me permettez l'expression. Le corps médical a réussi à convaincre les femmes que la grossesse est une sorte de maladie que seuls les médecins peuvent guérir.

— Et que pense O'Shea de tout ça ?

— Il ne jure que par la bonne vieille douleur.

— Ça ne m'étonne pas. Vous savez, Mary, je ne comprends pas pourquoi vous vous êtes mise entre les mains de ce type. Il me fait penser à ces toubibs qui autrefois, dans les films de série B, venaient extraire les balles des gangsters.

— C'est le système qui le veut ici. Il faut s'inscrire chez un médecin de quartier pour pouvoir ensuite être admis à l'hôpital. O'Shea était le seul médecin que je connaissais.

— Je déteste savoir qu'il vous examine... Avec ses ongles sales, vous comprenez...

— Oh, il laisse ce genre de boulot à l'hôpital. Il ne m'a fait qu'un seul examen prénatal, et il m'a paru affreusement gêné. Il avait les yeux fixés sur cette horrible image du Sacré-Cœur accrochée au mur et n'arrêtait pas de marmonner dans sa barbe comme s'il priaît. »

Morris éclata de rire. « Du O'Shea tout craché.

— La situation était plutôt sinistre, pour tout dire. Il y avait son infirmière qui...

— Une infirmière ?

— Une fille très brune, tout édentée...

— Ce n'est pas une infirmière, c'est Bernadette, la bonniche irlandaise.

— Elle portait quand même une tenue d'infirmière.

— De l'arnaque. O'Shea essaie simplement d'économiser de l'argent.

— Quoi qu'il en soit, elle n'arrêtait pas de me lorgner comme un petit animal sauvage, du fond de la pièce. Je ne sais pas, peut-être qu'en fait elle me souriait, mais ça ressemblait davantage à un ricanement.

— Elle ne souriait pas, Mary. Je ne m'approcherais pas de Bernadette si j'étais vous. Elle est jalouse.

— Jalouse de moi ?

— Elle pense que je vous ai engrossée.

— Seigneur Jésus !

— Ne soyez pas aussi surprise. J'en suis parfaitement capable. À quelle heure avez-vous dit qu'était votre train ? Huit heures cinquante ?

— C'est cela.

— Il va falloir qu'on viole un peu la loi.

— Ne vous affolez pas, Morris. Ce n'est pas si important que ça. »

La circulation semblait être bloquée sur près d'un kilomètre et demi à l'entrée du périphérique intérieur. Morris déboîta et s'engagea à toute vitesse du mauvais côté de la route, déclenchant ainsi derrière lui un concert de klaxons chez les automobilistes scandalisés. Juste avant d'atteindre le périphérique, une voiture pour invalides (c'était comme cela qu'on les appelait ici, mais pour lui c'était plutôt de l'euthanasie

sur roues, car il suffisait que le pneu avant éclate dans ces affreuses caisses à trois roues et vous étiez foutu) eut la bonne idée de caler ; il profita de l'espace libre pour remettre sa Lotus sur la bonne file.

« Que dites-vous de ça ? » dit-il tout content de lui. Malheureusement, un flic qui réglait la circulation avait remarqué la petite manœuvre de Morris. Il s'approcha en déboutonnant la poche extérieure de sa vareuse.

« Ah, zut, dit Mary Makepeace. Vous voilà bon maintenant pour un PV.

— Vous voulez bien vous remettre à faire vos petites respirations ? »

Le policier dut presque se plier en deux pour regarder à l'intérieur de la voiture. Morris montra du pouce Mary Makepeace qui haletait tout ce qu'elle savait, les yeux fermés et la langue pendante comme un chien, les mains serrées sur son ventre. « Une urgence, monsieur l'agent. Cette petite dame va avoir un bébé.

— Oh, eh bien filez, dit le flic. Mais conduisez plus prudemment, ou bien vous risquez de vous retrouver tous les deux à l'hôpital. » Tout content de sa petite plaisanterie, il arrêta la circulation et les fit passer au rouge. Morris le remercia d'un geste de la main. Il déposa Mary Makepeace à la gare avec cinq minutes d'avance.

En revenant vers l'université, Morris prit la section du périphérique intérieur ouverte à la circulation depuis peu, un labyrinthe grisant de tunnels et d'échangeurs qui faisait partie du futur circuit du Grand Prix. Il se cala bien sur son siège baquet et conduisit en tenant le volant à bout de bras tel un pilote de course professionnel. Dans le tunnel le plus long, à l'abri du regard de la police, il appuya sur le champignon et entendit avec ravissement le vrombissement de la Lotus résonner contre les murs. Il sortit du tunnel comme un boulet de canon et déboucha sur une longue courbe inclinée qui dominait les toits. De là, on avait une vue sur toute la ville ; le soleil apparut juste à ce moment-là, éclairant comme un projecteur les pâles façades en béton des constructions récentes,

immeubles ou autoroutes, qui se détachaient en relief contre la masse sombre des taudis et des usines vétustes du XIX^e siècle. Sous cet angle, on avait l'impression que les graines de toute une ville du XX^e siècle, mises en terre il y avait bien longtemps, commençaient tout juste à sortir à la lumière en perçant la croûte desséchée et épuisée de l'architecture victorienne. Morris trouvait le spectacle étrangement émouvant, car la ville qui surgissait là avait un air typiquement américain – les réacs du coin n'arrêtaient pas de râler à ce sujet – et il avait l'étrange sensation d'avoir découvert une nouvelle frontière américaine là où il s'y attendait le moins.

Mais une chose était sûre, ce n'était pas pour demain qu'ils allaient avoir de la musique potable à la radio. L'horloge du campanile sonnait neuf heures et un disc-jockey lamentable passait l'antenne à un autre sur Radio N°1 tandis qu'il franchissait à vive allure l'entrée principale de l'université. Le gardien le salua avec déférence : depuis que Morris avait réussi à mettre fin à l'occupation des locaux, il était devenu un personnage célèbre et respecté sur le campus, et avec sa Lotus orange on l'identifiait tout de suite. Il n'était, bien sûr, pas difficile de trouver une place pour se garer à cette heure matinale. Les professeurs de Rummidge n'arrêtaient pas de se plaindre des chevauchements dans leurs emplois du temps, mais le vrai problème c'était qu'ils refusaient de faire cours avant dix heures du matin ou après quatre heures de l'après-midi ou à l'heure du déjeuner ou le mercredi après-midi ou à n'importe quelle heure pendant les week-ends. Ils avaient tout juste le temps d'ouvrir leur courrier, et à peine de faire leurs cours. Ignorant cette tradition bourgeoise, Morris avait mis une de ses séances de tutorat à neuf heures du matin, au grand dam des étudiants concernés, et c'était pour rencontrer ce groupe qu'il se rendait à son bureau – sans trop se presser, car les étudiants étaient toujours en retard.

Le département d'anglais avait changé de Q.G. depuis son arrivée à Rummidge. Il était maintenant situé au septième étage d'un nouveau bâtiment hexagonal, un de ceux qu'il avait aperçus du périphérique. Le transfert s'était effectué pendant les vacances de Pâques avec moult gémissements et

grincements de dents. Oyez, oyez, l'Exode n'était rien en comparaison. Avec cette complaisance naturelle, quelque peu loufoque et néanmoins touchante, envers la liberté individuelle, et au mépris de toute logique et de toute efficacité, l'administration avait permis à chaque enseignant de choisir les meubles qu'il aimeraient déplacer de ses anciens locaux vers les nouveaux, et ceux qu'il aimeraient voir remplacer. Les permutations qui en résultèrent jetèrent une totale confusion parmi les hommes qui furent chargés de ce travail, et de multiples erreurs furent commises. Pendant des jours, on vit deux caravanes de porteurs titubants faire la navette d'un bâtiment à l'autre, emportant pratiquement autant de tables, de chaises et de classeurs du nouveau bâtiment qu'ils en apportaient. Tout neuf qu'il fût, l'Hexagone avait déjà toute une légende. C'était un bâtiment construit en préfabriqué et la confiance que l'on pouvait avoir en la solidité de sa structure avait été considérablement réduite le jour où l'on avait décidé, un peu hâtivement, de limiter le poids de livres que chaque professeur avait le droit d'avoir sur ses rayons. On vit les membres les plus consciencieux du personnel, pendant les premières semaines qu'ils occupaient le bâtiment, peser leurs livres en renâclant sur des balances de cuisine ou des pèse-personnes, et additionner de longues colonnes de chiffres sur des bouts de papier. Le règlement limitait aussi le nombre de personnes qu'il pouvait y avoir dans chaque bureau et chaque classe, et on prétendait que les fenêtres du côté ouest étaient bloquées parce que si tous les occupants de ces salles avaient tous en même temps l'idée de se pencher aux fenêtres, le bâtiment s'écroulerait. Les façades extérieures avaient été recouvertes de plaques de céramique brillantes garanties soi-disant cinq cents ans contre le climat corrosif de Rummidge, mais elles avaient été fixées avec un matériau adhésif de mauvaise qualité et commençaient déjà à se détacher par endroits. Des pancartes portant l'inscription : « Attention, chute de plaques » décoraient les abords du nouveau bâtiment. Ces précautions n'étaient pas superflues : une plaque vint s'écraser en mille morceaux aux pieds de Morris tandis qu'il montait les marches de l'entrée.

À bien y réfléchir, il n'était pas vraiment surprenant que ce déménagement ait provoqué tant de récriminations amères de la part des membres du département d'anglais ; mais il y avait un détail du nouveau bâtiment qui, aux yeux de Morris du moins, rachetait le tout. C'était une sorte d'ascenseur qu'il n'avait encore jamais vu, bizarrement nommé un paternoster, et qui consistait en une chaîne sans fin de compartiments ouverts qui montaient et descendaient le long de deux cages. Le mouvement était plus lent, bien sûr, que celui d'un ascenseur normal, car la chaîne ne s'arrêtait jamais et il fallait le prendre en marche, mais ce système supprimait toute attente ennuyeuse. Et, par le fait même, cette manœuvre banale et quotidienne prenait une sorte de dimension dramatique existentielle, car il fallait calculer son geste avec beaucoup de finesse et de sérieux lorsqu'on voulait entrer ou sortir du compartiment mobile. À dire vrai, le paternoster constituait pour les personnes âgées et les infirmes un formidable défi, et la plupart préféraient peiner le long de l'escalier. Il fallait reconnaître que la notice affichée à côté du signal d'alarme rouge à chaque étage n'inspirait aucune confiance : « *En cas d'urgence, rabaissez le levier rouge. N'essayez pas de porter secours aux personnes prises dans le paternoster ou dans ses rouages. Le personnel d'entretien viendra s'occuper du problème dès qu'il en aura le temps.* » Plus tard, on allait installer aussi un ascenseur plus conventionnel, mais il n'était pas encore en service. Morris ne s'en plaignait pas : il adorait le paternoster. Peut-être retrouvait-il là les joies de son enfance lorsqu'il s'amusait sur les chevaux de bois et autres manèges de foires ; mais il trouvait aussi que c'était une machine d'une grande poésie, surtout quand on faisait un tour complet, disparaissant dans l'obscurité en haut ou en bas, pour remonter ou redescendre vers la lumière en un mouvement perpétuel qui symbolisait parfaitement tous les systèmes et toutes les cosmologies fondés sur le principe de l'éternel retour, les mythes liés au cycle végétal, les archétypes de mort et de renaissance, les théories cycliques de l'histoire, la métapsychose et la théorie des modes littéraires proposée par Northrop Frye.

Ce matin, pourtant, il se contenta de monter directement au septième étage. Ses étudiants de tutorat l'attendaient déjà, avachis contre le mur à la porte de son bureau, tous en train de bâiller et de se gratter. Il les salua et ouvrit la porte sur laquelle son nom était écrit sur un bout de papier collé par-dessus la plaque de Gordon Masters. Dès qu'il entra, la porte communicante de l'autre côté s'ouvrit et Alice Slade, toute confuse, s'avança timidement, les bras chargés d'une grosse pile de dossiers.

« Oh, dit-elle, vous faites cours, professeur Zapp ? Je voulais vous demander votre avis sur ces candidatures de troisième cycle.

— Ouais, je fais cours jusqu'à dix heures, Alice, OK ? Pourquoi ne demandez-vous pas plutôt à Rupert Sutcliffe ?

— Oh, d'accord. Excusez-moi de vous avoir dérangé. » Elle sortit à reculons.

« Asseyez-vous », dit-il aux étudiants, tout en se disant qu'il ferait bien maintenant de retourner dans le bureau de Swallow. En acceptant de servir de médiateur entre l'administration et les étudiants, il avait exigé une secrétaire et une ligne directe – voeux que l'on avait immédiatement exaucés, à moindres frais, en le déménageant dans le bureau que venait de libérer Gordon Masters par son départ précipité. On pouvait encore deviner, d'après les marques sur les murs, les emplacements où avaient été accrochés les trophées de chasse. Bien que son travail de médiateur fût pratiquement terminé, il lui semblait inutile maintenant de retourner dans le bureau de Swallow, mais entre-temps la secrétaire du département, habituée qu'elle était à présenter à Masters tous les problèmes, toutes les requêtes et toutes les décisions, avait commencé à les lui soumettre, à lui Morris Zapp, par un instinct profondément ancré en elle qui la poussait à revenir à ce bureau, alors que Rupert Sutcliffe était censé être directeur du département par intérim. En fait, Sutcliffe avait lui-même tendance à s'adresser à Morris, à solliciter indirectement son aide et son approbation, et les autres membres du personnel faisaient de même. Brusquement libéré de la loi despotique de Masters qui avait sévi pendant trente ans, le département d'anglais de Rummidge était en état

de choc et pris de vertige devant cette liberté retrouvée : il tournait en rond comme un bateau sans gouvernail, non, plutôt comme un bateau dont le capitaine tyrannique serait tombé accidentellement à la mer par une nuit sombre, emportant avec lui dans une enveloppe scellée les instructions concernant la destination finale du bateau. L'équipage continuait à venir sur la passerelle, par habitude, pour demander les ordres, et il était trop content de les recevoir de celui qui se trouvait occuper le siège du capitaine.

C'était certes un siège confortable – un fauteuil tournant de P.D.G., bien rembourré et qui basculait en arrière – et rien que pour cette raison Morris hésitait à retourner dans le bureau de Philip Swallow. Il s'y assit donc, se pencha en arrière, posa les pieds sur le bureau et alluma un cigare. « Eh bien », dit-il aux trois étudiants qui avaient l'air bien déprimés. « Vous semblez pleins d'ardeur... De quoi discutons-nous ce matin ?

— De Jane Austen, marmonna le barbu, en tripotant quelques feuilles de papier ministre couvertes d'un gribouillis infâme.

— Ah, ouais. Quel était le sujet ?

— J'ai fait quelque chose sur la conscience morale de Jane Austen.

— Ça ne ressemble pas à mon style de sujet.

— Je n'ai pas réussi à comprendre le sujet que vous m'aviez donné, professeur Zapp.

— Éros et Agapê dans les derniers romans, c'était bien cela ? Quel était le problème ? »

L'étudiant hocha la tête. Morris avait envie de faire une petite démonstration de sa maestria. Agapê, expliqua-t-il, c'était une fête au cours de laquelle les premiers Chrétiens exprimaient leur amour mutuel, un amour asexué, non individualisé ; cet amour était représenté, dans les romans de Jane Austen, par les événements sociaux qui resserraient les liens à l'intérieur des communautés capitalistes agraires et bourgeoises ou qui marquaient l'entrée de nouveaux membres dans ces communautés – des bals et des dîners, des expéditions pour visiter des lieux célèbres, etc. Éros était bien sûr l'amour sexuel ; il était représenté chez Jane Austen par les scènes de séduction, les tête-à-tête, les promenades en couples – toute rencontre

entre l'héroïne et l'homme qu'elle aimait, ou croyait aimer. Les lecteurs de Jane Austen, insista-t-il en faisant de grands gestes avec son cigare, ne devaient surtout pas se laisser abuser par l'absence de référence ouverte à la sexualité physique dans ses romans et en conclure qu'elle y était indifférente ou hostile. Au contraire, elle privilégiait toujours Éros contre Agapê – c'est-à-dire la communion intime des amants plutôt que la communion publique qui se manifestait dans les rencontres et les événements mondains, lesquels engendraient immanquablement détresse et souffrance (rappelez-vous par exemple ces désastreuses sorties en groupe à Sotherton, dans *Mansfield Park*, à Box Hill dans *Emma* ou à Lyme Regis dans *Persuasion*). Se sentant maintenant en verve, Morris se mit à démontrer que M. Elton devait sûrement être impuissant, à en juger par le crayon sans mine que Harriet Smith lui avait pris ; et cette scène dans *Persuasion* où le capitaine Wentworth arrache le petit Walters des épaules d'Anne Elliot et le soulève... Morris saisit le livre et se mit à lire avec passion :

« ... *elle se trouva alors libérée de lui... Avant de comprendre ce que le capitaine Wentworth venait de faire... le petit lui avait été arraché d'une main ferme... Cette prise de conscience lui donna de telles émotions qu'elle resta interdite. Elle ne pouvait même pas le remercier. Elle ne pouvait que se pencher sur le petit Charles, le cœur bouleversé.* Que dites-vous de cela ? conclut-il d'un ton sentencieux. Si ce n'est pas un orgasme, qu'est-ce que c'est alors ? » Il leva les yeux et vit trois visages ahuris. Le téléphone intérieur sonna.

C'était la secrétaire du président qui voulait savoir si Morris avait un moment de libre dans la matinée pour rencontrer le président. Était-ce encore le président étudiant qui ergotait à propos de la représentation étudiante dans la Commission de Recrutement et de Promotions ? demanda Morris. La secrétaire ne savait pas, mais Morris aurait parié que c'était cela. Il avait été très étonné de voir le président étudiant omettre négligemment de demander une représentation dans cette Commission : les militants de son entourage l'avaient poussé sans nul doute à soulever ce point de nouveau. Morris sourit, fier de lui, tandis qu'il inscrivait un rendez-vous pour 10 heures

30 dans son agenda de bureau. Depuis qu'il servait de médiateur entre les deux parties dans ce conflit à Rummidge, il avait souvent le sentiment d'être comme un grand maître d'échecs en train de surveiller un match entre deux novices – il savait prédire le déroulement global de la partie tandis que les adversaires suaiient sang et eau chaque fois qu'ils déplaçaient un pion. Aux yeux des professeurs de Rummidge, son sens divinatoire avait quelque chose de troublant, son habileté à présider des négociations, paraissait surprenante. Ils ne se rendaient pas compte qu'il avait vu tellement d'événements de ce genre sur les campus en Euphoria qu'il connaissait par cœur le scénario de base.

« Où en étions-nous ? dit-il.

— À *Persuasion*...

— Ah, ouais. »

Le téléphone sonna de nouveau. « Un appel extérieur pour vous, dit Alice Slade.

— Alice, dit Morris en soupirant. Je vous en prie, ne me passez aucun appel tant que ce cours ne sera pas terminé.

— Désolée. Dois-je dire à cette dame de rappeler ?

— Qui est-ce ?

— Madame Swallow.

— Passez-la-moi.

— Morris ? La voix de Hilary semblait trembler.

— Salut.

— Est-ce que vous êtes en train de faire cours ou autre chose ?

— Non, non, pas vraiment. Il mit la main sur le téléphone et dit aux étudiants : Lisez toute cette scène de *Persuasion*, vous voulez bien, et essayez d'analyser comment elle se développe jusqu'à son point culminant. Dans tous les sens du mot. » Il les encouragea d'un clin d'œil coquin et reprit sa conversation avec Hilary. « Quoi de neuf ?

— Je voulais seulement m'excuser pour hier soir.

— C'est moi qui devrais m'excuser, chère amie, dit Morris, pris au dépourvu.

— Non, je me suis conduite comme une gamine stupide. Je vous ai taquiné et puis, prise de panique, j'ai fait marche arrière. Après tout, il n'y a pas de quoi en faire un plat, n'est-ce pas ?

— Non, non. » Morris pivota sur son fauteuil pour tourner le dos aux étudiants, et parla à voix basse. « De quoi voulez-vous parler ?

— Enfin, il y a des années que je n'avais pas passé une aussi bonne soirée.

— Il faudra remettre ça. Bientôt.

— Vous accepteriez ?

— Bien sûr. Je ne demande pas mieux.

— Merveilleux. »

Il y eut un silence pendant lequel il entendit respirer Hilary.

« Tout va bien, alors ? demanda-t-il.

— Oui. Morris...

— Ouais ?

— Vous retournez à votre appartement aujourd’hui ?

— Ouais. Je passerai prendre ma valise ce soir.

— Je voulais vous dire que vous pouviez rester une autre nuit si vous le désiriez.

— Hum...

— Mary n'est pas là ce soir. Il m'arrive d'avoir peur la nuit, toute seule dans cette maison.

— D'accord. Je vais rester.

— Vous êtes sûr que ça ne vous gêne pas ?

— Non, non. Ça me va.

— Parfait. À ce soir, alors. » Elle raccrocha bien vite. Morris se retourna sur son fauteuil pour reposer le combiné et se frotta le menton d'un air pensif.

« Faut-il que je lise mon exposé, oui ou non ? dit l'étudiant barbu, avec un brin d'impatience.

— Quoi ? Oh, ouais. Lisez-le. Lisez-le. »

Tandis que le garçon lisait d'une voix traînante son exposé sur la conscience morale de Jane Austen, Morris se demandait ce que pouvait signifier ce surprenant appel de Hilary. Se pouvait-il qu'elle pensât la même chose que lui ? Il avait de la peine à se concentrer sur l'exposé, et il se sentit soulagé lorsque l'horloge du campanile sonna dix heures. Tandis que les étudiants sortaient en traînant les pieds, Rupert Sutcliffe entra, traînant les pieds lui aussi – personnage mélancolique, grand et voûté, avec des lunettes mal adaptées qui lui retombaient sans

arrêt sur le bout du nez. Sutcliffe était le spécialiste du romantisme au département, mais il ne débordait pas de gaieté, et depuis qu'on l'avait nommé directeur du département par intérim, après le départ de Masters, son humeur ne s'était apparemment pas améliorée.

« Ah, Zapp. Vous avez une minute ?

— Est-ce qu'on peut causer en prenant un café ?

— Malheureusement, non. Surtout pas dans la salle des professeurs. C'est une affaire plutôt délicate. (Il referma la porte derrière lui avec un air de conspirateur et s'avança vers Morris sur la pointe des pieds.) Ces candidatures de troisième cycle... » Il déposa une pile de dossiers (les mêmes qu'Alice Slade avait apportés un peu plus tôt) sur le bureau de Morris. « Il faut qu'on décide lesquels on doit pousser et faire accepter par le Conseil Scientifique.

— Ouais ?

— Eh bien, il y en a un qui vient de Hilary Swallow. La femme de Swallow, vous savez.

— Oui, je sais. Je suis un de ceux qui appuient sa candidature.

— Que Dieu me protège, ce n'est quand même pas vrai ? Je n'avais pas remarqué. Vous connaissez le dossier alors ?

— Oui, un peu. Quel est le problème ? Elle avait fait la moitié d'une maîtrise lorsqu'elle s'est mariée et a laissé tomber ses études. Maintenant, ses gosses grandissent et elle aimerait se remettre à faire de la recherche.

— Tout cela est très bien, mais ça nous met dans une situation plutôt délicate. Vous comprenez, la femme d'un collègue... »

C'était un célibataire, Sutcliffe, un authentique célibataire à l'ancienne qui n'avait absolument rien d'un pédé ou d'un branché – et il avait une peur bleue des femmes. Les deux femmes du département, il les traitait comme des hommes honoraires. Si ses collègues ne pouvaient pas se passer de femmes, laissait-il entendre, au moins pouvaient-ils avoir la décence de les garder en réclusion chez eux. « Je trouve que Swallow aurait au moins pu en discuter avec nous avant de laisser sa femme poser officiellement sa candidature, dit-il en soupirant.

— Je ne crois pas qu'il soit au courant », dit Morris imprudemment.

Les lunettes de Sutcliffe faillirent dégringoler de son nez.
« Vous voulez dire... vous voulez dire qu'elle le *trompe* ?

— Non, non. Elle veut qu'on la considère pour ses propres mérites, sans aucun favoritisme. »

Sutcliffe paraissait peu convaincu. « Tout cela est très bien, grogna-t-il. Mais qui va la diriger, si on la laisse venir ?

— Je crois qu'elle comptait un peu sur vous, Rupert, dit Morris d'un ton taquin.

— Dieu m'en garde ! » Sutcliffe reprit les dossiers et se dirigea vers la porte comme s'il craignait de voir Hilary surgir d'un placard, sauter sur lui et lui demander de la diriger. Il s'arrêta, la main posée sur la poignée de la porte. « À propos, est-ce que vous allez venir à la réunion du département ce matin ?

— Je ne suis pas sûr, Rupert, dit Morris, se levant de son fauteuil de P.D.G. et enfilant sa veste. J'ai un rendez-vous avec le président à dix heures et demie.

— C'est dommage. Je comptais sur vous pour présider la réunion. Il faut que nous discutions des programmes pour l'année prochaine, et il va fatalement y avoir des tiraillements. Ils vont se chamailler, maintenant que Masters est parti... »

Il sortit nonchalamment. Morris le suivit et, comme il refermait la porte à clé, il vit Bob Busby déboucher à toute allure dans le couloir, en un cliquetis de pièces de monnaie et de clés.

« Morris ! dit-il en haletant. Heureux d'avoir pu te saisir au vol. Tu viens à la réunion ? »

Morris expliqua qu'il ne pourrait sans doute pas y être. Busby se rembrunit. « C'est très dommage. Sutcliffe va présider la réunion, et il est lamentable. Je crains que Dempsey tente un coup de force et essaie de faire passer son projet de cours obligatoires en linguistique.

— Ce serait une telle catastrophe ? »

Busby le dévisagea. « Oui, évidemment. J'avais cru, en te voyant éreinter Dempsey au séminaire des profs...

— Je m'en prenais à son exposé, pas à sa discipline. Je n'ai rien contre la linguistique en tant que telle.

— Eh bien, les choses étant ce qu'elles sont, la linguistique, ici, c'est Dempsey, dit Busby. Mettre la linguistique obligatoire, c'est imposer Dempsey aux étudiants, et je ne crois pas que même eux, les pauvres, méritent ça.

— Tu as peut-être raison, Bob », dit Morris. Il avait des sentiments mitigés vis-à-vis de Robin Dempsey. En un sens, c'était la seule personne dans le département à avoir un semblant de professionnalisme universitaire. Il était travailleur, ambitieux et obstiné. Il était tout d'une pièce. Il était un peu, en moins brillant naturellement, ce que Morris lui-même avait été à son âge, et il avait même fait quelques avances auprès de Morris pendant son séjour pour gagner son amitié, ou au moins sa complicité, mais Morris n'avait eu absolument aucune peine à y résister. Il n'avait pas la moindre envie de faire cause commune avec Dempsey pour snober le reste des professeurs de Rummidge. Même si, à bien des égards, c'était une bande de petits rigolos, il était facile de s'entendre avec eux. Jamais, dans toute sa carrière universitaire, il ne s'était senti aussi peu menacé que pendant ces cinq derniers mois. « Écoute, Bob, dit-il. J'ai un rendez-vous avec le président.

— Oui, il faut que j'y aille, moi aussi », dit Busby. Il repartit au petit trot en direction de la salle des professeurs. « Viens à la réunion si tu peux ! » cria-t-il par-dessus son épaule. Morris n'avait aucune intention d'assister à la réunion, s'il pouvait l'éviter. Les réunions de professeurs à Rummidge n'étaient déjà pas tristes sous le régime capricieux et despote de Masters, mais depuis son départ, elles étaient une telle pagaille que le Thé du Chapelier fou de Carroll apparaissait en comparaison comme un système modèle dans l'art de prendre des décisions.

Il sauta dans le paternoster d'un mouvement leste et calculé et redescendit tranquillement jusqu'au rez-de-chaussée. Lorsqu'il sortit dehors en pleine lumière (un nouvel intermède ensoleillé était en cours), l'horloge du campanile sonna la demi-heure ; il pressa le pas. Heureusement pour lui, car une autre plaque se détacha du mur au-dessus de sa tête en un craquement sonore comme une balle qui ricoche et s'écrasa en mille morceaux juste derrière lui. Ce n'est même plus drôle, pensa-t-il en levant les yeux vers la façade du bâtiment qui

commençait maintenant à ressembler à une gigantesque grille de mots croisés. D'ici peu, quelqu'un allait se faire tuer pour de bon, et on allait réclamer un million de dollars de dédommagement à l'université. Il se dit mentalement qu'il devrait en parler au président.

« Ah, Zapp ! C'est très gentil à vous de passer me voir », murmura le président, en se relevant légèrement de son fauteuil lorsqu'on fit entrer Morris. Morris s'avança sur la moquette épaisse avec l'étrange impression de patauger et alla serrer la main un peu flasque qui se tendait vers lui. Stewart Stroud était grand et corpulent et cultivait une sorte de langueur et d'apathie extrêmes. Il ne parlait pas, il chuchotait, et quand il se déplaçait, c'était avec la prudence d'un vieil infirme. Il se rassit lourdement dans son fauteuil comme si l'effort qu'il venait de faire pour se lever et serrer la main de Morris l'avait épuisé. « Approchez un siège, mon vieux, dit-il. Cigarette ? » Il esquissa un geste pour pousser vers Morris le coffret de cigarettes qui se trouvait sur son bureau.

« Je vais prendre un cigare, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Vous voulez vous joindre à moi ?

— Non, non, non. » Le président sourit et secoua mollement la tête. « Je voudrais avoir votre avis sur deux ou trois petits problèmes. » Il cala les coudes sur les accoudoirs de son fauteuil et, croisant les doigts, se fit une sorte de support sur lequel il posa le menton.

« Recrutement et Promotions ? » s'enquit Morris.

Le support s'effondra, et la mâchoire du président retomba momentanément. « Comment le saviez-vous ?

— J'ai deviné que les étudiants ne vous laisseraient pas tranquille après que vous les ayez exclus de cette Commission. »

Le visage de Stroud s'illumina. « Oh, ça n'a rien à voir avec les étudiants, mon cher ami. » Il s'offrit le luxe d'un geste presque énergique et écarta le sujet. « Tous ces petits désagréments sont finis et bien finis, grâce à vous. Non, c'est un problème qui concerne exclusivement le corps enseignant, et qui est totalement confidentiel. J'ai ici (et d'un geste de la tête il lui désigna un dossier en papier bulle posé sur son bureau qui était

par ailleurs nu) une liste de candidatures à des postes de professeurs en provenance des diverses facultés ; elles vont être soumises à la Commission de Recrutement et de Promotions cet après-midi. Il y a deux candidatures qui viennent du département d'anglais. Robin Dempsey, que vous connaissez probablement, et votre homologue présentement en Euphoria.

— Philip Swallow ?

— Précisément. Le problème, c'est que nous disposons de moins de postes de professeurs que nous le pensions, et l'un de ces candidats va devoir être écarté. La question est de savoir lequel ? Lequel est le plus méritant ? J'aimerais avoir votre avis, Zapp. J'apprécierais énormément d'avoir votre avis sur cette épineuse question. » Stroud se tassa dans son fauteuil et ferma les yeux, fatigué après ce discours exceptionnellement long. « Jetez un coup d'œil à ce dossier, mon vieux, si ça peut vous aider », murmura-t-il.

Le dossier ne fit que confirmer ce que Morris savait déjà : Dempsey était de loin le meilleur candidat sur le plan de la recherche et des publications, tandis que la candidature de Swallow ne reposait que sur l'ancienneté et les services rendus à l'université. Sur le plan pédagogique, il n'y avait pas tellement d'éléments pour les départager. En temps normal, Morris n'aurait pas hésité à se prononcer pour le candidat le plus intelligent et à recommander Dempsey. Les services rendus ne pesaient pas lourd, après tout. Les lois de la *Realpolitik* universitaire laissaient prévoir que si Dempsey n'obtenait pas rapidement de promotion, il s'en irait ailleurs, tandis que Swallow, lui, resterait et continuerait tout bêtement à faire son travail avec la même conscience professionnelle, qu'il fût promu ou non. Par ailleurs, si Morris n'avait aucune sympathie personnelle envers Dempsey, il avait plusieurs bonnes raisons de détester royalement Philip Swallow qui avait sauté sa fille, démolí son travail dans le *T.L.S.* et, pour autant qu'il sache, bourré ce placard de boîtes vides pour le piéger. Quel étrange concours de circonstances que le sort de cet homme reposât maintenant entre ses mains ! Il aurait peut-être dû s'en réjouir. Et pourtant, tandis qu'il tâtait mentalement la hache du bourreau et examinait le cou nu de Philip Swallow tendu devant

lui sur le billot, il hésitait. Ce n'était pas le bonheur et la prospérité du seul Swallow qui étaient en jeu, après tout. Hilary et les enfants étaient aussi concernés, et leur bien-être lui tenait beaucoup à cœur. Une augmentation pour Swallow signifiait davantage de blé pour toute la famille. Et il ne pouvait s'empêcher de penser, quoi qu'ait pu vouloir dire Hilary en l'invitant à rester une autre nuit, qu'elle ne pouvait que lui réservier un accueil plus chaleureux s'il lui annonçait la nouvelle que Philip allait être promu, et cela en partie grâce à son influence, OK ? OK.

« À mon avis, il faut promouvoir Swallow, dit Morris en rendant le dossier.

— Vraiment ? demanda Stroud d'une voix traînante. Je pensais que vous alliez vous prononcer en faveur de l'autre candidat. Il semble être un meilleur chercheur.

— Les publications de Dempsey sont apparemment brillantes mais manquent au fond de substance. Il ne va jamais percer en linguistique. Les étudiants de quatrième année à M.I.T. le battraient à plate couture.

— Vraiment ?

— Et d'ailleurs, il n'est pas très populaire dans le département. S'il obtient une promotion avant tous ces gens plus âgés, ça va être une fichue pagaille. Le département se laisse déjà aller à une paranoïa collective. Inutile de compliquer les choses.

— Vous avez raison, j'imagine, murmura Stroud, apposant le petit trait fatal sur la liste de noms avec son stylo en or. Je vous suis très reconnaissant, mon cher collègue.

— Je vous en prie, dit Morris en se relevant.

— Ne partez pas, mon vieux. Il y a quelque chose d'autre que j'aimerais discuter... »

Le président s'interrompit et jeta un regard courroucé vers la porte de son secrétariat qui venait soudain de s'ouvrir. La secrétaire attendait là timidement dans l'embrasure de la porte. « Oui ? Qu'est-ce que c'est, Helen ? Je vous ai demandé de ne pas me déranger. » Ses manières étaient devenues presque brusques tellement il était agacé.

« Je suis désolée, monsieur le président. Mais il y a deux messieurs... avec monsieur Biggs du service de sécurité. Ils disent que c'est très important.

— Demandez-leur au moins d'attendre que le professeur Zapp soit parti...

— Mais c'est le professeur Zapp qu'ils veulent voir. Une affaire de vie ou de mort », prétendent-ils.

Stroud se retourna vers Morris en redressant l'un de ses sourcils. D'un haussement d'épaules, Morris lui signifia qu'il ne comprenait pas, mais il eut quelque crainte, cependant. Mary Makepeace aurait-elle accouché dans le train de 8 heures 50 pour Durham ?

« Bon, très bien, vous n'avez qu'à les faire entrer », dit le président.

Trois hommes entrèrent dans la pièce. L'un d'entre eux était le chef de la sécurité du campus. Les deux autres se présentèrent – ils étaient respectivement médecin et infirmier dans un hôpital psychiatrique perdu dans la brousse. Ils expliquèrent tout de suite le motif de leur intrusion. Le professeur Masters avait échappé à leur surveillance la veille au soir et on pensait qu'il avait dû se diriger vers l'université. Malheureusement, on avait de bonnes raisons de croire qu'il voulait s'en prendre à certaines personnes, et en particulier au professeur Zapp.

« À moi ? s'exclama Morris. Pourquoi à moi ? Qu'est-ce que je lui ai fait, à ce vieux type ?

— Il semblerait, d'après certaines notes prises par l'un de nos employés, dit le médecin qui regardait Morris d'un air bizarre, qu'il vous ait associé à certains troubles récents à l'université. Il pense que vous avez comploté avec les étudiants pour saper l'autorité des professeurs les plus anciens.

— Il a dit que vous étiez un collabo, m'sieur, voilà ce qu'il a dit, ajouta l'infirmier avec un sourire bienveillant. Il a dit que vous aviez comploté pour qu'il soit remplacé.

— C'est ridicule ! Il a démissionné de son propre gré », s'exclama Morris, adressant un regard suppliant au président qui se contenta de tousser et de baisser les yeux.

« Il a fallu le pousser un petit peu, bien sûr, murmura-t-il.

— Le professeur Masters est évidemment quelqu'un de très malade, dit le médecin. Il est sujet aux hallucinations. Mais j'ai remarqué, professeur Zapp — car nous sommes d'abord allés vous chercher au département d'anglais — que vous occupiez l'ancien bureau du professeur Masters...

— C'est un hasard, voilà tout !

— Bien sûr. Mais c'est exactement le genre de chose qui pourrait conforter le professeur Masters dans ses hallucinations, s'il venait à le découvrir.

— Je vais déménager tout de suite dans mon ancien bureau.

— Je crois, professeur Zapp, que si vous tenez à votre sécurité vous feriez mieux de rester complètement à l'écart de l'université tant qu'on n'aura pas retrouvé le professeur Masters et qu'on ne l'aura pas ramené à la clinique. Nous pensons qu'il a pu se procurer une arme, vous comprenez...

— Hé là, docteur, dit le président. Ne soyons pas si alarmiste !

— Mais la situation est très alarmante, monsieur, dit le chef de la sécurité qui s'exprimait pour la première fois. Après tout, le professeur Masters est un ancien soldat et un chasseur. Un tireur hors pair, à ce qu'on m'a dit.

— Seigneur, dit Morris tremblant de peur après coup. Ces plaques...

— Quelles plaques ? dit le président.

— Deux fois, aujourd'hui, on m'a tiré dessus sans que je m'en rende compte. Je pensais simplement que c'était votre satané bâtiment neuf qui larguait ses plaques. Seigneur, j'aurais pu me faire tuer. C'était ce vieux fou qui me tirait dessus, vous pîgez ? Je parie qu'il est en haut du campanile avec un fusil à lunette. Je croyais que ce pays était paisible ! J'ai vécu quarante ans aux États-Unis et je n'ai vu personne, dans un coup de colère, tirer à la carabine. Je débarque ici, et qu'est-ce qui m'arrive ? » Il se rendit compte qu'il criait.

« Du calme, Zapp, murmura le président.

— Désolé, bredouilla Morris. Ça fait un choc de découvrir qu'on a frôlé la mort de près sans le savoir.

— C'est bien naturel, évidemment, dit Stroud. Pourquoi ne pas rentrer chez vous directement et rester en sécurité jusqu'à ce que ce petit problème soit résolu ?

— Je pense que c'est ce qu'il y a de plus sage, dit le médecin.

— Si c'est ce que vous voulez », dit Morris en se dirigeant vers la porte. Mais il ralentit le pas en se rendant compte qu'on ne l'accompagnait pas, et alors il se retourna. Les quatre hommes, regroupés autour du bureau, lui adressèrent de grands sourires d'encouragement. Trop fier pour demander une escorte, Morris fit un geste d'adieu, et d'un pas décidé sortit en traversant le bureau de la secrétaire ; ce ne fut qu'en descendant l'escalier du bâtiment administratif qu'il se souvint qu'il avait laissé ses clés de voiture dans son bureau et devait donc retourner à l'Hexagone avant de quitter l'université. Il fit un détour fort compliqué afin de rester hors de portée du campanile, et entra dans l'Hexagone par l'arrière au rez-de-chaussée. Il grimpia dans le paternoster qui se trouvait ici à son niveau d'accès le plus bas et s'éleva silencieusement vers les hauteurs jusqu'au septième étage. Lorsqu'il débarqua sur le palier, il aperçut tout de suite Gordon Masters qui était en train d'arracher l'étiquette provisoire portant le nom de Morris sur la porte de son bureau. Morris resta cloué sur place. Masters, qui venait d'écraser le bout de papier sous son talon, releva la tête, eut l'air de reconnaître Morris et le dévisagea d'un air hébété : dans ses yeux brillait une lueur de folie. Il fit un pas en avant en mordillant et en triturant sa moustache embroussaillée. Morris se replia à la hâte vers le paternoster et reprit son ascension. Il entendit Masters galoper dans l'escalier qui s'enroulait en spirale autour de la cage du paternoster. Dès que Masters arrivait à un palier, Morris, lui, était sur le point de disparaître. Au dixième étage, Morris sauta de l'ascenseur et attrapa un compartiment qui redescendait, espérant ainsi semer son poursuivant, mais Masters avait eu le temps de voir la manœuvre. Un bruit sourd au-dessus avertit Morris que Masters avait sauté dans le compartiment suivant. Au quatrième étage, Morris sortit d'un bond et sauta dans un compartiment ascendant. Il se préparait à débarquer au septième étage lorsqu'il vit pointer les pieds de Masters ; il fit alors volte-face, se plaqua contre la paroi du fond et continua son ascension. Paralysé par la peur, il laissa passer le huitième, le neuvième, le dixième et le onzième étages, et s'enfonça

ensuite dans les limbes, ce fouillis de rouages grinçants et de lumières clignotantes qu'il y avait au sommet de la cage. La cabine dans laquelle il se trouvait fit une embardée de côté et amorça ensuite sa descente. Morris sauta d'un bond au onzième étage pour réfléchir à la stratégie qu'il convenait d'adopter. Tandis qu'il était planté là sur le palier en train de réfléchir, il vit apparaître devant lui Masters qui descendait lentement, la tête en bas. Tous les deux se dévisagèrent, complètement médusés, et Morris vit Masters disparaître devant lui. C'est seulement plus tard que Morris en conclut que Masters, ayant atteint le sommet du circuit du paternoster et croyant que le compartiment allait se retourner pour descendre, avait dû faire le poirier pour éviter de se faire mal en retombant du plafond au plancher lorsque le compartiment s'inverserait.

Maintenant, Morris l'entendait courir infatigablement dans l'escalier et remonter vers le onzième étage. Morris attrapa le paternoster qui redescendait. Au neuvième étage, Masters déboucha en trombe devant lui, le lorgna du coin de l'œil, freina net et sauta dans le compartiment au-dessus de lui. Morris redescendit jusqu'au cinquième étage, traversa le palier et remonta jusqu'au huitième, retraversa le palier, redescendit, et, voulant s'assurer en passant au septième qu'il n'y avait personne à l'horizon, il décida de sortir au sixième pour remonter. Traversant le palier d'un bond pour reprendre le paternoster descendant, il frôla Masters qui, lestement, s'engageait dans l'autre direction.

Morris monta jusqu'au huitième étage, traversa et redescendit jusqu'au cinquième, remonta au neuvième, redescendit au huitième, remonta au dixième, redescendit au septième, remonta au dixième, redescendit au neuvième, remonta jusqu'au sommet et sortit au onzième en redescendant.

Masters était là qui lui tournait le dos, planté devant la cage ascendante du paternoster qu'il fouillait du regard. D'un coup sec et bien calculé, Morris le propulsa dans le paternoster qui l'emporta vers les limbes. À peine les pieds de Masters avaient-ils disparu que Morris brisa le scellé sur le dispositif d'alarme fixé au mur et tira le levier rouge. La chaîne mouvante des compartiments s'immobilisa soudain avec fracas, et une

sonnerie stridente retentit. Du haut de la cage, parvenaient, très assourdis, des cris étouffés et un martèlement de poings.

Hilary avait un air soucieux lorsqu'elle vint ouvrir la porte. En reconnaissant Morris, elle pâlit puis rougit. « Oh, dit-elle d'une voix éteinte. C'est vous. J'allais justement vous téléphoner.

— Encore ? »

Elle le fit entrer et ferma la porte. « Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je ne sais pas, qu'est-ce que vous avez à offrir ? » Il jouait des sourcils comme Groucho Marx.

Hilary avait l'air assez misérable. « Vous n'avez pas de cours à donner aujourd'hui ?

— C'est une très longue histoire. Vous voulez que je vous la raconte ici dans le vestibule ? On pourrait peut-être s'asseoir ? » Hilary était encore près de la porte d'entrée.

« J'allais vous dire qu'après tout ce n'était pas une si bonne idée que ça que vous restiez une autre nuit. » Elle parlait très vite, fuyant son regard.

« Oh ? Pourquoi ça ?

— Je pense tout simplement que ce ne serait pas une bonne idée.

— OK. Si c'est ce que vous voulez. Je vais prendre ma valise et partir tout de suite chez O'Shea. Il se dirigea vers l'escalier.

— Je suis désolée.

— Hilary, dit Morris, d'un ton las en s'arrêtant sur la première marche mais sans se retourner. Si vous ne voulez pas coucher avec moi, c'est votre droit, mais, bon Dieu, arrêtez de dire que vous êtes désolée.

— Je... Elle ravalà sa salive. Vous avez déjeuné ?

— Non.

— Je n'ai rien à la maison, malheureusement. J'aurais dû aller faire des courses ce matin. Je peux ouvrir une boîte de soupe.

— Ne vous dérangez pas.

— Ça ne me dérange pas. »

Il monta jusqu'à la chambre d'amis pour prendre sa valise. Lorsqu'il redescendit, Hilary était dans la cuisine en train de

tourner un velouté d'asperges dans une casserole et de frire des croûtons. Ils restèrent manger dans la cuisine. Morris relata ses aventures avec Masters, et, bizarrement, Hilary ne manifesta aucune émotion – en fait, elle semblait à peine écouter, se contentant de murmurer poliment : « Vraiment ? » « Doux Jésus », et « C'est affreux », mais toujours avec un petit temps de retard.

« Est-ce que vous croyez au moins ce que je vous raconte ? finit-il par dire. Ou pensez-vous que j'ai inventé toute cette histoire ?

— Vous l'avez inventée ?

— Non.

— Eh bien, je vous crois, évidemment, Morris. Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Vous semblez prendre ça plutôt froidement. On croirait que ce genre de choses arrive toutes les semaines. Je ne sais pas ce qui s'est passé après. J'ai téléphoné au service de sécurité pour leur dire que Masters était enfermé en haut du paternoster et j'ai foutu le camp... Hé, c'est fameux ce machin. Il avalait sa soupe goulûment. À propos, dit-il, votre mari va avoir une promotion.

— Quoi ? Hilary posa sa cuillère.

— Votre mari va obtenir un poste de professeur.

— Philip ?

— C'est cela.

— Mais pourquoi ? Il ne le mérite pas.

— J'aurais plutôt tendance à être de votre avis, mais j'ai pensé que ça vous ferait plaisir.

— Comment savez-vous ça ? »

Morris lui expliqua.

« Alors comme ça, dit Hilary lentement, c'est vous qui avez tout manigancé pour Philip.

— Évidemment, je ne prétends pas être le seul responsable, dit Morris avec modestie. Je n'ai eu qu'à donner un petit coup de coude à Stroud dans le bon sens.

— Je trouve ça ignoble.

— Quoi ?

— C'est de la corruption. Quand je pense que la carrière des gens peut se faire et se défaire comme ça. »

Morris laissa tomber sa cuillère exprès, très bruyamment, et prit les murs de la cuisine à témoin. « Eh bien, ça, c'est de la reconnaissance...

— De la reconnaissance ? Dois-je éprouver de la reconnaissance ? C'est comme pour les films, comment ils appellent ça déjà, le divan où l'on distribue les rôles. Y a-t-il un divan pour les promotions dans votre bureau en Amérique ? » Hilary était au bord des larmes.

« Qu'est-ce qui vous prend, Hilary ? la réprimanda Morris. Combien de fois n'avez-vous pas dit que Philip aurait avancé plus rapidement dans sa carrière s'il s'était un peu poussé comme Robin Dempsey ? Eh bien, j'ai poussé un peu pour lui.

— Eh bien, chapeau. J'espère seulement que vous n'avez pas perdu votre temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Et s'il ne revenait pas à Rummidge ?

— Qu'est-ce que vous racontez là ? Il faut bien qu'il revienne, non ?

— Je ne sais pas. » Hilary pleurait maintenant, de vraies grosses larmes qui tombaient dans sa soupe en faisant floc comme des gouttes de pluie dans une flaue d'eau.

Morris se leva et passa de l'autre côté de la table. Il posa les mains sur ses épaules et la secoua doucement. « Qu'est-ce que ça veut dire tout ça, bon Dieu ?

— J'ai téléphoné à Philip ce matin. Après hier soir... je voulais qu'il revienne à la maison. Tout de suite. Il a été odieux. Il m'a dit qu'il avait une liaison...

— Avec Melanie ?

— Je ne sais pas. Peu importe. Je me suis sentie complètement idiote. Moi qui étais torturée de remords parce que je vous ai embrassé hier soir, et que j'avais envie de coucher avec vous...

— Vraiment, Hilary ?

— Bien sûr que oui.

— Qu'attendons-nous, alors ? » Morris essaya de la relever, mais elle secouait la tête et s'accrochait à sa chaise.

« Non, je n'en ai plus envie maintenant.

— Pourquoi pas ? Pourquoi m'avez-vous demandé de rester, dites-moi ? »

Hilary se moucha avec un Kleenex. « J'ai changé d'avis.

— Eh bien, changez d'avis encore une fois. Profitez de l'occasion. Nous avons toute la maison à nous. Allons, Hilary, on a tous les deux besoin d'un peu de tendresse. »

Il était debout derrière elle maintenant et lui massait doucement les muscles du cou et des épaules comme il avait voulu le faire la veille au soir. Cette fois, elle ne résista pas mais s'appuya contre lui et ferma les yeux. Il déboutonna son corsage et glissa les mains sur ses seins.

« D'accord, dit Hilary. Allons là-haut. »

« Morris, dit Hilary, en le secouant par les épaules. Réveille-toi. »

Morris ouvrit les yeux. Hilary, le teint rosé et sagement enveloppée dans une robe de chambre rose, était assise sur le bord du lit. Deux tasses fumaient sur la table de chevet. Il détacha un poil pubien très raide de sa lèvre inférieure. « Quelle heure ? demanda-t-il.

— Trois heures passées. J'ai fait du thé. »

Morris s'assit dans le lit et but le thé bouillant à petites gorgées. Ses yeux croisèrent ceux de Hilary par-dessus le rebord de sa tasse et elle rougit. « Hé, dit-il doucement. C'était sensas. Je me sens en super forme. Et toi ?

— C'était merveilleux.

— Tu es merveilleuse. »

Hilary sourit. « N'exagère pas, Morris.

— Je suis très sérieux. Tu as un joli petit cul, tu sais !

— Je suis grosse et j'ai quarante ans.

— Et puis après. Moi aussi.

— Je suis désolée, je t'ai cogné la tête quand tu as commencé, heu..., à faire ces baisers. Pas très sophistiqué, tout ça.

— J'aime ça. Désirée, elle... »

Le visage de Hilary perdit un peu de son éclat. « Si on pouvait éviter de parler de ta femme, tu veux ? Ou de Philip. Pour le moment, du moins.

— OK, dit Morris. Câlinons-nous alors. » Et il l'attira contre lui sur le lit.

« Non, Morris ! protesta-t-elle, se débattant faiblement. Les enfants ne vont pas tarder à rentrer.

— On a tout le temps », répliqua-t-il, ravi de sentir qu'il pouvait recommencer à faire l'amour. Le téléphone sonna en bas dans le vestibule.

« Le téléphone, gémit Hilary.

— Laisse-le sonner. »

Mais Hilary se dégagea de son étreinte. « Si quelque chose était arrivé aux enfants, je ne me pardonnerais jamais, dit-elle.

— Dépêche-toi. »

Hilary revint bientôt, les yeux tout ronds d'étonnement.

« C'est pour toi, dit-elle. C'est le président. »

Morris descendit en slip dans le vestibule et prit le téléphone.

« Ah, Zapp. Je suis vraiment désolé de vous déranger, murmura le président. Comment vous sentez-vous après toutes ces péripéties ?

— Je suis en super forme pour l'instant. Qu'est devenu Masters ?

— J'ai le plaisir de vous annoncer que le professeur Masters est de nouveau entre les mains de ses médecins.

— Je suis ravi de l'apprendre.

— Quel réflexe vous avez eu, mon vieux, de le coincer ainsi dans l'ascenseur. Une idée géniale. Je tiens à vous féliciter.

— Merci.

— Pour en revenir à notre conversation de ce matin : j'arrive de la Commission de Recrutement et de Promotions. Vous serez heureux d'apprendre, j'en suis sûr, que la promotion de Swallow au rang de professeur est passée comme une lettre à la poste.

— Ah-ah !

— Vous vous souvenez aussi sans doute que j'étais sur le point de vous demander encore quelque chose quand nous avons été interrompus par le Dr Smithers.

— Ouais ?

— Vous avez deviné ce que c'était ?

— Non.

— Eh bien, tout simplement, je me suis demandé si vous n'aviez jamais songé à poser votre candidature au poste de directeur du département d'anglais ?

— Vous voulez dire directeur ici ?

— En effet.

— Eh bien, non. Ça ne m'a jamais effleuré l'esprit. Vous ne prendriez tout de même pas un Américain comme directeur du département d'anglais. Le personnel n'accepterait pas...

— Au contraire, mon cher ami, tous les membres du département d'anglais que nous avons interrogés sur le sujet ont suggéré votre nom. Peut-être ont-ils dit cela par crainte du pire, c'est possible, mais, manifestement, vous leur avez donné l'impression d'être très compétent et de pouvoir diriger efficacement un département. Je n'ai pas besoin de vous dire, après ce que vous avez fait pour résoudre la crise lors de l'occupation des locaux, que vous seriez très bien accepté par la communauté universitaire dans son ensemble, tant par le personnel que par les étudiants. Et, personnellement, j'en serais ravi. En un mot, mon vieux, si vous voulez le poste, il est à vous.

— Merci beaucoup, dit Morris. Je suis très honoré. Mais je ne dormirais pas tranquille. Et supposez que Masters s'échappe de nouveau ? Il aurait alors toutes les raisons de croire que ses soupçons à mon égard étaient justifiés.

— Je ne me ferais pas de mauvais sang pour ça, mon vieux, murmura Stroud d'un ton apaisant. Vous avez dû penser, je suppose, que Masters tirait sur vous aujourd'hui. Rien ne permet de penser qu'il était armé, ou qu'il cherchait à vous agresser.

— Pourquoi alors me poursuivait-il dans tout l'Hexagone ? demanda Morris. Pour m'embrasser sur les deux joues ?

— Il voulait seulement vous parler.

— Me parler, à moi ?

— Apparemment, il y a très longtemps, il aurait fait une recension très défavorable de l'un de vos livres dans le *Times Literary Supplément*, et il pensait que vous aviez pu l'apprendre et lui en vouloir. Ça vous dit quelque chose cette histoire ?

— Je crois que oui. Écoutez, monsieur le président, je vais réfléchir à ce poste de directeur.

— Oui, réfléchissez-y, mon cher ami. Prenez votre temps.

— Quel serait le salaire ?

— Eh bien, ça se discute. L'université dispose de fonds supplémentaires qu'elle peut utiliser à discréction pour faire face à des cas particuliers. Je suis sûr que cela serait considéré comme un cas très particulier. »

Morris trouva Hilary dans la salle de bains. Elle était allongée dans l'immense baignoire victorienne montée sur pattes ; lorsqu'il entra en trombe, elle se cacha les seins et le pubis avec le gant de toilette et l'éponge végétale.

« Allons, allons ! dit-il. Ce n'est plus le moment d'être prude. Pousse-toi, je vais me mettre derrière toi.

— Ne sois pas ridicule, Morris. Que voulait le président ?

— Je vais te frotter le dos. Il enleva son slip et entra dans la baignoire. L'eau monta dangereusement et se mit à s'écouler par le trop-plein.

— Morris ! Tu es fou. Je sors. »

Mais elle ne le fit pas. Elle se pencha en avant et ses épaules furent parcourues de frissons de plaisir tandis qu'il la frottait.

« Est-ce que Philip a parfois emprunté des livres à Gordon Masters ? demanda-t-il.

— Il le faisait constamment. Pourquoi ?

— Ce n'est rien. »

Il la ramena entre ses genoux et se mit à savonner ses gros seins en forme de melons.

« Oh, seigneur, gémit-elle. Comment allons-nous pouvoir terminer ça avant le retour des enfants ?

— Détends-toi. On a tout notre temps.

— Que voulait le président ?

— Il m'a proposé la direction du département d'anglais. »

Voulant se retourner pour le regarder, elle glissa sur le fond de la baignoire et faillit disparaître sous l'eau. « Quoi, le poste de Gordon Masters ?

— C'est cela.

— Et qu'as-tu dit ?

— J'ai dit que je réfléchirais. »

Hilary se rinça et sortit de la baignoire. « C'est tout de même fantastique. Tu accepterais de t'installer en Angleterre ?

— En ce moment, l'idée a quelque chose de très séduisant, dit-il d'un ton plein de sous-entendus.

— Ne sois pas idiot, Morris. Elle s'enveloppa pudiquement dans un drap de bain. Tu sais parfaitement bien que tout cela n'est qu'une aventure sans lendemain.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

Elle lui lança un regard espiègle. « Combien y a-t-il eu de femmes dans ta vie ? »

Il s'agita maladroitement dans l'eau tiède et fit couler de l'eau chaude dans la baignoire. « C'est déloyal de poser une telle question. À un certain âge, un homme peut se satisfaire d'une seule femme. Il a besoin de stabilité.

— Et d'ailleurs Philip ne va pas tarder à revenir.

— Je croyais que tu avais dit le contraire.

— Oh, ça ne durera pas. Il reviendra, la queue entre les jambes. Voilà au moins quelqu'un qui a besoin de stabilité.

— Peut-être qu'on pourrait le refiler à Désirée, dit Morris en plaisantant.

— Pauvre Désirée. Elle a déjà assez souffert comme ça ! » Le téléphone sonna de nouveau. « Allez, dépêche-toi et habille-toi, Morris. » Elle passa sa robe de chambre et sortit.

Morris continuait de se laisser flotter doucement dans la baignoire profonde, massant ses organes sexuels et réfléchissant à la question d'Hilary. Pourrait-il vraiment accepter de s'installer en Angleterre ? Il y a six mois, la question lui aurait paru absurde, et la réponse aurait été immédiate. Mais maintenant il n'était pas si sûr... Ce serait une façon en quelque sorte de résoudre le problème de son avenir professionnel. Bien sûr, Rummidge n'était pas la plus grande université du monde, mais la situation offrait de grandes possibilités à un homme énergique et plein d'idées. Peu de professeurs américains jouissaient du pouvoir absolu dont disposaient les directeurs de départements à Rummidge. Une fois installé sur le siège du pilote, vous pouviez faire ce que vous vouliez. Avec toute sa compétence, son énergie et ses contacts internationaux, il n'aurait aucune peine à redorer le blason de Rummidge, ce qui serait plutôt drôle... Morris se mit à envisager pour lui à Rummidge un destin digne de Napoléon : il allait balayer ce

programme barbare et totalement désuet du département d'anglais et le remplacer par un système de cours d'une logique parfaite qui prendrait un peu plus compte de ce qui s'était passé dans la discipline depuis 1900 ; il mettrait en place un programme de doctorat pour étudier Jane Austen ; il rendrait obligatoire l'utilisation de machines à écrire pour les étudiants ; il embaucherait de jeunes universitaires américains rescapés de la révolution étudiante ; il organiseraient des colloques, lancerait une nouvelle revue...

Il entendit un petit bruit de sonnerie lorsque Hilary replaça le combiné ; avec son gros orteil, il tira sur la chaîne et enleva le bouchon. Les eaux se retirèrent peu à peu, faisant ici et là des îlots, des archipels et des continents au niveau de ses genoux, de son ventre, de son sexe, de sa poitrine et de ses épaules. En ce qui concernait sa vie domestique, il n'avait rien à perdre en restant en Angleterre. Si Désirée tenait toujours à le quitter et à garder les jumeaux, Rummidge n'était pas plus loin de New York, après tout, que ne l'était l'Euphoria. Peut-être pourrait-il même l'amener à reprendre la vie commune en Europe. Certes, Rummidge n'était pas exactement ce que Désirée avait en tête lorsqu'elle pensait à l'Europe, mais, tout de même, on pouvait se rendre à Paris en avion en cinquante minutes à partir de l'aéroport de Rummidge si on voulait...

L'eau finit de s'écouler en gargouillant et en tirant sur les poils de ses jambes et de ses fesses, et il resta là allongé au fond de la baignoire, nu et mouillé, comme un naufragé échoué sur le rivage. Gulliver. Crusoé. Une vie nouvelle ?

Hilary entra alors.

« OK, OK, dit-il. Je sors. » Il remarqua qu'elle le regardait d'un air bizarre. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce coup de téléphone...

— Ouais, qu'est-ce que c'était ? Le président a changé d'avis ?

— C'était Désirée.

— *Désirée* ! Pourquoi tu n'es pas venue me chercher ? » D'un bond, il sortit de la baignoire et attrapa une serviette.

« Elle ne voulait pas te parler, dit Hilary. Elle voulait me parler à moi.

— À toi ? Alors, qu'est-ce qu'elle a dit ?

- La femme avec qui Philip a une aventure...
- Ouais ?
- C'est elle, Désirée.
- Tu plaisantes.
- Non.
- Je ne veux pas le croire.
- Pourquoi pas ?
- Pourquoi pas ? Je connais Désirée. Elle déteste les hommes. Surtout les faibles comme ton mari.
- Comment sais-tu que c'est un faible ? demanda Hilary, quelque peu irritée.
- Je le sais, c'est tout. Désirée est une femme castratrice. Des hommes comme lui, elle en fait une bouchée au petit déjeuner.
- Philip sait très bien être doux et tendre. Peut-être que Désirée aime ça, pour changer, dit Hilary d'un ton sec.
- La garce ! s'exclama Morris, claquant la serviette contre le rebord de la baignoire. C'est une garce et une fourbe.
- J'ai trouvé qu'elle était plutôt directe, en fait. Elle a dit qu'elle avait entendu ma conversation avec Philip ce matin – je ne sais pas très bien comment car, lorsque j'ai téléphoné chez toi, elle m'a donné un numéro différent... Toujours est-il qu'elle était au courant de tout ; alors, elle a préféré m'expliquer la situation, puisque Philip n'a pas eu le courage de me dire ce qui se passait. Naturellement, j'ai estimé que je devais être aussi franche avec elle.
- Comment, tu lui as dit... à propos de cet après-midi ?
- Bien sûr. Je voulais surtout que Philip le sache.
- Qu'est-ce que Désirée a dit ? demanda-t-il d'un ton inquiet.
- Elle a dit, répliqua Hilary, que nous devrions peut-être nous rencontrer quelque part pour discuter de la situation.
- Toi et Désirée ?
- Nous tous. Philip aussi. Une sorte de conférence au sommet, a-t-elle dit. »

6

Dénouement

Extérieur : VC 10 de la BOAC traversant l'écran de gauche à droite – après-midi, ciel clair. Fond sonore : bruit de réacteurs.

Enchaîner :

Intérieur : VC 10 – après-midi.

Plan sur MORRIS et HILARY assis au milieu de la cabine. Fond sonore : ronronnement des réacteurs.

HILARY tourne les pages de Harper's, nerveuse et distraite.

MORRIS bâille et regarde par le hublot.

Zoom à travers le hublot. Plan sur la côte est de l'Amérique. Long Island, Manhattan.

Enchaîner :

Extérieur : Boeing 707 de la TWA traversant l'écran de droite à gauche – après-midi, ciel clair. Fond sonore : vacarme des réacteurs.

Enchaîner :

Intérieur : Boeing 707 de la TWA – après-midi. Fond sonore : version orchestrale cool de « These Foolish Things ».

*Gros plan : PHILIP, endormi, bouche entrouverte, les écouteurs sur les oreilles. Élargir le plan pour faire voir DÉSIRÉE assise à ses côtés en train de lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, DÉSIRÉE regarde par le hublot, puis jette un coup d'œil à sa montre-bracelet, ensuite à PHILIP. Elle tourne au-dessus de la tête de PHILIP le bouton qui commande le programme d'écoute en vol. Le son change brusquement ; on entend une voix qui raconte « Les trois ours ».*

VOIX ENREGISTRÉE

Et Papa Ours dit : « Qui a dormi dans MON lit ? » et Maman Ours dit : « Qui a... »

PHILIP se réveille en sursaut, l'air coupable, et arrache ses écouteurs.

Fond sonore : bruit étouffé des réacteurs.

DÉSIRÉE

(elle sourit) Réveille-toi, on arrive presque.

PHILIP

New York ? Déjà ?

DÉSIRÉE

Bien sûr, on ne peut jamais savoir combien de temps on va tourner en rond à cette époque de l'année.

Enchaîner :

Intérieur : VC 10 – après-midi.

MORRIS

(s'adressant à HILARY) Putain, j'espère qu'on ne va pas tourner en rond pendant des heures au-dessus de Kennedy.

Enchaîner :

Extérieur : VC 10 – après-midi. On voit l'avion de face. Il commence à perdre de l'altitude. Fond sonore : bruit de réacteurs qui changent de régime.

Enchaîner :

Extérieur : Boeing 707 – après-midi. On voit l'avion de face. Il commence à virer vers la droite. Fond sonore : bruit de réacteurs qui changent de régime.

Enchaîner :

Intérieur : Cabine de pilotage du VC 10 – après-midi, LE CAPITAINE BRITANNIQUE regarde vers sa droite et scrute le ciel. Gros plan : LE CAPITAINE BRITANNIQUE montre des signes d'inquiétude.

Enchaîner :

Intérieur : cabine de pilotage du Boeing 707 – après-midi. Gros plan : LE CAPITAINE AMÉRICAIN montre des signes de panique.

Enchaîner :

Intérieur : cabine de pilotage du VC 10 – après-midi. En regardant par-dessus l'épaule du CAPITAINE BRITANNIQUE, on voit le Boeing 707, terriblement proche, qui passe devant le VC 10 et vire afin d'éviter la collision. Le CAPITAINE BRITANNIQUE manipule les commandes pour virer dans la direction opposée.

Enchaîner :

Intérieur : Boeing 707, cabine des passagers – après-midi.
Affolement et confusion parmi les passagers tandis que l'avion s'incline dangereusement. *Fond sonore : cris, hurlements, etc.*

Enchaîner :

Intérieur : cabine des passagers du VC 10 – après-midi.
Affolement et confusion parmi les passagers tandis que l'avion s'incline dangereusement. *Fond sonore : cris, hurlements, etc.*

Enchaîner :

Intérieur : Cabine de pilotage du VC 10 – après-midi.

LE CAPITAINE BRITANNIQUE

(*d'une voix calme au micro*) Allô, tour de contrôle de Kennedy.
Ici vol BOAC Whisky Sugar Eight. Je vous signale qu'on vient tout juste d'éviter une collision.

Enchaîner :

Intérieur : cabine de pilotage du Boeing 707 – après-midi.

LE CAPITAINE AMÉRICAIN

(*d'une voix furieuse au micro*) Bon Dieu, qu'est-ce que vous foutez les gars en bas ?

Enchaîner :

Intérieur : cabine des passagers du VC 10 – après-midi. *Fond sonore : bruit de conversation – « Vous avez vu ça ? » « Quelques centimètres de moins, et on était bons », « On l'a échappé belle » etc.*

MORRIS

(*se tamponne le front*) J'ai toujours dit que si Dieu avait voulu qu'on vole, il m'aurait donné un peu plus de cran.

HILARY

Je ne me sens pas bien.

Enchaîner :

Intérieur : cabine des passagers du Boeing 707 – après-midi.
Fond sonore : bruit de conversation.

DÉSIRÉE

(*s'adresse à PHILIP d'une voix tremblante*) Qu'est-ce qui s'est passé ?

PHILIP

On a failli, je crois, entrer en collision avec un autre avion.

DÉSIRÉE

Doux Jésus !

Fondu

Fondu enchaîné sur intérieur : chambre d'hôtel au centre de Manhattan, décor bleu – tard dans la soirée. Fond sonore : commentaire à la télévision sur un match de baseball, volume baissé. Il y a deux valises ouvertes mais non défaites, HILARY est allongée, complètement habillée mais sans chaussures, sur l'un des lits jumeaux, les yeux fermés, MORRIS, en bras de chemise, est accroupi devant la télévision, en train de regarder le match de baseball et de boire un whisky on the rocks qu'il s'est servi – il y a un plateau sur la table de toilette avec une bouteille, des glaçons, des verres, etc. On frappe à la porte. Gros plan : les yeux de HILARY s'ouvrent tout grands.

MORRIS

Ouais ? Entrez.

DÉSIRÉE

(elle entre, suivie de PHILIP) Morris ?

HILARY se relève bien vite et met les pieds par terre.

MORRIS

Désirée ! *(il pose son verre et se dirige vers la porte les bras ouverts)* Ma chérie !

DÉSIRÉE saisit avec dextérité le poignet de MORRIS et l'arrête. Elle l'embrasse gentiment sur la joue puis le relâche.

DÉSIRÉE

Salut, Morris.

MORRIS

(il se masse le poignet) Salut, tu es devenue drôlement forte.

DÉSIRÉE

J'ai pris des cours de karaté.

MORRIS

Très, très bien ! Tu devrais aller dans Central Park ce soir pour exercer tes talents sur les voleurs. (*Il tend la main à PHILIP*) Vous devez être Philip.

Gros plan : PHILIP, interloqué, regarde HILARY à l'autre bout de la pièce. Zoom sur HILARY, assise bien droite sur le lit, qui dévisage PHILIP.

MORRIS

Eh bien, si vous n'êtes pas Philip, les choses sont encore plus compliquées que je ne le pensais. (*Il prend la main de PHILIP et la serre.*)

PHILIP

Excusez-moi ! Ravi de vous connaître, (*PHILIP se retourne vers HILARY*)

HILARY

(*d'une petite voix*) Salut, Philip.

PHILIP

Salut, Hilary.

DÉSIRÉE

(*elle traverse la pièce et va vers HILARY*) Hilary – je suis Désirée. (HILARY se lève) Ne vous levez pas.

HILARY

(*elle s'excuse et remet ses chaussures*) Je me reposais un peu... HILARY et DÉSIRÉE se serrent la main.

DÉSIRÉE

Vous avez fait bon voyage ?

MORRIS

Sensas ! On a failli entrer en collision avec un autre avion.

DÉSIRÉE

(*se retourne brusquement*) Nous aussi !

MORRIS

(*bouche bée*) Vous aussi vous avez failli... ?

PHILIP

Oui, juste comme on arrivait à New York. On aimeraient bien savoir si ça arrive souvent.

MORRIS

(*très grave*) Je crois que ça n'a eu lieu qu'une seule fois cet après-midi.

PHILIP

Vous voulez dire... ?

MORRIS

(*il hoche la tête*) Les présentations ont failli se faire en plein vol.

PHILIP

Hé ben !

HILARY

(*elle se rassoit brusquement sur le lit*) C'est affreux !

DÉSIRÉE

C'aurait résolu pas mal de problèmes, bien sûr. Une fin spectaculaire pour notre petit drame.

HILARY

Oh, ne dites pas ça !

MORRIS

Mais on s'en est tirés. Peut-être que Dieu ne nous en veut pas, après tout.

PHILIP

Qui prétend qu'il nous en veut ?

MORRIS

Hilary a...

PHILIP

(s'adressant à HILARY) Tu le crois, toi ?

HILARY

(sur la défensive) Bien sûr que non. C'est Morris qui a peur de Dieu, seulement il ne veut pas l'admettre. J'aimerais seulement qu'on mette les choses au clair.

DÉSIRÉE

Bien sûr. C'est pour ça qu'on est ici.

PHILIP

(s'adressant à HILARY) Comment vont les enfants ?

HILARY

Ils vont bien. Mary s'occupe d'eux. Tu as pris du poids, Philip.

PHILIP

Oui, un peu.

HILARY

Ça te va bien.

MORRIS

(s'adressant à DÉSIRÉE) J'aime ton ensemble-pantalon. Comment vont les jumeaux ?

DÉSIRÉE

Ils vont très bien. Et si tu nous offrais aussi à boire ?

MORRIS

Bien sûr. (*Il s'empresse de remplir des verres.*) Hilary ? Philip ? Un whisky ?

HILARY

Non, merci, Morris.

MORRIS

Qu'est-ce qu'on fait pour les chambres ? Est-ce que Désirée et moi prenons celle-ci ?

DÉSIRÉE

Qui te dit que je veux partager ta chambre ?

MORRIS

(il hausse les épaules) OK, chérie. Vous prenez l'autre chambre, toi et Philip. Nous, on reste ici.

HILARY

De toute façon, n'est-ce pas un peu trop préjuger de l'issue de notre débat ?

MORRIS

(il écarte les mains) OK. Qu'est-ce que tu suggères ?

Enchaîner :

Intérieur : chambre bleue – la nuit.

PHILIP et MORRIS sont dans les lits jumeaux. PHILIP, en pyjama, dort apparemment, MORRIS, poitrine nue, ne dort pas ; il a une main derrière la tête, l'autre sous le drap.

MORRIS

On n'aurait pas dû les laisser faire.

(silence)

C'est ridicule.

(silence)

J'ai toujours la trique dans les chambres d'hôtel.

(silence)

Philip.

PHILIP

Hein ?

MORRIS

Comment tu t'entends avec Désirée ?

PHILIP

Très bien.

MORRIS

Je veux dire au pieu.

PHILIP

Très bien.

MORRIS

Dur, dur, pourtant, tu ne trouves pas ?

PHILIP

Je ne dirais pas ça.

(silence)

MORRIS

Heu, est-ce que t'as réussi, heu... à ce qu'elle te fasse une pipe ?

PHILIP

Non.

MORRIS

(il soupire) Moi non plus.

(silence)

PHILIP

Je n'ai jamais pensé lui demander.

(silence)

PHILIP se redresse soudain, bien réveillé.

PHILIP

Tu as demandé à Hilary ?

MORRIS

Bien sûr.

PHILIP

Qu'est-ce qui s'est passé ?

MORRIS

Rien.

PHILIP se détend, se laisse retomber sur le lit et ferme les yeux.
(silence)

MORRIS

Elle ne savait pas de quoi je voulais parler.

Enchaîner :

Intérieur : chambre d'hôtel, décor rose – la nuit, DÉSIRÉE et HILARY dorment dans les lits jumeaux. Il y a un téléphone sur la table de chevet entre elles. Le téléphone sonne, DÉSIRÉE cherche à tâtons et soulève le combiné.

DÉSIRÉE

(à moitié endormie) Allô.

Scène-raccord, gros plans sur MORRIS et DÉSIRÉE

MORRIS

Allô, ma chérie.

DÉSIRÉE

(agacée) Qu'est-ce que tu veux ? Je dormais.

MORRIS

Heu... Philip et moi nous nous demandions (*il regarde Philip dans l'autre lit*) si nous ne pourrions pas trouver un arrangement plus confortable...

DÉSIRÉE

Tu penses à quoi ?

MORRIS

Peut-être qu'une de vous, les filles, aimerait échanger avec l'un de nous...

DÉSIRÉE

Tu veux dire, n'importe laquelle ? Avec n'importe lequel d'entre vous ? Tu n'as pas de préférence ?

MORRIS

(*il a un petit rire gêné*) On vous laisse le soin de choisir.

DÉSIRÉE

Tu es méprisable. (*Elle raccroche*)

MORRIS

Désirée !

MORRIS repose le combiné avec fracas.

(d'un air sinistre) La garce !

Enchaîner :

Intérieur de la chambre rose – la nuit.

HILARY

Qui était-ce ?

DÉSIRÉE

Morris.

HILARY

Qu'est-ce qu'il voulait ?

DÉSIRÉE

L'une ou l'autre d'entre nous. Il n'avait pas de préférence.

HILARY

Quoi ?

DÉSIRÉE

Philip non plus. J'ai l'impression que Morris a une mauvaise influence sur lui.

HILARY

(se redresse) J'aimerais parler à Philip.

DÉSIRÉE

Maintenant ?

HILARY

Je suis complètement réveillée.

DÉSIRÉE

Comme tu veux, *(elle se tourne dans l'autre sens)*

HILARY

Et toi, tu n'aimerais pas parler à Morris ?

DÉSIRÉE

Non !

Enchaîner :

Intérieur : couloir d'hôtel – la nuit.

Hilary, en robe de chambre, sort d'une porte à gauche, la laisse entrouverte, traverse le couloir et frappe à la porte de droite. La porte s'ouvre. HILARY entre, ferme la porte. Après un bref instant, la porte de droite s'ouvre et MORRIS, en robe de chambre, sort, ferme la porte derrière lui, traverse le couloir, entre par la porte de gauche, et la ferme derrière lui.

Enchaîner :

Intérieur : chambre bleue – la nuit.

HILARY

(très agitée) Je suis seulement venue pour causer, Philip.

Enchaîner :

Intérieur : chambre rose – la nuit. Fond sonore : bruit de porte qui claque.

DÉSIRÉE

(imperturbable) Si tu poses le petit doigt sur moi, Zapp, tu le regretteras.

OBSCURITE

Enchaîner :

Intérieur : chambre bleue – tôt le matin.

PHILIP et HILARY dorment dans les bras l'un de l'autre, dans l'un des lits.

Enchaîner :

Intérieur : chambre rose – tôt le matin.

Plan panoramique très lent sur la chambre en désordre – chaises retournées, lampes renversées, draps et couvertures arrachés des lits, etc. Aucun signe de MORRIS ni de DÉSIRÉE, mais soudain on les découvre tout nus sur le plancher entre les deux lits jumeaux, entrelacés, dans un fouillis d'oreillers et de couvertures. Ils dorment à poings fermés.

Enchaîner :

Intérieur : cafétéria de l'hôtel – le matin. MORRIS, DÉSIRÉE, PHILIP et HILARY terminent leur petit déjeuner. Ils sont assis à une table dans un renforcement, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

MORRIS

Alors, qu'est-ce qu'on fait ce matin ? Si on montrait la ville à ces deux ploucs, Désirée ?

DÉSIRÉE

Il va faire chaud. La radio prévoit dans les trente degrés.

HILARY

Vous ne croyez pas qu'on pourrait avoir une discussion sérieuse entre nous ? C'est pour cela qu'on a fait tout ce voyage, après tout. Qu'allons-nous faire ? Je veux dire, pour l'avenir.

MORRIS

Essayons de voir quelles sont les options. À tête reposée. (*Il s'apprête à allumer un cigare.*) Premièrement : nous pourrions retourner dans nos foyers respectifs avec nos partenaires respectifs.

MORRIS allume son cigare et fixe le bout, HILARY regarde PHILIP, PHILIP regarde DÉSIRÉE regarde MORRIS.

DÉSIRÉE

Option suivante.

MORRIS

On pourrait tous divorcer et nous remarier. Si vous me suivez toujours.

PHILIP

Et où on habiterait ?

MORRIS

Je pourrais prendre la direction du département de Rummidge et m'installer là-bas. J'imagine que tu pourrais obtenir un poste en Euphoria...

PHILIP

Je ne suis pas sûr.

MORRIS

Ou bien alors, tu pourrais emmener Désirée avec toi à Rummidge et moi je retournerais en Euphoria avec Hilary.

HILARY se lève.

Où vas-tu ?

HILARY

Je n'ai pas envie d'entendre ces gamineries.

PHILIP

Ça ne va pas ? C'est toi qui as voulu cette conversation.

HILARY

Ce n'est pas ce que j'entends par discussion sérieuse. Vous avez l'air de deux scénaristes en train de décider comment ils vont finir une pièce.

MORRIS

Hilary, ma chérie ! Il faut bien faire des choix. Il vaut mieux que nous sachions quelles sont les possibilités.

HILARY

(se rassoit) D'accord, alors. Avez-vous envisagé la possibilité que Désirée et moi on puisse divorcer et ne pas se remarier ?

DÉSIRÉE

Tout juste !

MORRIS

(d'un air songeur) C'est vrai. Une autre possibilité, c'est le mariage collectif. Vous connaissez ? Les deux couples vivent ensemble dans la même maison et mettent leurs ressources en commun. Tout appartient à la communauté.

PHILIP

Y compris, heu...

MORRIS

Y compris cela, naturellement.

HILARY

Et les enfants ?

MORRIS

C'est merveilleux pour les enfants. Ils s'amusent ensemble, tandis que les parents...

DÉSIRÉE

Baisent ensemble.

HILARY

Je n'ai encore jamais rien entendu d'aussi immoral de ma vie.

MORRIS

Oh, allons, Hilary ! À nous tous, on est déjà les champions du monde du ménage à quatre à distance. Tant qu'à faire, mieux vaut être tous sous le même toit ! Comme ça, tu as la stabilité domestique et en plus la variété sexuelle. Ce n'est pas ce qu'on veut, les uns et les autres ? Je ne sais pas comment vous, vous vous êtes arrangés tous les deux la nuit dernière, mais Désirée et moi avons vraiment eu...

DÉSIRÉE

OK, OK, ça suffit comme ça.

PHILIP

Je dois dire que c'est une idée séduisante.

DÉSIRÉE

En théorie, je ne suis pas contre – si c'est une première étape vers la disparition de la famille nucléaire, la solution offre des avantages. Mais si Morris est pour, il doit y avoir un truc quelque part.

HILARY

(s'adressant d'un air sardonique à MORRIS) Question purement rhétorique : dans ce soi-disant mariage collectif, qu'arrive-t-il quand les deux hommes ont tous les deux envie de la même femme en même temps ?

DÉSIRÉE

Où que les deux femmes veulent coucher avec le même homme ? (*silence*) MORRIS se frotte le menton d'un air songeur.

PHILIP

(*il ricane*) Moi, je sais. Celui qui reste en plan regarde les trois autres.

MORRIS et DÉSIRÉE éclatent de rire, HILARY se sent obligée de se joindre à eux.

HILARY

On ne pourrait pas être un peu sérieux un instant ? Comment ça va finir, tout ça ?

Enchaîner :

Intérieur : chambre bleue – après-midi.

La porte s'ouvre et MORRIS, DÉSIRÉE, HILARY et PHILIP entrent. Ils sont chargés de paquets et de sacs qui portent des noms de grands magasins de Manhattan. Ils ont chaud et transpirent, mais paraissent détendus. Ils se laissent tomber sur les fauteuils et les lits.

MORRIS

Ouf, on a survécu.

DÉSIRÉE

Doux Jésus, j'avais oublié ce qu'était New York en pleine canicule.

PHILIP

Dieu merci, il y a la climatisation.

MORRIS

Je vais aller chercher de la glace.

MORRIS sort, PHILIP se redresse soudain.

PHILIP

Désirée.

DÉSIRÉE

Quoi ?

PHILIP

Tu sais quel jour nous sommes... Le jour de la Marche !

DÉSIRÉE

La marche ? Ah, ouais, la Marche.

HILARY

De quoi parlez-vous ?

PHILIP

(tout excité) La chaîne éducative couvre l'événement.
PHILIP se dirige vers le poste de télévision et l'allume.

DÉSIRÉE

C'était ce matin, non ? Ce doit être fini maintenant.

PHILIP

C'est encore le matin en Euphoria. Heure du Pacifique.

DÉSIRÉE

C'est juste ! (s'adressant à Hilary) As-tu entendu parler des événements de Plotinus ? À propos du Jardin du Peuple ?

HILARY

Oh, ça ! Tu as raté tout ce qui s'est passé à Rummidge ce trimestre-ci, Philip. L'occupation des locaux et tout le reste.

PHILIP

J'ai de la peine à imaginer qu'il puisse se passer quelque chose de vraiment révolutionnaire à Rummidge.

HILARY

J'espère que tu ne vas pas devenir un de ces snobs, fanas de violence, qui pensent que rien n'est important s'il n'y a personne à se faire tuer.

DÉSIRÉE

« Fanas de violence », j'aime ça...

PHILIP

En fait, des gens pourraient très bien se faire tuer aujourd’hui à Plotinus.

DÉSIRÉE

Il faut que tu l’excuses, Hilary. Philip a été très impliqué dans cette affaire de Jardin. Il est même allé en prison.

HILARY

Seigneur ! Tu ne me l’as jamais dit, Philip.

PHILIP

(accroupi en train d’attendre l’image devant le poste) Ça a été l’affaire de quelques heures. J’allais te l’écrire mais... c’était lié à autre chose.

HILARY

Oh !

Une scène de western apparaît à l’écran, PHILIP change de chaîne et finit par trouver la retransmission de la Marche de Plotinus.

PHILIP

Ah ! (il fait la mise au point. Fond sonore : chants, applaudissements, orchestre, etc.)

MORRIS entre dans la chambre avec de la glace et des boissons non alcoolisées.

MORRIS

Qu’est-ce que c’est que ça ?

DÉSIRÉE

La grande Marche de Plotinus.

MORRIS

Tu plaisantes ?

VOIX DU COMMENTATEUR

Et il semblerait finalement que cette grande Marche va se dérouler dans le calme...

MORRIS regarde l'écran avec intérêt tout en préparant les boissons. Gros plan sur l'écran de télévision. On voit le défilé des manifestants passer devant le Jardin grillagé. C'est une matinée chaude et ensoleillée à Plotinus. La foule a le cœur en fête et semble bon enfant. Les manifestants portent des pancartes, des drapeaux, des fleurs et des plaques de gazon. Derrière le grillage, les gardes nationaux sont alignés au repos. La caméra se rapproche de différentes parties de la foule. On voit des camions avec sur leur toit des orchestres de rock et des danseuses topless, on voit des gens danser sous les lances d'incendie en se tenant bras dessus bras dessous, etc. On reconnaît plusieurs visages familiers parmi les manifestants. Tandis que passent ces images, on entend la voix du commentateur et les commentaires de MORRIS, PHILIP, HILARY et DÉSIRÉE.

VOIX DU COMMENTATEUR

Beaucoup de gens craignaient de voir le sang couler dans les rues de Plotinus, aujourd'hui, mais jusqu'ici l'ambiance est très bonne... Les manifestants jettent des fleurs au lieu de jeter des pierres... ils glissent des fleurs dans le grillage du Jardin... ils plantent du gazon sur le trottoir devant le Jardin... c'est leur façon d'exprimer leur point de vue...

PHILIP

Hé, là, c'est Charles Boon. Et Melanie !

MORRIS

Melanie ? Où ?

DÉSIRÉE

À côté de ce type qui a le bras dans le plâtre.

HILARY

Elle est très jolie.

VOIX DU COMMENTATEUR

Jusqu'ici, personne n'a tenté d'escalader le grillage. Les gardes, comme vous pouvez le voir, sont au repos. Certains ont même salué de la main les manifestants...

PHILIP

Et voilà Wily Smith ! Tu te souviens, Hilary, je t'ai parlé de lui. Dans le coin de l'image, avec la casquette de baseball. Il était dans mon cours d'écriture. Il n'a jamais écrit un traître mot.

VOIX DU COMMENTATEUR

On ne voit nulle part le shérif O'Keene et ses hommes, les brutes en bleu, comme disent les étudiants...

DÉSIRÉE

Hé, regardez les danseuses topless !

PHILIP

C'est Carol et Deirdre, non ?

DÉSIRÉE

Je crois que tu as raison.

VOIX DU COMMENTATEUR

La colonne défile depuis presque trente minutes maintenant, et je n'en vois toujours pas la fin.

PHILIP

Et voici le cowboy et le soldat Confédéré ! Décidément, tout Plotinus a l'air d'être là.

VOIX DU COMMENTATEUR

Je crois que ces images vous en disent plus long que tous les commentaires.

HILARY

(*l'air un peu triste*) En t'écoutant, Philip, on dirait que tu aimerais y être, toi aussi.

DÉSIRÉE

Tu parles, s'il aimeraient !

PHILIP

Non, pas vraiment.

Philip baisse le son de la télévision mais laisse l'image. *La caméra recule* et on les voit tous les quatre réunis autour de la télévision, un verre à la main.

PHILIP

Ce n'est pas un pays pour les vieux...

MORRIS

Allons, Philip, ne soyons pas défaitistes.

PHILIP

Je serais un imposteur là-bas.

DÉSIRÉE

Explique-toi.

PHILIP

Ces jeunes gens (il montre l'écran de télévision) tiennent vraiment à ce Jardin. C'est comme une histoire d'amour pour eux. Regardez Charles Boon et Melanie, par exemple. Jamais je ne pourrais me passionner comme eux pour une cause publique. Par moments, j'aimerais bien. Pour moi, honnêtement, la politique n'est qu'un arrière-plan, les nouvelles presque un divertissement. Quelque chose qu'on allume et éteint, comme la télé. Mais, ce qui m'inquiète vraiment et que je ne peux pas éteindre à volonté, c'est, disons, le sexe, la mort ou le fait de perdre mes cheveux. Des choses privées. Nous sommes une génération de gens attachés à la chose privée, vous ne croyez pas ? Nous faisons clairement la différence entre la vie privée et la vie publique ; et les choses importantes, les choses qui nous rendent heureux ou malheureux sont d'ordre privé. L'amour est privé. La propriété est privée. Les organes sexuels sont privés. C'est pour ça que les jeunes extrémistes voudraient qu'on baise dans les rues. Ce n'est pas seulement une tactique vulgaire destinée à choquer. C'est une proposition révolutionnaire très sérieuse. Vous connaissez cette chanson des Beatles, « Let's Do It In The Road »... ?

DÉSIRÉE

Une connerie, tout ça.

PHILIP

Hein ?

DÉSIRÉE

Une vraie connerie, Philip. Tu t'es laissé endoctriner par les marjos de Plotinus. Tu as trop lu le *Euphoric Times*. Dis-moi un peu, qui va se faire baiser en pleine rue quand la révolution viendra ?

PHILIP

Qui ?

DÉSIRÉE

Les femmes, bien sûr, que ça leur plaise ou non. Écoute, il y a des filles qui se font violer toutes les nuits dans le Jardin, seulement le *Euphoric Times* refuse d'admettre le mot viol, si bien qu'on pourrait croire que ça n'arrive jamais. Toute fille qui va soutenir la cause du Jardin va se trouver prise dans un piège sexuel. Si elle refuse de coucher, les hommes vont l'accuser d'être une vraie bourgeoise et une vraie pimbêche, et si elle se plaint aux flics ils lui diront que c'est bien fait pour elle et qu'elle n'avait pas besoin de se trouver là. Et quand les filles ne se font pas sauter de force, elles se crèvent à faire la popote, à laver la vaisselle ou à s'occuper des gosses, tandis que les hommes passent leur temps à discutailler sur la politique. Tu appelles ça la révolution ? Tu me fais rire.

HILARY

Oyez, oyez !

PHILIP

Peut-être que tu as raison, Désirée. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un fossé entre les générations, et pour moi ce fossé réside dans l'opposition public-privé. Dans notre génération, on croit à l'intégrité du moi telle que nous l'a enseignée la vieille doctrine libérale. C'est la base même de toute la fiction réaliste, le sujet de tous les romans. La vie privée se trouve au premier plan, et l'histoire n'est qu'un simple grondement de canons, au loin dans les coulisses. Chez Jane Austen, il n'y a même pas ce

grondement. Eh bien, le roman est en train de mourir, et nous avec. Pas étonnant que j'aie été incapable de tirer quoi que ce soit de ma classe de création romanesque à *Euphoric State*. C'est un média contre nature pour eux, il n'a rien à voir avec leur expérience. Ces gosses (il montre l'écran) vivent un film, pas un roman.

MORRIS

Allons, allons, Philip ! Tu as trop écouté Karl Kroop.

PHILIP

Ce qu'il dit a du sens.

MORRIS

C'est une forme d'historicisme très primitif qu'il prône, tu ne le vois pas ? Et une esthétique minable.

HILARY

Tout cela est vraiment fascinant, j'en suis sûre, mais pourrions-nous discuter de quelque chose d'un peu plus pratique ? Par exemple, qu'allons-nous faire tous les quatre dans l'immédiat ?

DÉSIRÉE

Tu perds ton temps, Hilary. Tu ne reconnais pas là le ronron des hommes quand ils discutent ?

MORRIS

(s'adressant à PHILIP) Les paradigmes de la fiction sont tous les mêmes pour l'essentiel, quel que soit le média. Qu'il s'agisse de mots ou d'images, ça ne change rien au niveau structurel.

DÉSIRÉE

« Le niveau structurel », « les paradigmes ». Comme ils les aiment, ces mots abstraits ! « Historicisme » !

PHILIP

(s'adressant à MORRIS) Je ne pense pas que ce soit entièrement vrai. Prends par exemple la question des dénouements.

DÉSIRÉE

Ouais, prenons-la en effet !

PHILIP

Tu te souviens du passage de L'Abbaye de Northanger où Jane Austen dit que ses lecteurs ont dû deviner déjà, malheureusement, qu'un dénouement heureux était imminent.

MORRIS

(*hoche la tête*) Je cite : « Devinant à la minceur symptomatique des dernières pages qui leur restent à lire qu'ensemble nous allons connaître bientôt le bonheur parfait. » Fin de citation.

PHILIP

C'est cela. Voilà au moins quelque chose que le romancier ne peut dissimuler, n'est-ce pas, le fait que son livre va bientôt se terminer ! De nos jours, on ne s'attend pas fatallement à une fin heureuse, mais s'il y a une chose que le romancier ne peut cacher, c'est bien cette minceur symptomatique.

HILARY et DÉSIRÉE commencent à écouter PHILIP qui est devenu maintenant le centre d'intérêt.

Ce que je veux dire, c'est que, mentalement, vous sentez que vous arrivez au dénouement du roman et vous vous y préparez. En lisant, vous êtes bien obligés de constater qu'il ne reste plus qu'une page ou deux dans le livre, et vous vous apprêtez à le refermer. Dans un film, en revanche, pas moyen de le savoir, surtout maintenant que les films sont structurés de façon beaucoup plus lâche et plus ambiguë qu'autrefois. Impossible de savoir sur quelle image le film va se terminer. Le film continue de se dérouler, tout comme la vie ; les gens vont et viennent, vaquent à leurs affaires, boivent, causent, et nous les regardons, mais, brusquement, à l'instant qu'a choisi le réalisateur, sans avertir, sans que rien n'ait été résolu, expliqué ou conclu, ça peut être... la FIN.

PHILIP hausse les épaules. La caméra s'arrête sur lui et le fige dans cette attitude.

FIN